
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

ÉLÉMENTS
DE
PHILOSOPHIE
CATHOLIQUE,

PAR M. L'ABBÉ COMBALOT,

VICAIRE-GÉNÉRAL DE ROUEN ET DE PAMERS.

*In conveniendo populos in unum, et reges ut
serviant Domino. (Psalm. 101, 25.)*

PARIS.

CHEZ L'AUTEUR, RUE DE VAUGIRARD, N° 72.

ÉDOUARD BRICON, LIBRAIRE,

RUE DU VIEUX-COLOMBIER, N° 3.

A LYON, CHEZ SAUVIGNET, GRANDE RUE MERCIÈRE.

1855.

ÉLÉMENTS
DE
PHILOSOPHIE
CATHOLIQUE.

II
Canbalot

IMPRIMERIE DE BÉTHUNE,
RUE PALATINE, N° 5.

ÉLÉMENTS
DE
PHILOSOPHIE
CATHOLIQUE,

PAR M. L'ABBÉ COMBALOT,

VICAIRE-GÉNÉRAL DE ROUEN ET DE PAMIRS.

*In conveniendo populos in unum, et reges ut
serviant Domino. (Psal. 101, 23.).*



PARIS.

CHEZ L'AUTEUR, RUE DE VAUGIRARD, N° 72.

ÉDOUARD BRICON, LIBRAIRE,
RUE DU VIEUX-COLOMBIER, N° 3.

A LYON, CHEZ SAUVIGNET, GRANDE RUE MERCIÈRE.

1853.

3000

PRÉFACE.

EN publiant ces *Éléments* de philosophie, je dois à ma conscience, et à la volonté connue du souverain pontife, de placer en tête de ce livre, ma profession de foi *explicite* et *précise*, sur la doctrine contenue dans l'encyclique adressée par Grégoire XVI, aux évêques du monde catholique, en date du 15 août 1832.

Pleinement soumis à l'*infaillible* autorité du pontife romain, j'adhère avec la plus filiale obéissance à tout ce que renferme l'encyclique; je condamne tout ce qu'elle condamne, j'approuve tout ce qu'elle approuve, selon le sens propre et naturel des mots, et selon la pensée du vicaire de Jésus-Christ.

Et pour prévenir, s'il est possible, toutes les insinuations de la mauvaise foi, je déclare en particulier, qu'il me paroît, 1° que l'encyclique venge d'une manière éclatante la suprême autorité des successeurs de Pierre, des atteintes que lui avoient portées des opinions flétries par le saint Siège, et

qu'elle les improuve de nouveau, au moins *indirectement*, par ces paroles mémorables :

Meminerint omnes, judicium de sanâ doctrinâ, quâ populi imbuendi sunt, atque ecclesiæ universæ regimen et administrationem, penes romanum pontificem esse, cui plena pascendi, etc...

2° Que loin d'improver la doctrine qui place le principe logique de la vraie philosophie, dans la parole sociale (*verbum*) et non dans les aperçus nécessairement faillibles de la raison individuelle, indépendante ou cartésienne, l'encyclique semble consacrer, de ses augustes suffrages, la doctrine philosophique qui repose sur la parole révélée primitivement ; doctrine, qui est celle des de Bonald, des de Maistre, des La Mennais, et qui sert de base à la méthode philosophique que contient cet écrit.

Meminerint Deum esse sapientiæ ducem, emendatoremque sapientium, ac fieri non posse, ut sine Deo Deum discamus, qui per verbum docet homines scire Deum (1).

(1) Au moment où l'encyclique parut, quelques journaux traduisirent le mot *verbum* par *Verbe* et non par *parole*, supposant un V majuscule à la place d'un petit v. Mais le bon sens dit à tous, que l'encyclique désigne ici le *verbe* humain, ou la *parole* révélée primitivement, et non le Verbe incarné ou le Verbe infini ; car il est incontestable, que Dieu étoit connu avant l'incarnation du Verbe, et il n'est pas moins certain, que le Verbe infini s'est révélé primitivement aux

3^e Que la ligne politique suivie par le journal appelé *l'Avenir*, de même que l'*Agence générale pour la défense de la liberté religieuse*, sont improuvées par l'encyclique.

Enfin, j'improve *avec* et *comme* l'encyclique : le fait des révolutions actuelles, les principes de propagande et d'associations républicaines, la liberté illimitée de la presse, et la liberté illimitée de conscience (1).

Je déclare, en outre, que si, malgré mes intentions, il se trouvoit dans ces *Elémens de philosophie*, quelque proposition contraire à la doctrine professée par l'encyclique, comme à toutes les doctrines du saint Siège, je la condamne et je la flétris

hommes par la parole. Nous avons sous les yeux un exemplaire de l'édition originale de l'encyclique, *ex typographiâ reverendæ cameræ*, et le mot *verbum* s'y trouve par un tout petit v, et non par un V majuscule.

(1) Si l'encyclique improuvoit d'une autre manière la liberté de la presse et la liberté de conscience, je les improuverois comme elle; mais il me paroît que, sous ce double rapport, elle flétrit uniquement *la liberté de conscience dogmatique et intérieure*, fondée sur la négation de toute vérité, et qui découle de la source infecte de l'indifférentisme; et la liberté illimitée de la presse, qui est le droit radical d'outrager Dieu et la vérité, que s'arrogent les impies; selon laquelle on ne reconnoît, sur la terre, aucun juge infaillible des doctrines, et qui repousse la censure religieuse et catholique, au même titre que la censure arbitraire des gouvernemens et des rois.

moi-même, d'avance, *formellement* ; voulant m'en référer jusqu'à mon dernier soupir, au jugement suprême de celui à qui il a été donné, de paître et de gouverner les pasteurs et les troupeaux, de nourrir les petits et leurs mères.

Qu'il nous soit permis maintenant, d'admirer avec une juste reconnaissance, cette providence merveilleuse qui veille sur l'église, et qui, au milieu de l'anarchie des esprits, daigne placer un phare d'espérance, au bord de ce vaste océan des opinions humaines, pour guider, avec une douce et maternelle bonté, le voyageur dans sa course timide, vers les seules régions où se trouve la vérité.

L'encyclique de Grégoire XVI, est selon nous l'évènement le plus heureux des tems modernes; et il faudroit plaindre celui qui n'auroit pas assez de foi, pour ne point y apercevoir cette main divine, qui soutient le vaisseau de l'église, au milieu des tempêtes que l'erreur soulève contre elle, dans sa marche vers l'éternité. Oui, et nous le dirons avec une humble reconnaissance, le vicaire de Jésus-Christ, dans ce monument impérissable de sa haute sagesse, avertit des écrivains attachés au saint Siège par le fond de leurs entrailles, qu'ils ne doivent, qu'ils ne peuvent, quelle que soit la pureté de leurs motifs, former une association de pensées et d'opinions, avec des hommes impatiens de tout frein, et qui, sous le spécieux prétexte de

la liberté, ne rêvent pour les peuples, qu'une irré-médiable servitude.

L'encyclicle leur apprend que si la charité doit s'étendre à tous les hommes, quelles que soient leurs opinions, pour les envelopper tous dans un amour grand 'comme l'humanité; il n'y a point d'alliance possible de doctrines, avec ceux dont les théories insensées ne réaliseront jamais que le doute et l'anarchie dans le monde des intelligences; et dans le monde politique, qu'une pesante tyrannie, qu'une effroyable et sanglante servitude. Elle leur fait connoître, que les conseils de la sagesse humaine, ne sont pas toujours les conseils de la sagesse divine; et que l'application immédiate de ces conseils, aux affaires de ce monde, porteroit le trouble et la confusion, dans les institutions que le tems n'a point usées, et qui, debout au milieu des peuples, protègent la civilisation, contre le fléau d'une propagande d'anarchie, mille fois plus à craindre, pour l'Europe et pour la chrétienté, que ne le seroit une autre inondation de barbares.

Mais l'encyclicle, en couvrant de sa puissante égide les institutions politiques de l'Europe, ne livre point les multitudes à la merci du despotisme ni aux caprices de l'arbitraire. Elle déclare solennellement qu'il y a sur la terre un juge suprême des doctrines dont il faut nourrir l'intelligence des peuples; et elle flétrit de nouveau, certaines opinions de ré-

volte, dont les dernières conséquences seroient le protestantisme en religion, comme elles seroient la tyrannie et la servitude en politique (1).

Et qu'on ne s'imagine pas que l'encyclique soit hostile au progrès de la science. Nous croyons fermement, qu'elle a fait pour le triomphe de la vé-

(1) Nous sommes persuadé qu'on ne sauroit adhérer pleinement à l'encyclique, sans abjurer par-là même, toute opinion *restrictive* de l'autorité suprême du vicaire de Jésus-Christ; et nous croyons que tout partisan de l'analyse cartésienne ne sauroit souscrire sincèrement à l'encyclique, sans renoncer, par-là même, au principe sceptique de la raison privée. Aussi, la soumission pleine et entière de l'épiscopat et du clergé français à l'encyclique de Grégoire XVI, prouve d'une manière éclatante que les opinions de quelques prélats de cour, ne sont point, n'ont jamais été leurs opinions.

Mais un fait curieux, c'est que des professeurs de la célèbre université de Cambridge, disoient dernièrement à un écrivain honorablement connu dans le monde littéraire, que les points de dissidence entre l'église anglicane et l'église romaine, s'effaçoient chaque jour, de plus en plus de leur esprit, et que bientôt il n'y auroit pas un seul homme vraiment éclairé dans les universités d'Angleterre, qui ne comprît la nécessité radicale d'un pouvoir enseignant, visible, central, un et définitif en matière de religion. Les hommes les plus éclairés de l'Allemagne protestante font le même aveu, et tout annonce que la science, devenue *conscientieuse*, de *voltairienne* et de *sceptique* qu'elle étoit naguère, ne tardera pas à devenir *romaine*.

ritable philosophie, plus que ne pensent, ou que ne désirent peut-être, ceux qui ne veulent pas comprendre que si la vérité est immuable parce qu'elle est éternelle, elle suppose, elle provoque par cela seul qu'elle est infinie dans sa source, un développement progressif et sans terme, dans les intelligences créées à son image, et placées ici-bas pour l'aimer.

L'encyclique porte un coup mortel à la philosophie sceptique des derniers siècles; elle frappe au cœur l'analyse individuelle, qui s'efforce de déduire logiquement l'absolu du relatif, le nécessaire du contingent, l'infini du fini, l'être enfin du néant. Elle tue le cartésianisme père du doute moderne, et elle déclare solennellement, qu'il n'est pas possible de connoître Dieu sans Dieu, qui *seul* communique à la raison de l'homme la notion de son être infini, et celle de ses attributs; non par les modifications solitaires et insaisissables du *moi individuel*; mais par la *parole sociale*, par le *verbe humain*, l'imitation permanente, ici-bas, du Verbe infini. *Ac fieri non posse, ut sine Deo Deum discamus, qui per verbum docet homines scire Deum.*

Ainsi, loin de porter le découragement dans l'ame des écrivains qui depuis plus de dix ans, travaillent en France, à l'organisation catholique de la science, et qui y travaillent par une philosophie

anti-sceptique , le pontife suprême , à l'exemple de ses immortels prédécesseurs , Léon XII et Pie VIII, semble les protéger par l'encyclique même, contre les insinuations de quelques écrivains, prévenus ou blessés , qui s'efforcent chaque jour de persuader à leurs lecteurs, que l'encyclique enveloppe dans une même réprobation , les opinions politiques de *l'Avenir*, et les doctrines d'une philosophie à qui Rome est bien loin d'avoir refusé ses suffrages et ses encouragemens.

Aussi, éclairé par les enseignemens du vicaire de Jésus-Christ, l'un des plus illustres écrivains des tems modernes comprendra, nous en sommes convaincu, qu'il doit sa plume puissante, non aux intérêts divers des passions politiques , mais à la cause de l'église, qui est celle de l'humanité (1).

(1) *L'Ami de la Religion* a censuré sévèrement, il ya quelques jours , une préface placée en tête du livre des *Pèlerins Polonais*, préface dont M. de Montalembert est l'auteur. L'amitié qui nous unit au traducteur du livre des *Pèlerins*, nous fait un devoir de déclarer, que cette préface, nous paroît empreinte d'une indignation trop amère. M. de Montalembert l'a écrite sous les inspirations d'une imagination brûlante : il n'a point pris conseil de ses amis pour la publier; il est donc seul responsable de ce qu'il a écrit. Mais nous croyons, que son âme si douce et si aimante, démentira toujours, le courroux littéraire des pages éloquentes de la préface du livre des *Pèlerins*.

Dégoûté, par les hautes leçons du chef suprême de l'épiscopat, d'une action politique, qui n'est point dans la vocation de son génie, il emploiera désormais toutes les forces de son intelligence, à préparer dans le silence de la retraite, une philosophie vraiment sociale, une théorie catholique de l'esprit humain. Il renouera la chaîne de ses destinées intellectuelles, interrompue un moment, par des espérances que son cœur croyoit réalisables, mais auxquelles manqueront long-tems encore, et peut-être toujours ici-bas, et les hommes et les évènements. Redevenu par les écrits qui compléteront sa carrière sacerdotale et littéraire, le défenseur de l'église catholique, dont il avoit cru servir la cause, par des desirs trompés, il lui sera donné, nous en avons la ferme espérance, avant de rendre à Dieu une âme enrichie des dons les plus excellens, d'avoir puissamment contribué à faire cesser au dix-neuvième siècle, le divorce fatal de la science et de la foi. Nourris alors, des doctrines dont il sera l'éloquent apôtre, les innombrables enfans prodiges des dons de l'intelligence, quitteront les déserts ravagés d'une philosophie sceptique, où, loin de la vérité, ils mangèrent si long-tems, à la sueur de leur front, le pain noir de l'erreur et les glands amers des passions; et ramenés à l'humilité de la foi, par la science devenue *croyante*, ils goûteront le repos et la paix que donne

la vérité reconquise, et qu'épanchent dans une ame l'espérance et l'amour.

C'est pour nous associer s'il est possible, à cette belle mission, que nous publions ces *Éléments de philosophie*, qui ne seront tout au plus, qu'une humble et timide préface, du magnifique ouvrage que le génie prépare, loin des passions tumultueuses de la politique humaine, sous les inspirations de la foi. Et ceux qui les méditeront, comprendront aisément, tout ce que nous devons aux leçons et aux lumières de celui dont l'amitié nous honore, et dont nous voudrions consoler toutes les douleurs et porter seul toutes les angoisses.

Jamais peut-être, à aucune époque de son existence, le sacerdoce catholique n'eut devant lui une mission plus riche d'espérance. Débarrassé par la divine providence, des tristes et inquiètes sollicitudes que donnent les richesses, et que nourrissent les pesantes faveurs du pouvoir, il ne peut, il ne doit plus ambitionner que deux choses : *la science et la charité*; et ces deux choses que les révolutions ne sauroient lui ravir, lui assureront infailliblement la conquête pacifique du monde des intelligences; si loin, bien loin des intrigues de cour, des passions ou des espérances politiques, il n'oublie pas, qu'il n'y a pour lui, sur cette terre, qu'un intérêt, la gloire de son Dieu et le bonheur de ses frères, à

quelqu'opinion qu'ils appartiennent, et en quelque région que les aient jetés les tempêtes de l'erreur ou les orages du vice (1).

(1) Nous n'avons pu que gémir profondément des tristes querelles survenues, il y a quelques semaines, entre des hommes dont nous respectons les opinions personnelles; mais qui, dans leur polémique de chaque jour, mêlent trop souvent la cause de Dieu et de l'église, à des intérêts ou à des espérances, qui ne sont pas purs, peut-être, de tout égoïsme.

Si ces déplorables démêlés n'étoient de nature à compromettre le clergé et le catholicisme en France, nous n'en parlerions jamais; mais comme ils sont gros de passions politiques ou d'amour-propre blessé, nous osons conjurer le clergé français, dont l'honneur et la gloire nous sont plus chers que la vie, de demeurer complètement étranger à des discussions, qui touchent à de trop petites intrigues, pour qu'on doive les confondre avec la cause de Dieu et celle de l'église.

Prêtres de Jésus-Christ, nous sommes, nous devons être les hommes de Dieu et de la France, les hommes de l'humanité toute entière; et malheur à nous, si, en épousant des passions d'un jour, nous faisons blasphémer le nom de notre Dieu et sa loi sainte, à ceux qui ne les connoissent pas; et si, par une connivence coupable, nous nous enlevons la possibilité et l'espoir de ramener au catholicisme, ceux de nos frères qui n'ont peut-être besoin, pour croire à la vérité dont nous sommes les gardiens, que de voir le sacerdoce de Jésus-Christ, placé au-dessus, bien au-dessus de ces nuages stériles, qui se forment dans les basses régions de l'égoïsme. Nous avons besoin de popularité, sans aucun

Mais, comme une prodigieuse activité s'est manifestée dans le monde de la pensée, en dehors du catholicisme et de ses lois, et que les partisans d'une stérile science se sont imaginé, que le catholicisme étoit l'ennemi de tout progrès dans l'ordre scientifique ; de là, l'espèce d'excommunication intellectuelle dont le sacerdoce a été frappé à leurs yeux. Que faut-il, pour ramener à la vérité ces intelligences deux fois déchues, tourmentées de ce qu'elles croient savoir, bien plus que de ce qu'elles ignorent ? Deux choses dans l'ordre des doctrines : premièrement, établir avec tout l'ascendant d'une irrésistible logique, que hors de la foi qui sert de base à la science de Dieu et de l'univers, il n'y a pour toute intelligence créée, que le triple tombeau du panthéisme, du sensualisme et du scepticisme, ces éternels ennemis de toute vérité comme de tout progrès.

Il faut prouver en second lieu, dans la chaire, dans l'enseignement, dans les livres et de mille

doute : il nous la faut immense, il nous la faut grande comme les besoins de l'homme déchû, étendue comme l'univers. Or, il est un moyen infailible de l'obtenir, c'est de nous placer par la science et par la philosophie, par la prédication et par l'enseignement, par le zèle et par la charité, à la hauteur des besoins de notre époque ; c'est *d'ambitionner* de toutes nos forces, de devenir les *précepteurs* et les mentors des peuples, en les inondant de lumières, de bienfaits et d'amour.

manières, que le catholicisme *seul* est le principe générateur de la science et de la liberté, de l'industrie et des arts; de tout ce qui peut être, en un mot, l'objet des pensées, des désirs, des espérances et du bonheur de l'humanité. Et si à l'ascendant des doctrines, le sacerdoce joint l'ascendant des vertus, et l'irrésistible empire d'une charité ardente, iugénieuse, immense comme le cœur de Dieu, et large comme le genre humain; une grande, une magnifique mission commencera pour lui; et beaucoup de générations ne passeront pas, avant que cette parole du grand Maître et du grand Livre, n'ait reçu son accomplissement : *Et erit unum ovile et unus pastor.*

Dépositaire de la parole de vérité, le sacerdoce catholique, doit l'annoncer aux nations de la terre, et perpétuer ainsi, la médiation du divin restaurateur de l'humanité déchue. Mais, quelle forme doit-il donner à ses enseignemens, ou en d'autres termes, quelle philosophie et quelle littérature doivent être les véhicules de la parole immuable, éternelle?

Le sacerdoce, doit parler à chaque siècle, à chaque époque, la langue qui leur est propre. Il doit suivre le mouvement progressif des intelligences, et ne jamais oublier, qu'il y a dans la manifestation successive et temporelle de la vérité infinie, une série inépuisable de formes littérai-

res et philosophiques, que le tems provoque, et qui grandissent comme les siècles et avec les siècles.

Ainsi, quand le Verbe incarné, parut parmi les enfans des hommes, il parla à ceux qu'il appeloit ses frères, la langue de leur tems; et il est à remarquer, qu'outre les formes paraboliques et populaires, dont le Sauveur du monde se servoit habituellement, il parloit aussi, la langue familière aux deux sectes qui existoient de son tems en Judée, celle des Pharisiens et celle des Sadducéens (1).

L'influence de la philosophie néoplatonicienne, sur les écrits des pères de l'église grecque, est frappante : et leur enseignement catholique, se revêt constamment des formes de la philosophie alexandrine, et de celles de la littérature gréco-orientale.

(1) Un jeune orientaliste, que l'église comptera peut-être un jour, au nombre de ses défenseurs, nous faisoit observer, qu'il existe dans le Talmud, dont la plupart des traditions écrites, remontent bien au-delà de l'ère chrétienne, une foule de formules philosophiques, littéraires, poétiques et paraboliques, reçues dans le langage ordinaire des Sadducéens et des Pharisiens; qu'employoient habituellement les deux grands rabbins, qui représentoient ces deux sectes au tems du Sauveur; et dont il n'a pas dédaigné de se servir lui-même plus d'une fois, en conversant avec les enfans des hommes.

Au moyen âge, les écrits et la prédication catholiques, sont visiblement empreints, sous le rapport philosophique, théologique et littéraire, des formules scolastiques et des catégories fastidieuses de la philosophie d'Aristote, qui dominent toute cette époque.

Depuis trois siècles, les systèmes de Bacon, de Descartes et de Leibnitz, se partagent l'empire du monde philosophique; et toute la littérature de cette époque, en recèle les élémens. Le rationalisme cartésien, a exercé une influence marquée sur l'enseignement et sur la prédication catholique en France, et la méthode de Descartes, se combinant avec les formules de la littérature grecque et latine, a donné naissance à la littérature du siècle de Louis XIV. Avec l'élément de la scolastique, les sermons et les livres de ce siècle trop exclusivement vanté, peut-être, sont visiblement composés sous les inspirations de la philosophie cartésienne, et des formes passagères de la littérature idolâtre des siècles de Périclès et d'Auguste (1).

(1) Les grands orateurs et les grands écrivains du siècle de Louis XIV, renferment, sans aucun doute, des beautés littéraires du premier ordre; mais ces beautés sont de tous les siècles, ce sont des beautés bibliques, des beautés universelles, qui avoient leur source dans le catholicisme, et qui dominoient la pensée de ces écrivains, alors même que séduits par l'attrait des littératures de Rome et d'Athènes,

En Allemagne , l'enseignement religieux , s'est ressenti plus ou moins , de l'action de l'idéalisme ; et la philosophie positive de Bacon , modifiée par Locke , se révèle sans cesse , dans les productions théologiques et littéraires de l'Angleterre.

Mais remarquons , que ces systèmes de philosophie successivement modifiés , ayant accompli leur mission ; et étant dans une radicale impuissance , de s'identifier avec le *vrai* et le *beau* , envisagés dans leur développement progressif ; l'enseignement catholique ne sauroit se revêtir , soit dans les livres , soit dans la chaire , des formes qui sont propres à ces systèmes , sans perdre par-là même , son ascendant sur les intelligences ; et sans désertir sa mission , qui est d'*attirer tout à lui* , et d'imprimer à la science et à la littérature , comme à tout ce qui peut être l'objet des pensées de l'homme , le cachet *de sa splendeur , toujours croissante et toujours infinie*.

Ainsi , la prédication catholique devra se dépouiller des élémens divers du rationalisme , de l'idéalisme et du sensualisme , impuissans à réaliser le *vrai* et le *beau* , dans leur forme grandissante

ils cherchoient le type du *beau* dans ces formes païennes et sensuelles de la pensée. Mais il n'est pas moins certain , que l'élément *rationaliste* en philosophie , et que l'élément *païen* en littérature , dominent les productions intellectuelles de ce siècle.

et universelle. Il y a plus, la prédication catholique, devra rejeter loin d'elle, tous les élémens de la littérature idolâtre ; c'est-à-dire, tout ce qui constitue la personnalité de ces littératures abâtardies, et corruptrices des antiques traditions ; parce que, bien que le 19^e siècle, ne se rende pas compte nettement encore, de ce qui doit remplacer une philosophie sceptique, et une littérature sensuelle, classique ou académique ; il a cependant le pressentiment d'un progrès véritable, d'un progrès immense, qu'il appelle de tous ses vœux, et que le catholicisme pleinement compris, et pleinement développé, peut seul réaliser.

Ces considérations, que nous ne faisons qu'indiquer, nous révèlent l'une des causes profondes du peu d'ascendant que la prédication catholique exerce, sur cette portion de la société, que la science moderne, enfle et corrompt ; et qui se persuade que le catholicisme n'est, comme ses opinions d'un jour, qu'un système de philosophie qui a fait son temps, et qui, désormais incapable de pousser le genre humain dans les voies d'un progrès sans bornes vers l'infini, ne sauroit rassasier par ses dogmes et par ses lois, par ses promesses et par ses espérances, cette soif de lumière et de vie, qui tourmente et dévore l'humanité.

Nous ne saurions donc assez le redire : indépendamment de l'action que le sacerdoce doit

exercer par son zèle, par ses vertus et par sa médiation (et sous ces divers rapports, il a vaincu la haine et la calomnie); il faut, que, par une philosophie complète, il ressaisisse, et promptement, le sceptre du monde moral; et qu'il prouve à un siècle disposé à l'entendre, que hors du catholicisme et de ses lois, il n'y a ni vérité ni sagesse, ni progrès ni lumières, ni espérance ni vie pour les intelligences. Il faut que ses discours et ses enseignemens, portent la double empreinte d'une lumière pénétrante comme la vérité de Dieu, et d'une charité brûlante comme celle de son amour. Il faut, qu'en face de sa philosophie et de sa charité, disparaisse pour jamais, cette philosophie du scepticisme, véritable ver solitaire de l'entendement; qui ne réalisera jamais, qu'un bain intellectuel, où ses malheureux esclaves, traîneront sans repos et sans fin, la longue chaîne du doute, et le pesant boulet du désespoir.

Enfin, le moment est venu, où le sacerdoce, doit *catholiciser* la science, la philosophie et la littérature; en montrant d'une part, l'identité radicale et complète du principe qui sert de base au catholicisme, avec la loi première, la loi fondamentale de l'esprit humain; et en cherchant de l'autre, dans le catholicisme seul, la source progressive et infinie du *vrai*, du *juste*, du *saint*, de l'*utile* et du *beau*.....

Cette grande conclusion, est l'unique objet de notre travail. En voici le plan : nous divisons ces Éléments de philosophie en cinq parties.

La première, expose rapidement les divers systèmes de philosophie, selon l'ordre de leur apparition chronologique dans le monde intellectuel.

La seconde, considère le point de départ, et le rendez-vous commun de ces innombrables systèmes, sans tenir compte des époques auxquelles ils appartiennent; et elle essaie d'en saisir et d'en déterminer les analogies.

La troisième, est consacrée à établir le fondement de la certitude, la base, le *criterium* de la vérité.

La quatrième, présente un ensemble succinct des croyances uniformes, permanentes et universelles de l'humanité, sur Dieu et la création.

Enfin la cinquième, offre une application de notre méthode de philosophie, au catholicisme envisagé; 1^o comme étant identique par son fondement, à la base même de la raison; 2^o comme étant le principe générateur de la science et de la liberté; des beaux arts et de la gloire; de la civilisation et de l'agriculture; de l'industrie et de la prospérité, même matérielle, du genre humain.

Voilà le cercle que nous avons essayé de parcourir; puissions-nous n'être pas demeuré trop au-dessous de cette tâche immense!

Puissions-nous avoir offert à la jeunesse catholique, et à celle qui a tant besoin de le devenir, un livre digne de ses méditations, et nous être associé aux magnifiques espérances; et aux glorieuses destinées que lui promettent, la foi et la science, unies à la vertu!

Mais, puisse surtout la divine Marie, à qui nous avons dédié cet ouvrage, bénir l'auteur d'un livre, écrit, pour le triomphe de cette vérité infinie, qui daigna se revêtir de notre humanité, dans son sein virginal!

Et si un rire *voltairien* tomboit sur ces lignes, expression d'un sentiment dont nous sommes fier; nous dirions à l'homme de peu de foi, que le moment n'est pas éloigné, où la philosophie elle-même comprendra, que la Vierge par excellence, est la seconde gloire de l'humanité reconquise, le type de la femme régénérée, la reine de la civilisation et des arts; la beauté, la candeur, l'innocence, la grâce et l'amour, sous leur *forme secondaire*, la plus pure, la plus resplendissante et la plus complète, dans la cité de Dieu.

Paris, 8 septembre 1853.

ÉLÉMENTS

DE

PHILOSOPHIE CATHOLIQUE.

PROLÉGOMÈNES.

§ I. Objet de la Philosophie.

LA philosophie suppose des notions premières : elle n'a pas pour but de nous procurer les élémens de la raison, mais de fixer notre attention sur les lois qui régissent la raison humaine, et de substituer à la connoissance *implicite* de ces lois, une vue nette, claire et *explicite* de ces mêmes lois (1).

Après avoir reconnu ces lois, nous examinerons quel rang la philosophie occupe dans la classification des connoissances humaines.

§ II. Base de la raison.

Le langage humain se renferme nécessairement dans l'une ou l'autre de ces deux catégories : la *vérité* ou l'*erreur* (2).

(1) Nous sommes raisonnables, nous raisonnons, nous connoissons une série de vérités innombrables, avant de philosopher.

(2) Extrait d'un Sommaire des connoissances humaines de M. Ger-

Qu'est-ce que la vérité ? Ce à quoi adhère chaque intelligence, indépendamment de l'adhésion des autres hommes sur le même objet; ou ce à quoi adhère la généralité des hommes. Dire que la vérité est ce que l'intelligence individuelle croit être la vérité, c'est consacrer toutes les erreurs. Nous appellerons donc *vérité*, ce à quoi la généralité des hommes adhère *partout et toujours*.

§ III. Ordre de foi, ordre de conception.

La vérité étant ce que nous venons de dire, il est manifeste qu'il y a des vérités incontestables et des vérités contestables ou des opinions. Les vérités incontestables sont celles que la généralité des hommes admet. Elles constituent l'*ordre de foi* (1).

L'effort de la raison de l'homme, pour comprendre ce qu'il croit, constitue l'*ordre de conception*. L'ordre de conception est *contestable*; donc il doit être subordonné à l'ordre de foi. L'ordre de foi existe par la soumission des autorités individuelles à l'autorité générale; l'ordre de conception ne subsiste que par la seule liberté des raisons individuelles.

L'ordre de foi est la base et la règle de l'ordre de conception. Il en est la base; car point d'explication possible d'une chose sans la connaître; il en est la règle, car toute

bet... Voir les pièces justificatives de l'ouvrage intitulé : *Progrès de la révolution, etc.*

(1) Nous n'entendons pas seulement par *ordre de foi*, les croyances religieuses perpétuelles et universelles de l'humanité, mais ce qu'il y a de *permanent*, d'*immuable*, dans les croyances de l'humanité, envisagées sous tous les aspects.

explication qui contredit, ou qui renverse l'ordre de foi, est nécessairement fausse. Ainsi, toute explication opposée, même en un seul point, à l'ordre de foi, est une erreur; plus, au contraire, une conception se rapproche de l'ordre de foi, plus elle se rapproche de la vérité.

En un mot, une théorie philosophique est d'autant plus vraie, qu'elle rend raison d'un plus grand nombre de vérités de l'ordre de foi. Qu'elle contredise une seule vérité de l'ordre de foi, cela suffit pour être convaincu du vice de cette théorie.

Mais toute conception ou explication individuelle reste contestable, jusqu'à ce qu'elle ait reçu l'empreinte infaillible de la raison universelle. Ainsi, toute conception doit partir de l'ordre de foi, ou du sens commun, et elle doit y revenir, sous peine d'errer d'abîme en abîme, jusqu'au doute absolu.

Dans l'ordre de foi *seul*, se trouve la raison infaillible; l'ordre de *conception seul* ne donne jamais qu'une raison faillible.

L'homme a deux besoins également nécessaires à sa nature : 1° croire aux vérités universelles et communes; 2° exercer l'activité de son esprit sur ce qu'il croit. Là, est la loi de l'intelligence, celle de ses développemens et de sa perfectibilité (1). On reconnoît une loi, à son caractère de permanence et d'universalité.

La combinaison de ces ordres, constitue le monde des intelligences, comme la combinaison de la force d'attraction et de la force centrifuge, constitue le monde des

(1) Croire et comprendre, voilà la loi de toute intelligence créée.

corps. D'où il suit, 1° que la perfection de l'esprit exige l'harmonie de ces deux ordres.

2° Que l'histoire de l'esprit humain constate ce que nous venons de dire;

3° Que tous les désordres de l'esprit, résultent de deux causes : la première, de l'oppression de l'ordre de foi; la deuxième, de celle de l'ordre de conception;

4° Que ces deux états sont passagers, comme contraires à la nature de l'esprit humain : on sort de l'un, par un simple développement, et de l'autre, par un excès de destruction.

§ IV. Ces deux ordres embrassent toutes les sciences.

Quant à la religion, elle renferme 1° des croyances générales, 2° une infinité de systèmes qui cherchent à expliquer ces croyances.

Sans devoirs communs, ni société, ni morale; et sans liberté individuelle, ni morale, ni société.

Les sciences physiques se composent des notions communes, des faits constatés par l'expérience, et des progrès que l'activité individuelle leur fait faire.

Les arts, ne sont que la manifestation du *beau*. Le beau, comme le vrai, rentre dans l'ordre de foi. L'activité individuelle n'en est que le développement progressif (1).

(1) On dit le goût général, le goût individuel, en matière littéraire.

§ V. Classification des connoissances humaines.

Dieu et la création, les rapports de Dieu avec la création, et des créatures entre elles, voilà l'objet des connoissances humaines. Voilà aussi ce qui constitue fondamentalement l'ordre de foi. L'ordre de conception explique l'ordre de foi, et ses explications doivent s'étendre de plus en plus, jusqu'à une explication aussi complète que le permettent les bornes de l'esprit humain. Tel est l'objet de la métaphysique. Il est un genre de connoissances pour ainsi dire instrumentales, c'est la connoissance des langues. L'étude des langues, apprend à connoître l'histoire de l'humanité, celle des traditions et des opinions des peuples; leur filiation et leurs migrations; leur origine, leurs mélanges, etc., etc. Sous le rapport grammatical, les langues appartiennent à l'ordre de foi ou de transmission; sous le rapport philosophique, elles appartiennent à l'ordre d'explication.

Les mathématiques forment la transition des sciences intellectuelles et morales aux sciences physiques.

Les sciences physiques embrassent les phénomènes astronomiques, terrestres, chimiques.

La physiologie traite des phénomènes vitaux.

Il est facile de classer toutes les sciences d'après ce que nous venons de dire.

Maintenant, nous pouvons répondre à cette question : Qu'est-ce que la philosophie? Considérée dans sa généralité absolue, elle seroit l'ordre entier des conceptions humaines, ou l'explication complète des choses.

Une semblable explication est clairement impossible.

La philosophie ne peut donc embrasser que les sommités de chaque science ; elle ne peut être que la science des *généralités*. Elle est , dans un sens rigoureux, la science des sciences, ou, comme le dit saint Thomas, la science reine et maîtresse des autres sciences : *Aliarum princeps vel domina*.

§ VI. Division du cours de Philosophie.

Une philosophie proprement dite, seroit un vaste ensemble d'explications, qui concorderoient de tous points avec l'ordre de foi.

Cette philosophie n'existe pas. Il n'existe, dans l'histoire de l'humanité, que des essais partiels, que des systèmes divers, que des spéculations plus ou moins étendues sur l'immense objet de la philosophie : ces théories innombrables méritent d'être connues, et peuvent aider à la réalisation d'une théorie plus complète.

La philosophie embrasse donc :

1° Une partie historique, 2° une partie théorique.

§ VII. Introduction à l'histoire de la philosophie.

Examinons 1° les résultats que l'on doit chercher à obtenir en étudiant l'histoire de la philosophie. 2° Les diverses manières d'envisager l'histoire de la philosophie.

3° Les diverses espèces de faits que l'on doit principalement remarquer dans cette histoire.

4° Quelles en sont les principales époques ?

Les résultats de l'histoire de la philosophie sont relatifs, les uns, à l'ordre de foi, les autres, à l'ordre de conception.

Par rapport à l'ordre de foi, l'histoire de la philosophie fournit les résultats suivans :

1° Rien de certain ; plus de doctrines communes, lorsqu'on se sépare de cet ordre. 2° Philosophies les plus élevées dans les écoles qui ont conservé le plus de vérités traditionnelles. 3° Dans tout système erronné on retrouve quelques vérités traditionnelles.

L'histoire de la philosophie, par rapport à l'ordre de conception, fait connoître la prodigieuse diversité des conceptions humaines, et les formes innombrables de la pensée dans l'histoire de l'esprit humain (1).

2° Elle donne la clef de l'histoire des diverses sciences.

3° Elle détermine l'état de la société.

Quelles sont les diverses manières d'envisager l'histoire de la philosophie ? On peut l'envisager de deux manières :

1° D'une manière purement chronologique ; c'est celle que nous suivrons d'abord.

2° D'une manière critique ou logique, c'est-à-dire, en considérant le point de départ et le rendez-vous commun des divers systèmes de philosophie, sans tenir compte de l'ordre de leur apparition chronologique dans le monde de la pensée.

Quelles sont les diverses espèces de faits que l'on doit principalement remarquer dans l'histoire de la philosophie ?

1° Les faits individuels, ou les systèmes de tel ou tel philosophe.

(1) Elle est à la pensée, ce que l'étude des diverses littératures est à l'expression du beau.

2° Les épreuves, ou l'action de tel système ou de telle école. 3° Les époques.

Quelles sont les principales époques de l'histoire de la philosophie ? Nous en distinguons cinq. 1° La philosophie orientale, qui embrasse les systèmes indiens, chinois, persans, égyptiens, tous les systèmes philosophiques connus, jusqu'à la philosophie grecque. 2° La philosophie grecque, qui commence à Thalès, et va jusqu'à l'établissement du christianisme. 3° La philosophie gréco-orientale, qui commence au christianisme, et finit à l'inondation des Barbares. 4° La philosophie du moyen-âge, qui commence au huitième siècle, et va jusqu'au quatorzième. 5° La philosophie moderne qui se divise en trois écoles principales : celle de Bacon, de Descartes et de Leibnitz, et qui comprend toute la période qui s'étend depuis Bacon jusqu'à nos jours.

Nous allons étudier les divers systèmes de philosophie, suivant l'ordre des époques auxquelles ils appartiennent.

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE.

Première Époque.

PHILOSOPHIE ORIENTALE.

§ I. Philosophie de l'Inde.

En commençant l'étude de la philosophie indienne, remarquons d'abord que cette étude offre de grandes difficultés. 1° Parce qu'elle procède par intuition, par voie de synthèse. 2° Parce que la littérature et la langue sanskrites sont encore inconnues. 3° A cause du caractère profondément symbolique de la philosophie de l'Inde. 4° A cause de la rareté des monumens qui nous restent de cette haute antiquité.

Les sources de nos connoissances sur l'Inde, sont : 1° les récits des Grecs et des Romains ; 2° les vies des Indous ; 3° les monumens proprement dits, les restes des temples.

Les plus anciens de tous les livres sanskrits sont : les *Védas*, ou livres canoniques ; les *Pouranas*, qui renferment la cosmogonie et la théogonie des Indiens. On en compte dix-huit qui traitent de la prononciation, de la grammaire, de la prosodie, de l'astronomie, et de l'expli-

cation des passages difficiles des *Védas*; les *Angas* ou *Védangas*, au nombre de six; les *Oupa-Védas*, qui traitent de la médecine, de la musique, de l'art militaire, de l'architecture et des arts mécaniques; Les grands poèmes épiques et historiques de *Ramayan*, et le *Mahabarat* ou grand Baratha, en dix-huit chants, qui racontent la guerre allumée dans la race des enfans de la lune, entre les héros des deux familles appelées les *Kourous* et les *Pandous*.

A la période des poètes épiques succède celle des législateurs. Le plus ancien code des Indous est le *Manava d'Arma sastra*, c'est-à-dire le recueil sacré des lois de *Manou* (1). Après les législateurs, on peut placer les philosophes. Les livres philosophiques de l'Inde sont : les deux *Nyaya*, les deux *Mimansa*, les deux *Sankia*. Enfin viennent les apologues, dont l'histoire se rattache au nom de *Vichnou Sarga*.

L'étude des temples et des monumens d'architecture qui restent de l'Inde, peut aussi fournir quelques lumières sur l'histoire de la philosophie; car *le beau n'est que la splendeur du vrai*.

On distingue dans l'histoire de la philosophie indienne six écoles représentées par les systèmes suivans :

1° Le *Mimansa* de Dgémîni, qui se rapproche le plus des *Védas*, quoiqu'il ait une tendance au panthéisme.

2° Le *Védanga*, qui s'éloigne beaucoup des *Védas*, et nie la réalité du monde extérieur.

3° Le *Sankia d'yoga-satra* de Pantandjali.

(1) Il a été traduit tout entier en Anglais, par William Jhones.

4° Le *Sankia-Kapila*, dont le fond est le panthéisme matérialiste.

5° Le *Nyaya de Gautama*, système presque entièrement logique, mais matérialiste dans ses applications.

6° Le *Nyaya de Canada*, système intimement lié aux précédents.

Ces six systèmes sont réputés orthodoxes, bien que quelques-uns s'éloignent beaucoup des *Védas*.

On en compte six autres formellement réputés athées ou hérétiques, qui paroissent se rattacher aux livres de *Goudda*, qui nous sont encore inconnus.

Les Védas.

Les *Védas* sont les livres de l'Inde qui représentent l'ordre de foi.

Leur antiquité a été un sujet de contestation. Il est probable que les *Védas* ont été écrits quinze cents ans environ avant l'ère chrétienne. Rien n'est plus obscur, au reste, que la chronologie des Indous.

Les *Védas* sont un recueil de traditions indiennes d'abord orales, puis rassemblées en quatre livres, par *Diaza*. Le premier *Véda* s'appelle *Ridj-Véda*, et contient des prières et des hymnes en vers. Le deuxième, *Yadgeour-Véda*, renferme des prières en prose. Le troisième, *Sama-Véda*, renferme les prières destinées à être chantées. Le quatrième, *Krama-Véda*, renferme des formules de consécration d'expiations, d'imprécations, etc.

Nous ne possédons que de très-foibles fragmens des *Védas*, dans les langues européennes (1).

(1) La traduction latine des *Védas*, par Anquetil du Perron, est très-incomplète.

Doctrine des Védas.

Bram est l'Eternel, l'être par excellence; le monde est son nom, son image, il est l'âme du monde.

D'après *Telmans* (Manuel de philosophie), comme créateur, l'être primordial des Indous s'appelle *Brama*; comme conservateur, *Wichnou*; comme destructeur et rénovateur des formes de la matière, *Sira*: Ces trois points de vue de la divinité, constituent la trinité des Indous.

La création s'opère, selon les *Védas*, par la parole (*Vatheh*). Elle est une manifestation de Dieu, et Dieu non manifesté est (*tad*) (il) (lui). La création est la réalisation des idées divines; cette doctrine se retrouve dans Platon. Il y a dans la création trois époques principales, correspondantes aux trois ordres d'êtres: 1° *Hirania-Gerba*, qui répond aux êtres inorganiques; 2° *Prad-géapati*, aux êtres organiques; 3° l'époque où fut produite la parole des êtres intelligens (1). La création est un sacrifice, et ceux que nous offrons sont l'image du grand sacrifice que Dieu fit dès le commencement des tems, en créant l'univers (2). On découvre dans les *Védas* une erreur fondamentale, le *panthéisme*, et quoique à la rigueur, on puisse expliquer les passages des *Védas* qui ne distinguent point Dieu, de la création; toutefois, il semble difficile de ne pas y apercevoir cette gigantesque perturbation de l'esprit humain.

(1) Voyez le *Catholique* du baron d'Ekstein.

(2) La philosophie indienne se représentoit la création comme une grande annihilation de l'être infini...

« *Brama* seul existe, sans nom, sans figure; le reste n'est qu'un *vain semblant d'existence*. »

Selon les *Védas*, l'homme est un être déchu, qui expie sa dégradation par les sacrifices.

Notre corps meurt; mais notre âme est immortelle. métempsycose. passage d'un monde dans l'autre monde. anges bons et mauvais, qui combattent les uns contre les autres. Tels sont les points fondamentaux de la doctrine des *Védas*.

§ II. Systèmes de la Philosophie de l'Inde.

Mimansa-Pourva ou Purva.

Le *Mimansa Pourva* a eu Dgémîni pour auteur (1). L'objet du *Mimansa* est l'interprétation des *Védas*. Le *Mimansa Pourva* est relatif aux hommes; le *Karma Mimansa* l'est aux observations religieuses.

Le *Mimansa*, ayant pour but de connoître ce qui est réellement obligatoire, il doit s'occuper, avant tout, de la recherche de l'autorité légitime.

Selon Dgémîni, la communication verbale *surhumaine* est seule obligatoire, parce que Dieu seul a droit sur nous. Les *Védas* sont cette communication verbale *surhumaine*: et tous les préceptes qu'ils enseignent sont obligatoires. Les écrits des sages ne sont cependant pas sans autorité; mais la communication verbale *humaine* n'est obligatoire, qu'au degré où on la croit conforme aux *Védas*.

Dgémîni parle fort longuement du son, et entre, à ce sujet, dans des considérations d'une haute philosophie. Selon lui, le son n'est pas la vibration de l'air; cette vibra-

(1) Dgémîni vivait quinze siècles avant l'ère chrétienne.

Doctrine des Védas.

Bram est l'Éternel, l'être par excellence; le monde est son nom, son image, il est l'âme du monde.

D'après *Telmans* (Manuel de philosophie), comme créateur, l'être primordial des Indous s'appelle *Brama*; comme conservateur, *Wichnou*; comme destructeur et rénovateur des formes de la matière, *Sira*: Ces trois points de vue de la divinité, constituent la trinité des Indous.

La création s'opère, selon les *Védas*, par la parole (*Vattheh*). Elle est une manifestation de Dieu, et Dieu non manifesté est (*tād*) (il) (lui). La création est la réalisation des idées divines; cette doctrine se retrouve dans Platon. Il y a dans la création trois époques principales, correspondantes aux trois ordres d'êtres: 1° *Hirania-Gerba*, qui répond aux êtres inorganiques; 2° *Prad-géapati*, aux êtres organiques; 3° l'époque où fut produite la parole des êtres intelligens (1). La création est un sacrifice, et ceux que nous offrons sont l'image du grand sacrifice que Dieu fit dès le commencement des tems, en créant l'univers (2). On découvre dans les *Védas* une erreur fondamentale, le *panthéisme*, et quoi qu'à la rigueur, on puisse expliquer les passages des *Védas* qui ne distinguent point Dieu, de la création; toutefois, il semble difficile de ne pas y apercevoir cette gigantesque perturbation de l'esprit humain.

(1) Voyez le *Catholique* du baron d'Ekstein.

(2) La philosophie indienne se représentoit la création comme une grande annihilation de l'être infini...

« *Brama* seul existe, sans nom, sans figure; le reste n'est qu'un *vain semblant d'existence*. »

Selon les *Védas*, l'homme est un être déchu, qui expie sa dégradation par les sacrifices.

Notre corps meurt; mais notre âme est immortelle. métempsychose. passage d'un monde dans l'autre monde. anges bons et mauvais, qui combattent les uns contre les autres. Tels sont les points fondamentaux de la doctrine des *Védas*.

§ II. Systèmes de la Philosophie de l'Inde.

Mimansa-Pourva ou Purva.

Le *Mimansa Pourva* a eu Dgémîni pour auteur (1). L'objet du *Mimansa* est l'interprétation des *Védas*. Le *Mimansa Pourva* est relatif aux hommes; le *Karma Mimansa* l'est aux observations religieuses.

Le *Mimansa*, ayant pour but de connoître ce qui est réellement obligatoire, il doit s'occuper, avant tout, de la recherche de l'autorité légitime.

Selon Dgémîni, la communication verbale *surhumaine* est seule obligatoire, parce que Dieu seul a droit sur nous. Les *Védas* sont cette communication verbale *surhumaine*: et tous les préceptes qu'ils enseignent sont obligatoires. Les écrits des sages ne sont cependant pas sans autorité; mais la communication verbale *humaine* n'est obligatoire, qu'au degré où on la croit conforme aux *Védas*.

Dgémîni parle fort longuement du son, et entre, à ce sujet, dans des considérations d'une haute philosophie. Selon lui, le son n'est pas la vibration de l'air; cette vibra-

(1) Dgémîni vivait quinze siècles avant l'ère chrétienne.

tion ne fait que l'exciter. Le son en lui-même est universel, éternel, immuable; c'est Dieu. Sous ce mode, il est imparticipable, et est déterminé pour chacun de nous, par une limite exprimée par les mots ou par des signes.

L'Acasa est comme le Verbe divin; ainsi que le *Vateh* des *Védas* (le vox des latins), il est l'énergie créatrice; la parole, la forme infinie se réalisant, se limitant, se manifestant sous un mode fini, et l'univers est créé..... Voilà à peu près ce qu'il y a de philosophie dans le *Mimansa Pourva*.

Le Vedanga.

Le *Vedanga* est beaucoup plus moderne que le *Mimansa*, et s'écarte beaucoup plus que lui de la doctrine des *Védas*. Son auteur est inconnu.

Selon les *Védas*, Dieu, avant la création, est dans un sommeil divin; il produit *Swada*, être réel et éternel, manifestation divine nullement illusoire; puis Dieu, par le mouvement de *Swada*, crée le monde extérieur. Selon le *Vedanga*, Dieu ne sort point de son sommeil; seulement, en se contemplant, il rêve, et produit *Maya* (illusion). *Maya* (illusion) ne produit que des illusions: c'est la fantasmagorie du fantôme.

De *Maya* émanent les êtres élémentaires, parmi lesquels l'homme, qui rêve à son tour, produit les cinq sens; et les cinq sens rêvent la matière. Et ainsi, de rêve en rêve, jusqu'aux extrémités du possible, vaste abîme d'illusions, panthéisme immense, où l'homme disparaît et s'évanouit, comme une imperceptible vapeur dans le vague du vide.

Systèmes Sankia.

Nous réunirons les deux systèmes Sankia, qui ne forment au fond, qu'un seul système, bien que Pantandjali soit théiste, et Kapila athée. Le nom de Kapila est célèbre dans l'Inde, où on en fait un fils de Brama : Pantandjali est un être mythologique. Les deux Sankia ont pour but, d'apprendre à l'homme à se dégager de la tyrannie du corps, afin qu'ayant expié à la mort ses souillures, il puisse, sans obstacles, s'élancer dans le sein de Dieu (1).

On trouve dans les Sankia vingt-cinq principes, qui, combinés avec les trois qualités générales de la nature, qui sont : 1° la beauté, 2° l'impureté ou passion, 3° l'obscurité; constituent la triple création personnelle, corporelle et intellectuelle.

Les Indiens poussent très-loin la crédulité sur le degré de puissance qu'ils croient possible d'atteindre ici-bas : comme de toucher la lune avec les doigts, de monter jusqu'au soleil, à cheval sur un de ses rayons.

Dieu, *Mara*, le suprême dominateur, dit Pantandjali, est une âme, un esprit distinct des autres âmes. En lui est l'omni-science, la science absolue ; il est le créateur des premiers êtres qui ont un commencement.

Kapila nie qu'il existe un Swada qui gouverne le monde, attendu qu'il n'y a aucune preuve de l'existence de Dieu.

(1) La dégradation primitive de l'homme, la doctrine d'expiation, la transmigration des âmes, qui font partie du symbole de l'Inde, se lient aux vérités fondamentales de la tradition universelle.

Il reconnoît l'existence d'un être né de la nature, lequel est l'intelligence absolue; il en fait la source de toutes les existences. Cet être, cependant, est fini, d'autant du grand développement de l'univers, et devant finir à la consommation de toutes choses; mais il nie l'existence d'un être infini.

Systèmes Nyaya Velchiska.

1° Leurs auteurs. 2° Leur antiquité. 3° Leur doctrine.

Le système de philosophie appelé Nyaya (ou raisonnement) a Gautama pour auteur; et le système physique appelé Velchiska a pour auteur Canada.

On peut regarder ces deux systèmes comme deux parties d'un système unique; car leurs rapports sont frappans, à quelques exceptions près. On ignore à quelle époque ils remontent; mais on croit le système de Canada antérieur à celui de Gautama.

Doctrine de Gautama.

La plus grande partie du système de Gautama est consacrée à développer les procédés de l'intelligence dans la production et l'enchaînement des idées : la dialectique et le raisonnement en font le principal objet.

Les âmes, selon Gautama, sont multiples; mais la suprême *Paramathma* est une, éternelle, infinie, l'âme de toutes les âmes. Elle est une substance, quoiqu'elle soit immatérielle. L'âme, selon Gautama a quatorze qualités : le corps est le siège des sensations. Outre les corps qui sont dans ce monde, il en existe d'autres dans les autres mondes : corps ignés, aériens, etc. Outre l'âme spirituelle de chaque individu, Gautama admet

une âme animale, qui est le siège de la douleur et du plaisir.

Doctrine de Canada.

Canada établit six catégories : la *substance*, la *qualité*, l'*action*, la *communauté*, la *particularité*, l'*agrégation* ou *relation intime*.

L'eau est éternelle en atômes, passagère en agrégats...
La terre aussi est éternelle en atômes, et passagère en agrégats.

L'or est de la lumière solide, ou rendue solide...

Les corps organiques aériens sont des êtres qui habitent l'atmosphère, et des esprits mauvais.

L'éther est infini, éternel, un.

Le temps est déduit des notions de promptitude et de lenteur : l'espace est déduit des notions de lieu. Les substances matérielles, selon Canada, furent d'abord atômes, puis agrégats. Il soutint l'éternité des atômes, et expliqua l'existence des corps, par l'agrégation de ces atômes.

On peut distinguer deux époques dans la philosophie de l'Inde. Dans la première, règne une philosophie dont les Védas sont les seuls monumens. La deuxième, très-postérieure, comprend les systèmes dont nous avons parlé. Deux grandes idées paraissent dominer simultanément ces deux époques ; l'idée de l'infinie misère de l'homme, celle de l'infinie grandeur de Dieu.

Le ciel venoit d'en rappeler le souvenir au monde par une épouvantable leçon ; et l'époque qui suit le déluge, s'offre à nous, profondément empreinte du sentiment

de la dégradation humaine, mais aussi de l'espoir qui est laissé à l'homme de recouvrer le rang qu'il occupoit dans l'échelle des êtres. De là, ces anciens solitaires, ces sages que l'on aperçoit à l'origine des tems, dans l'Inde, comme partout ailleurs. De là, ces premiers pénitens de l'antiquité, sans cesse en travail pour enfanter le salut du monde.

Les Bramanes, qui sont comme les descendants de ces premiers anachorètes, altérèrent plus tard, cette idée d'expiation, et après d'inutiles labeurs pour s'affranchir de la dégradation native, ils finirent, de lassitude, par se plonger dans la vie des sens.

La chute des anges se retrouve, dans l'Inde, mêlée à des systèmes particuliers sur la délivrance future et la guérison de ces esprits déchus.

La délivrance de l'âme fait le fond des divers systèmes de l'Inde; mais cette doctrine y est dénaturée, car elle consiste dans la connoissance d'une identité absolue de toutes choses, et dans l'absorption de toutes les individualités apparentes dans l'être universel. *Le tout existe dans tout.* Voilà l'idée qui domine la deuxième époque de la philosophie indienne; mais cette idée étoit déjà renfermée dans les *Védas*. Le plus grand problème s'offrit à l'esprit des philosophes indiens : la coexistence du fini et de l'infini.... L'existence du fini leur parut incompatible avec celle de l'infini; il fallut nier l'une ou l'autre; et comme ils étoient frappés de l'existence d'un être infini, ils se précipitèrent dans le panthéisme. Ici, nouvelles dissidences; les uns n'admirent d'autre existence réelle que celle du *moi*; d'après les autres, le *moi* ne fut qu'une modification d'un être divin, extérieur, mais sans réalité

propre et individuelle..... De là, le panthéisme individualiste de Kapila, le panthéisme spiritualiste appelé *Ve-danga*, et le panthéisme matérialiste de Canada.

§ III. Philosophie chinoise.

Les livres sacrés de la Chine sont au nombre de cinq : le L'y-King, le Chou-King, le Chi-King, le Ly-K'i, le Tchoun-Tseiou (1).

Le L'y King, le premier des cinq King, remonte à Fouhi, fondateur de l'empire chinois, mille ans avant Jésus-Christ.

Le L'y-King est un livre canonique des changemens ou des principes.

Le Chou-King est un livre des maximes de gouvernement, extrait par Confucius des grandes annales de la Chine.....

Le Chi-King est un recueil de trois cents pièces de vers, odes, élégies, épithalames, chansons, vaudevilles. On en est encore redevable à Confucius, qui en fit le choix, sur les trois mille pièces de vers rassemblées dans les recueils publics.

Le Ly-Ki, quatrième livre sacré des Chinois, est le mémorial des cérémonies ; il renferme de belles maximes de morale, et quelques passages relatifs à la musique. Les cérémonies contenues dans le Ly-Ki, sont au nombre de trois mille. Confucius a dit : « Celui qui n'étudie pas le » Ly-Ki, ne pourra jamais parvenir à rien. »

Le Tchoun-Tseiou passe en Chine pour le chef-d'œuvre de Confucius, et le modèle des historiens.

(1) On appelle ces cinq livres *les King*.

Ces livres sont authentiques. Nous trouvons dans les King, la foi traditionnelle de la Chine, dans les temps les plus reculés.

Or, la foi des Chinois, est identique, dans ce qu'elle embrasse, avec la foi universelle, avant la venue de Jésus-Christ.

Ce qu'il y a de philosophique dans ces livres, offre de frappantes analogies avec les théories égyptiennes et pythagoriciennes.

La philosophie de la Chine peut se diviser en deux époques. Dans la première, comme dans l'Inde, on retrouve d'anciens pénitens, qui, profondément affligés de la dégradation de l'homme, se retirent dans d'affreuses solitudes, pour se livrer à des souffrances expiatoires qui font frémir; espérant réparer leurs fautes, et rentrer en société avec Dieu.

On retrouve encore, dès la plus haute antiquité, chez les Chinois, l'idée de la chute originelle liée à celle d'un réparateur. L'image d'un nuage de pluie, d'où pend celle d'un enfant au milieu d'un sein maternel, signifie *désiré* (1).

La philosophie de ces anciens sages étoit une philosophie intuitive, guidée par l'enthousiasme, et non par une froide raison.

Avec Lao-Tsé, commence une nouvelle ère dans la philosophie chinoise.

Ce sage, né plus de six siècles avant J.-C., paroît avoir été l'un des esprits intuitifs les plus remarquables de l'antiquité. Comme Épiménide et Pythagore chez les Grecs,

(1) Nubes pluant justum. *Isaïe*.

Boudda chez les Indiens; c'est un personnage mystérieux.

Lao-Tsé, au témoignage d'un grand nombre d'auteurs distingués, étoit pénétré d'un tel respect pour l'antiquité, qu'il s'est appelé, *fils de l'antiquité*. Lao-Tsé signifie le vieil enfant; ce nom lui fut donné, disent ses disciples, parce qu'il naquit avec les cheveux et les sourcils blancs; sa mère l'ayant porté quatre-vingts ans.

Son but étoit de rétablir la sagesse de la nature, et les mœurs du monde primitif. Objet des persécutions de la cour, il se retira dans la solitude, où il composa le *Tao-te-King*. C'est là, qu'il reçut la visite de Confucius, à qui il reprocha le faste de sa vie.

Doctrine de Lao-Tsé.

Voici le début du *Tao-te King* : « La raison primordiale peut être soumise à la raison, (c'est le *logos* de Platon) ou exprimée par des paroles; mais c'est une raison surnaturelle : on peut lui donner un nom, mais elle est ineffable.

» Sans nom, c'est le principe du ciel et de la terre; avec un nom, c'est la mère de l'univers (1). » Il semble que Lao-Tsé ait eu quelque connoissance de la Trinité,

« La raison, dit il, a produit *un*, *un* a produit *deux*, *deux* a produit *trois*, *trois* a produit toutes choses. »

Voici un autre passage de Lao-Tsé, qui n'est pas moins frappant : « Celui que vous regardez et que vous ne voyez pas, se nomme I; celui que vous écoutez, et que vous n'entendez pas, se nomme HI; celui que votre main

(1) Omnia per ipsum facta sunt. *Evang. S. Jean.*

» cherche, et qu'elle ne peut saisir, se nomme *Weï*: ce sont
 » trois êtres que l'on ne peut comprendre, et qui confon-
 » dus, n'en font qu'un. Celui qui est au-dessus n'est pas
 » plus brillant; celui qui est au-dessous n'est pas plus obs-
 » cur: c'est une chaîne sans interruption, qui rentre dans
 » le non être, qu'on appelle *forme sans forme*, être indéfi-
 » nissable. En allant au-devant, on ne lui voit point de
 » principe; en le suivant, on ne voit rien au-delà. »

M. Abel Rémusat pense, que le I, HI, *Weï*, n'est autre chose que le *Jehovah* des Hébreux.

Confucius, appelé en chinois Kiéou, et surnommé *Tchong*, naquit 551 ans avant J.-C. Frappé des désordres et des maux de son pays, il en entreprit la réforme, se fit des disciples, et se mit à parcourir les villes et les campagnes, faisant une véritable mission. Aux persécutions de ceux qu'il vouloit rendre meilleurs, il n'opposa qu'une invincible patience, et il arriva au terme de sa carrière, épuisé de travaux.

Il mourut de douleur, de n'avoir pu convertir ses concitoyens. Ses disciples continuèrent à répandre sa réforme, et il fut appelé, après sa mort, le *saint*, le sage par excellence.

Doctrine de Confucius.

L'antique doctrine dont Confucius eut tant à cœur le rétablissement, fut l'unité de Dieu, son action créatrice, sa providence, l'immatérialité de l'âme, la liberté, dont le bon ou le mauvais usage, est suivi de châtimens ou de récompenses.

Confucius reconnoît l'existence des esprits supérieurs à l'homme, inférieurs à Dieu, appelé en Chinois le TIEN.

« Le *Chang-Tien* n'existe pas seul. Il est des êtres supérieurs à l'homme, qui président aux élémens et à la nature. en les voyant, on ne les aperçoit pas, en les entendant on ne les comprend point.... »

Dans la doctrine de Confucius, on doit offrir non-seulement des sacrifices au *Chang-Tien* et aux esprits, mais encore aux ancêtres.

Les mots *Chang-Ti*, *Ciel*, *Tien*, sont souvent synonymes, et désignent l'être supérieur à tous les êtres.

Selon Confucius, « tous les devoirs de l'homme découlent de la loi divine, qu'il appelle le grand *Ly*. C'est sur le grand *Ly* que la société est fondée; c'est le grand *Ly* qui lie les hommes entre eux; ôtez le *Ly*, tout, sur la terre, n'est plus que trouble et confusion; il n'y a plus ni rois, ni grands, ni supérieurs, ni inférieurs. »

La morale de Confucius est pleine de maximes excellentes, qui ne sont évidemment qu'un souvenir de la loi divine descendue du ciel. En voici quelques-unes :

« Qui soupire après ses fautes, et ne se corrige pas, ne sera jamais sage.

« La première leçon de la sagesse, est de ne faire à personne ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit. »

Confucius disoit à ses disciples :

« Faites le bien en tout tems, en tout lieu, à toutes sortes de personnes; faites le bien pour lui-même, et sans aucun motif d'intérêt propre. Soyez sévère envers vous-même, quand il s'agira de vos propres défauts, mais indulgent pour les défauts des autres. Ne dites jamais de mal de personne, et ne faites aucun cas du mal qu'on pourra dire de vous. »

Confucius disoit que le *saint* existoit, ou devoit exister dans l'Occident.

Mong-Tsé est le plus célèbre philosophe de l'école de Confucius ; il vivoit du temps de Platon. Sa doctrine ne diffère de celle de son maître que dans la manière de l'énoncer,

Mong-Tsé disoit : « Réjouir le *Tien*, c'est protéger tout l'empire : ce que l'homme ne peut pas faire, le *Tien* le fait.

» Si l'entreprise réussit, cela vient du *Tien*. »

On rend à ce philosophe les mêmes honneurs qu'à Confucius, et il est appelé le deuxième *saint*.

L'ancienne philosophie chinoise plaçoit au sommet de l'échelle des êtres un premier être appelé *Tao*, être par excellence, qui a en lui-même la raison de son existence. Voici comment les philosophes chinois conçoivent l'origine des choses :

La raison, *Tao*, ou le premier être, a produit *Tai-Ki*, le principe externe, le point générateur de tous les êtres créés : le *Tai-Ki* est incompréhensible. *Tai* est le *oui*, *Ki* est le *non*, par où le principe de la création est désigné, comme étant à la fois positif et négatif, esprit et matière, être et limite.

§ IV. Philosophie des Perses.

Dans presque tout l'Orient, l'Inde exceptée, on ne trouve pas, à proprement parler, de spéculations philosophiques, mais seulement des systèmes religieux et théologiques.

Les Tibétains, admettent, comme les Indous, un Dieu unique, qui se révèle sous une triple forme. Les Chal-

déens paroissent avoir admis, avec un être unique, une matière incréée. Ils rendoient un culte aux astres, qu'ils supposoient dirigés par des esprits célestes.

La doctrine des Perses est contenue dans le *Zend-a-Vesta*, attribué à Zoroastre. Ce livre sacré des Perses est authentique, bien qu'il ait subi des interpolations. Zoroastre exista environ six siècles avant Jésus-Christ. Sa réforme eut lieu sous Darius Hystaspe, peu d'années avant l'avènement de Cyrus au trône des Perses.

Le *Zend-a-Vesta*, traduit par Anquetil du Perron, étoit originellement composé de vingt-et-un livres; un seul nous est parvenu dans son entier, et avec les fragmens des autres livres; on le nomme *Vendidad-sade*.

Les livres *Zends* sont tous canoniques.

Le *Boun-de-hech*, qui est la deuxième partie du *Zend-a-Vesta*, vient, dans l'estime des Perses, après les livres *Zends*.

Les livres dont nous venons de parler, reconnoissent un Dieu unique, infini, principe de tous les êtres qui n'existent qu'en lui, que par lui : son nom est le *tems sans bornes*, *Zervané*, *Akarené*. De ce premier être, sont sortis, en vertu de la parole créatrice, deux êtres originellement bons, Ormuzd et Arimane : celui-ci, jaloux d'Ormuzd, le *premier-né du tems sans bornes*, se révolte et devient le principe du mal, en tout opposé à Ormuzd, principe du bien. Ormuzd est à la tête d'un nombre infini d'esprits qu'il a créés, et Arimane, à la tête d'un nombre immense d'esprits mauvais : ces deux principes et leurs agens, avec toute la création, sont perpétuellement en guerre.

La vertu, pour l'homme, consiste à s'associer à l'œuvre

d'Ormuzd, et à lutter avec lui contre l'empire des ténèbres, en obéissant à la loi.

Les âmes, après la mort, seront heureuses ou malheureuses, selon qu'elles auront servi Ormuzd ou Arimane.

Après douze mille ans, ce combat finira par le triomphe d'Ormuzd. Pour le préparer, trois prophètes apparaitront sur la terre. *Sozios*, issu d'une vierge, viendra le dernier.

« Il délivrera les hommes de la tyrannie d'Arimane : vainqueur de la mort et juge des démons, il réveillera les morts par la puissance d'Ormuzd ; ils se relèveront dans leurs corps, et désormais immortels, *Sozios* les jugera du haut de l'Empyrée. »

Alors Arimane sera anéanti, selon les uns ; purifié, selon les autres, dans un torrent de métal liquide ; il reviendra à la vertu, qui étoit sa nature première.

La doctrine de Zoroastre se lie évidemment aux traditions catholiques, et au fond du système théologique des Perses, on retrouve, comme dans l'Inde, les deux formidables questions de l'origine du mal, et de la coexistence du fini et de l'infini ; questions qui, de tous tems, ont le plus obsédé la raison humaine.

§ V. Doctrine des Egyptiens.

Un voile épais couvre encore une partie des doctrines de l'ancienne Égypte. Elles se divisoient en doctrines *exotériques*, et *sotériques* : les premières, connues du peuple, les secondes, des seuls initiés ; et elles se présentent à nous, avec un caractère plutôt religieux que philosophique.

L'ancienne Égypte croyoit à l'existence d'un premier être, éternel, dont la parole a créé le monde, représenté

par un œuf sortant de la bouche de *Kneph*. Elle paroît avoir connu deux principes, l'un du bien, l'autre du mal ; le premier, actif et parfait, le second, passif et imparfait.

Les Égyptiens ont admis trois états futurs pour les âmes séparées du corps.

1° Un état de lumière et de gloire, où les âmes des justes vivent de la vie céleste.

2° Un état de ténèbres et de souffrances, où les âmes ennemies sont séparées du Dieu suprême.

3° Enfin, un état intermédiaire d'existence, qu'ils se représentent comme une transmigration.

Deuxième Époque.

§ I. Philosophie grecque.

L'ancien monde nous présente deux grands foyers de l'activité individuelle : l'Inde et la Grèce, entre lesquelles la divine Providence plaça le peuple gardien des traditions universelles, et dépositaire de l'ordre de foi (1).

Nous allons jeter un coup-d'œil sur la philosophie grecque.

Les systèmes de Thalès et de Pythagore, sont comme la transition de la philosophie indienne à la philosophie grecque.

Thalès naquit six siècles avant Jésus-Christ ; il voyagea en Égypte, et fonda l'école philosophique d'Ionie.

(1) *Credita sunt illis eloquia Dei. Epist. ad Rom.*

Il entreprit, le premier en Grèce, de donner une explication philosophique de l'origine des choses; il prit l'eau pour élément primitif, peut-être par respect pour l'ancienne tradition sur l'immense chaos aqueux qui précéda la formation de l'univers (1); mais il reconnoissoit un Dieu, un principe moteur, qui a ordonné la matière inerte de sa nature.

Thalès définissoit Dieu : *ce qui n'a ni commencement ni fin.*

Anaximandre de Milet, disciple et successeur de Thalès, regardoit l'infini comme le principe de toutes choses. Cet infini engendre et absorbe tout : tout sort de lui, tout y rentre. Ainsi, les mondes qu'il a engendrés se résolvent en lui, par la dissolution. Les astres sont des dieux.

Anaximène, son compatriote et son disciple, admet l'air pour premier principe. Cet air est Dieu, il est infini. L'air en se condensant et en se raréfiant produit tout. Au rapport de saint Augustin, il admettoit des dieux qui étoient nés de l'air.

Anaxagoras naquit 500 ans avant Jésus-Christ; il est le premier philosophe qu'Athènes ait vu.

Il admit le premier, entre les philosophes de l'école d'Ionie, un principe nettement distinct de la matière. Il nia la création proprement dite, mais supposa une matière informe préexistante à l'action de l'intelligence, qui en a tiré l'univers. Selon ce philosophe, l'intelligence divine veille sur l'homme avec une attention particulière; c'est pour lui qu'elle a fait le monde; le ciel est sa patrie.

(1) Spiritus Dei ferebatur super aquas. *Genèse*, cap. 1.

Aristote reproche ridiculement à Anaxagoras de recourir à la volonté de Dieu, pour l'explication des phénomènes qui lui étoient inconnus.

Il déplorait la foiblesse de la raison humaine. Le théisme si pur d'Anaxagoras porta un coup mortel à l'école d'Ionie, à laquelle Diogène d'Appollonie et Archélaus de Milet, rendirent son premier caractère.

§ II. Ecole italique.

Pythagore naquit 600 ans environ avant Jésus-Christ. Il visita les temples les plus célèbres de la Grèce, fit un long séjour en Égypte, et parcourut la Phénicie. On a même pensé qu'il avoit voyagé dans la Haute-Asie, et étoit devenu disciple de Zoroastre. Il étoit fort versé dans les mathématiques, et Diogène de Laërce, lui attribue l'invention du carré de l'hypothénuse : il établit sa fameuse école à Crotone, et mourut dans une émeute.

Pythagore n'a point laissé d'écrits, mais nous allons exposer la doctrine de son école.

Il fit tout dériver de l'unité divine. C'est Dieu qui forme toutes les intelligences immortelles ; qui est l'origine de toutes choses. Les nombres jouent un grand rôle dans le système de Pythagore. Ils représentent les choses, et sont représentés par elles. Dieu est représenté par l'unité (*monas*), qui est à elle même son principe, et tous les êtres découlent de la *Monade* divine, comme tous les nombres de l'*unité*.

L'éternelle *Monade* produit la Dyade et la Triade.

La Triade comprend le commencement, le milieu et la fin de toutes choses.

Les Pythagoriciens juroient pas la *Tétrade*, c'étoit leur

serment par excellence. Selon Pythagore, les corps célestes sont mus par des intelligences, et d'après les lois d'une harmonie divine, dont les accords le ravissaient.

Les âmes humaines, que Dieu a produites dès le commencement, sont répandues dans l'air : c'est là, que Dieu les prend, pour les unir aux corps qu'il veut animer.

Dans le système de Pythagore, la source du *beau* est aussi celle du *bon* ; et la perfection consiste à être conforme à Dieu, c'est-à-dire *vrai* et *bon*.

Le but de l'association pythagoricienne étoit le détachement complet des choses visibles et passagères. Si l'homme parvient pendant sa vie, à ce détachement entier ; à sa mort, son âme deviendra Dieu, et jouira d'un bonheur sans fin. Les âmes impures, après la mort, vont dans les demeures ténébreuses de l'enfer.

Les dogmes de la béatitude et des supplices, admis par Pythagore, supposent que la transmigration des âmes, (admise aussi par lui) affectoit l'âme sensitive, intermédiaire entre l'intelligence et les organes.

La secte des Pythagoriciens ne s'est pas prolongée au delà de l'époque d'Alexandre.

Fabricius nous a conservé le nom de 456 philosophes de cette secte, parmi lesquels on compte 39 femmes, dont la plus célèbre fût Théano, femme de Pythagore.

Différences de l'école italique et de l'école ionique.

1° L'école pythagoricienne cherche l'effet dans sa cause, et procède par voie de *synthèse* ; l'école de Thalès cherche la cause dans l'effet, et procède par voie d'*analyse*.

2° La première tend, à l'idéalisme, la seconde au matérialisme.

3° L'école italique s'occupe de morale, l'école ionique n'en parle pas.

4° L'école de Pythagore a formé une association, à cause de son spiritualisme élevé; celle d'Ionie n'a eu que des individus.

Héraclite naquit 500 ans avant Jésus-Christ. Suivant M. de Gérando, il auroit commencé comme Descartes, par le doute complet, pour refaire comme lui, toutes ses opinions. Ce sentiment, particulier à M. de Gérando, est contredit par Diogène de Laërce. Selon Héraclite. « La raison commune et divine, dont la participation » constitue la raison individuelle, est le *critérium* de la » vérité. Ce qui est cru universellement est certain. Toute » opinion individuelle est dépourvue de certitude.

» L'homme demeure dans l'ignorance tant qu'il n'a pas » joui du commerce de la parole. Quand nous n'interro- » geons que la raison individuelle, nous tombons dans » l'erreur. » Cette raison divine, à laquelle participent tous les hommes, est, d'après Héraclite, l'âme du monde. Cette raison divine, âme du monde, a donné naissance à tous les êtres. Elle a produit d'abord l'éther, qui en se condensant devient de l'air, puis de l'eau, enfin, la source de toutes les substances, qui ne sont que les quatre éléments primitifs.

Héraclite admettoit deux mondes, l'un éternel, qui ne produit rien; l'autre visible, dont le premier est l'invisible moteur.

Il disoit que les lois humaines, tirent leur force de cette loi divine qui règle tout à son gré, et qui triomphe de tout.

Hypocrate fut un de ses disciples.

Empédocle d'Agrigentes florissoit environ 450 ans avant Jésus-Christ. Il a composé un poème sur *la nature et les principes des choses*, dont il ne nous reste que quelques fragmens. « Ce n'est point aux sens, disoit-il, mais » à la raison, qu'il appartient de connoître la vérité. »

Il existe deux principes des choses : la *monade* ou Dieu, principe actif; et la *matière*, principe passif. Le principe *monade*, est un feu intellectuel, tout en sort, tout doit y rentrer.

L'air est plein de bons et de mauvais démons qui administrent les choses terrestres.

Il admet quatre élémens, qu'il allégorise sous le nom de Jupiter (le feu), Junon (la terre), Pluton (l'air), Nestis (l'eau).

L'homme a deux âmes, l'une supérieure, l'autre inférieure.

L'âme supérieure est déchue par suite d'une faute primitive, qui est cause de son union avec la matière brute. Sa philosophie est, comme on voit, un mélange de celle de Thalès, de Pythagore et d'Héraclite.

§ III. Ecole d'Elée.

L'école d'Elée se divise en école métaphysicienne, et en école physicienne.

Xénophane, auteur de l'école métaphysicienne, naquit à *Colophon*, 617 ans avant Jésus-Christ, et vécut près d'un siècle.

Selon lui, les astres n'ont point de réalité : ce ne sont que des nuages enflammés, qui produisent, à nos yeux, l'effet que nous attribuons aux astres.

Sa Doctrine spiritualiste.

Il est un seul Dieu, supérieur aux dieux et aux hommes. Ce Dieu est toute intelligence et toute sagesse. Xenophane essaya d'en prouver l'unité par ce raisonnement : *Dieu est le plus parfait et le meilleur, donc, il est un.* Mais cet être est-il immatériel ou matériel ? Xénophane hésite entre le panthéisme idéaliste auquel aboutit l'école pythagoricienne, et le panthéisme matérialiste, dernier terme de l'école d'Ionie.

Il tourna en ridicule l'anthropomorphisme, et la mythologie païenne.

Parménide, son disciple, s'empara de l'idée de l'unité universelle, dont son maître n'avoit pu déterminer la nature ; et niant la réalité de l'univers, il ne reconnut que l'unité indivisible, absolue, imparticipable de l'être infini.

Parménide appuyoit la certitude des objets réels ou intellectuels, sur le raisonnement suivant : « tout ce que l'entendement conçoit, est quelque chose ; ce quelque chose est réel, donc, ce que l'entendement conçoit existe réellement ; donc, ce qui n'est rien, n'est pas conçu. » Ce raisonnement n'est qu'un sophisme.

Zénon d'Élée naquit vers l'an 500 avant Jésus-Christ. Père de la dialectique, il vint à Athènes, avec Parménide son maître, pour soutenir le système d'Élée, contre le système ionique, et il se servit, avec une grande supériorité, de l'art de disputer. Il partoît toujours de l'hypothèse de ses adversaires, et en tiroit des conséquences contradictoires ; il attaquoit au lieu de se défendre.

Zénon reconnoissoit un dieu dans l'*unité absolue* ; et nioit seulement les dieux de la fable. Il nioit aussi la réalité du monde, dont il donne cependant une explication.

§ IV. Ecole physicienne d'Élée.

Leucippe, disciple de Zénon, déserta l'école métaphysicienne, et fonda celle qui est connue sous le nom d'école physicienne d'Élée. Il opposa à la théorie métaphysique de ses prédécesseurs, la théorie matérialiste des atômes, comme plus conforme à l'expérience. « L'agrégation des atômes, dit-il, forme une infinité de mondes, qui doivent périr par leur dissolution. »

L'âme elle-même, n'est qu'une agrégation d'atômes ronds, d'où résultent la chaleur, le mouvement, la pensée.

Leucippe croyoit au mouvement de la terre, autour de son axe.

Démocrite, né vers l'an 490, embrassa le système de Leucippe; il alla en Égypte, en Perse, dans l'Inde.

Sa doctrine comprend : 1° l'explication du monde; 2° l'origine de nos connoissances; 3° la morale. Il essaya de prouver aussi, l'éternité des atômes, du tems, de l'espace et du mouvement.

Matérialiste, Démocrite n'admettoit en morale, que la loi du bien-être, par la tranquillité d'humeur.

Métrodore de Chio fut le plus célèbre disciple de Démocrite. Il professa un scepticisme absolu; et son livre de la nature, commence par ces mots : « Nous ne savons rien, nous ne savons pas même que nous ne savons rien. »

§ V. Les Sophistes.

La célèbre dispute des philosophes métaphysiciens d'Élée, avec les philosophes matérialistes d'Ionie, ne manqua pas d'agir fortement sur des esprits aussi légers, et aussi corrompus que les Athéniens. La vérité comme la vertu, ne furent plus qu'un objet de vaine discussion, sur lequel s'essayaient les sophistes, et les rhéteurs, non pour en devenir meilleurs, mais pour y chercher un passe-temps, un aliment au besoin de disputer.

Les sophistes furent tous sceptiques.

Gorgias de Lenutium enseignoit, que rien n'existe, et que rien ne peut se prouver.

Protagoras, fut le premier qui fit payer ses leçons, et qui substitua le nom orgueilleux de sophiste, au titre modeste de philosophe. Il enseignoit, que tout ce qui peut être affirmé, peut être nié, et réciproquement.

Prodicus de Céos, rhéteur, plutôt que philosophe, déclamoit sur la vertu, sans se mettre en peine de la pratiquer. Il mourut très-âgé, et fut condamné à boire la ciguë, comme corrupteur de la jeunesse.

Thrasymaque de Chalcédoine, Paulus d'Agrigente, Calliclès, et une foule d'autres, enseignoient qu'il n'y a pour l'homme d'autres règles, que ses appétits; et que le juste et l'injuste, sont des conclusions de la politique. Diagoras de Mélos, nioit qu'il y eût des dieux, et fut condamné à mort, pour avoir tourné en ridicule les mystères d'Éleusis. Critias d'Athènes, attribuoit la religion à la crainte, et aux inventions de la politique; il ne reconnoissoit aussi d'autre règle de morale, que l'instinct, que l'appétit, et la sensibilité.

Hippias d'Eris étoit un discoureur, qui prétendoit à un savoir universel. Tous ces sophistes se jouoient également de la vérité et de la vertu. C'est autour d'eux cependant, que se pressoit toute la jeunesse d'Athènes, et la Grèce, en proie à une philosophie sceptique, alloit succomber, quand le fils du sculpteur Sophronisbe quitta l'atelier de son père pour venir au secours de sa malheureuse patrie.

§ VI. Socrate.

Socrate, né à Athènes, 470 ans avant Jésus-Christ, entreprit de ramener ses concitoyens à la vertu et au bonheur. Il se fit l'ennemi déclaré des sophistes, ces corrupteurs de la jeunesse, et mit tout en œuvre pour leur enlever les jeunes étudiants. Il assistoit à leurs leçons, leur adressoit des questions avec le ton et la simplicité d'un ignorant; et, après les avoir conduits de difficultés en difficultés, il déployoit toute la puissance de sa dialectique pour les accabler. Une nombreuse jeunesse se pressa bientôt autour de lui pour l'entendre. Son zèle le portoit encore à parcourir les places et les jardins publics pour faire du bien à tous ceux qu'il rencontroit, et les artisans eux-mêmes n'étoient point oubliés. On sait qu'il mourut victime de la haine des sophistes, qu'il avoit tant de fois confondus.

Socrate s'appliqua à bannir de ses enseignements toutes ces théories philosophiques de la raison individuelle démenties par la conscience et la raison du genre humain.

Doctrine de Socrate, exposée par Xénophon, le plus fidèle de ses disciples.

Unité de Dieu, créateur et conservateur de l'univers... existence des esprits, ou des dieux subalternes, ministres du Dieu souverain... providencedivine, s'étendant à tout, se manifestant souvent par des oracles, par des prodiges, ou par une révélation immédiate...

Existence d'une loi primordiale, universelle, d'où découlent toutes les lois; l'accomplissement ou la violation de ces lois, suivis de récompenses ou de châtimens certains et éternels...

« Connoltre le bien, disoit-il, et ne le pas faire; le mal, et ne pas l'éviter, c'est une vraie folie. »

« L'homme doit honorer les dieux, être chaste, reconnoissant, respectueux envers ses parents, etc. »

« Les devoirs envers les autres sont tous renfermés dans la justice; envers soi-même, ils comprennent la prudence, le courage, la tempérance. »

Il enseigna clairement l'immortalité de l'âme.. Pour combattre le scepticisme, il rappeloit les hommes au sens commun, à ces vérités pratiques, universellement admises : c'étoit là sa philosophie.

Socrate ne s'est jamais jeté dans les spéculations philosophiques, et n'a point bâti de systèmes pour expliquer les choses.

Xénophon, Eschine, Criton, Simon le cordonnier, conservèrent religieusement la doctrine de leur maître. Ses autres disciples s'en écartèrent tous, plus ou moins, à l'exception de Platon, qui nous l'offre embellie des

brillantes spéculations d'une philosophie élevée. Parlons d'abord des *cyniques*.

Antisthène, né environ vers l'an 360, ne s'attacha, comme Socrate, son maître, qu'à la morale; mais il afficha la vertu, en fit parade, et revêtit publiquement, le premier, la besace philosophique. Réduire le corps au stricte nécessaire, et se moquer de toutes les bienséances sociales, telle fut la philosophie d'Antisthène, père des philosophes appelés *cyniques*.

Le fameux Diogène fut son disciple.

Les philosophes *cyniques* faisoient assaut de sarcasmes et de bons mots, mais leur orgueil étoit insupportable.

2° Les *Cyrénaïques*.

Aristippe de Cyrène, disciple de Socrate, s'appliquoit aussi à l'étude de la philosophie morale; mais, bien éloigné de la tempérance des *cyniques*, il plaça la fin de l'homme dans les jouissances de cette vie.

« Il n'y a ni juste ni injuste; ce qu'on appelle vertu n'est louable qu'autant qu'il procure le plaisir. » Cette dégradante doctrine étoit basée sur une théorie analogue des connoissances humaines. « Rien ne nous est connu que par les sensations; les sensations n'ont point de rapport avec la réalité des choses : il n'y a donc rien de certain. »

Théodore de Cyrène plaça comme lui, la fin de notre nature dans le plaisir seul.

Les *cyniques* embrassèrent un rigorisme bizarre, mais élevé. Les *cyrénaïques*, au contraire, se plongèrent dans tous les excès du sensualisme.

3° *Les Mégariques.*

Euclide de Mégare, disciple de Socrate, reproduisit, sous une forme nouvelle, le principe de l'école d'Élée. Il rejeta le raisonnement par analogie, et attaqua le principe par ses conséquences. L'école de Mégare en produisit deux ou trois autres qui n'offrent aucun intérêt. Les systèmes philosophiques de Platon, d'Épicure et d'Aristote, vont nous occuper maintenant.

§ VII. Platon.

Platon, le plus célèbre des disciples de Socrate, et le plus grand philosophe de la Grèce, naquit à Athènes environ vers l'an 430. Il assista pendant sept ans aux leçons de Socrate, et se sentit épris d'amour pour la philosophie. Doué des plus rares talents, il entreprit de grands voyages dans un but purement scientifique. Il vint en Italie pour y étudier la philosophie de Pythagore, passa en Afrique pour se perfectionner dans l'étude de la géométrie, et alla en Égypte pour se faire initier aux mystères hermétiques. Il est probable qu'il y prit connoissance des livres saints, les juifs étant très répandus alors en Égypte. S'il ne pénétra pas dans l'Inde, il en connut probablement les spéculations philosophiques; et chargé de tant de richesses intellectuelles, il revint à Athènes ouvrir une école de philosophie.

Nous avons de lui treize lettres et cinquante-cinq dialogues.

Platon, au rapport d'Aristote, avoit une double doctrine, l'une secrète, l'autre publique. Dans sa seconde lettre à Denys, il indique énigmatiquement sa doctrine sur

la trinité. Selon Platon, « le père embrasse tout ce qui existe, le fils est borné aux seuls êtres intelligents, et l'esprit aux seuls élus. »

Doctrine de Platon. D'après Platon, le nécessaire, l'immuable, l'absolu, Dieu en un mot, est le seul objet de la philosophie. Les sensations ne sauroient nous fournir l'idée de l'immuable, de l'absolu. Notre entendement possède les notions d'être, de vérité, de beauté, etc. Voilà ce que Platon appelle proprement *idées*. Ces idées ne sont-elles que les formes de l'entendement de l'homme ? Platon ne soulève pas cette terrible question : il suppose la réalité de ces idées universelles, absolues, immuables.

Ces idées supposent la réalité d'un être infini, auquel elles appartiennent ; elles sont donc réelles ou existantes dans l'être infini..

Platon, nous l'avons vu, admet une triade en Dieu, qu'il définit comme Moïse. Voici ses paroles : « On ne peut dire de l'éternelle essence : elle a été, elle sera ; *elle est*, voilà son nom. »

Dieu existe par lui-même. Le monde n'est pas éternel ; car il n'est pas nécessaire, immuable, absolu. Dieu l'a fait, mais de quoi, et comment ? Selon Platon, la matière préexistait à la formation de l'univers. Cette matière agitée, a été ordonnée ; et le monde a été fait. Il a donc son type en Dieu. Il n'est qu'une copie du monde des intelligibles, ou de Dieu même. Il y a trinité dans le monde, comme en Dieu. Le monde est unique comme Dieu, et est, après Dieu, le Dieu le plus heureux. Sa forme est sphérique, le mouvement circulaire étant celui qui lui convient le mieux. « Quand cette image des être intelligibles, eut commencé à vivre, à se mouvoir, Dieu son père, qui

» l'avoit ainsi conçue, s'en réjouit, et, content de son ouvrage, il voulut le rendre encore plus semblable à son éternel exemplaire, et lui communiquer sa nature au degré où cela étoit possible. » Écoutons encore Platon :
• Comme la création ne pouvoit ressembler en tout à l'idée éternelle, Dieu fit une image mobile de l'éternité.
• Il fit le tems, qui produisit tout à coup les jours, les nuits, les mois, les années, ces parties fugitives de la vie. »

« Dieu voulant donc créer le tems, d'après son verbe et son intelligence, aussitôt le soleil, la lune, etc., allèrent dans l'espace, en mesurer la marche rapide. »

Dieu forma les âmes humaines des restes de l'âme du monde ; il en fixa le nombre, d'après celui des corps célestes, et à chacune d'elles fut assigné un astre, qui l'emporta dans l'espace, comme en char.

Après avoir prodigué à ces âmes ses décrets immuables ; pour n'avoir pas à répondre des crimes de l'humanité, il chargea les génies, dieux subalternes, de former des corps mortels, auxquelles ils uniroient ces principes immortels. Les hommes, d'après les ordres du Dieu suprême, règneront sur les animaux, et obéiront eux-mêmes aux dieux, qui les gouverneront avec toute la sagesse dont ils seront capables. Voilà, selon Platon, l'origine des choses.

Avant sa chute dans un corps, l'âme humaine contemplot en Dieu, les idées divines. Son union avec le corps lui rend presque impossible la notion des idées de l'immuable, de l'infini, de l'absolu ; mais comme le monde des corps lui-même, n'est qu'une réalisation extérieure des idées di-

vines; l'âme peut retrouver, en le contemplant, ses réminiscences, ou les images de ses idées primitives.

L'intelligence humaine ne doit s'attacher qu'aux *idées*. Connoître, comme Dieu connoît : voilà le but vers lequel doivent tendre tous ses efforts.

Voilà ce qu'est l'âme, par rapport au *vrai* : voyons ce qu'est, dans la doctrine platonicienne, la morale par rapport au *bien*.

Dieu est le souverain bien, comme il est la vérité souveraine. L'âme doit lui ressembler, en vivant de sa vie, comme en vivant de son intelligence.

De même, que dans le monde intellectuel, l'ordre des choses variables n'a de réalité que par son rapport à l'intelligence absolue ; dans l'ordre moral, les biens passagers, les biens du tems, n'ont quelque réalité, que par leurs rapports avec le bien infini.

Platon appelle biens divins, ceux qui rapprochent l'homme de la divinité ; et ce qui constitue la ressemblance avec Dieu, dans l'ordre moral, c'est la vertu.

Dieu a donné aux âmes, en les créant, la loi immuable, la loi souveraine et universelle : la vertu est la conformité des actions à cette loi.

Platon explique le penchant au mal, en admettant trois parties dans l'âme. La plus noble est l'intelligence, et réside dans la tête ; la partie infime, en rapport avec les objets sensibles, réside dans le foie ; c'est la partie concupiscible et déraisonnable. Enfin, dans la poitrine, réside la partie affective de l'âme, celle du courage, de l'amour, etc.

« Les restes de l'âme du monde, dont fut formée l'âme humaine, sont deux ou trois fois moins divins. De là,

» cette tendance de ce qui est inférieur en elle, à usurper
 » le pouvoir, qui n'appartient qu'à la partie supérieure. »

L'homme, image de Dieu, contemple dans ses idées, le bien qu'il perçoit, et la volonté se conformant à ces idées, produit dans ses actions le bien, qui n'est, comme en Dieu, *que le vrai réalisé.*

Comme philosophe, le dogme de la métempsycose lui sourioit.

Mais quand il n'est que l'écho de la tradition, il parle des jugemens de Dieu, des supplices et des récompenses de l'avenir, comme en parleroit un prophète.

L'homme ne vit pas seulement en société avec Dieu, mais aussi avec ses semblables. Cette société terrestre a sa racine dans la société divine, et dans ses lois.

La vertu sociale de Platon, n'est qu'une application de sa théorie morale à la société. Platon divise la société comme l'âme humaine, en trois parties; la première sort de l'ordre intellectuel, et s'adonne à la méditation de la vérité; à elle appartient la force gouvernementale.

La troisième partie est celle des citoyens occupés aux travaux matériels.

La deuxième est intermédiaire; c'est celle des défenseurs de la société.

Cette admirable idée de la soumission de la force matérielle à la raison, soumise elle-même à Dieu, se retrouve dans l'Inde, la Chine, l'Égypte, et dans tout l'univers,

Cette loi divine, perpétuellement, universellement expliquée par les familles sacerdotales, fait voir l'influence du sacerdoce sur la civilisation des peuples, et le sacerdoce catholique, envisagé sous ce rapport, est la clef de voûte du monde social.

Dans la société, telle que Platon la concevoit, il n'y a ni despotes, ni esclaves : elle est fondée sur l'obéissance de tous, à la loi divine ; les magistrats et les philosophes ne sont que les premiers sujets de la loi souveraine. L'homme n'obéit donc point à l'homme dans cette société ; et Platon, ne craint pas d'avancer, que là, où l'homme *seul* commande, la société sera en proie à des déchiremens sans fin. Platon avoit compris les véritables conditions de l'ordre social, et de sa perfectibilité, et c'est lui, qui a dit ces belles paroles : « Quiconque ébranle la loi divine, arrache le fondement même de la société. »

Non content de méditer le *vrai* et le *bien*, Platon s'arrête aussi à la contemplation du *beau*, qu'il définit :

« *La splendeur du vrai.* »

Classification de nos connoissances dans le système de Platon.

Les élémens de nos connoissances, sont de trois sortes ; et correspondent aux sensations, aux notions et aux idées.

1.° Les sciences et les arts, dans le système de Platon, n'ont de valeur, qu'autant qu'elles nous élèvent aux *idées* ; comme les biens humains, qui, selon lui, n'ont de valeur, qu'autant qu'ils nous élèvent aux biens divins.

2.° D'autres sciences ou d'autres arts ont rapport aux notions, tels que l'éloquence et la logique, qui n'ont de valeur, qu'autant qu'elles ont le bien pour objet.

Les mathématiques, selon lui, n'ont d'autre utilité que

d'habituer l'esprit à faire abstraction des phénomènes matériels.

3.^o La métaphysique occupe le troisième rang , dans la chaîne de nos connoissances. Elle a pour objet le monde des idées ; ainsi , la philosophie est le perfectionnement de la science , elle en est la clef.

Tel est autant que le permettent les limites de ce résumé , le premier essai de philosophie complète , que présente l'histoire de la philosophie en Europe. Les élémens du vaste et sublime système de Platon existoient avant lui.

Héraclite lui donnoit son point de départ , dans l'opinion de la fluidité des objets physiques : les nombres de Pythagore , le mettoient sur la voie de sa théorie des idées : mais c'est avec les doctrines orientales , que son système soutient les rapports les plus nombreux.

Les points de contact de la philosophie de Platon avec celle des *Védas* et de *Confucius* , porteroient à croire , que les doctrines orientales ne lui étoient pas inconnues. Le grand mérite de Platon , est d'avoir saisi dans tous les systèmes antiques , les idées les plus analogues , pour en former un vaste système , plein de beauté et d'harmonie.

L'intuition et la logique , se réunissoient dans Platon , qui fut plus intuitif que les Grecs , et plus logique que les orientaux.

Son style est plein de pompe et de sublimité ; et les idées les plus métaphysiques , se revêtent dans sa bouche , des expressions figurées les plus brillantes.

Mallebranche est , parmi les modernes , celui qui a le plus de ressemblance avec le philosophe grec ; au reste ,

c'est un fait digne de remarque, que les systèmes spiritualistes sont pleins d'images, de comparaisons et de beautés littéraires; pendant que les systèmes matérialistes, sont froids, desséchés, sans vie.

Pour se conformer à l'ordre chronologique, il faudroit exposer ici le système d'Aristote, son disciple; nous parlerons toutefois, de celui d'Epicure, parceque celui d'Aristote, tenant pour ainsi dire le milieu, entre celui de Platon et celui d'Epicure, une fois les deux extrêmes connus, il sera plus facile d'apprécier celui d'Aristote, qui en est comme le terme moyen..

§ VIII. Epicure.

Épicure naquit à Samos, en l'an 341. Mécontent des leçons de quelques disciples de Platon et d'Aristote, il se mit à étudier en son particulier, le système de Démocrite. Il ouvrit une école à Lampsaque, puis à Athènes. Il ne nous reste de lui, que son traité de la nature, découvert dans les ruines d'Herculanum.

Système d'Epicure.

Épicure définissoit la philosophie : *l'exercice de la raison, dans le but de se procurer une vie heureuse.* Il se sépara ainsi, dès le premier pas, de Platon, si spirituel et si élevé. De là, les deux théories d'Épicure, l'une sur la raison, l'autre sur le monde physique.

La *Canonique* d'Épicure, c'est-à-dire le recueil des règles qu'il établit, touchant l'esprit humain, et la valeur de ses opérations, sert comme de prolégomènes à sa philosophie.

Platon distinguoit trois choses dans l'intelligence : les *sensations*, les *notions*, les *idées*. Épicure n'y voit que les *sensations* et les *anticipations*.

La sensation, impression que font sur l'homme les objets extérieurs, par l'émission de certaines parties des atômes qui les composent, peut être considérée, selon Épicure, par rapport à l'objet qui l'excite, et par rapport au sujet qui l'éprouve. Dans le premier cas, elle manifeste l'objet qui la produit, dans le second cas, elle affecte d'un sentiment de plaisir ou de douleur, le sujet qui la reçoit. En tant que relative à l'objet extérieur, la sensation est le *criterium* de la vérité.

Épicure appelle *anticipations* certaines notions générales, formées par la fréquente répétition des mêmes sensations. Il les appelle *anticipations*, parce que les sensations contiennent les germes de ces notions, et les renferment comme à l'avance.

La sensation, considérée par rapport aux sentimens de plaisir ou de douleur qu'elle excite, est le *criterium* non du vrai, mais du bien. Sous ce rapport, elle est le fondement de la morale.

Théorie du monde d'Épicure.

De fausses, de superstitieuses, d'effrayantes notions sur Dieu, sur l'âme, sur la vie future empêchent l'âme de jouir du bonheur.

Épicure par son système, la délivre de toute crainte. Sa théorie, est celle des atômes, renouvelée de Leucippe et de Démocrite. Il admet 1° des atômes infinis en nombre. 2° L'espace éternel et infini en étendue. Avec ces deux

éléments, Epicure prétend expliquer le système de l'univers.

Il fait résulter le monde, de l'une des combinaisons possibles, de l'éternel mouvement des atômes dans l'espace.

La psychologie et la théologie, rentrent dans la physique d'Epicure; tout est matière dans son système. L'âme humaine, n'est qu'un élément matériel plus subtile. La mort, n'est que la privation de la sensibilité; l'âme composée d'atômes périt, comme, et avec le corps.

Epicure conséquent à son système, n'admet point de Dieu unique, de premier moteur, de suprême législateur; mais des *Dieux*, et il en prouve l'existence par l'universalité des croyances religieuses. Toutefois, comme il fait dériver la preuve de l'existence des Dieux, de *l'anticipation* qui n'est rien moins, qu'un *criterium* de vérité, il ne peut en établir invinciblement l'existence; aussi, a-t-il été accusé d'athéisme, par Possidonius et par Cicéron. Epicure ne dit pas de quelle nature sont ces dieux, il donne à entendre que ce sont des agrégations d'atômes ayant la figure humaine. Mais il déclare que l'homme n'a rien à craindre, ni à attendre d'eux. Délivré de toute crainte d'avenir, le disciple d'Epicure n'a, et ne doit avoir d'autre théorie morale, que celle du plaisir.

Elle se réduit à un simple calcul de volupté.

La théorie sociale d'Epicure, n'est qu'une application de sa théorie morale. Les hommes vivoient primitivement dans les bois, ennemis implacables. Fatigués de cette vie de brute, ils se rapprochèrent; inventèrent le langage, firent des pactes sociaux, etc. Ainsi, l'intérêt personnel est le seul fondement de la société, et le pacte qui réalise la so-

ciété, peut être violé, quand l'intérêt personnel l'exige.

Telle est la philosophie d'Epicure ; elle part de la sensation, passe par le matérialisme, et l'athéisme, et aboutit à un égoïsme absolu.

L'épicurisme considéré relativement à la morale, a pour antipode, le stoïcisme. Nous en dirons un mot, après avoir exposé le troisième système complet de philosophie grecque, celui d'Aristote.

§ VIII. Aristote.

Aristote, né à Stagyre environ vers l'an 310, avant Jésus-Christ, fut vingt ans disciple de Platon. Philippe le choisit pour présider à l'éducation de son fils, âgé alors de treize ans. Aristote a été peut-être, l'homme le plus savant de l'antiquité. Sa philosophie est remarquable par son étendue.

La méthode suivie par Aristote, est la méthode analytique ; il procède toujours du particulier à l'universel.

Ses écrits sont pleins d'obscurité, parce qu'ils manquent de liaison ; parce que son style a une concision extrême ; et qu'à l'exemple de Platon, il avoit une double doctrine ; une doctrine usuelle, que chacun pouvoit entendre, et une doctrine secrète, pour ses disciples seuls. La philosophie d'Aristote tient le milieu entre celle de Platon, et celle d'Epicure.

Platon place l'origine de nos idées dans le monde immuable des intelligences, Epicure dans la seule sensation. Aristote distingue d'abord le fini, et l'infini ; mais il prétend, que tout ce qui est dans l'entendement, vient originairement des sens, c'est-à-dire, de l'ordre variable et fini ; et comme rien ne seroit possible, s'il n'y avoit dans l'en-

tendement que des sensations, il suppose, qu'au moyen du variable, et du fini, on peut s'élever à l'immuable, à l'infini. Ce milieu pris par Aristote, n'étoit pas tenable, et l'invincible logique le conduisoit au système des sensations.

Toute sa philosophie, est comprise dans sa logique, sa classification des sciences, et ce qu'il dit de chacune d'elles.

Selon Aristote, la logique est l'instrument nécessaire de toute philosophie; mais elle n'est qu'un instrument, et non un élément de cette science. Aristote distingue dans l'intelligence, trois actes principaux, percevoir, juger, raisonner. Les logiques scholastiques, ont toutes suivi cette division, en y ajoutant la méthode. Suivant Aristote, les perceptions simples, ne sont ni vraies ni fausses; le jugement formé de deux perceptions simples, peut être vrai ou faux, de même que le raisonnement, formé lui-même, de deux jugemens.

Aristote convient que les perceptions simples, et les premiers principes sont indémontrables; qu'il faut par conséquent, les admettre sans preuves, ou commencer par là foi; mais quels sont les caractères de ces vérités qui exigent sans preuves, notre assentiment? Aristote ne le dit pas. Il range toutes les perceptions simples dans dix catégories, qui en désignent les qualités. Canada n'en avoit assigné que six.

Enfin, il distingue les *cathégorèmes* des catégories (1).

(1) *Catégories d'Aristote* : la substance, la quantité, la qualité,

La logique d'Aristote fut très développée dans le moyen âge, et c'est l'emploi excessif de la dialectique, dans cette période, qui a donné à l'esprit moderne, des habitudes de raisonnement.

Traité de logique, qui n'est que la logique d'Aristote modifiée.

Toutes les philosophies scholastiques définissent la logique : *l'art de trouver la vérité.*

Cette définition est fausse, car la logique ayant pour objet, de combiner dans l'esprit, certaines notions, pour en déterminer les rapports, et en tirer les conséquences, il faut que ces notions, matière de toute opération intellectuelle, soient connues; qu'elles soient admises, par conséquent, avant d'être prouvées; ainsi, la foi, est la base de la logique; ainsi, la logique suppose la vérité, et ne la trouve pas. Il faut, en un mot, que la logique parte de notions certaines, et que les rapports qu'elle établit soient vrais, deux choses antérieures à tout raisonnement, et qui n'ont de garantie, que dans l'ordre de foi. Le raisonnement lui-même, n'est qu'un instrument, rien de plus : il sert toutes les causes indistinctement, suivant qu'on part de principes vrais ou faux.

La logique est la théorie du raisonnement, les élémens du raisonnement sont les jugemens, et les élémens des ju-

la relation, le lieu, le tems, la situation, la possession, l'action, la passion.

Catégories de Canada : la substance, la qualité, l'action, le commun, le propre, la relation.

Cathégorèmes d'Aristote : le genre, l'espèce, la différence, le propre, l'accident.

gemens sont les idées. L'idée n'a pas d'élément, l'analyse ne sauroit donc aller plus loin.

Cet abrégé de la logique, embrasse donc 1° l'idée, 2° le jugement, 3° le raisonnement.

§ IX. De l'idée.

C'est à tort, que la plupart des logiques, traitent ici de la vérité des idées; la logique a pour but unique, d'expliquer le mécanisme et les règles du raisonnement, abstraction faite de la vérité ou de la fausseté *objective* de nos idées. Elle considère les idées, sous des rapports logiques, que nous allons énumérer; il en est de même pour le jugement (1).

Les idées sont universelles ou particulières, générales ou singulières. Simples, composées ou complexes, abstraites ou concrètes, claires ou obscures, distinctes ou confuses, selon la manière dont sont considérés les êtres qui les représentent.

1° L'idée est *universelle*, quand elle représente tous les individus d'un genre, ou d'une espèce : *tous les hommes*; particulière, *quelques hommes*.

2° L'idée générale ne spécifie point son objet : *l'être, le vrai*; singulière, elle le spécifie : *le soleil, la terre*.

3° L'idée est simple, quand son objet est conçu comme simple, le *oui* et le *non*. Composée, *un arbre, un char*;

(1) Il y a deux logiques; la logique naturelle, que l'homme raisonnable possède plus ou moins; et la logique artificielle, qui explique le mécanisme du raisonnement.

On peut raisonner très-logiquement sur de mauvais principes. Ainsi la vérité a son point d'appui, ailleurs que dans l'art de raisonner.

l'idée complexe représente à l'esprit, une chose, et quelque-une de ses propriétés : *soleil ardent, table ronde*.

4° L'idée concrète représente un tout actuellement existant, *tel arbre, tel homme*.

L'arbre, l'homme, la vertu expriment une idée abstraite, ou généralisée. Je considère abstractivement, c'est-à-dire indépendamment du sujet-auquel elle est attachée, l'idée, *homme, arbre, vertu*.

Abstraire, est une opération de l'esprit, qui généralise les images ou les idées.

5° L'idée claire montre son objet tout entier à l'esprit ; l'idée obscure ne le montre qu'en partie ; l'idée distincte, assez pour qu'on puisse le distinguer ; l'idée confuse, pas assez.

Les idées exprimées, sont les termes, qui, comme les idées, sont *généraux, concrets, abstraits*, etc.

Pour remédier à l'obscurité des idées, on se sert souvent de définitions.

Il y a une définition de mots, et une définition de choses. La définition de mots, est *commune*, ou *privée*, selon le sens, usuel, ou particulier, qu'on attache aux mots ; la définition de choses, est oratoire ou philosophique ; la définition oratoire décrit ; la définition philosophique exprime les attribut constitutifs de la chose définie, et ce qui est propre à cette chose ; elle doit être claire, courte, réciproque. *Un cercle est une figure ronde, une figure ronde est un cercle*.

§ X. Du jugement.

Le jugement est le rapport perçu entre des idées ou des images. *Dieu est éternel ; l'homme est intelligent*.

La proposition est le jugement énoncé par la parole, ou par l'écriture. Les propositions comme les jugemens, sont affirmatives ou négatives, singulières ou particulières, générales ou universelles, simples ou composées, conditionnelles ou absolues, disjonctives, contradictoires ou contraires.

Les propriétés absolues des propositions, sont, 1^o la quantité, 2^o la qualité.

La quantité d'une proposition, est l'extension de son sujet. Sous le rapport de la quantité, une proposition peut être universelle, particulière, singulière, générale ou indéfinie. *Tout cercle est rond*, voilà une proposition métaphysiquement universelle. *Tous les jeunes gens sont légers*, voilà une proposition moralement universelle. *Nul fleuve ne remonte vers sa source*, voilà une proposition physiquement universelle.

Quelques plantes sont nuisibles, voilà une proposition particulière. *Cet homme est avare*, voilà une proposition singulière.

Considérées sous le rapport de la *qualité*, les propositions sont affirmatives ou négatives.

L'attribut d'une proposition affirmative, est pris selon toute sa compréhension, et non selon toute son extension.

Pierre est homme; c'est-à-dire que Pierre est tout ce qui constitue un homme, mais non toute l'humanité.

L'attribut d'une proposition négative est pris selon toute son extension, et non selon toute sa compréhension. *Pierre n'est pas riche*, c'est-à-dire, n'est aucun des individus à qui s'étend l'idée de *riche*. Les propriétés relatives des propositions, sont l'opposition, et la conversion.

Deux propositions peuvent être opposées contrairement et contradictoirement. *L'âme est immortelle, l'âme n'est pas immortelle*, voilà deux propositions contradictoires.

Tout homme est menteur, nul homme n'est menteur, voilà deux propositions contraires.

L'opposition n'a lieu qu'entre deux propositions qui ont le même sujet et deux attributs incompatibles.

Le cercle est rond.

Le cercle est carré.

Il y a nécessairement opposition entre deux propositions de même sujet, et de même attribut, dont l'une affirme et l'autre nie.

Pierre est vertueux.

Pierre n'est pas vertueux.

Si les sujets des deux propositions sont différens, il n'y a pas d'opposition possible. Deux propositions affirmatives opposées, sont toujours contraires et non contradictoires.

Le cercle est carré.

Le cercle est pentagone.

Les contradictoires, sont toujours : l'une affirmative, et l'autre négative.

Les contraires sont : ou affirmatives, ou l'une affirmative, et l'autre négative.

Corollaire... 1° Il n'y a pas de milieu entre les contradictoires. 2° Il y a un milieu entre les contraires.

Conversion des propositions.

La conversion des propositions, occupoit une place immense dans la logique, et bien inutilement ; nous n'en dirons qu'un mot. On appelle conversion d'une proposi-

tion, le changement du sujet en attribut, et de l'attribut en sujet, sans que la proposition cesse d'être vraie, si elle l'étoit auparavant. La grande règle de la conversion des propositions, c'est que la proposition doit conserver après la conversion, la quantité et la qualité, qu'elle avoit d'abord : la conversion n'ayant d'autre but, que de rendre plus évidente la vérité ou la fausseté de la proposition. Par la *matière* d'une proposition, les scholastiques entendent son sujet et son attribut, par la *forme*, ils entendent la manière dont ces deux termes sont unis ou séparés. La proposition conditionnelle, est celle dont les parties sont unies, par la particule *si*. « Si vous n'êtes pas les nourriciers des pauvres, vous en êtes les bourreaux. Si la matière peut penser, l'âme humaine peut-être matérielle. »

§ XI. Du raisonnement.

Le raisonnement est une combinaison de deux jugemens ou de deux propositions, d'où l'on déduit un troisième jugement, ou une troisième proposition. Tout raisonnement renferme trois jugemens ; les deux termes que l'on compare, s'appellent *extrêmes*, et le terme auquel on les compare s'appelle *moyen-terme*. L'extrême qui a la plus grande extension, s'appelle *majeur extrême* ; celui qui en a moins, s'appelle *mineur extrême*.

La première proposition du raisonnement, renferme le *majeur extrême* et le *moyen terme*, et s'appelle *majeure* : la seconde proposition renferme le *mineur-extrême*, et s'appelle *mineure*. La comparaison des termes étant faite, ils se réunissent dans la conclusion. On appelle aussi la majeure et la mineure, *prémises*, ou *antécédens*, et la conclusion *conséquent*.

Le syllogisme est le raisonnement énoncé; le voici :

L'homme est intelligent,

Or, Pierre est homme,

Donc Pierre est intelligent.

Tout ce que nous avons dit des élémens du raisonnement se retrouve dans ce syllogisme.

Les règles des syllogismes sont au nombre de huit chez les anciens (1).

L'école cartésienne de Port-Royal, n'a qu'une règle, la voici : *Il faut qu'une des prémisses renferme la conclusion, et que l'autre l'exprime ou la déclare.* Tout raisonnement est réductible au syllogisme. On distingue le syllogisme simple, composé de trois propositions; le syllogisme complexe, disjonctif, copulatif et l'enthymème.

Les meurtriers de César sont tous parricides ou défenseurs de la liberté ;

Or, ils sont défenseurs de la liberté, donc ils ne sont point parricides. Voilà le syllogisme disjonctif.

Nul ne peut servir Dieu et l'argent ;

Or, l'avare sert l'argent, donc il ne peut pas servir Dieu. C'est là, un syllogisme copulatif. L'enthymème n'est qu'un syllogisme tronqué, dont une proposition reste sous-entendue dans l'esprit.

La vertu est aimable ,

Donc la douceur est aimable.

§ XII. Des sophismes.

1° Prouver autre chose que ce qui est en question est un sophisme, qu'Aristote appelle *ignoratio Elenchi*. Ce fut celui des novateurs du seizième siècle; ils attribuèrent à l'Eglise romaine des erreurs, qu'elle avoit con-

(1) Toutes les logiques de l'école les développent longuement.

damnées. 2° Supposer la vérité de ce qui est en question, c'est la *Pétition de principe*. 3° Prouver réciproquement deux propositions l'une par l'autre, c'est ce qu'on appelle un *cercle vicieux*. Descartes prouve l'existence de Dieu par l'infailibilité de la raison, et l'infailibilité de la raison, par la véracité de Dieu : il fait un *cercle vicieux*. 4° Prendre pour cause, ce qui n'est pas cause, *post hoc, ergo propter hoc* : est un sophisme :

La scholastique a donné à l'argumentation, syllogistique, une importance extrême.

Ce genre de dispute, est comme l'escrime de la raison, un jeu de l'esprit, qui pouvoit convenir à l'enfance de la société catholique du moyen-âge : mais la raison, par cette méthode, perd souvent en profondeur, ce qu'elle gagne en subtilité sophistique : revenons à Aristote.

La logique dont nous venons de parler, n'est au fond, que celle d'Aristote, qui a régné si long-temps dans l'école. Il ne la regardoit que comme une introduction à la philosophie. La philosophie d'Aristote, comprend la classification des sciences, et ce qu'il dit de chacune d'elles : il divise toutes les sciences en deux classes : les sciences *théoriques*, et les sciences *pratiques* ; division purement subjective (1).

(1) Il y a deux manières générales de classer les sciences ou les êtres qui en sont l'objet.

1° Selon le rapport que ces êtres ont avec nos facultés, et alors la classification est *subjective*.

2° Selon l'ordre naturel des objets eux-mêmes, et selon les rapports qu'ils ont entr'eux ; et alors la classification est *objective*.

Classer tous les phénomènes sensibles en cinq catégories correspondantes aux cinq sens, est une classification *subjective*.

Les classer en trois catégories correspondantes aux êtres *inor-*

Les sciences *théoriques* embrassent 1° les sciences purement expérimentales, telles que l'histoire naturelle, la psychologie. etc.

Aristote étudia beaucoup l'histoire naturelle ; son histoire des animaux, est son principal titre à notre admiration. La psychologie comprend les livres de l'âme, de la mémoire, des sens, des choses sensibles, des songes, etc. L'âme, selon Aristote, est comme un cinquième élément, elle émane des étoiles, elle est immortelle, ou impérissable ; mais elle ne parait pas devoir conserver après la dissolution du corps, la mémoire et la volonté. 2° Les sciences purement rationnelles, se partagent en deux grandes branches : la métaphysique et les mathématiques. D'après Aristote, il existe nécessairement une essence immobile et éternelle, entièrement différente de ce qui tombe sous les sens. Elle est infinie, elle est Dieu.

C'est cette essence éternelle, intelligente qui donne le mouvement à tout, et de toute éternité.

Les sciences *pratiques* se divisent en trois branches, l'éthique, la politique et l'économie.

Le bonheur de l'homme consiste fondamentalement, selon Aristote, dans la perfection des facultés de l'âme ; le perfectionnement de ses facultés, c'est la vertu. L'âme se perfectionnera en gardant dans les passions, une juste mesure entre le *trop* et le *trop peu*. *Ne quid nimis*.

ganiques, organiques et personnels, voilà une classification *objective*.

La Classification *objective* repose sur un ordre antérieur, sur l'ordre de foi. Nos sensations quelles qu'elles soient, ne nous disent rien, sur la nature *intime* ou *objective* des êtres qui sont hors de notre *moi*,

Le courage en effet, est le milieu entre l'audace et la crainte ; la tempérance, le milieu entre l'intempérance et l'insensibilité ; la douceur, le milieu entre l'apathie et la colère ; la libéralité, le milieu entre la prodigalité et l'avarice ; et ainsi des autres.

Politique et économie.

De deux ouvrages qu'Aristote avoit composés sur la politique, un seul nous est parvenu, savoir, sa Théorie politique, qui n'est que l'application de son système de morale, à la famille et à la société. Le livre politique que nous n'avons pas, contenoit les constitutions de 150 états ; le livre de l'économie ne nous est parvenu que fort mutilé, il est purement relatif aux mœurs, et aux usages de la Grèce. Aristote assigne l'utilité pour règle à la politique, au moyen de laquelle il justifie, la tyrannie et l'esclavage. Tel est, en y joignant sa théorie du beau, dont il place le principe dans l'imitation de la nature, le système philosophique d'Aristote.

Cette philosophie renferme le germe du sensualisme, comme celle de Platon celui de l'idéalisme. Ce germe de matérialisme ne tarda pas à se développer dans l'école *péripatéticienne*. Aristoxène le musicien, fut ouvertement matérialiste. Straton de Lampsaque, surnommé le physicien, prétendoit expliquer le monde sans recourir à la puissance divine.

Le platonisme et l'aristotélisme, ne sont que l'expression de cette double tendance, qui avoit déjà produit dans la Grèce, le pythagorisme, et l'école d'Ionie ; et sur une plus grande échelle, dans l'Inde, les Mimansa, et les Nyaya. Après avoir rivalisé long-temps avec le sys-

tème de Platon, l'aristotélisme, transformé en une science de formules, finit par l'emporter dans le moyen âge; plus tard, quoique vaincu par le platonisme, il a encore exercé une grande influence par la logique.

§ XIII. Stoïciens.

Ce fut vers l'an 300 avant Jésus-Christ, que Zénon jeta les fondemens d'une école de philosophie célèbre dans l'antiquité. La philosophie de Zénon se compose de deux parties; l'une relative à l'intelligence, l'autre relative à l'action. Partant de ce principe, qu'il n'y a dans l'intelligence que des sensations, les stoïciens furent conduits à n'admettre dans l'homme et dans le monde que la matière. Le principe actif, l'âme du monde, c'est Dieu; feu vivifiant et artificiel : c'est la raison universelle; la loi de toute la nature. La conséquence de ce panthéisme matérialiste, étoit, que l'univers ne subsiste que par une série nécessaire de causes et d'effets; de là, le destin, la fatalité. Les stoïciens parlent cependant souvent, de la liberté; mais, comme les jansénistes, ils faisoient consister la liberté dans l'immunité de coaction, et non de nécessité. Passons à la morale stoïque. Sous ce rapport, la morale du portique, est en opposition formelle avec l'épicurisme. A l'intérêt, Zénon substitue le devoir. La raison du devoir, est quelque chose d'immuable en soi; c'est la loi du destin, à laquelle il faut conformer toutes ses œuvres, quoiqu'il en coûte.

Tout ce qui n'est pas volontaire, n'est ni bien ni mal; et tant que je reste dans le devoir, ni la fatigue, ni les tourmens, ni la mort, ne sont pour moi des maux. Épic-

tête résume en deux mots toute la morale du portique :
Souffre et abstiens toi.

§ XIV. Pyrrhoniens.

Comme les disputes entre les partisans de l'école de Pythagore et de celle de Thalès, avoient donné naissance à la secte des sophistes; le platonisme, et l'aristotélisme enfantèrent à leur tour, un nouveau scepticisme.

Pyrrhon, qui vivoit 340 ans avant Jésus-Christ, n'a rien écrit, et nous ne connoissons sa doctrine, que par les ouvrages de ses disciples. Le scepticisme pyrrhonien est contenu dans les *dix motifs d'indécision*, qui sont une série d'objections insolubles à la philosophie. Parmi ceux qui se sont occupés de la recherche de la vérité; les uns ont dit, l'avoir trouvée; les autres ne l'ayant pas trouvée, ont soutenu qu'elle n'existoit pas : les troisièmes enfin, continuent leurs recherches, bien qu'ils doutent de son existence. Le principe fondamental de Pyrrhon, c'est qu'à tout principe, à tout raisonnement, on peut en opposer un autre de poids égal, et de même force, d'où il concluait, que l'esprit ne doit rien admettre. Le pyrrhonisme avoit pour but de parvenir à la tranquillité de l'âme, par la tranquillité de l'esprit; il se rapprochoit par là, du quétisme indien. « Ne rien désirer, ne rien affirmer, c'est vivre, dit L'Oupnek'hat; affirmer ou désirer, c'est mourir. »

§ XV. Deuxième et troisième Académie.

Pyrrhon s'étoit borné à attaquer les systèmes existans; les chefs de la seconde et troisième académie attaquèrent tous les systèmes. Pyrrhon ne combat que le sensualisme, Arcésilas, et Carnéade, combattirent aussi le spiritualisme.

Arcésilas de Pitame s'étant fixé à Athènes, y enseigna publiquement le dogme de la *catalepsie*, ou le doute absolu. Carnéade, successeur d'Arcésilas, au lieu de prétendre avec son maître, qu'il n'y a rien de vrai, se contentoit de dire que la vérité est entourée de tant de nuages, qu'elle est absolument inaccessible à l'intelligence. Rejetant à la fois, le dogmatisme positif, et le dogmatisme négatif, il leur substitua le probabilisme. « Le vrai ne nous est pas connu, mais seulement le vraisemblable. »

§ XVI. De la Philosophie romaine.

Vers le temps dont nous parlons, la philosophie grecque commençoit à être en honneur à Rome. Rome n'eut jamais de philosophie à elle, pas plus que de poésie ; et conformément à l'esprit positif des Romains, les systèmes moraux de Zénon et d'Épicure, eurent beaucoup plus de vogue en Italie que les systèmes de Platon et d'Aristote, où prédominoit l'élément spéculatif. Les Romains n'ayant point modifié les systèmes philosophiques qu'ils reçurent des Grecs, il ne nous reste qu'un mot à dire des hommes distingués, qui chez eux, les pratiquèrent, ou les propagèrent.

Cicéron qui avoit fréquenté dans sa jeunesse l'académie, préféra toujours dans les questions morales, les principes austères de Zénon. Ses écrits philosophiques, sont un précieux recueil de discussions intéressantes sur Dieu, sur le souverain bien, sur les devoirs moraux, sur la destinée, la divination, les lois, etc. Ils sont en outre, très-importans pour l'histoire de la philosophie. L'épicurisme compta à Rome de nombreux partisans, mais peu d'hommes supérieurs, sous le point de vue philosophique. Lucrèce re-

vêtit des couleurs brillantes de la poésie, le système d'Épicure.

Sénèque, Epictète, Arien et Marc-Aurèle furent stoïciens.

Troisième Époque.

§ I. Philosophie greco-orientale.

Avant de parler de la célèbre école d'Alexandrie, constatons l'état des doctrines philosophiques, dans l'empire romain. A partir du règne des premiers Césars, on voit se manifester dans le monde philosophique, un mouvement, qui a pour objet de ressusciter les anciens systèmes. Le cynisme renouvelé, trouve quelques sectateurs au deuxième siècle. Le pythagorisme réveillé aussi au commencement de l'ère chrétienne, est adopté par de nombreux enthousiastes, parmi lesquels on distingue le célèbre Apollonius de Tyane, qui fut à la fois, magicien, thaumaturge, prophète, astrologue et demi-dieu. Sous Auguste, il s'étoit formé une nouvelle école platonicienne. Les sectateurs de cette école, comme les sectateurs du pythagorisme, joignirent un vaste syncrétisme à leurs opinions; c'est-à-dire qu'ils essayèrent les uns et les autres, de concilier tous les systèmes.

Cet éclectisme, universel à cette époque dans le monde philosophique, révèle à la fois, un besoin immense de croyances, et l'impuissance radicale de tous les systèmes connus.

Les esprits étoient affamés de foi et de science, et Dieu, selon l'expression du prophète Amos, avoit envoyé sur la terre la *faim du verbe du Seigneur*. Elle fut suivie de la prédication de la bonne nouvelle; et quelques philosophes qui avoient su échapper au fanatisme d'un mysticisme dévorant, et aux écueils terribles du scepticisme, l'accueillirent avec transport.

La doctrine chrétienne entra facilement dans leur esprit. Ils trouvèrent dans son symbole, toutes les vérités éparses dans les mille systèmes de philosophie, parmi lesquels, leur raison guidée par une autorité infaillible, pouvoit faire un choix. D'une autre part, les vives lumières que le christianisme répandoit sur la nature divine, et sur la création toute entière, satisfaisoient ce besoin d'activité, et de développement inhérent à la nature humaine.

Ce seroit ici le lieu de parler de la philosophie des Pères; mais remarquons d'abord, que cette philosophie, ne fut sous un rapport, qu'un éclectisme éclairé par la foi : « Ce que j'appelle philosophie, dit Clément d'Alexandrie, n'est pas tel ou tel système; mais le choix formel de ce que chacune de ces sectes, a pu dire de vrai, de favorables aux mœurs, de conforme à la religion. »

Que si la philosophie de Platon, obtint la préférence, elle dut cette prérogative à ses nombreux points de contact avec les idées chrétiennes, et à la distinction qu'elle établit nettement entre l'esprit et la matière.

Remarquons encore, que parmi les Pères, les uns ont loué la philosophie et les autres l'ont condamnée. Cette contradiction n'est qu'apparente : tous ont loué l'effort de l'intelligence pour expliquer les choses; mais tous ont

condamné la philosophie, quand ils la considéroient comme exclusive de la foi. Les Pères latins ont plus censuré la philosophie que les Pères grecs, parce que les premiers, placés au centre de l'unité chrétienne, devoient être plus frappés des contradictions des philosophes, que les Pères grecs, qui plus éloignés du centre de la foi, étoient portés davantage aux spéculations philosophiques. En outre, le génie latin étoit plus positif, plus constituant, plus invincible que le génie grec, essentiellement spéculatif, et plus porté vers la liberté de conception.

A dater des premiers siècles chrétiens, le besoin de croire, alla toujours croissant parmi les philosophes; et ce fut en vain, qu'Énéridème et plusieurs philosophes médecins, jusqu'à Sextus, s'efforcèrent de ressusciter le scepticisme, qui ne pouvoit plus convenir à des intelligences affamées de foi, et placées sous l'empire du christianisme grandissant.

Nous avons dit la cause interne de ce syncrétisme universel que les premiers siècles chrétiens offrent à l'œil observateur. Les causes externes de cette fusion de tous les systèmes furent, 1° la réunion de tant de peuples divers dans le vaste empire romain; 2° la jonction opérée entre l'Orient et l'Occident, par les conquêtes d'Alexandre. Rome en réunissant tous les peuples qu'elle avoit conquis, prépara le mélange de toutes leurs croyances. Les conquêtes du vainqueur de l'Asie, avoient préparé, avant celles de Rome, une fusion pareille pour une multitude de peuples; et Alexandrie qu'il avoit fondée, pour être le centre de son gigantesque empire, devint le théâtre de l'union et du mélange de toutes leurs opinions.

La fameuse bibliothèque, et la magnificence des Ptolémées, attirèrent à Alexandrie des philosophes grecs de toutes les sectes. L'école judaïque et l'école chrétienne de cette ville, hâtèrent ce vaste syncrétisme, en montrant l'harmonie des idées religieuses de Zoroastre, de Platon, d'Aristote, soit avec les croyances hébraïques, soit avec les croyances plus développées du christianisme.

S. Panthène, Athénagore, Clément d'Alexandrie, qui tinrent successivement la première école de philosophie chrétienne d'Alexandrie, étoient des philosophes convertis à la foi.

§ II. Néo-platonisme ou philosophie orientale d'Alexandrie.

Ammonius Saccas (le porte-faix), chrétien apostat, est regardé comme le fondateur du néo-platonisme ou de l'illuminisme alexandrin. Il fut disciple de S. Panthène. Son syncrétisme se divise en doctrine publique, et en doctrine secrète. Longin, Plotin, Origène, et Hérénnius furent ses disciples. Sa philosophie, dernier effort du paganisme croyant, fut hostile au catholicisme; et pour le combattre avec plus de succès, elle se rapprocha le plus possible, des doctrines chrétiennes, qu'elle s'attribuoit. Les principaux soutiens de l'école philosophique d'Alexandrie, furent Plotin, Porphyre, Jamblique, Hiéroclès, et Proclus.

Plotin, né en Égypte en 205, mourut en 270. Son but philosophique, fut d'allier toutes les doctrines grecques, à toutes les doctrines orientales, et le noyau de son syncrétisme paroit avoir été la philosophie de Platon. Il part de l'unité absolue; l'unité c'est ce qui est; rien n'existe sans elle, tout ce qui n'est pas *un* n'est pas *5*.

le début de la philosophie plotinienne, nous retrouvons l'idée fondamentale du panthéisme indien. « Ce qui nous est commun avec les autres êtres; ce par quoi nous ne sommes *qu'un* avec eux, voilà ce qui est réellement. » Notre individualité, notre moi, n'est rien de réel; c'est l'illusion des philosophes indous. L'unité envisagée antérieurement à toutes les formes sensibles, est la nuit obscure des *Védas*, l'abîme ténébreux des Gnostiques.

La philosophie alexandrine admet une trinité. L'*un* dépourvu de tout attribut, est la racine de toute chose, l'*un* est Dieu. L'intelligence est l'unité dérivée, l'intelligence est la *dualité*; c'est Dieu à son second degré. En un mot, l'*un* en se contemplant, produit l'intelligence; l'intelligence en se contemplant, produit la pensée; la pensée en se contemplant, produit le monde; et le monde, la pensée, l'intelligence, l'unité, tout cela est éternel.

Le subjectif et l'objectif sont identiques. Il y a deux mondes : le monde intellectuel et le monde sensible, image du premier: le ciel est intermédiaire. Le monde intellectuel est le séjour des dieux *purement intellectuels*. Le ciel est habité par des divinités d'un ordre inférieur. Plotin admet trois substances, pour expliquer le monde physique : la forme, la matière et le corps. Tout dans le monde est nécessaire; tous les êtres tendent à la perfection; mais l'âme humaine ne peut y arriver, qu'en se perdant *dans l'unité par l'extase*. L'absorption dans l'unité n'a lieu qu'après de longues transmigrations, qui servent à purifier l'âme. Cependant l'âme peut y parvenir dès ici-bas par la philosophie.

Ce système philosophique obtint une grande faveur.

Les successeurs de Plotin, jusqu'à Proclus, n'ont guère fait que le développer.

Porphyre, disciple de Plotin, avoit eu pour premier maître Origène. Il s'adonna aussi au mysticisme. Son traité de l'abstinence de la chair des animaux, suppose une connoissance profonde des mœurs, des croyances, et des institutions religieuses de l'antiquité. Ses travaux philosophiques ont principalement pour but, de montrer 1° l'accord de la philosophie de Platon avec celle d'Aristote, d'une part; et de l'autre, avec les doctrines orientales et pythagoriciennes; 2° de rattacher toutes ces doctrines au paganisme, dont il fut un grand défenseur; 3° de combattre le principe fondamental de Plotin, savoir: que le *connu* n'est pas distinct du *connoissant*. Cependant, il revint à ce principe.

Jamblique, disciple de Porphyre, surpassa son maître en réputation, mais non en talens. Avec lui, l'école d'Alexandrie se précipita de l'illumineisme dans la théurgie; c'est-à-dire dans l'art de s'unir à Dieu, par des pratiques mystérieuses. Il appuie toutes ses extravagances de l'autorité des livres hermétiques, dans lesquels il prétend que Pythagore et Platon, ont puisé leur philosophie.

Jamblique eut un grand nombre de disciples, entr'autres, Odésius, qui lui succéda dans l'enseignement.

A l'école de Chrysante, disciple d'Odésius, appartient Julien-l'Apostat. Hiéroclès florissoit au commencement du cinquième siècle; il étoit philosophe, syncrétiste, et s'efforçoit de prouver qu'Aristote et Platon n'avoient qu'une même philosophie.

Proclus, né à Constantinople en 412, fut l'une des plus

grandes gloires de l'école d'Alexandrie, et son dernier représentant.

Homme d'un vaste savoir, il ne sut cependant pas se garantir de l'exaltation du mysticisme, ni des extravagances de la théurgie ; adorateur de tous les dieux, il se déclara le prêtre de toutes les religions.

M. Cousin l'appelle : l'*Aristote du mysticisme d'Alexandrie*. Sa philosophie se divise en trois parties, suivant qu'elle a pour objet, soit l'ensemble des êtres, soit les connoissances humaines, ou la morale.

Proclus admet, comme Plotin, une unité primordiale, absolue, seule réellement subsistante.

Ainsi tout ce qui existe, n'est qu'une émanation de l'être infini. Les idées n'étant que les types des êtres, les êtres réalisés sont dans le même ordre que leurs types.

Il existe cinq ordres de connoissances résultant 1° des sensations et des images ; 2° des notions ; 3° de l'union de l'absolu et des sensations ; 4° de la contemplation immédiate des idées dans leur essence ; 5° de la communication directe avec Dieu même.

La théorie morale de Proclus n'est que la réalisation corrélatrice des cinq degrés de la connoissance. Elle a aussi cinq degrés. Dans le premier, l'âme est dominée par le corps. Dans le second, elle en est encore accablée. Dans le troisième, elle domine le corps en faisant usage de la liberté, mais elle le sent encore. Dans le quatrième, elle ne sent plus qu'elle seule. Dans le cinquième, elle établit une société non plus d'intelligence, mais d'action avec Dieu. C'est la théurgie. Ainsi, l'illuminisme dans l'ordre intellectuel ; la théurgie dans l'ordre moral, telle est la dernière forme du panthéisme alexandrin. Proclus soutenait,

comme Plotin, l'éternité du monde. Il admit une providence qui s'étend à tous les êtres; il reconnut l'existence du mal, qui dans l'ordre physique est un bien selon Dieu; attendu, que la corruption d'un être, contribue à la production d'un autre être. Dans l'ordre moral, le mal est un désordre imputable aux êtres pensans qui s'écartent librement de la raison.

Avec Proclus finit, à proprement parler, l'école d'Alexandrie. Il eut une foule de disciples, parmi lesquels, on distingue une femme nommée *Hispasis*, qui périt victime d'une émeute, à Alexandrie, où elle enseignoit la philosophie.

~~~~~

#### Quatrième Époque.

---

#### PHILOSOPHIE DU MOYEN-ÂGE.

Avant d'exposer la philosophie de l'Occident ou du moyen âge, remarquons d'abord, que le mouvement philosophique, qui se manifesta chez les Arabes, à partir du huitième siècle, ne fut en général, que l'aristotélisme, combiné avec le platonisme et le pythagorisme.

Secondement, que le goût des études anciennes, que l'on vit se ranimer à Constantinople, sous le règne de Léon-le-Philosophe, et sous celui de Constantin Porphyrogénète, ne produisit que quelques dialecticiens habiles, et quelques commentateurs d'Aristote. La philosophie du moyen âge, comme le moyen âge lui-même, datent de

Charlemagne. Aidé des conseils du célèbre Alcuin, il fonda l'école du palais, et restaura dans toutes les Gaules, les écoles épiscopales et monastiques.

La pénurie, et les foibles ressources des matériaux philosophiques employés par Charlemagne et par Alcuin à la régénération de la philosophie en Occident, furent la cause principale du peu d'activité des intelligences pendant plusieurs siècles.

Les écrits demi-littéraires et demi-philosophiques de S. Mamert, évêque de Vienne, de Capella, de Boès, de Cassiodore, de S. Isidore, et de Bede le-Vénérable, furent, pendant une longue période, les seuls livres philosophiques connus et étudiés en Occident. Mais, quand la dispute des nominalistes et des réalistes, et les commentaires arabes sur Aristote, ainsi que les autres ouvrages de ce philosophe, vinrent animer les écoles de philosophie ; alors, l'activité des esprits, devint grande, plus grande même, qu'elle ne l'avoit été, chez les Grecs. La première période qui ouvre cet âge fut très pauvre, en productions philosophiques. Alcuin, qui commence cette nouvelle ère, a laissé des ouvrages théologiques, des livres de poésie, et quelques ouvrages purement philosophiques. Raban-Maure, son disciple, répandit la dialectique en Allemagne ; mais vers la dernière moitié du neuvième siècle, il s'éleva en Occident, un philosophe bien supérieur à tout ce qui l'avoit précédé.

*Jean Scott*, surnommé Erigène, parce qu'il étoit irlandais d'origine, joignit à la connoissance du latin et du grec, celle de l'arabe et de l'hébreu ; il traduisit les livres attribués à S. Denis de l'aréopage ; Aristote et Platon, lui étoient familiers. Il appelle Platon le plus grand des

philosophes du monde ; et Aristote, le scrutateur le plus subtil de la diversité des choses naturelles. Scot Erigène passa plusieurs années à la cour de Charles-le-Chauve, comme maître de l'école du palais ; et on a de lui, plusieurs ouvrages, entr'autres un livre intitulé : *de divisione naturæ*.

C'est l'orientalisme et le platonisme, encadrés pour ainsi dire, dans les formes logiques de la philosophie d'Aristote. Comme l'école d'Alexandrie, et comme la philosophie orientale, Scott Erigène part de l'unité première.

« L'unité admise, comme point de départ, quelles » peuvent être les fonctions de la philosophie ? Elle a pour » but, d'expliquer, comment la diversité est sortie de cette » unité radicale. » Dès la première page, on trouve une classification célèbre dans la philosophie indienne. « *La nature qui est incréée et qui crée*, c'est Dieu. *La nature qui est créée et qui crée* », c'est l'ensemble des causes primordiales. *La nature qui est créée et qui ne crée pas*, c'est le monde corporel, au-delà duquel nul progrès, nul développement possibles. *La nature qui n'est ni créée, ni créante*, c'est le retour et la consommation d'une chose, dans le sein d'une unité primitive. Mais rien de réel sous tous ces phénomènes, que Dieu, dont l'intelligence seule, comprend toutes choses, et *est toutes choses*.

« L'ineffable bonté, dit Erigène, descendant du sommet de la création, et s'épandant de degrés en degrés, » jusqu'aux dernières limites de l'existence, fait toutes » choses, subsiste en toutes choses, est toutes choses. » Tout est sorti de cette unité, tout y rentrera un jour, » selon les lois d'un progrès qui spiritualisera toutes cho-

» ses. Dans le retour à l'unité, le corps se résout dans  
 » le mouvement vital, le mouvement vital dans le senti-  
 » ment, le sentiment dans la raison, la raison dans l'âme,  
 » l'âme dans la science des choses qui sont au dessous de  
 » Dieu; la science dans la sagesse, qui est la contempla-  
 » tion intime de la vérité, autant qu'il peut être accordé  
 » à la créature.

» A ce degré, chaque esprit est devenu comme un astre  
 » intellectuel, et alors s'accomplit le soir de la création,  
 » le couchant de toutes les intelligences dans ces ténèbres  
 » lumineuses, région des causes, et alors le jour et la  
 » nuit ne seront *qu'un*.

Ce grand système d'erreurs, fut proscrit au treizième siècle par une bulle du pape Honorius III. Il n'en est pas moins, en fait de philosophie, le phénomène le plus singulier, que nous offre le moyen âge.

Le dixième siècle, agité par les secousses politiques, n'offre à l'histoire de la philosophie, aucun nom remarquable. Gerbert, moine en Aurillac, puis pape sous le nom de Silvestre II, répandit dans les écoles de Tours, d'Aurillac, et de Sens, les connoissances qu'il avoit acquises à Cordoue et à Séville, dans les mathématiques et dans la philosophie d'Aristote. L'empereur Othon II, qui lui confia l'éducation de son fils, l'appeloit le philosophe par excellence.

Le onzième siècle, nous offre la fameuse controverse de Lanfranc de Paris, avec Béranger de l'abbaye de Saint Martin de Tours.... Béranger appliqua le premier, les formes de la dialectique, à l'étude de la théologie.

S. Anselme, archevêque de Cantorbery, mort en 1109, fut supérieur à tous ses contemporains, par la sagacité

de son esprit, et par ses talens en dialectique. Nous avons de lui plusieurs ouvrages de philosophie.

C'est dans le *Monologium* (1), que S. Anselme développe la preuve de l'existence de Dieu, puisée dans l'idée de l'être parfait; preuve que S. Thomas rejette, et que Descartes a reproduite ensuite avec tant d'éclat. Voici l'argument de S. Anselme : « L'athée le plus insensé, a dans la pensée l'idée d'un bien souverain : — Or, ce souverain bien ne peut exister seulement dans la pensée, donc ce souverain bien existe hors de la pensée; — donc Dieu existe. » Malgré son rare talent de dialectique, S. Anselme appartient, par un grand nombre de ses écrits, à l'école intuitive. Car le moyen âge nous offre deux sortes de théologiens philosophes : 1° l'école intuitive, qui a pour représentans principaux, S. Anselme, S. Bernard, Hugues et Richard de Saint-Victor, Guillaume de Paris, Saint-Bonaventure, Pétrarque, Gerson et l'auteur de l'imitation... 2° L'école logique du moyen âge, qui a pour représentans la presque totalité des autres théologiens et des autres docteurs de cette époque. Ce sont les scholastiques, dans l'acception de ce mot, qui désigne la forme dialectique, logique ou aristotélisque, appliquée à l'enseignement, et à l'étude de la théologie et de la philosophie. — L'école intuitive préfère à la dialectique, la méthode de contemplation et se rapproche ainsi de la philosophie indienne et platonicienne. — L'école logique, se revêt des formes rigoureuses de la philosophie grecque, que l'école intuitive néglige.

L'école logique s'occupe de la vérité par rapport à

(1) *Seu exemplum meditandi, vel fides quærens intellectum.*

l'intelligence; et l'école intuitive ne s'occupe du vrai, que dans ses rapports avec l'amour.

C'est au onzième siècle, que remonte la fameuse controverse des *nominalistes* et des *realistes*, bien antérieure au moyen âge, puisqu'elle se lie aux systèmes de Platon, d'Aristote et de Zénon.

Suivant Platon, les idées générales, ont une existence dépendante d'un objet particulier, dont elles sont les types nécessaires et auxquels par conséquent, elles préexistent. Suivant Zénon, ces idées n'ont qu'une existence logique, et postérieures aux objets qu'elles représentent; enfin, d'après Aristote, ces sortes d'idées jouissent d'une existence en quelque sorte physique; c'est-à-dire, qu'elles sont inhérentes aux objets qu'elles représentent. Ce fut un chanoine de Compiègne, nommé Rousselin, qui commença la fameuse dispute des *nominaux* et des *réaux*. Il prétendit, que les idées générales, ne sont que de purs noms, que des formules verbales; qu'elles n'ont point d'existence hors de l'esprit qui les conçoit; que c'est au moyen de ces formules purement verbales, qu'on exprime les qualités communes, que l'on a observées entre les objets individuels.

Guillaume de Champeaux eut une lutte vigoureuse à soutenir, contre son disciple Abeylard. Abeylard, à l'exemple de S. Anselme, essaya d'expliquer les dogmes et les préceptes du christianisme, par la philosophie. Il soutint des opinions hétérodoxes telles que celle-ci: « La science doit précéder la foi; » d'où il suit, remarquoit S. Bernard, que la vraie foi, la foi certaine, repose en dernière analyse, sur le jugement individuel. Sous ce rapport, Abeylard fut le Descartes du moyen âge.



Les hommes les plus célèbres de l'époque qui nous occupe, furent Pierre Lombard de Paris, appelé le maître des sentences (1). Le mystique Hugues de Saint-Victor, et Richard son disciple. Vers la fin du douzième siècle, Simon de Tournay, Amalric de Bène, et David de Dinan, reproduisirent, à peu près, le panthéisme de Scott Erigène; mais S. Bernard, et Jean de Salisbury, disciple d'Abeylard, montrèrent le vice de cette philosophie. Les papes cependant, essayèrent d'arrêter les esprits, qui à cette époque, se précipitoient avec une sorte de fureur, sur les livres et les commentaires d'Aristote, à cause de l'abus qu'on en faisoit. Mais deux hommes, contribuèrent puissamment, à relever le crédit d'Aristote, par le bon usage qu'ils firent de ses écrits. Ce sont : Albert-le-Grand, et saint Thomas d'Aquin.

*Albert de Balkitad*, né en Suave, vers la fin du douzième siècle, se distingua par une immense érudition. On a de lui 21 volumes in-folio. Théologien, moraliste, mathématicien, philosophe, naturaliste (2); plus érudit que profond, il eut la gloire d'être le maître de S. Thomas d'Aquin.

S. *Thomas*, dominicain comme Albert-le-Grand, est le génie le plus élevé dont s'honore la scholastique. Ses œuvres, qui sont en 21 volumes in-folio, se divisent en œuvres philosophiques, et théologiques, en commentaires sur l'Écriture sainte, et en opuscules ou mélanges.

La philosophie de S. Thomas se présente, comme un

(1) A cause de son livre composé d'une collection de sentences tirées des Pères de l'Eglise sur les différens dogmes.

(2) Ses connoissances physiques le firent regarder, dans les environs de Cologne, comme un magicien.

grand commentaire d'Aristote. S. Thomas remarque, que la philosophie, n'étant ni perpétuelle, ni universelle, ni invariable, n'est pas le moyen donné aux hommes, pour connoître la vérité. Toutefois, ni S. Thomas, ni aucun philosophe catholique du moyen âge, n'a traité la question de la certitude; cette question n'étant jamais agitée que dans des siècles de doute. Le chef-d'œuvre de S. Thomas, est sa *Somme théologique*: « Un des plus » grands monumens de l'esprit humain, au moyen âge. » dit M. Cousin, et qui comprend avec une haute métaphysique, un système entier de morale et même de politique, et cette politique, ajoute-t-il, n'est pas du tout servile. »

S. Bonaventure, appelé le docteur séraphique, contemporain, et ami de S. Thomas, n'employa les spéculations philosophiques que dans un but moral et mystique. Son livre du *chemin de l'âme vers Dieu*, renferme différens degrés assez ingénieusement imaginés pour s'élever au souverain bien, et correspondans aux diverses facultés de l'âme.

Roger Bacon, savant distingué, tenta au treizième siècle, de faire cesser le divorce qui existoit alors, entre les études théologiques et les études physiques. Il voulut ramener la physique à l'expérience, pour s'élancer de là, dans les spéculations de la science; de même qu'en scholastique, on fondeoit sur la foi, les systèmes de métaphysique et de morale. Le moine Bacon, préludoit ainsi, à la réforme opérée, trois siècles plus tard, par le chancelier du même nom.

Raymond Lulle de Palma, dans l'île Majorque, est auteur d'un système philosophique, ou plutôt de certaines

catégories, au moyen desquelles, il prétendoit expliquer logiquement, tous les mystères et toutes les vérités. Cette espèce de machine philosophique, reposoit sur ce principe des néo-platoniciens, savoir : que les êtres se lient entre eux, comme les vérités, et qu'ainsi, en étudiant l'enchaînement des vérités, on étudie l'enchaînement des êtres. Sa méthode se répandit en Espagne, en Italie, en France, et fut suivie dans plusieurs écoles jusqu'au dix-septième siècle.

*Jean Scott*, surnommé le théologien subtil, et père de l'école qui porte son nom, semble avoir pris à tâche, par de sophistiques distinctions, de combattre, de contredire et de réfuter toutes les opinions de S. Thomas. Il avoit à Paris, jusqu'à 50,000 disciples, et quoiqu'il soit mort à trente-quatre ans, il a laissé 12 volumes in-folio. L'interminable dispute des *réaux* et des *nominaux*, et celle des *scotistes* et des *thomistes* décréditèrent, peu à peu, la scholastique, dont la gloire, à partir du quatorzième siècle, alla toujours en s'éclipsant. Le célèbre Occam, ressuscita la querelle des *réaux* et des *nominaux*, et embrassa chaudement le nominalisme.

Tout le quatorzième siècle, et une partie du quinzième, sont remplis de leurs éternelles disputes. Toutefois, les *réalistes* dominèrent habituellement dans l'université de Paris. Cependant, tandis que les chaires scholastiques retentissoient de ces tumultueux combats, quelques hommes célèbres. continuoient la chaîne de l'école intuitive. On distingue parmi eux, Jean Taulère, à Strasbourg, Pétrarque, et l'illustre chancelier de l'université, Jean Gerson.

L'arrivée des Grecs en Italie, vers le milieu du quinzième siècle, fut le signal d'une révolution à la fois litté-

raire et philosophique. Les œuvres de Platon, qu'ils avoient apportées, commencèrent à être connues, et soulevèrent contre la scholastique, beaucoup d'esprits. Aristote trouva aussi des d'admirateurs parmi les Grecs réfugiés; mais Platon eut un panégyriste puissant dans Gémistius Pletho, grec lui-même. Les Médicis partagèrent bientôt l'enthousiasme de Gémistius pour Platon, et le cardinal Nicolas de Cuss, aidé du célèbre Marcile-Ficin, seconda le grand Côme, dans la fondation d'une académie platonicienne à Florence, en 1460.

Le platonicisme, et l'aristotélisme, l'emportèrent sur toutes les écoles philosophiques ressuscitées des Grecs. Ficin, traduisit Platon, Plotin, Jamblique, Proclus, etc. Il regardoit la philosophie de Platon, comme un puissant auxiliaire du christianisme. Après Ficin, il faut placer Jean Pic, comte de la Mirandole, qui regardoit la cabale comme intimement liée au christianisme, à la philosophie de Platon et de Pythagore.

Si Platon eut des enthousiastes, Aristote ne resta pas sans défenseurs. Georges Scholarius, Théodore de Gaza, Georges de Trébisonde, lui acquirent de nombreux partisans parmi les théologiens et les médecins. En Allemagne, Luther, Melanchton et les autres réformateurs adoptèrent sa philosophie. En France, l'université continuoit de regarder Aristote comme le philosophe par excellence. Pierre la Ramée, membre de l'université de Paris, entreprit de détrôner Aristote. Il le combattit avec acharnement; mais il fut assassiné la nuit de la Saint-Barthélemy, par l'un de ses principaux adversaires philosophiques.

---

Cinquième Époque.

---

## PHILOSOPHIE MODERNE.

Trois hommes, ont principalement influé sur la philosophie, dans les trois derniers siècles : Bacon, Descartes, Leibnitz. Essayons de caractériser les systèmes de ces hommes célèbres dans le monde de la pensée.

Bacon naquit à Londres, en 1561, et mourut en 1626. Mécontent dès son enfance, de la philosophie d'Aristote, il en entreprit la réforme. La philosophie d'Aristote, s'occupe beaucoup plus des mots que des choses : il résolut de remplacer des termes par des faits, et des raisonnemens par l'expérience. Bacon suppose en principe, que les sensations généralisées, forment l'intelligence humaine. Cette base admise, il n'existe qu'une science, savoir : l'interprétation de la nature, ou la philosophie naturelle. La métaphysique regarde ce qu'il y a de général, et la physique ce qu'il y a de particulier, dans les phénomènes du monde physique. Pour parvenir à cette interprétation de la nature, il faut réduire l'entendement à son état primitif, à une table rase ; il faut dépouiller de plus, notre esprit de ses habitudes d'erreur, dont les causes sont réduites à quatre principales par Bacon. Il les appelle idoles, parce que notre esprit rend à certains préjugés, les hommages dus à la vérité seule. La première, appelée *idola*

*tribûs*, comprend les préjugés communs aux les hommes en société; la seconde, *idola specûs*, les préjugés particuliers à chaque individu; la troisième, *idola fori*, les préjugés, fruits des termes ambigus, que les hommes échangent dans le commerce de la vie; la quatrième, *idola theatri*, les erreurs reçues par voie d'enseignement.

Bacon a classé toutes les connoissances qui nous viennent par la sensation. Il distingue trois sortes de philosophies : 1° l'empirique, qui ne fait qu'entasser des faits, et ne produit rien; 2° la philosophie rationnelle, condamnée à errer toujours, sans pouvoir jamais conclure. Il compare la philosophie empirique, à la fourmi qui entasse force provisions; la rationnelle à l'araignée, qui tire d'elle-même des fils dont elle compose ses tissus fragiles; 3° enfin, la vraie philosophie, qui n'est que la nature élaborée par l'intelligence, et qui doit ressembler à l'abeille.

Le procédé que suit la vraie philosophie, est l'*induction* substituée au *sylogisme*. L'*induction* énumère d'abord les divers phénomènes; elle écarte tous ceux qui empêchent l'esprit de saisir la nature dans son acte pur et simple, par rapport à tel ou tel phénomène particulier; ensuite, on établit des axiomes; puis l'intelligence pénètre, *interiora rerum*. De là, on passe à la pratique, c'est-à-dire, à l'art; et alors, la science a atteint son but, qui est, l'amélioration du genre humain. Voilà les actes principaux de la philosophie de Bacon, voilà sa marche.

Bacon a imprimé une impulsion nouvelle aux sciences physiques. Comme un ensemble de procédés, pour mieux connoître la nature physique, la philosophie de Bacon, est de beaucoup préférable à la scholastique; et on peut

dire, que Bacon, est un des hommes, qui ont exercé le plus d'influence sur l'esprit des tems modernes, et sur la science. Comme théorie générale de l'esprit humain, le principe fondamental de Bacon, qui fait dériver toutes nos connoissances de la sensation, y met un obstacle éternel, invincible, car la sensation ne nous apprend rien, rien absolument sur l'immuable, sur l'absolu, sur l'infini.

Le fameux Hobbes, né en 1588, mort en 1679, ami et disciple de Bacon, développa dans toutes ses conséquences le principe fondamental de son maître. Toutes nos connoissances provenant des sens, il n'existe que des corps; l'âme ne peut connoître que le fini; la loi morale est la loi de la nature, qui donne à chacun, le droit de tout, sur toutes choses. Mais la guerre qui suit de ce droit épouvantable, est contraire à l'amour de soi. De là, selon Hobbes, un contrat primitif, en vertu duquel, chacun a remis à un seul, le pouvoir arbitraire dont il jouissoit.

Ainsi, puissance absolue du prince; obéissance absolue, éternelle des sujets, voilà les conditions nécessaires de toute société.

Locke, né près Bristol, en 1632, mort en 1704, fut moins conséquent que Hobbes; il s'occupa principalement de l'origine, de la réalité et des limites de nos connoissances. Il combattit les idées innées de Descartes, et s'efforça de montrer, comment nos idées dérivent de la sensation. La modération de son caractère, l'empêcha de tirer les conséquences logiques de son système. Son *Essai sur l'entendement humain*, eut beaucoup de vogue en Angleterre, dans les Pays-Bas et en France. Le système sensualiste de Bacon, développé par Locke, conduisit plusieurs Anglais au scepticisme; entr'autres le célèbre

David Hume, qui combattit de toute sa force, la notion de *cause* admise par tous les philosophes. « L'expérience seule, disoit-il, est la source de nos idées; or, l'idée de Dieu, de l'immortalité de l'âme, du libre arbitre, ne tombe pas dans le domaine de l'expérience, donc, etc. » Les philosophes d'Édimbourg lui opposèrent avec raison, le sens-commun.

A l'époque dont nous parlons, le sensualisme de Locke débordoit en France. Gassendi, et plus tard, les encyclopédistes, avoient fait connoître Bacon; Condillac naturalisa Locke parmi nous. Toutes nos idées, selon Condillac, ne sont que des *sensations transformées*; de là, les premières notions, de là, son roman sur l'origine du langage.

Sa réserve, dans la déduction logique des conséquences qui sortent de cette théorie du matérialisme, lui attira de nombreux disciples.

Lamétrie, d'Holbac et Helvétius, en firent hardiment sortir l'athéisme; mais ils ne firent point d'école. L'école sensualiste du dix-huitième siècle, se rattache principalement à Condillac, et la queue s'en est étendue jusqu'à nous, par Cabanis, de Volney, Destutt de Tracy, Broussais, Comte, etc. Tous ces philosophes ont exposé diversement le même système, dont la pensée fondamentale est celle-ci: *La matière seule tombe dans le domaine de l'expérience*. Donc, tout est matière.

#### §. I. Leibnitz.

Nous intervertirons ici, l'ordre chronologique, comme nous l'avons fait pour Épicure, et pour la même raison.

Leibnitz, l'un des génies les plus universels et les plus



élevés, qui aient paru dans le monde, naquit à Leipsik en 1646, et mourut à Hanôvre en 1716.

Nous allons exposer rapidement, ses vues philosophiques.

Leibnitz, place le principe de nos connoissances, non dans nos sensations, comme Bacon, Locke et Condillac; mais dans nos idées.

Nos idées sont innées, non qu'elles soient perceptibles à notre entendement, sans le moyen des sensations, mais parce qu'elles y sont déposées, comme l'étincelle dans un caillou, et que le choc en fait sortir.

Ainsi, nos âmes ne sont pas des tables rases, où les sensations viennent imprimer les notions des choses; mais conformément à la pensée de Platon, elles contiennent le principe, le germe, le type des idées universelles, que la parole, que les sensations externes ne font qu'exciter, que réveiller dans l'âme. Outre les idées universelles et innées, dans le sens dont nous venons de parler, il existe pour l'âme, des vérités contingentes, bornées, relatives; mais les premières sont les plus nobles.

C'est la connoissance des vérités universelles, qui nous distingue des purs animaux, et qui nous rend vraiment raisonnables. Par cette notion de l'absolu, de l'immuable, de l'infini, nous avons l'idée du moi, de l'être, de Dieu.

Mécontent du *critérium* de Descartes, Leibnitz en assigne un autre, qui se réduit en dernière analyse, à celui du philosophe français; et n'en est que la modification. La preuve que Leibnitz donne de l'existence de Dieu, et qu'il appelle une preuve *à priori*, n'est au fond, que celle de Descartes lui-même. *Dieu est possible, donc Dieu est*: c'est comme si l'on disoit : *Le possible est possible; l'être est être.*

Dieu, selon Leibnitz est la cause des êtres finis : il possède une *puissance*, qui est la source de toutes choses ; une *connaissance*, qui contient le tableau des idées ; et une *volonté*, qui produit les êtres finis, et leur imprime comme une image de ses attributs divins. Ces êtres ne sont pas une émanation de Dieu, c'est-à-dire, une effusion *passive* de l'être divin : production libre de l'unité primitive, de la substance simple, féconde ; ils naissent pour ainsi dire, par de continuelles *fulgurations* de la divinité, limitées par la *réceptivité*, essentielle à toute créature (1).

Mais ces êtres en eux-mêmes, que sont-ils ? Ici se présente le fameux système des *monades*.

Il n'existe que des substances simples ; et les composés, les agrégations, ne sont que des assemblages de l'élément simple. Dieu est l'être simple, primitif ; la *monade* par excellence. Les êtres créés, sont les *monades* secondaires, des êtres simples, dérivés. Mais alors, que devient l'existence de la matière ?

Les monades créées, existent, selon Leibnitz, à deux états divers : les unes sont de simples *forces*, douées seulement de *perception* ; c'est la matière brute ; les autres douées de *aperception*, ou de la conscience de *soi*, sont proprement les âmes ; lesquelles se divisent en âmes raisonnables, qui ont un *moi*, et en âmes des bêtes, qui n'ont qu'une conscience sourde et aveugle de leur être.

Mais, comme les monades sont essentiellement simples, ce que nous touchons, ce que nous appelons corps, est

(1) Le *fini* toujours limité, peut toujours recevoir, est toujours susceptible d'une *réceptivité* progressive ; l'*infini* n'a point de *réceptivité*.

purement phénoménal. Après avoir distingué de cette manière, le monde des esprits, du monde matériel, Leibnitz cherche à constater les lois de leurs relations mutuelles, par son fameux système de *l'harmonie préétablie*.

Le problème de l'union de l'âme et du corps, avoit reçu deux solutions contraires. D'un côté, les philosophes du moyen âge avoient cru que le corps et l'âme, agissoient réellement et physiquement l'un sur l'autre; d'un autre côté, Descartes avoit attribué à une action directe et immédiate de Dieu, les phénomènes que semble attester le système de communication.

Leibnitz rejeta ces deux explications. Il établit que l'âme et le corps agissent selon des lois diverses, et sans exercer l'un sur l'autre, aucune influence *directe*. Mais l'harmonie qui existe entre l'âme et le corps, vient uniquement, des rapports qui existent entre l'âme et le corps de chaque individu; bien que ces rapports ne proviennent pas d'une action directe de l'un sur l'autre, ni que l'action immédiate de Dieu en soit le principe; mais parce qu'ils sont produits par la simultanéité qui résulte des lois de leur création; en sorte que cette âme et ce corps, sont faits pour aller ensemble comme deux montres, qui, placées à distance, et montées par la même main, reproduiroient le même jeu harmonique de leurs ressorts divers, et sembleroient ainsi exercer l'une sur l'autre, une mutuelle influence. Par cette hypothèse, Leibnitz échappe habilement à l'écueil de l'idéalisme, où semble le conduire le système des *monades* simples. Ainsi, les corps, quoique résultant des monades douées simplement de *perception*, ont cependant dans le système de l'harmonie préétablie, une existence *objective*.

Pour achever de faire connoître la philosophie de Leibnitz, dans ce qu'elle a de fondamental, disons un mot de sa doctrine de la représentation des monades, et de son système de la perfection du monde.

Comme tout est plein dans l'univers, il s'ensuit, que chaque monade, dans ce grand tout, reçoit, selon la place qu'elle occupe, une impression du tout lui-même. Ces impressions, sont les *perceptions* dont nous avons déjà parlé; *perceptions* nécessairement confuses à cause de leur multitude. Les *monades* sont aussi des miroirs sur lesquels rayonne l'univers, selon qu'elles lui sont exposées : elles tendent confusément à l'infini, et sont *illimitées* dans leur objet ; mais elles sont *limitées* dans leur mode de perception. Le corps représente l'univers, et l'âme qui représente le corps, devient le miroir vivant de tout l'univers. Les âmes sont encore les miroirs de la divinité, elles en sont l'image, et par leur communication avec Dieu même, elles deviennent *membres de la grande cité de Dieu*.

### *Optimisme.*

Il existe dans la puissance infinie, une multitude de mondes dont l'intelligence divine connoît les degrés divers de perfection. Dieu a pu choisir le plus parfait ; sa sagesse et sa bonté lui en faisoient un devoir. Donc, parmi tous les mondes possibles, Dieu a choisi dans sa bonté, et produit dans sa puissance, le monde que sa sagesse lui a fait connoître comme le meilleur ; donc le monde créé, est le plus parfait des mondes. Les adversaires de l'optimisme opposoient : 1° que créer un monde parfait est chose impossible ; 2° que Dieu forcé à choisir le meilleur,

n'est plus libre ; 3<sup>e</sup> qu'un monde sans péché, étoit possible ; qu'il eût été meilleur que le monde actuel, par conséquent. Leibnitz eut de nombreux adversaires, et de nombreux partisans.

Christian Wolff, disciple de Leibnitz, rejeta quelques-unes des spéculations de son maître, développa, et systématisa les autres. Son système ainsi élaboré, prit le nom de *Leibnitzo Wolfien*, et régna en Allemagne, jusqu'à la réforme de Kant. Les écrits élémentaires de Wolff, portèrent un dernier coup en Allemagne, à la philosophie scholastique.

Vers le milieu du dernier siècle, le lockianisme qui dominoit en France, et les plaisanteries si peu philosophiques de Voltaire, contre l'optimisme et le libre arbitre, firent décheoir, en Allemagne, le leibnitzianisme, et peu à peu, il s'y établit un esprit général d'éclectisme, plus ou moins porté à l'empirisme.

Tel étoit l'état de la philosophie en Allemagne, lorsque *Kant* entreprit de reconstituer l'édifice des connoissances humaines (1).

Locke avoit *sensualisé* les conceptions de l'entendement. Leibnitz avoit *intellectualisé* la sensation, Kant, au lieu de confondre ce qui vient de la sensation avec ce qui appartient à l'intelligence, cherche à déterminer les limites de l'âme et des sens, dans l'acquisition de nos connoissances ; et tel est l'objet de son livre, intitulé : *La Critique de la raison pure*.

Kant distingue dans l'intelligence, l'*objectif*, qui donne

(1) Emmanuel Kant, né à Kœnigsberg, en 1724, mort dans la même ville en 1804.

la matière de nos connoissances, et le *subjectif*, dont elle reçoit la forme.... L'organe cognitif se compose de la *sensibilité*, de l'*entendement* et de la *raison*. Selon Kant, toutes les questions psychologiques, cosmologiques et théologiques, étant extra-sensibles, échappent à l'expérience, et doivent être mises hors de l'attaque comme de l'investigation. Ainsi, la métaphysique doit être rayée du catalogue des sciences. Le principal résultat de la critique de Kant, est donc, la limitation de nos connoissances, et la distinction de leurs élémens. Mais tout objet arrive à notre connoissance en passant par les formes de notre faculté de connoître; nous ne connoissons aucun objet en soi; ce que nous connoissons a-t-il quelque chose de réel en *soi*? nous n'en avons aucune preuve. Nous ressemblons, dit Kant, à un miroir *intelligent* qui s'imagineroit que les objets sont tels en eux-mêmes qu'ils se peignent à lui; c'est-à-dire qu'ils sont réellement sans profondeur; parce qu'il est de sa nature, de les représenter tous, sur le même plan. Ce système de Kant, est uniquement relatif à la connoissance. Son système de morale est exposé dans son livre de la *raison pratique*.

La raison *théorique*, est la raison humaine considérée par rapport à la connoissance; la raison *pratique* est la même raison considérée par rapport à la liberté. Tout homme a une conscience, tout homme la voit infailliblement et immédiatement; tout homme trouve dans sa conscience le sentiment de la liberté, et avec elle la loi du bonheur et celle de la vertu. La loi du bien-être, doit être subordonnée à la vertu. La vertu n'est que la réalisation *de l'unité dans la volonté*, et par conséquent, *dans le but des actions*. Mais comme le bonheur et la vertu, terme

définitif de l'être moral, sont le plus souvent séparés ici-bas, alors il faut croire à tous les dogmes, et à toutes les vérités, que la psychologie avoit bannis de la raison pure. Elles reparoissent ces croyances, non point comme ayant une valeur *objective*, mais comme une croyance *pratique* nécessaire. Nous ne pouvons les *connoître*, nous devons les *croire*.

Malgré l'obscurité de la terminologie de Kant, son criticisme obtint un grand succès. Ses disciples se divisèrent : il y eut les kantien purs et les sémi-kantien.

Disons un mot, de Ficht et de Schelling-Ficht (1). Plus conséquent que Kant, réduisit son système à la théorie de la *subjectivité absolue*, et en fit sortir un idéalisme rigoureux. Dans ce système, tout ce qui peut être conçu, tout ce qui est créé, n'est qu'une dérivation du *moi*, lequel se crée lui-même. Le *moi subjectif*, produit le *non moi objectif*, lequel n'est qu'une négation, qu'une limite de l'activité absolue du *moi*. Le *moi* dans ce système, est l'être *absolu*, indépendant.

Dans son système de morale, Ficht, osa dire que Dieu, n'est que l'ordre moral de l'univers; et qu'on ne sauroit attribuer à Dieu, l'intelligence et la personnalité, sans en faire un être fini semblable à nous. Il finit au reste, par abandonner l'idéalisme, mais non, peut-être, le panthéisme. Dans la dernière exposition de sa doctrine, il part, non de l'activité du moi, mais de l'existence absolue de Dieu, comme réalité unique, pure et indépendante, dont le monde et la conscience, sont l'image ou l'empreinte.

(1) Né en 1762, mort à Berlin en 1812.

Schelling (1), ami de Ficht, défendit d'abord sa doctrine, dans laquelle il trouvoit cette unité systématique que Kant avoit promise, et n'avoit pas donnée; mais il devint insensiblement le rival de son ami.

A la théorie de la *subjectivité absolue*, il substitue le système de l'*identité absolue*. Schelling admet la réalité de la nature, vivante comme le *moi* lui-même. Du *moi* et de l'*unité*, sort la nature ou la *multiplicité*: et réciproquement, du *multiple*, sort l'*unité*, et l'un et l'autre se réunissent dans le même principe (logiquement supérieur) *Dieu*, l'*absolu*; où disparaissent toute opposition, toute diversité, toute distinction; où le sujet et l'objet, l'avoir et l'être, l'esprit et la nature, l'idéal et le réel, s'unissent dans une *identité absolue*.....

Les deux frères Schlegel, Joseph Gërres et le chevalier F. Baader, sont regardés en Allemagne, comme disciples de Schelling.

## § II. Système de Descartes.

Réné Descartes (2), célèbre par ses découvertes mathématiques et physiques, s'est encore immortalisé par sa philosophie.

Descartes se place entre Bacon et Leibnitz, comme Aristote entre Platon et Epicure. Sa philosophie, comprend la méthode, et la physique. Parlons d'abord de sa méthode: Descartes faisoit sa philosophie au collège de la Flèche, dirigé par les Jésuites. La philosophie scholastique ne lui parut qu'une science purement verbale. Il

(1) Né en 1775, encore vivant.

(2) Né à la Haye, en Touraine, en 1596; mort en Suède en 1650.



aperçut qu'il étoit esclave d'une foule de préjugés et d'opinions ; il résolut de s'en défaire , et de reconstruire lui-même, l'édifice de ses connoissances en ne s'appuyant que sur des règles sûres.

Il établit quatre règles : la première ; ne recevoir jamais aucune chose pour vraie, que la raison ne la reconnoisse telle en effet. Secondement, diviser chacune des difficultés qui se présentent à l'esprit, et les examiner successivement, après les avoir réduites en autant de parcelles qu'il se pourra : troisièmement, mettre un grand ordre dans ses pensées ; commençant par les objets les plus simples, pour monter, comme par degrés, jusqu'aux plus composés. Quatrièmement, faire partout des dénombremens entiers, et des revues si générales, qu'on soit assuré de ne rien omettre.

Outre cette méthode, Descartes, pour ne pas demeurer irrésolu dans ses actions, pendant que la raison l'obligeroit à l'être dans ses jugemens, se forma une morale par provision, consistant en certaines maximes :

1° Se réduire aux lois et aux coutumes du pays, en retenant la religion catholique.....

2° Agir en toute occasion avec autant de suite et de liberté, que s'il avoit sur toutes choses, une certitude entière.....

3° Ne tendre point ses desirs au-delà de son pouvoir....

Descartes s'appliqua ensuite, à rejeter de son esprit toutes ses opinions ; il ramena à un doute sévère, toutes ses connoissances ; non pour le plaisir de douter, dit-il ; « mais pour trouver le roc, après avoir rejeté tout le sable mouvant des préjugés et des erreurs. »

Il examine le témoignage des sens, qu'il trouve fautif, vicieux en mille et mille circonstances; il passe successivement en revue, tous les moyens de connoître; et tous les objets de nos connoissances. Le doute ébranle jusqu'au fondement de son être. Enfin, forcé de douter de Dieu, et de lui-même; il s'arrête, et se demande : ne suis-je point quelque chose? Puis, il se hâte de prononcer cette parole : *je pense, donc je suis*. Voilà, selon lui, la seule vérité qui puisse résister au doute : c'est le roc solide, sur lequel va enfin s'élever l'édifice entier de ses connoissances. *Je suis, j'existe*; cette vérité, d'après Descartes, est la plus certaine, qui se présente à celui qui conduit ses pensées par ordre. — Elle est inaccessible au doute; car, ajoute-il, pour *douter, il faut penser*, et pour *penser, il faut exister*. Et comme rien n'assure Descartes de la vérité de cette proposition, *je pense, donc j'existe*, qu'elle même, ou que son évidence interne, il se hâte de prendre pour règle générale : que les choses que nous concevons fort clairement, et fort distinctement, sont toutes *vraies*.

Tel est le fameux *critérium* de la philosophie de Descartes. Il ajoute, (pour éviter de prendre pour évidence ce qui ne le seroit pas), qu'il ne faut reconnoître pour évident, que ce qui est *clairement renfermé dans l'idée de l'objet*, que notre esprit contemple. De là, le principe, que l'esprit peut affirmer d'une chose, tout ce qui est renfermé dans l'idée de cette chose.

Nous sommes arrivés au point le plus critique de toute philosophie individuelle, savoir : le passage du *moi* au *non moi*. Descartes n'a retenu qu'une seule pensée, celle de son existence; le doute a envahi tout le reste. Comment s'assurera-t-il de l'existence de ce qui est hors de lui?

Il essaye de conclure de son existence, celle de Dieu lui-même, et celle des choses extérieures.

« De cela seul, que j'existe, et que l'idée d'un être souverainement parfait est en moi, l'existence de Dieu, dit-il, est très évidemment démontrée. »

Une fois en possession de cette grande vérité, Descartes marche à pas de géant dans le monde de la philosophie : Dieu est, dit-il, donc il est éternel ; source de toute vérité, de toute bonté, créateur, conservateur de toutes choses. Donc, il est la vérité immuable, sans laquelle, ajoute-t-il, ce que je conçois être très-clairement renfermé dans l'idée de son objet, pourroit bien n'être pas. De l'idée de la souveraine perfection renfermée en soi, Descartes passe à l'existence de Dieu. Mais comment arrive-t-il à l'existence des corps qu'il avoit abandonnée au doute ? « J'ai une inclination naturelle à rapporter à des corps, les sensations qui sont excitées en moi, par les objets extérieurs : Dieu ne peut ni ne veut me tromper, dans cette propension naturelle ; donc, les corps existent. »

Mais l'homme est-il infallible à l'égard des sensations ? non ; par cela seul qu'il est fini, l'esprit humain est faillible ; et dans le monde sensible, comme dans le monde intellectuel, il ne peut éviter l'erreur, qu'en s'abstenant de juger, ce qu'il ne connoît pas distinctement, et clairement. Ainsi, selon Descartes, nos erreurs viennent uniquement, du mauvais usage que nous faisons de notre liberté.

Descartes, explique la conservation de l'univers par le concours et l'assistance continuelle de Dieu. Leibnitz, expliquoit l'action de l'âme sur les organes par le système de *l'harmonie préétablie* ; nous verrons que Mallebranche a imaginé le système des *causes occasionelles*.

Descartes ressuscite le système des *idées innées* de Platon; non, qu'il les considère comme le philosophe grec, sous le rapport de leur généralité; mais sous celui de leur clarté et de leur évidence.

La pensée est l'essence de l'âme; elle est absolument immatérielle. C'est de son immatérialité que Descartes déduit son immortalité; et pour ne pas être forcé de donner la même prérogative aux bêtes, il en fait de pures machines.

Quant au monde matériel, Descartes le bâtit à l'aide de ses tourbillons; c'est-à-dire, à l'aide du mouvement et des lois qu'il lui donne arbitrairement.

La philosophie de Descartes eut à soutenir, dès son origine, une vive et longue opposition (1). Toutefois, elle se répandit, assez rapidement, en France, et dans les Pays-Bas. Adoptée par plusieurs Jansénistes de Port-Royal, Arnaud, Pascal, Nicole, etc., elle finit par pénétrer dans l'école même des Jésuites, et de l'Université. La scholastique, reculoit impuissante devant la philosophie matérialiste qui se répandoit en Angleterre et en France. Le cartésianisme se présentait avec des doctrines éminemment spiritualistes, et comme le vengeur des droits de la raison, trop long-temps méconnus par la philosophie d'Aristote. Voilà la cause du triomphe de la philosophie cartésienne, et ses avantages réels. Et ce mouvement qu'elle imprimoit aux intelligences, pour les débarrasser des langes de la scholastique, empêcha les esprits les plus clairvoyans, eux-mêmes, d'entrevoir les conséquences terribles que receloit le principe fondamental de la phi-

(1) Huet, le P. Daniël, Hobbes, Gassendi la combattirent.

philosophie de Descartes. Bossuet eut pourtant à cet égard, de sombres pressentimens comme l'atteste sa lettre au père Lamy (1).

*Remarques sur la philosophie de Descartes.*

Le principe fondamental du cartésianisme, conduit inévitablement au scepticisme.

Si chacun ne doit admettre pour vrai, que ce qu'il perçoit clairement, et distinctement, la vérité est variable; car l'évidence n'est pas nécessairement la même pour tous les hommes.

Descartes voit, ou croit voir évidemment, que l'existence *réelle* ou *objective* de Dieu est clairement renfermée dans l'idée qu'il en a; mais Hobbes lui écrit: que pour lui, il n'a point d'idée de Dieu, ni de l'âme; qu'il voit cela très clairement en lui-même; ce qui lui donne le droit de conclure que Dieu n'existe pas. Le *Criterium* de Descartes, n'est donc que le principe même, du doute absolu. Aussi, c'est de la méthode et du principe fondamental de Descartes, que sont partis tous les philosophes du dix-huitième siècle, et l'anarchie intellectuelle la plus profonde, le scepticisme en un mot, voilà le terme, le dernier terme de leurs stériles efforts. Le cartésianisme est le protestantisme en philosophie, comme le protestantisme n'est que le cartésianisme en religion. L'un et l'autre partent du même principe, et arrivent au même résultat, c'est-à-dire, au doute absolu.

Descartes étoit sans doute bien loin d'apercevoir l'analogie profonde, nécessaire de son principe philosophique

(1) Lettre 139<sup>e</sup>, tom. 37, édition de Versailles, p. 375.

avec le principe du Protestantisme, lui, qui s'en alloit en pèlerinage à Lorette, 'pour faire hommage à la S<sup>te</sup> Vierge de l'invention de la méthode philosophique, dont il se croyoit redevable à sa protection et à ses prières.

D'après Descartes, il ne faut admettre que ce qui est évident pour la raison. Ce principe posé, il est nécessaire à tout homme, d'examiner successivement toutes ses croyances, et toutes ses opinions; il doit par conséquent, les tenir toutes en suspens, jusqu'à ce qu'elles soient claires pour sa raison. Le doute, voilà donc, par où doit commencer le disciple de Descartes. Mais ce doute est-il réel ou fictif? S'il n'est que fictif, alors le cartésien ne s'assurera jamais par lui-même, de n'avoir pas laissé dans ses croyances et dans ses opinions, un préjugé ou une erreur. Si ce doute est *réel* il est universel, il s'étend à tout; aux vérités révélées comme aux vérités qui ne le sont pas, et alors, tout s'ébranle, tout s'écroule dans la conscience. Le doute fictif, en un mot, ne sert de rien pour la recherche de la vérité; le doute réel anéantit toute vérité; donc, la méthode cartésienne est fausse, chimérique, impossible.

*Je pense, donc j'existe*, dit Descartes, voilà sa première notion logique : notion, dont l'évidence interne repose sur une vue *claire et distincte*; toutefois, Descartes ajoute : que sans la véracité de Dieu, il n'est pas certain de l'infailible vérité de ce premier principe : *je pense, donc j'existe* : or, comment de ce principe *je pense, donc j'existe*, inférera-t-il l'existence de Dieu?

Il a beau affirmer, que tout ce qui est contenu dans ses *idées claires*, doit être tenu pour certain; comme son existence même, dépend de la véracité de Dieu, il roule dans un cercle éternel de contradictions. Il prouve son exis-



l'existence par son existence, et celle de Dieu par celle de Dieu, c'est-à-dire qu'il ne prouve rien. Et voilà où aboutissent les efforts de ce puissant esprit, renfermé en lui-même.

Le doute cartésien, pour tout catholique conséquent, est antichrétien, puisqu'il suspend la foi, dans une époque donnée, de l'existence du fidèle. Le vice de cette philosophie, est dans son principe même. En plaçant dans la raison individuelle la base de toute certitude, elle anéantit l'ordre des croyances, l'ordre de foi; car subordonner l'ordre de *foi* à l'ordre de *conception*, c'est l'anéantir. Retranchez cette erreur fondamentale, renfermez le doute méthodique, le principe d'examen, uniquement dans l'ordre de liberté, ou de conception; alors les inconvéniens terribles du cartésianisme ont disparu, et la loi de l'intelligence se rétablit.

Descartes qui, dans ses ouvrages philosophiques, montre un attachement si prononcé, si opiniâtre pour son *criterium* des idées *claires* et *distinctes*, n'écoulant plus que la voix de la nature et du sens-commun, a écrit ces paroles remarquables que devraient méditer profondément, ceux qui, en face des ruines amoncelées autour d'eux, par le principe de la raison privée, s'obstinent encore à le défendre et à la propager.

« Toutefois, à cause que je ne veux pas trop me fier à moi-même, je n'assure ici aucune chose, et je sou mets toutes mes opinions au jugement des plus sages, et à l'autorité de l'église. » (1)

(1) Il avoit dit que son système du monde physique, repose sur des principes si évidens, qu'il en est plus sûr qu'il ne l'est de l'existence de Rome.

En 1563 un décret d'une congrégation romaine, défendit d'imprimer les méditations de Descartes.

§ III. Spinosa, Mallebranche, Bercklay.

Peu de cartésiens adoptèrent sans modifications, le système de Descartes. Bossuet s'en est écarté souvent : Fénelon réduit au sens-commun les idées *claires* et *distinctes*. Mais, c'est surtout dans Spinosa, Mallebranche et Bercklay que le cartésianisme devient méconnoissable.

Le juif *Baruch Spinosa*, né à Amsterdam en 1652 et mort en 1677, peut être regardé comme le chef des panthéistes modernes. Spinosa n'admet qu'une substance infinie, et reproche à Descartes d'avoir admis des substances finies. La substance infinie subsiste seule, composée de deux attributs primitifs, la *pensée* et l'*étendue*. La substance fait le fond de toute individualité, et l'individualité ne se retrouve que dans les êtres finis; qui ne sont que de pures apparences, que des modes ou des modifications de la substance infinie. Les êtres corporels, sont les modes du mouvement et du repos dans l'étendue infinie; comme la volonté et la raison, sont les modes immédiats de la pensée infinie. La substance unique reçoit différens noms, selon les différentes formes qu'elle revêt, comme l'océan selon les différentes plages qu'il baigne. La pensée qui a pour objet la portion d'étendue qu'on nomme corps humain, s'appelle homme. Toutes les idées sont des impressions produites par les objets extérieurs, et c'est une erreur de l'âme, de se croire la cause des mouvemens de la matière à laquelle elle est unie. Dans ce système, point de liberté divine, point de providence, point de liberté humaine, point de morale.



En vain Spinoza cherche à déduire la morale et l'obligation de la vertu, des notions les plus élevées de l'entendement ; il n'y a ni devoir ni vertu , là où pèse une éternelle, une invincible nécessité.

(1) *Mallebranche* le plus grand métaphysicien que la France ait produit jusqu'à nos jours, s'attacha aux idées de Descartes, qu'il reproduisit, en les complétant, par des vues pleines de profondeur et d'originalité. Nous en exposerons quelques-unes.

Cherchant à concevoir la création , Mallebranche explique la réalisation du fini, par son union avec le Verbe incarné. L'incarnation dans son hypothèse est nécessaire, pour donner à la création un motif digne de Dieu, c'est-à-dire infini.

Dieu étoit pleinement libre de créer ou de ne créer pas : mais la création voulue, il a dû choisir l'ouvrage, et les voies les plus propres à exprimer ses perfections. Or, ce monde, est celui qui fait le plus éclater la sagesse des voies de Dieu. Les voies qui régissent ce monde depuis sa dégradation, sont les plus simples et les plus fécondes. Tous les désordres du monde présent, tant dans l'ordre de la nature que dans l'ordre de la grâce, résultent, non d'une volonté positive et spéciale de Dieu, mais doivent être rapportés aux lois générales qui régissent la création et président à l'action de la liberté humaine. De ces principes, Mallebranche, déduit la solution des objections contre la providence, le péché originel, la prédestination, la liberté.

Les créatures ne peuvent agir les unes sur les autres :

(1) Mallebranche , né à Paris , en 1638, mort en 1715.

mais Dieu, cause unique de tout ce qu'il y a de réel et de positif dans la création, les a établies, *causes occasionnelles*, des effets qui nous semblent véritablement produits par elles. Ce sont elles, qui déterminent l'efficace des lois générales de la nature et de la grâce, que Dieu suit dans le cours ordinaire de sa providence. Ces lois générales sont au nombre de cinq, selon Mallebranche.

- 1° Les lois générales de la communication du mouvement, lesquelles ont pour cause occasionnelle le choc des corps.
- 2° Les lois de l'union de l'âme et du corps.
- 3° Les lois de l'union de l'âme avec Dieu.
- 4° Les lois générales qui donnent aux esprits supérieurs, pouvoir sur les corps.
- 5° Les lois par lesquelles Jésus-Christ a reçu la souveraine puissance au ciel et sur la terre.

Tel est le vaste système d'*occasionalisme* conçu par Mallebranche. Dieu s'est engagé à agir de telle ou telle manière, à l'occasion de tel ou tel mouvement, dans les êtres corporels ou spirituels.

#### *Théorie de Mallebranche sur la vision en Dieu.*

L'homme ne connoît rien que par ses idées : nos idées ne sont le produit ni des corps, qui nous entourent, ni de notre âme, dont les facultés sont bornées. J'ai l'idée de l'être, du parfait, de l'immuable, de l'absolu, du nécessaire, de l'infini. Sans ces idées positives, qui ne sont que l'idée de Dieu, envisagée sous différents aspects, je n'ai l'idée nette, distincte, réfléchie de rien de contingent, de variable, de fini. Donc, notre âme voit tout en Dieu, ou dans la lumière de son Verbe, qui *éclaire tout homme venant en ce monde*. Ainsi selon Mallebranche, nous

voyons en Dieu, et en Dieu seul, le créé, le fini... soit spirituel, soit corporel (1).

Partant de ce principe, que tout jugement auquel nous porte une propension invincible, est nécessairement vrai, Descartes avoit conclu l'existence *objective* des corps. Mallebranche soutint, que sans la révélation, nous sommes dans l'impossibilité absolue de conclure autre chose de cette propension, qu'une existence purement *subjective*.

Mallebranche avoit admis l'existence *objective* des corps, sur l'autorité seule de la révélation; Bercklay (2) l'admit formellement, et soutint que les mots de *création*, et c., employés par Moïse, ne veulent pas dire, que ce que nous appelons corps, ait réellement une existence *objective*. Que lors même, que l'Écriture le dirait positivement, il resteroit encore à savoir, si l'écrivain sacré, ou l'Esprit saint, n'auroit pas pris ces mots dans leur acception vulgaire, c'est-à-dire, pour des choses qui tombent sous les sens. Bercklay soutint donc, que les choses sensibles, n'existent que dans notre entendement qui les voit en Dieu, ou en d'autres termes, que le monde sensible qui existe réellement, n'est que la contemplation des idées renfermées dans l'Être infini, ou dans la pensée infinie de Dieu; mais sans que ces idées ou leur objet, aient aucune réa-

(1) L'erreur de Mallebranche est de n'avoir pas aperçu, que le *verbe humain* ou la parole, est le moyen de communication avec le *Verbe infini*. Voyez les *Recherches philosoph.*, la *Législat. primit.* de M. de Bonald.

(2) Bercklay, né en Irlande en 1648, mort évêque anglican en 1753.

lité solide, corporelle, en un mot. Tel est le système de Bercklay, *pur idéalisme*.

#### § IV. Ecole éclectique moderne.

Nous avons parlé de l'école sensualiste, à l'occasion de l'empirisme de Bacon. Nous dirons un mot maintenant, de l'école rationaliste moderne, connue sous le nom d'école éclectique, parce qu'elle part du même principe que la philosophie de Descartes, et qu'elle en déduit comme elle des conséquences spiritualistes (1).

Les principaux philosophes de cette école, sont : MM. Royer-Collard, Cousin, Jouffroy, Damiron.

Le point de départ de la nouvelle école, est l'observation de l'esprit humain. Elle distingue les faits intellectuels, connus par la conscience, et les faits matériels connus par les sens. La psychologie est à ses yeux, le fondement de toute philosophie. Ainsi : 1° il n'existe que des vérités de conscience, et point de vérités antérieurement révélées. 2° Puisque le *moi* seul, est la source et la règle des jugemens que forme la raison, il n'existe aucun moyen de connoître certainement parmi les phénomènes du *moi*, ce qui constitue une loi, et ce qui n'est que transitoire, qu'accidentel dans le moi.

Suivant M. Damiron, le véritable éclectisme consiste, à chercher ce que les divers systèmes de philosophie renferment de conforme aux faits de la conscience, que l'on a soi-même observés. Si le système, soumis à l'examen, ne

(1) L'éclectisme français, n'est qu'une des formes de la philosophie écossaise, qui prend pour fondement de ses spéculations philosophiques le *moi individuel* et qui a Reid pour représentant.

les renferme pas tous, s'il n'en rend pas compte, il faut le rejeter. En un mot, le véritable éclectisme, ne s'en va pas quêtant auprès de chaque système, un brin de philosophie; il les passe en revue, pour les vérifier et les contrôler.

D'après M. Jouffroy et d'autres éclectiques, le véritable éclectisme, consiste à choisir dans chaque système ce qui paroît vrai, selon certaines règles; et à chercher les membres épars de la philosophie, dans les monumens qui la contiennent; car la philosophie est une science faite, et il n'y a plus qu'à la recueillir. Voilà donc des notions contradictoires de l'éclectisme, et M. Cousin partage le sentiment de M. Jouffroy, quand il dit : que toute philosophie éclectique, « a nécessairement pour base, une connoissance profonde de tous les systèmes, dont elle prétend combiner les élémens essentiels. »

M. Cousin distingue dans l'homme, la liberté, la raison et la sensibilité. En parlant de l'autorité de la raison, il nous apprend, qu'elle est infaillible, dans l'aperception spontanée de la vérité; parce qu'alors, l'esprit étant purement passif, *l'objectif* est perçu sans aucun mélange de *subjectivité*.

Ce *critérium* n'est que le cartésianisme déguisé. M. Cousin conclut l'infailibilité de la raison, de l'existence de *l'objectif*, mais, d'où déduit-il cette existence même? Uniquement des lois de la raison. Ainsi, la raison prouve l'existence de *l'objectif*, qui à son tour, prouve l'infailibilité de la raison. Cercle éternel, dans lequel est condamnée à rouler sans repos et sans fin, toute philosophie, qui prend le *moi* individuel pour point de départ, pour règle, et pour terme de ses perceptions.

Selon M. Cousin, Dieu est à la fois, *substance et cause, éternité et temps, un et plusieurs, espace et monde, essence et vie, individualité et totalité, principe et fin, infini et fini tout ensemble, triple enfin ; c'est-à-dire, à la fois, Dieu, nature et humanité*. Or, qu'est-ce que cela, si non le panthéisme ?

Mais suivant M. Cousin, Dieu n'est *substance*, qu'autant qu'il est *cause* : d'où il suit, que la création est nécessaire comme Dieu même ; éternelle comme lui, que la matière par conséquent, est éternelle : or, c'est là, un véritable dualisme manichéen. Et le dualisme, n'est qu'une forme du panthéisme. M. Cousin n'en n'affirme pas moins : » Que » le panthéisme est repoussé par la conscience universelle. «

» Le panthéisme est certainement une erreur, ajoute-t-il » ailleurs, car, l'humanité est infallible. Il faut partir du » sens commun, et revenir au sens commun, sous peine » d'extravagance «.

M. Cousin, chef d'une école de philosophie *individualiste*, n'écoulant plus que la voix de la nature, est forcé de convenir, que le sens-commun est le point de départ, et la fin de toute philosophie.

Ces contradictions ne doivent étonner personne. Ainsi, après avoir constaté ce fait, savoir ; que tous les systèmes de philosophie après de vains labeurs pour expliquer la co-existence de Dieu et de l'univers, de l'infini et du fini, sont tombés dans les abîmes d'un panthéisme tantôt idéaliste, tantôt matérialiste, il ajoute : » Entre ces deux abîmes, il » y a long-temps que le bon sens du genre humain fait sa » route ; il y a long-temps, que loin des écoles et des sys- » tèmes, le genre humain croit, avec une égale certitude, » à Dieu et au monde. Faute de s'appuyer sur le sens com-

» mun et de le prendre pour guide, la philosophie s'égarant  
 » à droite et à gauche, est tombée tour à tour dans l'une  
 » ou l'autre extrémité de systèmes, également faux et  
 » vicieux au même titre. C'est là, l'éternel écueil de la  
 » philosophie. »

Malgré de tels aveux, monsieur Cousin définit la philosophie :

« La réflexion entièrement émancipée, définitivement  
 » sortie des liens de l'autorité, et ne s'appuyant que sur  
 » elle-même, dans la recherche de la vérité. »

L'école éclectique, composée en général d'hommes de talent, a contribué à décréditer le matérialisme, relégué aujourd'hui, dans la tête de quelque médecins, et sur les bancs de quelques amphitéâtres.

#### Couclusion de l'histoire de la Philosophie.

Quelque variés que soient les systèmes dont la longue série vient de se dérouler sous nos yeux ; il peuvent tous se réduire à deux principaux, complètement opposés ; l'*idéalisme*, et le *sensualisme*. En effet le mysticisme par exemple, n'est que l'un ou l'autre de ces deux systèmes modifié par un sentiment religieux. Le panthéisme n'est aussi qu'une forme du sensualisme ou de l'idéalisme. Le dualisme est le panthéisme à la fois idéaliste et matérialiste. Ainsi, toute philosophie dans l'Inde, se rattache au Védanga (1), ou au Velchiska, comme tous les systèmes grecs, se rapportent au platonisme ou à l'épicurisme ; comme enfin, toute la philosophie moderne se partage entre le sensualisme anglais, et l'idéalisme allemand.

(1) Ou Vedanta.

Cependant parmi les systèmes qui viennent se résoudre dans ces deux systèmes fondamentaux, il en est un, qui, par son caractère particulier, mérite peut-être une place entre l'*idéalisme* et le *sensualisme*, c'est le *rationalisme*, dont les principaux représentans, sont Gautama, Aristote et Descartes.

Le caractère propre du rationalisme, est de chercher dans une combinaison des élémens de l'intelligence, quels qu'ils soient, le moyen de passer de l'ordre logique à l'ordre réel; toutefois, la conséquence *dernière* du rationalisme, c'est l'*idéalisme*, le *sensualisme*, ou le *scepticismes*.

---



---

## DEUXIÈME PARTIE.

EXAMEN CRITIQUE ET LOGIQUE DES SYSTÈMES DE PHILOSOPHIE QUI  
ONT PARU DANS LE MONDE.

---

### CHAPITRE PREMIER.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LES LOIS DE L'INTELLIGENCE.

La théologie comprend l'ordre de foi, ou l'ensemble des croyances universelles de l'humanité : la philosophie correspond à l'ordre de conception. La théologie ou l'ordre de foi, est donc la base de toute philosophie.

Il y a dans l'esprit de chaque homme, une série de croyances innombrables, qui lui sont communes avec le genre humain; qui donnent la vie à son esprit, et qui en forment la substance; substance individualisée en lui, par le langage qui en est la forme limitée.

Sans cet ordre de foi, point de société, point de vie entre les hommes. D'un autre côté, il y a dans chaque homme un principe d'activité, qui le pousse à tirer selon la force qui lui est propre, de ce fond commun, des conséquences plus ou moins justes, plus ou moins éloignées; c'est là ce qui constitue l'ordre d'activité ou de conception.

En général, l'homme est actif, dans l'ordre de conception, et passif dans l'ordre de foi. Cependant, par rapport

à ces deux ordres, il y a en lui une double *passivité* et une double *activité*. Dans l'ordre de foi, son intelligence est *passive*, mais sa volonté est *active*. Dans l'ordre de conception, son intelligence est *active*, et sa volonté est *passive*. En effet, dans l'ordre de foi, l'intelligence reçoit ce que la volonté lui commande de croire : La volonté, dans cet ordre, est active. Dans l'ordre de conception, la volonté ne fait qu'accéder et accède nécessairement aux vérités perçues par l'intelligence. De la distinction et des rapports de l'ordre de foi et de conception, ( nous les avons constatés au commencement de ce traité ), naît la loi de l'intelligence, qu'on peut énoncer ainsi : « *Un développement varié dans l'unité.* » Il doit y avoir développement, puisque l'esprit est essentiellement actif, et développement dans l'unité, sans quoi, il anéantirait la base qui le soutient.

Voilà la loi : on en dévie de deux manières. 1° en refusant d'admettre les croyances universelles, 2° quand une opposition a lieu entre deux individus, sur un point quelconque de l'ordre de conception.

Cette seconde déviation, ne fait qu'arrêter le développement dans l'un ou dans l'autre de ces individus.

La déviation dans l'ordre de conception, se répare par une loi d'*abstinence*, en trempant, si on peut ainsi parler, l'âme dans l'ordre de foi ; et en la faisant s'abstenir de s'élancer dans l'ordre de conception. Par là, elle acquiert les forces qui l'empêchent de s'égarer.

Le développement suppose deux choses. 1° que la conception tende à défendre l'ordre de foi, 2° qu'elle tende à revêtir le caractère de l'ordre de foi, ou l'universalité.

La foi donne la *certitude*, mais non la *vue* ; la concep-

tion est la *vue*, mais sans la *certitude*; la perfection se trouve dans l'union de la conception et de la foi.

---

## CHAPITRE II.

### DE LA SCIENCE.

La foi nous fait connoître ce qui est, Dieu et l'univers. La science a pour objet d'expliquer Dieu et l'univers. La science, nécessaire, au moins en un degré quelconque, à toute intelligence créée, parce que toute intelligence finie est essentiellement active, résulte pour l'homme, de la force qui lui est propre, et en vertu de laquelle, il tire de l'ordre de foi, des idées, qu'il cherche à combiner, de la même manière que les êtres sont combinés entre eux.

L'infini et le fini, l'absolu et le relatif, l'immuable et le contingent, sont les seuls objets de la science. Relativement à l'ordre absolu, le but de la science, est de le séparer de plus en plus du relatif, pour saisir s'il est possible, sa forme dégagée de sensible, Par rapport au mélange de l'infini et du fini, l'objet de la science, est de pénétrer autant que possible dans l'infini, pour y découvrir les lois qui régissent le fini.

Séparé entièrement de l'absolu, le variable se refuseroit à toute science. Ainsi, l'infini, le fini, et le lien de l'infini et du fini, voilà les trois degrés des objets soumis à la science.

En Dieu, la science est sans limites, infinie par conséquent. Dans l'homme, elle est limitée, et prend le nom de *Théorie philosophique*.

Trois choses, forment les conditions nécessaires d'une

théorie philosophique : 1° un principe général, qui soit le point de départ de la théorie, et en explique tout l'ensemble ; 2° une méthode qui développe le principe ; 3° un système, qui n'est que le résultat de l'explication du principe par la méthode. Principe, méthode, système, sans lesquels, point de théorie philosophique.

L'*intuition*, est le plus haut degré de pénétration, et elle correspond au principe ; la *logique* correspond à la méthode, qui coordonne, qui développe les idées, et n'invente rien. L'intuition et la logique réunies, donnent naissance à l'esprit philosophique, qui correspond au système.

Il y a des théories particulières et une théorie générale. Les théories particulières donnent l'explication d'un, ou de plusieurs phénomènes ; une théorie générale, a pour objet d'expliquer l'universalité des phénomènes. Ainsi, au fond, il n'y a qu'une théorie, la philosophie.

---

### CHAPITRE III.

#### DE LA PHILOSOPHIE.

La métaphysique est la théorie générale de toutes les théories particulières.

La science, tend par un développement progressif, à se rapprocher de l'intelligence infinie. L'intelligence infinie renferme deux choses : 1° Les idées distinctes de toutes les réalités ; 2° leur intuition une et complète.

La science humaine doit reproduire, autant qu'il est possible, ces deux choses, pour se rapprocher de la science

infinie, qui est son archetype vivant; c'est-à-dire, la distinction des sciences et leur unité. La division des sciences est nécessaire, à cause de la limitation de l'intelligence humaine. Mais cette division des sciences, utile, comme dérivant des limites de notre esprit, tendroit par elle-même, à la destruction de la science, s'il n'y avoit un mouvement contraire, pour les réunir toutes dans l'unité. Cet effort de la pensée pour réunir toutes les sciences, s'appelle philosophie, et l'objet de la philosophie est de transformer la division des sciences, en une simple distinction.

Ainsi, l'épopée réunit tous les genres de poésie, et la philosophie est comme l'épopée de l'intelligence.

Le mouvement par lequel l'esprit humain, s'occupe de Dieu et de l'univers, peut être considéré *chronologiquement*, c'est-à-dire, en le suivant dans l'ordre des tems, (ce que nous avons fait dans la première partie de ce cours de philosophie) et *logiquement*, c'est-à-dire, en classant les systèmes d'après leurs mutuelles analogies.

Nous allons maintenant considérer la philosophie *logiquement*, ou d'après l'analogie interne des doctrines qui sont au fond de ses divers systèmes.

## CHAPITRE IV.

### DIVISION DE LA PHILOSOPHIE.

La philosophie se divise en philosophie individuelle, et en philosophie universelle. Toute philosophie part nécessairement de l'intelligence, ou du *moi* humain, puisque

ce n'est qu'avec ses pensées, que l'homme peut philosopher. Jusque-là, on est d'accord. Voici le point de division : il y a dans l'intelligence humaine, des conceptions propres à chaque individu, et des conceptions qui se trouvent chez tous les hommes. La philosophie individuelle, prend pour base, les conceptions de chaque homme, sans tenir aucun compte des croyances générales. La philosophie universelle, ne s'appuie que sur les notions communes. Nous allons envisager successivement l'une et l'autre de ces deux philosophies, et nous apercevrons alors aisément, les vices des systèmes de philosophie que nous avons parcourus, et les analogies, qu'ont entre eux, ces mêmes systèmes.

## CHAPITRE V.

### DU PRINCIPE DE LA PHILOSOPHIE INDIVIDUELLE.

Voyons quel est le principe des individualistes. Lorsqu'il s'agit de la certitude : « C'est ma raison qui me la donne ». S'agit-il de la science ? « c'est dans le *moi*, qu'il faut chercher la raison de toutes choses » (1). Toutes les philosophies individuelles, élèvent sur le *moi* seul, l'édifice de leurs conceptions ; mais quand elles croient entrer dans l'ordre de science, elles ne font que lui donner un principe purement logique, car le *moi* n'est qu'un instrument ; et la raison des choses, ne se trouve point en lui.

(1) Le principe *logique* de la philosophie universelle, est l'ordre de foi. Son principe scientifique est Dieu, en qui, seul, se trouve la raison des choses.

D'ailleurs, la notion du *moi* humain, renferme quelque chose de limité; la philosophie individuelle, cherche donc, dans ce qui est limité, la raison de ce qui est sans limites.

En outre, en prenant le *moi* pour principe, vous le supposez, ou contingent, ou absolu. Si vous prenez le *moi* comme absolu, vous vous faites Dieu; si vous le prenez comme contingent, le scepticisme scientifique en découle nécessairement; et le scepticisme absolu, en est la dernière conséquence. Enfin, il y a dans le *moi*, des sensations et des *idées*. Si l'on s'attache aux seules sensations, on tombe dans le matérialisme; si on s'attache aux seules idées, on tombe dans l'idéalisme; si l'on cherche l'explication par la combinaison des sensations et des idées, les inconvénients des deux premières, renaissent inévitablement : ainsi, la philosophie individuelle destructive de la certitude ou de la foi, l'est aussi de la science.

---

## CHAPITRE VI.

### DU PRINCIPE DE LA PHILOSOPHIE CATHOLIQUE.

Le principe logique de la philosophie catholique, est l'ordre de foi, c'est-à-dire, ce qu'il y a de permanent et de commun dans l'esprit humain. Son principe scientifique, c'est Dieu. La philosophie catholique part de ce point, parce que dans la hiérarchie des sciences, remontant des sciences particulières, aux plus générales, elle arrive à l'idée la plus générale, c'est-à-dire, l'idée de l'*être*, ou de Dieu, dernière raison de toute science.

Nous partons, en entrant dans la science, de l'idée de Dieu, source de toute lumière. L'individualisme, renfermé dans la limite, n'y peut trouver que des ténèbres.\*

L'individualiste ne peut pas, comme nous, partir de l'idée de Dieu, en entrant dans l'ordre de conception; car, ce seroit supposer, prouvé pour lui, ce qui ne l'est pas; ou bien, s'il prenoit pour point de départ, la notion de Dieu, ce seroit renoncer à son individualisme. S'il n'y renonce, il lui faut résoudre la question de l'*absolu*; il lui faut prouver qu'il n'est pas une modification de son intelligence; et par conséquent, entreprendre, sans pouvoir jamais le résoudre, l'examen critique des modifications du *moi*.

La philosophie catholique au contraire, explique tout.

1° L'esprit humain. L'ordre de foi qui en est la substance, est admis, non seulement, parce qu'en le rejetant, il faudroit renoncer à la raison humaine; mais parce qu'il a sa source en Dieu, où se trouve tout ce qui est fixe et permanent. L'ordre de conception, qui cherche à dégager l'*absolu* du relatif, et à éclairer le relatif, par l'*absolu*; trouve en Dieu cet *absolu*, dernière raison de tout.

2° La notion de Dieu, nous donne aussi la clef du reste de l'univers. L'être infini, contient en soi, tous les êtres, qui ne sont qu'une participation de son être, et séparés de lui par la limite; et cette notion rend raison de tous les êtres, et de toutes les qualités des êtres.

Enfin, l'idée de Dieu, telle que la foi nous le fait connaître, nous donne la raison de la distinction, et de la limitation des êtres.



## CHAPITRE VII.

## DE LA MÉTHODE.

De même que le principe de la philosophie catholique, n'avoit pas été pleinement développé, ainsi le principe de la philosophie individuelle, n'a été réduit à sa plus simple expression, que dans ces derniers temps. L'esprit humain nourri de logique, surtout depuis le moyen âge, a été amené, forcément, à déduire les dernières conséquences des deux principes de philosophie, et le *moi* a été proclamé par les individualistes, comme le principe de toutes les connoissances. Passons à la méthode.

*La méthode est un ensemble d'opérations de l'esprit, par lesquelles il cherche à déduire, du principe, ce qu'il renferme, et à appliquer le principe lui-même.* La méthode est déterminée par la nature des choses sur lesquelles elle opère. D'où il faut conclure, qu'il ne peut exister, une bonne *psychologie* du *moi*, sans une bonne *ontologie* précédente. La philosophie individuelle, commence par la *psychologie* du *moi*, sans *ontologie* préalable; elle manque par conséquent de base, car elle cherche dans le *moi*, la raison du *moi*.

Revenons au principe. La méthode est déterminée par la nature des choses auxquelles elle s'applique; et comme il y a deux sortes d'êtres, l'absolu et le relatif, il y a donc deux méthodes qui y correspondent. La méthode correspondante à l'absolu, a pour but de chercher ce qu'il renferme, c'est-à-dire, la distinction dans l'unité.

La méthode relative au contingent, au variable, a pour but de chercher, dans la multiplicité, ce qui se rapproche le plus de l'unité.

La première méthode s'appelle *synthèse*; la seconde, *analyse*.

La synthèse ayant pour but, de discerner ce que l'absolu renferme, ne peut procéder que par voie de développement.

L'analyse procède par voie d'élimination; c'est-à-dire, qu'elle élague ce qui est variable, pour s'attacher à ce qui l'est moins.

L'analyse s'applique à la limite, et la synthèse à l'être. Aussi, la logique, les mathématiques, la grammaire, les sciences physiques, étant des sciences de limite, suivent la méthode analytique.

La synthèse et l'analyse, se trouvent réunies dans l'ordre de foi; bien que leur objet, et leur manière de procéder diffèrent essentiellement. Ainsi, l'analyse, ne peut donner la raison des choses, ni par conséquent enfanter une théorie. Elle se borne à mettre plus d'étendue dans la connoissance des objets. La synthèse seule, produit des théories, parce qu'elle s'occupe de l'absolu.

## CHAPITRE VIII.

### DE L'ANALYSE.

L'analyse opérant sur le variable, a pour objet une philosophie, exclusivement occupée de la sensation; mais comme l'esprit humain, est logiquement conduit à cher-

cher la dernière raison des choses, l'analyse s'est jeté dans un monde imaginaire, hors de la sensation.

Le développement de l'analyse, peut être représenté, par les quatre principales philosophies, qui en ont fait usage. Il commence à Canada dans l'Inde, et continué par Épicure dans la Grèce; par Bacon dans les temps modernes; il aboutit à M. Comte, qui a été plus loin que Cabanis et M. Broussais.

L'analyse indienne, employa le procédé de *déduction*, Épicure celui d'*induction*, et c'est ce qu'a fait particulièrement Bacon, qui l'oppose à celui de déduction.

L'*induction* cherche encore quelque cause : mais depuis que toute idée de cause a été bannie de la science moderne, il n'est resté que le procédé d'*équation*, qui réduit l'analyse à sa plus pure essence. C'est ce qu'a fait M. Comte. Son but est d'appliquer à tout, les lois mathématiques. Disons un mot de sa philosophie.

Il distingue trois états successifs dans le genre humain et dans l'individu. L'état *théologique*, l'état *méthaphysique*, et l'état *positif*. Il prétend que l'homme, comme le genre humain, passe successivement par ces trois états. Selon lui, l'état *positif* a conquis les sciences, il lui reste à conquérir la société. Et cet état, sera l'état définitif de la société. Dans son opinion, il viendra un temps, où tous les phénomènes moraux, seront réduits à des formules aussi rigoureuses, que les phénomènes matériels. C'est le dernier terme de l'analyse, ou de la philosophie de la sensation; comme la théorie de Kant, est le dernier terme de la synthèse individuelle.

## CHAPITRE IX.

## DE L'ANALYSE RÉDUITE AU PROCÉDÉ D'ÉQUATION.

En rejetant la *déduction* et l'*induction*, l'analyse qui se retranche uniquement, dans l'*équation*, n'est pas plus conséquente, et en la suivant logiquement, on est conduit à l'état des brutes, comme nous allons le prouver.

D'abord il est clair, qu'en suivant rigoureusement cette méthode on est conduit à la négation de l'idée générale de l'*être*, puisque les sensations ne nous font connaître que les êtres particuliers. Avec la notion de l'être disparaissent ses modes d'unité, d'infinité, d'éternité, etc. L'analyse détruit radicalement toute idée de spiritualité quelconque, puisque, n'opérant que *sur*, et *par* les sensations, nulle sensation ne nous donne la notion de l'essence, et de l'immatérialité des choses. Cette méthode détruit encore toute idée de *force* ou de *cause*, puisque, comme l'observe *Hume*, la notion de *cause* n'est pas fondée sur l'expérience.

L'analyse exclut également toute notion d'ordre, car l'ordre suppose une intelligence qui y préside. Il suppose qu'au delà des phénomènes, il existe une idée, un type qui les représente ; mais en admettant ce type, cette idée, on franchit les limites de l'expérience.

Elle exclut tout principe de vie, toute union. D'abord la vie organique, puisque le principe de vie de la plante, de l'animal, échappe à l'expérience, comme l'idée de cause et de force elle-même.

Elle exclut la vie morale, parce que toute idée de loi, de devoir, se lie à des notions qui ne tombent pas dans la sphère de l'expérience. Aussi en suivant ce principe, on est conduit à la souveraineté primitive et absolue du peuple, entendue en ce sens, que le peuple est à lui-même sa règle; qu'il fait la justice et le droit.

Dans la méthode analytique, les notions abstraites ou collectives, ne sont que des étiquettes, une facilité fournie à l'esprit, et rien de plus. Ainsi l'analyse détruit l'idée d'*être*, de *spiritualité*, de *cause*, d'*ordre*, de *vie*, d'*abstraction*, tout par conséquent, hormis la *sensation*.

De plus, l'analyse détruit les procédés pour combiner les phénomènes de la sensation; car ces phénomènes supposent la foi au témoignage; la foi au témoignage se lie à celle de cause, de motif, d'ordre, d'unité, de sociabilité, etc. Notions qui toutes, disparaissent dans le creuset de l'analyse; donc, par elle seule, point de combinaison, point de science possible. Ainsi il ne reste plus que la sensation pure, ou l'état de l'animal. Voilà le résultat de l'analyse; résultat qui dérive, nécessairement, de la destruction de l'idée d'*être*.

Il faut ici remarquer, que la réfutation d'une erreur, n'est complète, que lorsqu'on l'a conduite à la destruction de toute vérité.

## CHAPITRE X.

## ACTION DE L'ANALYSE.

Un livre où la philosophie analytique est employée ; les doctrines d'une école, et mieux encore, celles d'un siècle, où cette philosophie domine, peuvent servir de base, pour envisager l'action de l'analyse.

Considérons l'action de la méthode analytique en France, pendant le dix-huitième siècle. Or, qu'apercevons-nous pendant toute la durée de ce siècle si peu philosophe, avec tant de philosophie ?

1° Discrédit, mépris absolu de la métaphysique, qui est la science des généralités, l'union de toutes les sciences. Placée sous l'influence de l'analyse, chaque science dut se renfermer dans son territoire propre, ainsi, plus d'unité, plus de liens entr'elles ; de là, anarchie effrayante, chaos immense dans le monde de la pensée.

2° La méthode analytique détruit toute idée de morale, comme nous l'avons vu.

La tendance de l'analyse, relativement aux lois morales, étoit de les réduire, au dix-huitième siècle, à des lois mathématiques.

3° La même tendance se retrouve dans la politique. Montesquieu, le publiciste du dix-huitième siècle, n'établit qu'un grand matérialisme de la science politique. Son influence des climats sur les vices et les vertus des peuples, n'est qu'une action extérieure, qui peut se réduire à des lois mathématiques.

4° La politique générale, ou le droit des gens, ne fut

qu'un balancement de forces matérielles réduit à des lois mathématiques. Pour la constitution intérieure des états, c'étoit la balance des pouvoirs, réduite encore à des lois mathématiques. Ainsi, aux provinces on substitua les départemens ; et pendant la révolution, tout le langage mathématique avoit passé dans l'ordre politique et civil. On disoit la *section de Paris*, etc.

5° La médecine chercha tout dans l'organisation.

6° La logique subit la même dégradation. On déclara, qu'il n'y avoit d'autre logique, d'autre méthode, pour raisonner juste, que la méthode mathématique ; on réduisit tout à des procédés de cette science.

7° La poésie fut toute descriptive, l'architecture ne marqua que des rapports de ligne, elle devint mathématique, géométrique, au lieu qu'au moyen âge, elle avoit été poétique, vivante, pleine d'enthousiasme et de foi.

8° En général, au dix-huitième siècle, toutes les sciences dépouillèrent leurs formes propres, pour revêtir la forme mathématique.

Ainsi, la méthode analytique est le fondement de tous les systèmes matérialistes, comme la synthèse individuelle est le fondement de tous les systèmes idéalistes.

---

## CHAPITRE XI.

### DE LA SYNTHÈSE.

Opposée à l'analyse, la synthèse part de l'absolu, de l'immuable. Les systèmes synthétiques individuels, se présentent dans quatre états généraux : 1° dans la philo-

sophie indienne; 2° dans l'école pythagoricienne; 3° dans les tems modernes chez Spinosa; 4° dans la philosophie de Kant.

Les plus anciens philosophes de l'Inde, sont partis de l'idée de l'être, conçue dans sa plus grande simplicité. Ne pouvant y découvrir rien de distinct, ils ne virent dans le monde, aucun individu séparé de l'être absolu. Le panthéisme sort de cette méthode. La philosophie indienne, n'a vu dans l'univers, qu'une émanation de l'être, sans limite, sans distinction, sans réalité individuelle. De là, son panthéisme colossal.

D'autres philosophes, partant de l'idée de l'être, ont admis deux choses essentiellement distinctes, et coéternelles dans l'être : la *substance* et la *forme*; ainsi, ils distinguoient l'âme du monde, de la matière. Ce système a dominé dans la philosophie pythagoricienne.

Spinosa, identifiant la forme avec la matière, arrive par cette voie, au panthéisme matérialiste,

Kant s'est demandé si l'idée de l'être étoit extérieure au *moi*, ou n'étoit qu'une modification du *moi*, et il n'a pu résoudre cette question. Sa philosophie, n'est qu'une immense abstraction de tout ce qui n'est pas le *moi*. La synthèse individuelle, a donc produit le panthéisme idéaliste, dualiste, matérialiste et logique, qui n'est que l'affirmation du *moi*. On retrouve au reste, dans l'Inde, ces quatre sortes de panthéisme.



## CHAPITRE XII.

CONNEXION DES SYSTÈMES PANTHÉISTES QUI SUIVENT LA SYN-  
THÈSE INDIVIDUELLE.

La synthèse ne cesse donc d'aboutir au panthéisme : mais lorsqu'elle conduit au panthéisme dualiste et matérialiste, elle s'exerce sur le variable, sur le relatif et le contingent, qu'elle ne fournit pas; elle est donc inconséquente. Elle ne peut produire que le panthéisme logique ou idéaliste. La raison des différentes phases de la synthèse se conçoit. D'abord, il est évident, qu'en n'admettant que l'être absolu dans sa simplicité la plus complète, on ne conçoit plus l'existence possible des êtres particuliers; donc, impossibilité d'admettre autre chose que le panthéisme idéaliste. — De l'unité absolue de l'être, la synthèse a conclu, que tout étoit absolument *un*; et comme l'idée du variable, du relatif, se représentoit toujours, des philosophes synthétistes, admirent deux principes coéternels et infinis, et le panthéisme dualiste naquit.

Ces deux principes coéternels et nécessaires, étant admis, on en conclut, qu'ils n'étoient que les modifications diverses de la même substance, et l'esprit et la matière ne furent plus considérés, que comme des aspects divers de la même chose; et comme la substance est insaisissable, et que ses modes seuls nous sont connus, de là, le panthéisme de Spinoza.

Quand on admet l'identité de l'absolu et du relatif, toutes les notions sont confondues: dès lors, ce qui est autour de nous, est sans réalité, et le panthéisme lo-

gique reste seul. Les choses que nous voyons, ne sont plus que les modifications du *moi* individuel.

La philosophie individuelle étant dans l'impuissance de lier le *moi* et le *non moi*, le panthéisme logique est son point de départ. Si l'esprit admet le *non moi*, il entre dans le panthéisme dualiste, d'où il est ramené au panthéisme logique, parce que toutes les notions étant confondues, il lui est impossible de rien affirmer sur les choses; et le scepticisme sort de la synthèse individuelle, comme il sort de l'analyse.

L'analyse erre dans la diversité infinie: la synthèse reste dans l'identité infinie: leur rendez-vous commun est le panthéisme, et le scepticisme leur tombeau.

---

## CHAPITRE XIII.

### ACTION DE LA SYNTHÈSE.

L'action de la synthèse, n'a pas été aussi complète, que celle de l'analyse. Toutefois, elle a exercé un grand empire sur la philosophie allemande. Et l'expérience qui en a été faite, donne lieu à d'importantes observations. — La méthode synthétique qui considère l'absolu en lui-même, place les esprits hors de l'ordre réel, mélange de l'absolu et du relatif. Ainsi, la philosophie allemande dédaignant l'ordre des réalités, se perd dans la région de l'idéalisme. C'est l'opposé de la méthode analytique. La philosophie analytique est positive, la synthétique est vague.

Le méthode analytique a une grande répugnance pour les théories, et se renferme dans l'observation et l'expé-

ricence ; la méthode synthétique, tend sans cesse à créer des théories de plus en plus générales, qui rendent raison de tous les phénomènes de l'univers. De là, ces théories qui se succèdent incessamment en Allemagne. Ces deux méthodes poussées jusqu'au bout, tendent à détruire l'esprit humain ; l'une et l'autre, cependant, a ses avantages.

Le méthode analytique a multiplié les observations, et en a agrandi considérablement le champ.

Le méthode synthétique apprend à l'esprit à ne se reposer, qu'après avoir trouvé la raison des choses : et c'est cette méthode qui a créé la philosophie de l'*histoire*. C'est par elle, que le flux et le reflux des événemens de l'humanité, sont ramenés à des lois générales.

## CHAPITRE XIV.

### DES SYSTÈMES.

La première chose à faire dans l'étude des systèmes, est une bonne classification. Il y a deux manières de classer les systèmes : l'une *subjective*, c'est-à-dire, en envisageant leurs rapports avec les facultés humaines ; l'autre *objective*, c'est-à-dire, en envisageant leurs rapports, avec les objets auxquels ils correspondent.

La classification des sciences d'après les objets auxquels elles correspondent, est plus lumineuse, que celle qui se fait d'après leurs rapports, avec les facultés humaines. Il faut que dans une bonne classification des systèmes, on puisse voir de suite leur généalogie ; qu'on puisse rapporter les systèmes particuliers, aux systèmes généraux d'où

ils dérivent. Les idées de l'être et de la limite, du *fini*, et de l'*infini*, sont les plus générales de l'esprit humain; c'est dans les systèmes qui se sont formés sur ces notions, qu'il faut chercher la souche des systèmes moins étendus (1).

(1) Voyez la classification des systèmes, établie dans les conférences sur la philosophie de l'histoire, par M. Gerbet.

## TROISIÈME PARTIE.

## DU FONDEMENT DE LA CERTITUDE.

## CHAPITRE PREMIER.

## RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES.

En commençant ce cours de philosophie, nous avons exposé brièvement un sommaire des connoissances, et déterminé, par la considération attentive des faits, en quoi consiste la base de la raison humaine. Nous avons reconnu, que la *vérité* étoit ce qu'il y a de permanent, d'universel et d'immuable dans la conscience du genre humain ; et non ce qui repose sur l'assentiment nécessairement faillible de la raison privée. De là, nous avons établi deux ordres, *l'ordre de foi*, correspondant à ce qu'il y a d'immuable, de fixe, de permanent et d'universel dans l'humanité; et *l'ordre de conception*, correspondant à ce qui constitue *l'individualité*, à ce qui est libre, variable, faillible par conséquent, dans la raison particulière.

Ainsi, point de vérité pour une intelligence *finie*, sans une adhésion pleine et entière à la raison générale, parce qu'il n'y a point de vérité, point de vie pour elle, sans son union avec la substance infinie, qui *s'individualise* en elle, au sein de la société, par la parole, *qui est la forme limitée de l'être infini ou de la raison générale*. Ainsi ; sou-

mission nécessaire de l'intelligence à l'ordre de foi, sous peine de tomber dans un scepticisme inévitable. Mais comme nous l'avons déjà fait observer, l'ordre de foi n'est pas la loi unique de l'intelligence. Passive, dans cet *ordre*, parce qu'il ne lui est pas possible d'examiner avant de les recevoir, ces vérités universelles, qui forment la substance de son esprit, qui sont les élémens nécessaires de sa vie; elle possède, à raison de son activité individuelle, une force interne, qui lui permet de pénétrer dans les vérités de l'*ordre de foi*, pour passer, selon la mesure de sa force, et selon l'ordre de ses développemens dans la vie présente, de la *foi*, à la *connaissance*, de la croyance à la vue. Croire et connoître, voilà la loi de tout esprit fini. L'ordre de foi, base et règle de l'ordre de conception; l'ordre de conception, développement nécessaire de l'ordre de foi; voilà, ce qui constitue essentiellement, le monde des intelligences.

Dans la seconde partie de ce cours de philosophie, nous nous sommes convaincus, que toute méthode de philosophie individuelle aboutissoit, nécessairement, au scepticisme. La synthèse individuelle arrive à ce terme, inévitable, en passant par toutes les phases du panthéisme; et l'analyse individuelle poussée à ses dernières conséquences logiques, arrive nécessairement au *brutisme* complet, à la négation de toute vérité, ou au scepticisme absolu.

La méthode analytico-synthétique individuelle, conduit nécessairement au même résultat; parce que n'ayant jamais que le *moi* solitaire et ténébreux pour point de départ, et pour terme philosophique, elle est condamnée à rouler de ténèbres en ténèbres, jusqu'au doute absolu.

Ces réflexions, devroient suffire, ce semble, pour

prouver invinciblement que le fondement de la certitude est ailleurs, que dans le *moi individuel*; qu'il n'est nulle part, par conséquent, ou qu'il faut le placer dans la raison générale, dans l'autorité, dans le sens-commun, dans ce qu'il y a de permanent, d'immuable, d'inaltérable en un mot, dans la conscience du genre humain. Mais nous allons fortifier cette importante conclusion, par des preuves, plus directes, s'il est possible, et par de nouvelles considérations.

## CHAPITRE II.

### DU SCEPTICISME.

#### § I. Notion du scepticisme.

Etre sceptique, c'est douter de son existence et de celle de tous les êtres. Cet état de l'âme s'il étoit possible, seroit la plus profonde maladie d'un être intelligent, l'abjuration complète de toute foi, le tombeau de toute vérité. Mais nulle intelligence ne sauroit parvenir, quoi qu'elle fasse, à un doute complet, absolu, invincible. Ce seroit s'anéantir, se suicider elle-même; or, il n'est pas donné à une intelligence d'éteindre pleinement sur elle le flambeau qui l'éclaire, et de voiler tout-à-fait le soleil de sa vie. Elle vit, par une adhésion nécessaire à une série de vérités innombrables, sans lesquelles, elle ne peut ni être conçue ni exister. Telle est cependant, la prodigieuse dégradation de la raison hu-

maine, qu'il est de fait, que l'homme peut en venir à abjurer presque toute vérité; et fantôme d'erreur, se persuader qu'une nuit éternelle, qu'un abyme sans fond, engloutit son être et lui ferme à jamais, la route du vrai.

§ II. Source du scepticisme.

La raison qui, abjurant la foi du genre humain, veut seule pénétrer dans les profondeurs de l'infini et du fini, de l'être et de la limite, du nécessaire et du variable, pour en comprendre la raison, pour en pénétrer l'essence intime, est directement conduite au scepticisme dogmatique; pourquoi? parce que, explorant les régions de l'être, avec une raison bornée dans sa nature, comme dans son action, il est évident, qu'elle ne peut embrasser dans sa compréhension l'être des êtres; et que dès lors, ou elle rentre par une soumission volontaire, sous le joug de la foi; ou consommant sa révolte, elle doute de la réalité de l'être infini, et par conséquent d'elle-même, et tombe ainsi dans l'abyme d'un scepticisme dogmatique. L'orgueil donc, mais un immense orgueil, est la source de cette perturbation morale, de cette maladie désespérée de l'esprit.

En second lieu, toute philosophie individuelle, aboutit nécessairement au scepticisme; car, soit qu'elle parte de la sensation pour expliquer l'univers; ou qu'elle descende de la cause aux effets particuliers, ne trouvant jamais que sa raison, pour expliquer les procédés de sa raison; après avoir roulé dans un cercle infini de contradictions, elle est forcée de proclamer qu'elle est *tout* ou qu'elle n'est *rien*; et le scepticisme est le terme où elle arrive nécessairement...



En contemplant les deux méthodes de philosophie individuelle, en action dans le monde depuis plus de trente siècles, on reste convaincu qu'elles n'ont abouti partout et toujours, qu'à ces deux termes : le panthéisme et le scepticisme...

Mais le panthéisme idéaliste, dualiste, matérialiste et logique, comme le matérialisme ou le sensualisme, ne sont qu'un scepticisme déguisé; parce que ces profondes déviations morales, n'ont de raison, ni en soi, ni dans l'autorité du genre humain qui les réproouve; ni dans la raison solitaire qui s'y arrête, ne se sentant pas assez de force, pour se plonger dans l'abyme du doute absolu. En un mot, l'ordre de conception ou de vision intellectuelle, mis à la place de l'ordre de foi, séparé radicalement de l'ordre de foi, et pris seul pour guide dans la recherche de la vérité; voilà la source du scepticisme, parce que, toute démonstration, toute recherche, reste contestable, douteuse par conséquent, pendant qu'elle n'a d'autre base que la raison particulière, qui l'a produite.

### § III. Conséquences du scepticisme.

1° Envisagé par rapport à Dieu, c'est l'athéisme théorique et pratique, la négation complète de l'être absolu.

2° Par rapport à la création : nulle réalité, mais le rêve inexplicable d'un rêve éternel.

3° Par rapport à l'homme : ni pensées, ni amour, ni liberté, ni force, ni existence, ni cause, ni destinées, ni avenir; mais un sommeil éternel de tout son être; la nuit d'un éternel tombeau, pour toutes ses facultés.

4° Dans l'ordre social, l'inertie absolue, la mort de la société, le dernier jour de l'humanité.

5° En littérature, le scepticisme, seroit la plus profonde anarchie. Dans les sciences, et dans les arts, un vide complet.

6° Toute négation d'une vérité formant un article du symbole des intelligences, mène droit au scepticisme...

7° Le scepticisme enfin, est la conséquence logique, extrême, inévitable, de toute raison individuelle, qui n'a pas, qui dédaigne l'assentiment de la raison générale ou du sens-commun.

#### § IV. Remède à cette effrayante maladie de la raison.

S'il n'existe point de sceptique complet, il n'existe que trop d'hommes, qui doutent des croyances catholiques. Parmi ces sceptiques, les uns dédaignent toute recherche de la vérité, et se dédommagent de sa privation, par de honteuses jouissances. Un grand nombre d'autres cherchant la vérité par la science, par les méthodes philosophiques individuelles, sont condamnés à errer sans fin dans le dédale du doute. Quel remède à cette perturbation profonde, à cette maladie morale ?

Le scepticisme dogmatique de ceux qui doutent, parce que la philosophie individuelle les a conduits, *logiquement*, dans cet abyme, ne peut se combattre efficacement, qu'en essayant de leur faire apercevoir d'une part, que l'ordre de foi, est le principe de vie qui leur reste ; et que l'abjuration complète, absolue de toute foi, seroit l'anéantissement même de leur être. Il faut leur apprendre d'une autre part, que le christianisme satisfait à tous les besoins de l'humanité, par sa foi et par sa science. Qu'ainsi, les vérités, du symbole universel, étant admises, loin d'interdire l'effort de la raison qui cherche à les

comprendre et à les expliquer, le christianisme au contraire, provoque un développement toujours progressif, et aussi complet que le permettent les bornes de l'esprit humain.

Le catholicisme présenté, sous le double rapport de son unité immuable, et d'un développement perpétuellement progressif, dans cette unité même; voilà, le grand secret, pour éclairer une foule d'hommes anti-catholiques, qui ne sont tels, que parcequ'ils s'imaginent, que le catholicisme est l'éternel ennemi de tout progrès.

---

### CHAPITRE III.

#### DE L'ORDRE DE FOI.

##### § I. Sa nature.

Avant de prouver d'une manière plus directe, s'il est possible encore, que l'autorité de la raison générale, constitue le *criterium* inébranlable de la vérité, et offre la seule base philosophique, sur laquelle puisse s'élever une théorie véritablement catholique de l'esprit humain; considérons un moment, la nature et la nécessité de l'ordre de foi, comme l'élément primitif de la raison humaine.

L'ordre de foi, dans le langage philosophique, n'est pas seulement l'ordre théologique, ou l'ordre des croyances religieuses, universellement, perpétuellement, uniformément crues par le genre humain; nous entendons, par l'ordre de foi en général, ce qu'il y a d'uniforme, d'immuable, de permanent, de véritablement un, dans la cons-

cience du genre humain, envisagée sous tous ses aspects. Ainsi, l'ordre de foi, est pour le vrai philosophe, la substance de l'esprit humain, l'élément nécessaire à sa vie; la condition indispensable de son existence, de sa durée, de ses développemens. En un mot, ce qu'il y a de permanent, d'inaltérable, d'immuable dans l'esprit humain, voilà ce que nous entendons par l'ordre de *foi*.

§ II. Nécessité absolue de l'ordre de foi.

Rejeter ce qu'il y a de permanent, d'universel, d'immuable dans la conscience humaine, c'est abjurer toute idée, toute vérité; car, la vérité n'est rien, ou elle est ce qu'il y a d'universel, de permanent, d'inaltérable dans l'humanité. Donc l'ordre de foi est d'une absolue nécessité. Si l'ordre de foi étoit une chimère; c'est-à-dire, si ce qu'il a de permanent et d'immuable dans la conscience universelle pouvoit être une erreur, alors il faudroit soutenir, que l'unité, que l'immutabilité, que la perpétuité dans les pensées et dans les croyances, loin d'être le caractère du vrai, sont le signe de l'erreur; et alors quel moyen d'échapper au scepticisme?

Il y a dans toute science, un ordre de vérités, de notions ou de faits, immuables et permanents, qui constitue la partie certaine et invariable de la science, et un ordre de développemens et d'explications, qui constitue la partie variable.

Dans la religion, la théologie qui embrasse les croyances, constitue l'ordre de foi, et la philosophie, cherche à les pénétrer, à les expliquer. Dans les arts, il y a des notions communes, inaltérables et permanentes, qui se retrouvent partout et toujours. Dans toute science, il y a des no-

tions premières, communes et universelles, qui forment la base de la science, et qu'il faut admettre sur l'autorité du sens-commun et sur la foi de l'univers.

Il en est de même, de tous les arts de l'industrie, de tout ce qui est, en un mot, l'objet de l'activité du *moi* humain. Partout, toujours, on retrouve des notions premières, communes, fondamentales et sociales, dont le sens commun seul est l'arbitre, le père et le juge; et partout aussi l'activité du *moi* individuel, exerçant sa force sur ces notions communes; donc, l'ordre de foi, est d'une nécessité absolue.

§ III. Raison philosophique de l'ordre de foi, comme base de la raison humaine.

Il n'y a d'invariable, de nécessaire, d'absolu, que la raison infinie; parce que, elle seule, est la plénitude de la vérité. Tout ce qui n'est pas elle est fini, faillible par conséquent; donc, point de certitude absolue que dans la raison infinie. Cette raison infinie, est la pensée substantielle et personnelle de Dieu, son Verbe, raison éternelle, pleine, complète et absolue de Dieu même.

La raison humaine, n'est qu'un écoulement, qu'une participation de la raison divine; c'est elle, qui reflète dans l'univers, la lumière incréée, la raison suprême, absolue, immuable, infinie. Mais, la reproduit-elle, par l'innombrable variété des opinions ou des conceptions individuelles, ou par ce qu'il y a d'universel, de permanent et d'inaltérable dans ses croyances? Le bon sens dit à tous, que l'unité, que l'universalité, que la perpétuité, sont les caractères essentiels du vrai. C'est donc, par son

adhésion à la raison humaine, ou à ce qu'il y a d'inaltérable, de permanent dans ses croyances, que la raison de l'individu participe à la raison infinie.

De plus, il n'y a dans la conscience humaine, que deux notions radicalement distinctes; celle de l'infini, de l'absolu, du nécessaire; et celle du fini, du relatif, du contingent.

La certitude absolue, n'est pas, ne peut pas être, dans les opinions changeantes, variables des individus; donc, ou elle n'est nulle part, ou elle se trouve dans ce qu'il y a d'universellement, de perpétuellement, d'uniformément *un*, dans la conscience du genre humain.

§ IV. Point d'objections possibles contre l'ordre de foi, envisagé comme base de la raison humaine.

Ou l'ordre de foi engendre seul la certitude, ou c'est l'ordre de conception; ou la certitude n'est nulle part. Point de milieu assignable, entre cette triple supposition.

Si l'ordre de foi, ou ce qu'il y a de permanent dans la conscience humaine, peut être un principe d'erreur, nul moyen dès-lors, d'échapper au scepticisme; à moins que le privilège de l'infailibilité, que l'on refuse à la conscience humaine, considérée dans la loi de son immutabilité et de son universalité permanente, ne soit l'attribut exclusif de la raison particulière. Mais, ou le bon sens n'est qu'un mot, ou il est absurde d'accorder à la raison individuelle, l'infailibilité que l'on refuse à la conscience universelle; puisque la raison de l'individu ne se forme, ne vit, et ne se développe qu'à l'aide de cette raison.

Donc, si la foi universelle, ou la raison commune n'est

pas infaillible, n'est pas la base et la règle de toute raison; la raison individuelle non plus, n'est pas, ne sauroit être infaillible. Et alors le scepticisme devient la loi de l'univers.

Il faut admettre l'ordre de foi, comme base nécessaire de toute raison, ou se déclarer sceptique; mais le scepticisme est la maladie la plus profonde d'un être intelligent; c'est la folie de l'intelligence poussée à son dernier excès.

— Point donc d'objections possibles contre l'ordre de foi, envisagé comme base nécessaire de toute raison. En un mot : dire que la raison humaine manque de base, c'est être sceptique; soutenir que ce qu'il y a de permanent dans la conscience humaine, n'est pas la base de la raison, c'est être fou : accorder à la raison de l'homme seul, ce que l'on refuse à la raison de l'univers, c'est franchir la barrière même de la folie : donc, il n'est qu'une démente extrême, qui puisse contester cette proposition, savoir : qu'il n'y a point d'objections possibles, contre l'ordre de foi envisagé comme base de la raison.

#### § V. Caractères de l'ordre de foi.

L'ordre de foi, forme la substance de l'esprit humain. Comme la substance infinie, dont il n'est que la manifestation, il est immuable, absolu, permanent, universel.

Ainsi, tout ce qui est invariable, absolu, universel, dans la conscience humaine, forme l'ordre de foi. Tout ce qui varie, tout ce qui change, est de l'ordre de science, de conception, d'explication; de l'ordre contestable par conséquent. Les notions communes à chaque science, forment la partie invariable de cette science; et le travail de l'acti-

tivité individuelle *sur* ces notions et *par* ces notions en forme la partie variable.

Attribuer à l'ordre de foi, les caractères de l'ordre variable, c'est l'anéantir, et *vice versa*. Et la confusion des deux ordres, est la source de l'erreur. Toute erreur en effet, découle, ou de la négation propre à chaque ordre, ou de la prédominance tyrannique d'un ordre sur l'autre; ou de la rupture de leur harmonie nécessaire, pour les considérer dans une indépendance absolue. Ajoutons à ces réflexions, que l'ordre de foi, embrassant l'innombrable série des croyances humaines, dans ce qu'elles ont de permanent et d'immuable, il n'y a point de raison pour l'homme, s'il ne part de quelque point de ces croyances qui forment sa propre raison. Donc, la négation de l'ordre de foi, équivaut à la négation de toute vérité, ou au scepticisme absolu.

Les notions du fini et de l'infini, appartiennent à la conscience du genre humain. Depuis 60 siècles il ne vit que sur ces deux idées premières; il ne fait que les élaborer, dans le vaste domaine de l'intelligence; or, en niant l'ordre de foi, ces deux notions s'évanouissent radicalement. Donc, encore un coup; ou cet ordre est la base de la raison humaine, ou elle doit renoncer à jamais, à l'espérance de posséder certainement la vérité.

Il ne reste donc pour l'homme, hors de l'ordre de foi, qu'un abyme, que la nuit d'un doute infini.



## CHAPITRE IV.

### DU CRITERIUM DE LA VÉRITÉ, OU DU FONDAMENT DE LA CERTITUDE,

#### § I. Sa notion.

Chercher le *critérium* de la vérité, ou le fondement immuable de la certitude, c'est chercher une raison, qui, en aucun tems, en aucun lieu, ne puisse tromper l'être intelligent: c'est chercher, en un mot, une raison infail-  
lible. Cette raison souveraine, qui a sur toutes les intel-  
ligences finies, une autorité suprême, n'est autre, que la  
raison infinie; que la raison de l'être immuable, nécessaire  
et absolu.

Mais cette raison immuable de l'être infini, peut-elle se  
livrer toute entière, à une intelligence finie? évidem-  
ment non. Parce qu'étant dans l'être infini, l'expression  
de sa substance totale et complète; pour entrer toute en-  
tière, dans une intelligence créée, il faudroit à cette in-  
telligence, une capacité *infinie* de raison; chose absurde  
et impossible tout ensemble. Donc, nulle intelligence  
créée, ne possédera jamais la certitude absolue ou infinie;  
elle n'y participera que sous un mode de limitation. En  
outre, la raison éternelle, ne peut se rendre *participable* à  
une intelligence finie, qu'en se limitant, pour ainsi dire,  
elle-même; ou qu'en se livrant aux intelligences sous un  
mode de limitation conforme à leur nature. Le *verbe hu-*

*main*, est le mode de cette limitation, qui rend le verbe infini *participable* à l'humanité.

Mais si l'humanité ne participe à la raison infinie, que sous un mode nécessairement limité, comment peut-elle posséder la vérité absolue? comment peut-elle la transmettre aux intelligences qui vivent dans son sein? Comment chaque intelligence peut-elle être assurée qu'en participant à la raison de l'humanité, elle participe à la raison infinie, elle a dans la raison de l'humanité un *criterium* infaillible de vérité?

## § II.

Comment l'humanité, qui ne participe à la raison infinie que sous un mode de limitation, peut-elle posséder la vérité absolue?

Cette question est identiquement la même que celle-ci: comment l'Église catholique, collection nécessairement finie, d'être finis, qui ne participe, non plus, à la raison infinie, que sous un mode de limitation, peut-elle posséder la vérité absolue!

Quand nous ne comprendrions en aucune manière, la raison de ce fait, nous sommes forcés d'en admettre l'existence, sous peine de tomber, comme hommes et comme catholiques, dans un scepticisme absolu. Car, si le genre humain, pas plus que l'Église, et l'Église pas plus que le genre humain, ne possèdent la vérité absolue, quoi qu'ils n'y participent que sous un mode de limitation, il s'ensuit rigoureusement, que la raison infinie n'a aucun moyen de se communiquer aux intelligences; qu'elle ne peut en aucune manière, les rendre *certaines* de sa présence au milieu d'elles, ni de son action dans l'univers. Que les in-

telligences, en un mot, ne peuvent ni la connoître, ni se connoître certainement, infailliblement. Ici, sans doute, se retrouve un mystère profond, impénétrable; celui de la coexistence simultanée, de l'infini et du fini, de la réalisation extérieure du fini, et de son union avec l'infini, dont il n'est que la limitation. Pour résoudre ce double mystère, il faudroit pénétrer pleinement la nature interne de l'infini et du fini; c'est-à-dire, qu'il faudroit être doué d'une science infinie.

Essayons toutefois, de nous former quelque idée, du mode, par lequel, le genre humain, participe à la raison de l'être infini.

L'être infini se comprend pleinement, par sa pensée, par sa parole ou son Verbe, expression complète de sa substance. Le Verbe divin enveloppe et pénètre toute la nature de l'être infini; il est la raison infinie de son être, puisqu'il voit tout ce qui constitue radicalement l'être absolu, immuable, nécessaire, éternel; il est en un mot, la lumière qui éclaire toutes les profondeurs de l'être infini. *Forme éternelle de l'être*, il voit distinctement tous les degrés de limitation qu'il peut prendre, pour devenir la forme vivante et réelle; hors de l'être infini, de toutes les intelligences et de tous les mondes possibles. Or, la forme par laquelle il se communique à l'humanité, *c'est le verbe humain, dans ce qu'il a d'inaltérable, d'universel, de perpétuel, d'immuablement un.* Le verbe humain, ou la parole humaine, considérée dans son unité, dans son universalité, dans sa perpétuité sociale, ou dans les vérités qu'elle a conservées partout et toujours au milieu des formes innombrables des idiômes qui la manifestent, sans l'altérer jamais radicalement; voilà l'écho de la parole éternelle.

*Le verbe humain*, forme essentielle de l'humanité toute-entière, est le reflet du verbe infini. Ainsi, le genre humain participe, par la parole humaine, dans ce qu'elle a d'immuable; à cette parole substantiellement infinie, qui est la raison infinie et radicalement infailible de l'être absolu.

Et voilà comment, et par quoi, l'humanité possède la raison infinie. Cette parole humaine, en s'*individualisant* dans chaque homme, ne sauroit être, en tant qu'individuelle, un *criterium* de vérité, ou une manifestation certaine de la raison infinie; car, bien qu'elle ne soit, en s'*individualisant*, qu'un reflet de cette raison infinie, qui descendant des hauteurs de l'éternité, parvient jusqu'à lui, en passant par les degrés divers du monde des intelligences; comme elle est soumise à l'activité individuelle de son être, s'il ne lui est pas donné de l'anéantir, il peut en obscurcir la lumière, en dépraver, en troubler les rapports. D'où il résulte, que manquant pour lui, quand il s'isole de la parole universelle, de ce caractère d'unité et de permanence, *qui est la forme humaine de la raison infinie*, il ne peut jamais dans cet état d'isolement, savoir, s'il participe à la certitude définitive, ou à la raison infailible, infinie.

De deux choses l'une; ou l'humanité, en participant, par la parole universelle permanente et immuable, à la raison du Verbe infini possède la certitude, la vérité définitive, infailible en un mot, ou elle ne possède que l'erreur.

Dans le premier cas, le fondement de la certitude, est pour chaque raison particulière, dans la raison de l'humanité; et dans le second, les intelligences sont condam-

nées à errer éternellement, dans le vide ténébreux du doute absolu. Car, si la voix de l'univers, dans ce qu'elle a d'immuable, d'inaltérable, et d'uniformément un, n'est cependant que l'immuable écho de l'erreur, quel moyen reste-t-il à la raison de l'individu, pour échapper à la nuit d'un scepticisme inévitable? donc la base, le fondement de la certitude, se trouve, dans le verbe humain considéré dans ce qui le constitue la forme inaltérable de l'humanité.

§ III.

Comment chaque intelligence, peut-elle être *infailliblement certaine*, qu'en participant à la raison du genre humain, elle participe à la raison infinie?

Comment chaque fidèle, dans l'église catholique, *peut-il être infailliblement sûr*, qu'en participant à la raison, ou à l'enseignement de l'Église, il participe à la raison ou à la certitude absolue? Ces deux questions sont identiques.

Le genre humain, organe fini, de la raison infinie, la reflète dans l'univers, par l'unité, la perpétuité, et l'universalité de son témoignage et de ses croyances; comme l'Église catholique, organe fini en soi, du Verbe fait-chair, manifeste infailliblement, les oracles de la sagesse éternelle, par l'unité, l'uniformité, et la perpétuité de sa foi, et de son enseignement.

Si l'homme, en tant qu'homme, ne peut être certain de la vérité absolue, en *s'unifiant* avec la raison de l'humanité; le fidèle, ne sauroit non plus, être certain de la vérité catholique, en *s'unifiant* aux croyances, et au témoignage de l'Église.

Ainsi, de quelque manière que naisse la certitude absolue, dans l'individu comme dans le fidèle; l'un et l'autre sont certains de posséder la vérité.

Toute la question est de savoir, si l'homme peut se mettre en communication directe, avec la raison du genre humain, et s'il peut s'assurer certainement, qu'il participe aux croyances universelles, immuables et uniformes de l'humanité.

Que l'homme puisse se mettre en communication directe avec le *verbe humain*, dans ce qu'il a de fondamental, d'immuable et de permanent; cela s'établit par un fait incontestable, savoir: qu'il n'y a pas un seul homme, dans l'univers, qui ne possède, à un degré quelconque, au moins suffisant à la conservation et au développement de son être, les élémens primitifs de la raison de l'humanité. Chez tous les peuples, chez tous absolument, on retrouve une même conscience, une législation morale, fondamentalement la même, et des croyances que les passions ont *diminuées*, mais qui, malgré les altérations qu'elles ont subies, n'en demeurent pas moins essentiellement les mêmes.

L'homme peut-il s'assurer infailliblement, qu'il participe aux croyances immuables de l'humanité?

De la même manière que le fidèle peut s'assurer infailliblement, qu'il participe aux croyances immuables du catholicisme. En se soumettant, avec une foi entière, à l'autorité du sens-commun, comme le simple fidèle se soumet avec une foi entière, à l'autorité de l'Église.

Demander si l'homme peut s'assurer infailliblement, s'il participe aux croyances immuables de l'humanité, c'est comme si l'on demandoit, s'il peut s'assurer infailliblement, de l'existence du genre humain. — La question ainsi

posée, se résout invinciblement par un fait palpable. Il n'est pas plus difficile à l'individu de s'assurer certainement, des croyances universelles, perpétuelles, et uniformes du genre humain, que de l'existence même du genre humain.

Mais, n'est-ce pas par sa *seule raison*, que l'individu s'assure de l'existence du genre humain, comme de ses croyances? Pas plus que le simple fidèle, ne s'assure par sa *seule raison*, de l'existence et des croyances de l'église catholique.

Ici, deux choses se confondent trop souvent dans l'esprit, et deviennent la source de ce sophisme cartésien: l'ordre passif ou l'ordre des croyances, l'ordre de foi en un mot; et l'ordre d'activité individuelle. L'homme connoît le sens-commun, par voie d'autorité, par voie d'enseignement ou de tradition; comme le fidèle connoît l'église, les croyances de l'église, par voie d'autorité et de témoignage. L'homme individuel, comme le simple fidèle, trouvant dans son *moi* passif, les notions du sens-commun, et les croyances catholiques; exerce sur ces notions et sur ces croyances, l'activité de son *moi*; mais il n'en est pas juge; puisque ces notions générales et catholiques, sont la matière et l'élément nécessaire de son activité même; le *moi* actif agit, opère, avec, sur et par ces notions; mais jamais sans elles; ces notions communes, fécondent son être, éternellement stérile sans elles. Et du moment, où l'être raisonnable, ne voudroit chercher qu'en soi, le principe et la règle de son activité personnelle; dépouillé soudain, du moyen de toute opération intellectuelle, il rentreroit dans un vide absolu.

Loin donc, que la raison de l'individu considérée dans ses rapports avec le sens commun, trouve en soi le *critérium* de la certitude, elle ne peut s'isoler un instant de l'autorité du genre humain, qu'en renonçant à la vie de l'intelligence, qu'en se rendant coupable d'un suicide moral.

Qui ne voit d'ailleurs, qu'en admettant l'hypothèse absurde, que c'est par sa seule raison que l'individu connoît la raison générale, il faut de deux choses l'une : ou que sa raison individuelle soit la base immuable du vrai, qu'elle soit infaillible par conséquent; ou qu'il n'y ait aucun moyen donné à l'homme, pour parvenir certainement à la vérité; puisque n'étant doué que d'une faculté limitée ou faillible de connoître, jamais sa seule raison, ne sauroit engendrer par ses seules forces, une certitude définitive ou absolue. Ainsi les défenseurs de la raison individuelle, ont à choisir entre l'absurdité, ou le doute complet. Il faut de toute nécessité, qu'ils proclament la raison de l'individu *infaillible*; ou qu'ils déclarent, que la vérité est à jamais dérobée à nos investigations.

Admettez au contraire, que l'humanité reflète dans ses croyances universelles et permanentes, la vérité infinie; qu'en elle seule par conséquent, se trouve le *critérium* définitif de la vérité ou le plus haut degré de certitude, où il soit donné à l'homme de parvenir ici-bas; dès lors, la raison individuelle a une base inébranlable de certitude, une règle infaillible du vrai.

Les partisans de l'infailibilité individuelle de la raison, objectent 1° que le genre humain a erré plusieurs fois; qu'il a cru long-temps, que le soleil tournoit autour de la terre; qu'il a refusé de croire aux Antipodes. 2° Que



le polythéisme a regné universellement. Ces objections tendroient à établir que la raison générale a varié, qu'elle n'est pas infaillible par conséquent; ou en d'autres termes, que l'*universalité*, n'est pas un des caractères immuables du vrai. Or, admettez cette supposition, et vous voilà conduit nécessairement au scepticisme; car, si la raison générale est faillible; à plus forte raison la raison particulière, qui ne se forme, qui ne se développe, qui ne vit, que *dans* elle et *par* elle. Ces objections, du reste, ne sont que des sophismes.

Le mouvement du soleil autour de la terre, renferme évidemment deux choses : le phénomène, et l'explication du phénomène. Le mouvement *apparent* du soleil autour de la terre, voilà ce qui repose sur l'attestation du genre humain, voilà ce qui est énoncé dans toutes les langues. L'explication du phénomène est de l'ordre de conception, de l'ordre contestable, par conséquent. Aussi, Copernic n'a fait qu'un système, dont rien ne démontre absolument, infailliblement la vérité; tandis que le mouvement *apparent* du soleil autour de la terre, est infailliblement vrai, parceque l'univers l'affirme. La question des Antipodes n'est non plus, qu'un fait, long temps ignoré du genre humain, et dont l'existence attestée par le témoignage universel, est maintenant incontestable.

Reste l'objection du polythéisme.

Le polythéisme est la croyance de la pluralité des dieux. Pour que cette objection en soit une, il faut qu'elle établisse deux choses :

1° Que le polythéisme, ne se lie *radicalement* à aucune vérité. 2° qu'il a été universel.

Observons d'abord, que nul peuple dans l'univers, n'a

jamais imaginé, qu'il existât plusieurs dieux, *éternels, infinis, tout-puissans*. Le polythéisme n'a été évidemment, que l'altération des croyances catholiques, sur l'existence des anges bons et mauvais, et des hommes justes et saints, appelés souvent dans l'écriture même, *des dieux*. L'idolâtrie étoit un adultère, une superstition sacrilège, la profanation coupable du culte et de l'adoration qui ne sont dus qu'au Dieu suprême, éternel, infini. Les dieux célestes, terrestres et infernaux des païens, étoient soumis au Dieu immortel; dont le nom, pas plus que la croyance, n'ont cessé un seul moment d'être reconnus dans l'univers.

Au fond du polythéisme, nous retrouvons des croyances traditionnelles plus ou moins altérées par la raison individuelle et par les passions nationales. *Diminutæ sunt veritates à filiis hominum* : Un Dieu suprême, toujours éternel, immuable, infini, toujours un; et des myriades d'esprits particuliers, auxquels les nations païennes rendirent des cultes sacrilèges, aussi variés, aussi divers et aussi mobiles, que les passions qui les avoient asservies. L'universalité de ces superstitions idolâtriques, n'altéra pas plus l'unité fondamentale, et l'universalité perpétuelle des croyances du genre humain; que l'universalité des crimes divers, n'altère fondamentalement la loi morale, dont ils sont la violation.

En outre, chaque peuple, chaque famille, avoit chez les nations païennes, des superstitions diverses, changeantes; comme chez les protestans chaque peuple, chaque famille, a ses idées religieuses aussi fugitives, aussi variées, que la raison qui les enfante aujourd'hui, pour les abandonner demain. Donc, point d'universalité réelle, point de symbole

identique et universel, sur la même erreur; pas un Dieu particulier des païens, universellement reconnu pour tel, au même titre; avec le même *brevet de divinité*; donc, point d'universalité proprement dite : donc, point d'objection contre le fondement de la certitude.

Ajoutons, que les croyances catholiques, sont demeurées au fond de toutes les perturbations intellectuelles et morales, que nous apercevons dans l'univers ; comme la parole demeure immuablement la même, quoique l'activité du *moi* individuel, en fasse perpétuellement, un instrument d'erreur et de crime, *adulterantes verbum*.

La sainteté et la justice infinies, ont subi une altération profonde dans l'esprit des nations idolâtres, aussi bien que la vérité, que la beauté infinies; mais la justice et la sainteté infinies, n'ont pas plus péri complètement, au sein du paganisme, que la vérité, que la beauté, n'ont péri *complètement* dans les systèmes philosophiques, et dans les arts de ces nations corrompues.

Le vrai Dieu, le vrai culte, les véritables croyances, se retrouvent au fond des superstitions idolâtriques, comme la vérité, et comme le beau littéraire, se retrouvent au fond des spéculations philosophiques et des créations païennes sur le *vrai* et sur le *beau*.: donc, il est impossible de trouver, dans la durée du paganisme, une objection réelle, contre le *criterium* de certitude que nous avons établi invinciblement.

On dit cependant; la doctrine du sens commun est nouvelle, donc elle est fausse. »

On dit cela, mais on dit une sottise. Car, en quoi con-

siste fondamentalement notre doctrine ? Elle consiste à dire :

1° Que la raison du genre humain est infaillible.

2° Que la raison de l'individu est faillible.

Or, ces deux propositions sont de tous les temps, et de tous les lieux ; donc, notre doctrine n'est ni plus ni moins nouvelle, que le genre humain lui-même, dont on ne peut contester l'infailibilité, sans se déclarer fou ou sceptique.

---

## QUATRIÈME PARTIE.

ORDRE DE FOI OU RÉSUMÉ DES CROYANCES FONDAMENTALES DE  
L'HUMANITÉ, SUR DIEU ET SUR L'UNIVERS.

### CHAPITRE PREMIER.

#### DE DIEU.

##### § I. De l'Être (1).

Le plus ancien des livres, définit Dieu, par ces paroles étonnantes de pompe, de sublimité et de grandeur : *je suis celui qui suis*. Celui qui est m'a envoyé vers vous (2).

L'idée de l'être universel et absolu, est au fond de toutes les langues : toutes les langues nomment *l'être* ; tous les mots, de toutes les langues parlées depuis l'origine des

(1) Nous n'étalerons point un luxe d'érudition usurpée, en entassant une multitude de notes au bas de chaque page de la partie traditionnelle de cet ouvrage. Nous avons puisé nos citations dans les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> vol. de l'Essai sur l'indifférence ; à peu d'exceptions près. Nous aurons soin cependant, de reproduire quelques-uns des passages de nos livres saints, qui établissent les vérités de la tradition universelle.

(2) Ego sum qui sum. *Exod.* 3. 4.

Ego sum, Ego sum ipse. *Isaïe* 43. 10. 11.

tems, répètent sans repos et sans fin, le nom de *l'être* absolu, de celui qui *est*, de l'être par excellence.

Le livre des Védas, définit Dieu comme Moïse: « Bram, » disent les Védas, est *l'être par excellence*, l'être *absolu*, *éternel*. »

L'idée de *l'être* absolu, infini, est le fond de la philosophie indienne comme nous l'avons vu.

Les livres *King* qui contiennent la religion de la Chine, disent de l'être suprême, qu'il est *tsée-yeou*; *l'être existant* par lui-même : *tou-yeou*, *l'être tout être*.

On lit dans le *tao-te-King*, composé par *Lao-tse*, 600 ans avant Jésus-Christ:

« Avant le chaos qui a précédé la naissance du ciel et de la terre, *un seul être existoit*, immense et silencieux, immuable et toujours agissant, sans jamais s'altérer. »

Thalès définit l'être absolu : « ce qui n'a ni commencement ni fin. »

Platon le définit comme le législateur des Hébreux, voici ses paroles : « On ne peut dire de l'éternelle essence, elle a été, elle sera; elle *est*, voilà son nom. »

On lisoit dans le temple de Saïs, cette inscription étonnante: « Je suis tout ce qui a été, ce qui est, et ce qui sera; nul mortel ne soulèvera jamais mon voile. »

A l'entrée du temple de Delphes, on lisoit aussi ce mot : « *tu es*. »

En général les anciens appelèrent Dieu το ον, *ipsum esse*, celui qui est, *l'être* absolu en un mot.

## § II. Unité de Dieu, ses autres attributs.

« Je crois en Dieu , le père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre. » Voilà le 1<sup>er</sup> article du symbole de toutes les nations.

L'existence d'un Dieu, cause suprême, principe et fin de toutes choses, a été crue et enseignée, si clairement et si constamment par l'antiquité toute entière; tous les peuples la proclament avec une si parfaite unanimité, qu'il semble impossible de ne pas reconnoître, dans cet accord, la voix même de la nature. Ainsi parle le docte Huet (1).

Nous avons cité les Védas, sur la nature de l'être absolu; écoutons encore ce livre, qui, avec ses commentaires, forme les livres sacrés de l'Inde (2).

« Dieu, cet être unique, n'a aucune connexion avec la matière, il se connoît lui seul. Ce Dieu est si grand, qu'on ne sauroit s'en former une juste idée, il est appelé l'ineffable, l'infini, l'incompréhensible. »

L'unité de Dieu se retrouve dans tout l'Orient. Les Tibétains reconnoissent un Dieu suprême et unique. « Dieu existant par lui-même a tout créé. »

Que l'unité de Dieu soit clairement établie, dans l'ancien et le nouveau Testament, personne ne songera même à le contester; et il seroit superflu de citer les innombrables passages, qui proclament l'unité de l'être infini (3).

Les Chinois adorent l'Être suprême, sous les noms de

(1) *Ælnetanæ questiones*.... Lib. 2. et cap. I. p. 97.

(2) Voyez les *Recherches asiatiques*. Tom. VIII.

(3) La Genèse s'ouvre par ces paroles sublimes: *In principio creavit Deus cælum et terram.*

*Chang-ty*, de *Hoang-tien*, de *Kien* et de *Tien*... qui veulent dire le ciel, ou le maître du ciel. « *Tou-yeou*, l'être » tout être *est un*, simple, immuable, bon, miséricordieux, » puissant, juste et sage; il a tout fait, il a soin de tout, » il punit et récompense tout. »

*Tao* est la raison primordiale, l'intelligence qui a créé le monde. (1)

« La raison primordiale peut être exprimée par des paroles... On peut lui donner un nom, mais elle est ineffable. »

L'unité de Dieu et la croyance de ses autres attributs, sont clairement exprimées dans les livres des Perses...

« Selon Zoroastre, Dieu existoit de toute éternité, et » étoit comme l'infini du temps et de l'espace. » (2)

Les Perses admettoient un Dieu supérieur à Ormazd et à Arimane; ce Dieu est l'éternel, le grand Dieu. (3)

« Selon les Égyptiens, dit Jamblique, le premier des » dieux a existé seul, avant tous les êtres. Il est la source » de toute intelligence et de tout intelligible; il est le premier principe, se suffisant à soi-même; Incompréhensible, » le père de toutes les essences. »

Les philosophes, les législateurs, les historiens, les poètes grecs, ont tous reconnu un Dieu suprême, infini, père des hommes et des dieux. Thalès admettoit un être éternel; Anaximandre son disciple, regardoit l'infini comme le principe de toutes choses. Anaxagoras reconnoît un premier principe nettement distinct de la matière.

(1) Lettres édifiantes, Tom. 21, p. 179.

(2) Zend-a-Vesta. P. 370, éd. de Paris.

(3) Ο μεγιστος θεος. *Xenoph. Cyr. lib. I.*



Pythagore enseignoit l'unité de Dieu. La suprême *monade*, la *monade* infinie, source de tous les êtres, est célèbre dans la philosophie pythagoricienne.

Héraclite reconnoît une raison infinie, à laquelle participent toutes les intelligences créées.

Empédocle admit un principe actif, principe éternel, l'éternelle *monade*.

Xénophane, fondateur de l'école d'Élée, essaya de prouver l'unité de Dieu par ce raisonnement : « Dieu est le » plus parfait et le meilleur, donc il est *un*. »

Parménide son disciple, croyoit à l'unité absolue de l'être infini.

Zénon reconnut un Dieu, dans l'unité absolue, il nia l'existence des dieux de la fable.

Socrate, n'est que l'écho de la tradition primitive sur l'unité de Dieu, et sur ses autres attributs, de puissance, de sagesse, de bonté, etc... Ce sage fut moins un philosophe spéculatif, qu'un ami de l'humanité. Il fit tous ses efforts pour ramener ses concitoyens à la crainte de Dieu, à la pratique de la vertu, et on sait qu'il mourut victime de sa foi à l'unité de Dieu, et à l'immortalité de l'âme.

Nous avons rappelé la magnifique définition de l'être infini, donnée par Platon, le plus grand des philosophes grecs.

Dieu existe *par lui même*, selon ce philosophe... on trouve souvent dans les lettres de Platon cette locution singulière : *Dieu aidant, si Dieu le veut*. Mes lettres *sérieuses*, écrivoit Platon à Denys de Syracuse, commencent par ce mot : *Dieu* ; et les autres, par ceux-ci : *les dieux*.

Aristote n'a pas moins fidèlement recueilli la tradition antique sur la divinité.

« Incorporel, indivisible, immuable; Dieu possède en lui-même une vie et une éternité perpétuelles; on lui donne » différens noms quoiqu'il soit un... il est de l'*éternité* à » l'*éternité*, » Dieu dit *Secundus*, est le bien existant par lui-même... un esprit immortel qui pénètre tout.

« Cicéron représente l'être absolu, comme la raison » souveraine... comment le concevoir, dit-il, si on ne le » conçoit éternel, comme une pure intelligence qui connoît » tout, et qui meut tout (1) ? »

Dieu, selon Plin, est l'être infini, père de tous les êtres (2).

La secte des Stoïciens, reconnoît un Dieu unique, qui gouverne tout par sa providence. Dieu est *intelligence*, *science*, *ordre*, *raison* (3).

Tous les philosophes de l'école Gréco-Orientale, ont également admis un Dieu unique, cause et fin de toutes choses... c'est la doctrine de Porphyre, de Proclus, de Jamblique... Celse l'appelle *le grand Dieu*.

Selon Maxime, de Tyr; « partout, les hommes confessent qu'il y a un Dieu, le père et le Roi de toutes choses... » Et plusieurs dieux, qui sont les fils du Dieu suprême... » La créance des dieux, et principalement, de celui qui » préside à toutes choses, est commune à tout le genre » humain. »

L'unité de Dieu, pendant le règne du paganisme, ne

(1) De legibus.... lib. I. Passim.

(2) Deum summum, illud quidquid est summum. *Hist. nat.* lib. 2. cap. 5.

(3) Manuel d'Epictète. Lib. II. p. 113.

fut pas seulement reconnue par les écoles de philosophie; elle étoit célébrée dans les fêtes publiques. La mémoire s'en conserva dans les poètes, qui furent à la fois, les moralistes et les théologiens de l'antiquité profane; et que tout le monde lisoit.

Les vers d'Orphée, sont des hymnes remplis des louanges de l'Être éternel... Ce poète, proclama l'unité de Dieu, qu'il définit presque dans les même termes que S. Jean (1). « Zeus, le premier et le dernier, le commencement et le milieu... De qui toutes choses tirent leur origine (2). »

Les poèmes homériques, sont pleins, comme les vers Orphiques, de la croyance d'un Dieu suprême, d'un Dieu *un*. Homère célèbre « Un Dieu très-grand, très-glorieux, très-sage, père des hommes et des dieux; » qui le reconnoissent pour leur souverain, et qui le prient... Ses décrets sont irrévocables, il les cache aux dieux mêmes. »

Hésiode, proclame le Dieu suprême, père des dieux et des hommes, et le plus grand des dieux. Selon Pindare, les dieux et les hommes ont une même origine. « Honore premièrement Dieu, dit Phocylide, et ensuite tes parens. »

Démosthènes distingue le Dieu suprême des autres dieux. Eschyle, Sophocle, Euripide, rappellent sans cesse un Dieu infiniment élevé au-dessus des dieux, père très-parfait, tout-puissant.

(1) Aristote cite ce passage si remarquable; il le cite, comme étant tiré des hymnes d'Orphée.

(2) Ego sum α et ω Principium et finis. apoc. i. 8.

« Il y a dans le ciel un grand Dieu, dit Spohocle, qui voit tout, et qui gouverne tout. »

« Dans la vérité, dit ailleurs le même poète, il n'y a qu'un Dieu, qui a fait le ciel, la terre et la mer azurée. »

Le docte Huet, cite un grand nombre de passages, où les anciens enseignent, que Dieu est incorporel, immatériel, parfait, très-beau, infini, immense, éternel, immortel, un, ineffable, inconnu, etc...

On voit dans les poètes latins, comme dans les poètes grecs, un Dieu unique, père des dieux et des hommes; éternel, tout-puissant, qui a créé le monde, et qui le gouverne (1). Quel romain pouvoit ignorer ce Dieu très-bon et très-grand, dont le nom étoit écrit sur tant de monumens? Les ouvrages des anciens, parlent sans cesse de Dieu, d'une manière absolue. « Ce que Dieu a résolu de faire, l'homme ne peut l'empêcher, dit Hérodote. »

« Vous ne devez point quitter la vie sans l'ordre de celui qui vous l'a donnée; de peur de paroître abandonner le poste que Dieu vous a assigné, dit Cicéron. Qu'est-ce que la nature, si ce n'est Dieu, reprend Sénèque? » Ainsi, rien de plus immuable, de plus constant, de plus universel que la foi d'un seul Dieu, père de l'univers. Il faut nier le genre humain lui-même, ou confesser que telle a été partout et toujours sa croyance.

Quant aux peuples, que les Grecs et les Romains appe-

(1) Ab Jove principium.... Jovis omnia plena. *Virg.* Ecl. 3. v. 60.  
Divûm Pater atque hominûm rex.

Coelû tonantem, credidimus Jovem regnare. *Hora.* od... lib. 3.  
Nil majus generatur ipso. *Id.*

loient barbares; nous savons, par le témoignage de Platon, de Cicéron, de Plutarque, qu'ils croyoient tous à l'existence de la divinité.

» Qui ne loueroit, dit OÉlien, la sagesse des barbares ;  
 » aucun d'eux, ne tomba jamais dans l'athéisme.

Les Gaulois adoroient le souverain être, sous le nom d'*Hésus*, mot, qui dans leur langue, comme *hæsar* en langue étrusque, signifie *Dieu*...

*Theut*, étoit le nom du Dieu suprême chez les peuples Celtes (1).

Les Gaulois et les Germains, au rapport de Tacite, reconnoissoient un Dieu suprême, *regnator omnium deus* (2). Ils lui rendoient un culte au fond des forêts; et lui donnoient le nom de père.

Les anciens Bretons adoroient le créateur de l'univers sous le nom de HU.

Nous pourrions entasser des milliers de témoignages, qui prouvent clairement, qu'en aucun tems, qu'en aucun lieu, la foi d'un Dieu tout-puissant, créateur et conservateur de l'univers, ne cessa de vibrer dans la conscience du genre humain; mais quand, ranimant la poussière de toutes les générations éteintes, nous les appellerions en témoignage, en serions-nous plus assurés? L'unité de Dieu, ses attributs d'infinité, d'immensité, d'omniprésence, de toute puissance, etc... s'établissent donc invinciblement par l'imposante autorité des traditions du genre humain.

(1) Jehovah, Jovis, Zeus, Theos, Tao, Theutatès, Deus, etc, etc. L'analogie de tous ces noms est frappante.

(2) Tacit. *de Mor. German.*

§ III. Pluralité des personnes divines. *Trinité.*

L'unité de l'être infini a été reconnue universellement et toujours. Pour nier ce fait, il faut nier l'existence du genre humain lui-même. Ainsi, la foi d'un être un, immense, infini, tout-puissant; tel est, avons-nous dit, le premier article du symbole de l'univers. Un être infini, une substance une, de *l'unité* la plus absolue, voilà ce que l'on retrouve au fond de la conscience humaine, et ce que proclame la parole de tous les siècles. Un être infini, et des propriétés inhérentes à l'être infini; c'est là ce que croit, ce qu'a toujours cru le genre humain. L'Eglise catholique, dont le symbole n'est que le symbole universel, *dans sa forme complète et définitive*, croit que dans l'unité indivisible de la substance infinie, existent trois personnes divines, réellement distinctes, et personnellement réalisées; elle croit que ces trois propriétés personnellement subsistantes dans l'être infini, sont : le père ou la puissance, le fils ou l'intelligence, l'esprit ou l'amour. *Unité* de l'être, *trinité* de personnes; *unité* dans la *trinité*, et *trinité* dans l'*unité*; tel est le dogme fondamental du catholicisme.

Nous ne présenterons pas ici, les preuves *théologiques* de cette croyance de l'Eglise : il faudroit citer mille passages des livres saints; faire entendre la voix de la tradition toute entière; celle des sacrés conciles, et des pontifes romains, à qui a été confiée la garde du dépôt immortel de la foi. Nous établirons seulement, que la foi du dogme de la trinité, ou de la *triade divine*, loin de répugner à la conscience du genre humain, trouve dans le témoignage universel lui-même, les plus étonnantes sympathies.

Le peu que nous connoissons de la littérature indienne, nous présente un spiritualisme colossal, et des idées étonnantes sur l'être infini. L'Inde reconnoît un Dieu suprême, l'être infini, l'être par excellence; *Brama* est son nom. Comme créateur l'être primordial des Indous, est *Brama*; comme conservateur il s'appelle *Wichnou*; comme destructeur et rénovateur des formes du monde sensible, il se nomme *Sira* ou *Siva*... Qui a pu conserver dans l'Inde, ces notions étonnantes, si ce n'est la tradition primitive? L'Inde admet une *triade* en Dieu, une *triade* dans le monde créé à l'image de Dieu, et une *triade* dans l'homme abrégé de l'univers; la *triade*, ou la *trinité*, en tout et partout.

Une connoissance plus complète de la littérature sanskrite, nous apportera, sans aucun doute, de plus abondantes lumières, sur les croyances fondamentales de l'Inde, véritable foyer de l'activité philosophique.

Dans le mémoire sur la vie et les opinions de Lao-Tsé, publié par M. Abel Rémusat, on trouve des passages frappans des croyances chinoises sur Dieu, et notamment sur le dogme de la trinité.

« Avant le chaos, dit Lao-Tsé, un être seul existoit... » j'ignore son nom, mais je le désigne par le mot de *raison*... On peut donner un nom à la raison primordiale; sans *nom*, c'est le principe du *ciel* et de la terre. Avec *un nom*, c'est la mère de l'univers... » Cette raison revêtue d'un nom, ne ressemble pas mal, à la parole, au Verbe, par lequel tout a été créé.

« La raison, continue Lao-Tsé, a produit *un*, *un* a produit *deux*, *deux* a produit *trois*, *trois* a produit toutes choses... Celui que vous regardez, et que vous ne voyez

» passe nomme I, celui que vous écoutez et que vous n'entendez pas se nomme HI. Celui que votre main cherche et qu'elle ne peut pas saisir se nomme WEI. Ce sont *trois* êtres, qu'on ne peut comprendre, et qui confondus, n'en font qu'un. Celui qui est au-dessus n'est pas plus brillant, celui qui est au-dessous n'est pas plus obscur. »

M. Rémusat remarque que ces trois signes : I, HI, WEI, sont étrangers à la langue chinoise, et il prouve que le nom I, HI, WEI, est identiquement le même que celui de *Jehovah*.

La trinité paroît n'avoir pas été inconnue aux habitans du Tibet. *Tres unum in essentiâ; vulgatissimum est Tibetanorum effatum* (1).

Le Zend-a-Vesta, parle d'un être infini, principe de tous les êtres, qui n'existe qu'en lui.... Son nom est le tems sans bornes, ou l'éternel. De ce premier être, sont sortis, en vertu de la parole créatrice, deux êtres originairement bons : Ormuzd et Arimane. D'après les livres Zends, Sozios, issu d'une vierge, délivrera les hommes de la tyrannie d'Arimane, chef du mal; et il jugera les hommes du haut de l'empyrée (2).

L'ancienne Égypte, croyoit à l'existence d'un premier être, dont la parole a créé l'univers... Elle paroît avoir reconnu deux principes : le premier actif, et parfait; le second passif et imparfait.

Dieu, selon Pythagore, est représenté par l'unité, *mônas*, qui est elle-même son principe; et tous les êtres dé-

(1) Alphabet tibétain. Tom. I. Préf. p. 28.

(2) Mithras, est triple. On retrouve dans ce triple Mithras, des vestiges de la trinité de Platon et de la nôtre. Cette remarque est de Diderot.



coulent de l'éternelle *monade*. L'éternelle *monade* produit la *dyade* et la *triade*... La *triade* comprend le commencement, le milieu et la fin de toutes choses.

Platon a reconnu en Dieu une sorte de trinité. Selon ce philosophe, il y a trinité dans le monde comme en Dieu.

Le logos, le verbe de Platon, correspond dans son système métaphysique, au Verbe infini, image vivante et personnelle de la substance infinie.

» Le tems, dit Platon, qui embrasse le passé, le présent, l'avenir, n'est qu'une image mobile de l'infini, ou de l'éternité. » Platon, au rapport d'Origène, parle ainsi de la trinité (dans son épître à Hermès et à Corisque).

« Vous priez le Dieu de l'univers, l'auteur de tout ce qui est et de tout ce qui sera. Vous priez son père et son Seigneur, que nous connoissons tous clairement, autant qu'il est possible aux hommes, si nous nous adonnons à la véritable philosophie ».

« Le père, dit encore Platon, embrasse tout ce qui existe; le fils est borné aux seuls êtres intelligens, et l'esprit aux seuls élus. »

Dieu est lumière, intelligence et force, dit *Secundus*.

La philosophie *néo-platonicienne* ou *alexandrine*, admet une triade en Dieu, Écoutons Plotin, Porphyre, Jamblique. « L'un est la racine de toutes choses : l'un est Dieu; l'intelligence est l'unité dérivée; l'intelligence est la *dualité*, c'est Dieu à son second degré. En un mot, l'un en se contemplant, produit l'intelligence : l'intelligence, en se contemplant, produit la pensée; la pensée, en se contemplant, produit le monde : et le monde, la pensée, l'intelligence et l'unité; tout cela est éter-

» nel. » Que signifie cet adage latin : *Numero Deus impar gaudet* ?

Le nombre trois est mystérieux chez tous les peuples. *Trois fois grand, trois fois saint* ; ces locutions sont communes à toutes les langues. *Ter sanctus, termagnus*, etc. Le positif, le comparatif, le superlatif, sont les trois degrés de comparaison, et cette terminologie est universelle. La trinité est au fond de toutes les langues : *Je, tu, il; nous, vous, eux*. Le nombre trois, mesure le tems, *passé, présent, futur* ; il mesure aussi l'espace : *hauteur, largeur, profondeur. Commencement, milieu et fin* ; cette catégorie embrasse tout être, comme toute action. *Cause, moyen, effet* ; cette catégorie mesure toute opération intellectuelle, *sociale, littéraire, industrielle*, etc. Le père, la mère, l'enfant, constituent l'*unité sociale*. Il y a *unité et trinité* dans la famille. Voilà des faits incontestables, qui joints aux croyances de l'univers, et à la foi de l'Église sur la trinité, établissent invinciblement, que le dogme de l'unité dans la trinité et de la trinité dans l'unité, loin de répugner à la raison générale, est au contraire, un autre article du symbole universel.

## CHAPITRE II.

### DE LA CRÉATION DE L'UNIVERS.

La création de l'univers par la puissance de l'être infini, est un article du symbole de l'humanité, et tous les siècles redisent ces paroles, qui ouvrent le livre des révélations ; *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre*. Que retrouvons-nous en effet, dans l'histoire du genre

humain ? Deux choses clairement distinctes , savoir :  
1° le fait universel, permanent, et inaltérable, de la croyance de la création de l'univers, par l'être infini ;  
2° une foule de systèmes, enfantés par les écoles philosophiques, pour expliquer l'acte immense de la création ; d'innombrables spéculations scientifiques ou philosophiques, pour comprendre comment, le fini est sorti de l'infini ; le relatif de l'absolu ; le multiple de l'unité ; c'est-à-dire, que nous apercevons distinctement, *l'ordre de foi*, conservant, impérissable dans la conscience humaine, la croyance de la création de l'univers ; et *l'ordre scientifique*, essayant d'expliquer, avec plus ou moins de succès, la réalisation des choses. D'un côté en un mot, l'ordre immuable des *croyances* ; et de l'autre, l'ordre variable des conceptions individuelles.

Remarquons , 1° que ces innombrables spéculations philosophiques, supposent le fait qu'elles cherchent à expliquer ; comme le multiple suppose l'unité, le relatif l'absolu, le variable, l'invariable. 2° Que toutes ces spéculations philosophiques, pour expliquer la réalisation des choses, se résolvent nécessairement, dans le panthéisme, ou dans le scepticisme ; d'où il résulte qu'il faut admettre le fait social, le fait immense de la création de l'univers, cru et attesté par le genre humain, ou se déclarer panthéiste ou sceptique ; car il est de fait, que le scepticisme ou le panthéisme, avec leurs innombrables métamorphoses, se retrouvent au fond de tous les systèmes des écoles de philosophie individuelle, qui ont essayé jusqu'à ce jour, d'expliquer la création de l'univers. Parcourons maintenant, les monumens de la tradition

universelle, qui proclament cet article du symbole des intelligences : « Dieu a créé l'univers ».

Que la création de l'univers, par la puissance de l'être infini, soit consignée dans la *Bible*, personne n'en doute. Près de quarante siècles, lisent avec transport, ces pages immortelles, où le législateur des Hébreux, peint, plutôt qu'il ne raconte, avec tant de magnificence et tant de sublimité, l'acte immense de la création.

« *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre....* »

« *Que la lumière soit, et la lumière fut... Il fit le soleil, la lune... et les étoiles* (1). »

Moïse, Job, David, Salomon, Isaïe, tous les prophètes, ont célébré à l'envi, la puissance du Dieu créateur ; et le langage humain n'offre rien qui puisse être comparé à l'éclat, à la pompe, à la magnificence des images dont ils se servent, pour peindre les merveilles accablantes de cette création, à laquelle on diroit qu'ils ont assisté (2).

« Où étois-tu quand je fondois la terre ? dit le Seigneur » dans Job ; parle, si tu le sais (3) ? Qui en a mesuré l'étendue ? qui a passé sur elle le niveau ? Sur quoi sont appuyées ses bases ? Qui a posé la pierre qui sert d'angle à l'univers ?

On citeroit des milliers de passages (4), qui expriment,

(1) In principio creavit Deus cœlum et terram. *Gen.* 1. — Fiat lux. *Id.* — Et fecit stellas.

(2) Dixit, et facta sunt... Mandavit et creata sunt. *Psal.* 32. 9.

(3) Ubi eras quandò ponebam fundamenta terræ ? *Job.* 38, 4. — Super quo bases illius solidatæ sunt ? *Ibid.*

(4) L'acte de la création est rappelé presque à chaque verset de la Bible.

avec une éloquence inimaginable, la création du monde.

On retrouve en cent endroits des Védas, et de leurs commentaires, l'idée d'un Dieu, créateur et conservateur de l'univers.

Les Indiens, n'adorent primitivement qu'un Dieu, et reconnoissoient une seule cause intelligente, *qui avoit formé le monde.*

« Les Indiens, les Arabes, les Tartares, les Persans et les Chinois (dit Williams Jhones.) (1), reconnoissent universellement, la puissance suprême d'un esprit qui a tout créé, et qui conserve tout. Dans aucune langue, excepté l'hébreu, on ne trouve des prières plus sublimes à l'être des êtres, des expositions plus magnifiques de ses attributs, de plus belles descriptions de ses œuvres visibles, que dans l'arabe, le persan, et le sanskrit ».

On lit dans l'alphabet tibétain : « Dieu existant par lui-même, a tout créé.

Le dogme de la création de l'univers, est consigné en mille endroits des *King*, livres religieux de la Chine, ainsi que dans le *Tao-te-King*, composé par Lao-Tsé.

« La raison primordiale est la mère de l'univers, dit Lao-Tsé ».

L'ancien Orient tout entier, a toujours cru au dogme de la création des choses.

Le *Zend-a-Vesta*, est plein de passages qui proclament un Dieu créateur, et conservateur de l'univers (2).

« La religion primitive de la Perse, dit un auteur persan, cité par Malcome, fut une ferme croyance dans un

(1) *Recher. asiat.*, tom. 4, p. 185.

(2) *Voir première partie*, p. 25.

» Dieu suprême, qui a fait le monde par sa puissance, et  
 » qui le gouverne par sa sagesse ».

Les Égyptiens appeloient le Dieu suprême *Knef*; ils le représentoient avec un œuf sortant de sa bouche, pour rappeler, qu'il avoit créé l'univers par sa parole; et ce symbole de la puissance créatrice, se retrouve dans les hiéroglyphes *indiens* et *chinois*.

Le dogme de la création des choses, par un Dieu suprême, tout-puissant, fut toujours reconnu en Grèce. Il n'y a pas un poète, pas un philosophe, pas un livre, chez ce peuple léger, où cette croyance ne soit clairement exprimée.

Les philosophes pythagoriciens reconnoissoient un Dieu éternel, immuable, *qui a tout créé. Dieu est le père de l'univers*: cette locution, se retrouve sans cesse, dans la littérature grecque. La croyance de la création est con-signée dans les ouvrages d'Aristote. « Dieu, dit-il, est la  
 « seule cause, le seul principe de toutes choses. Roi et  
 » seigneur de toutes choses, rien ne l'égale en puissance », dit Solon.

Dieu a créé toutes choses, d'après Cicéron (1).

*Quis ille rex omnium*, dit Proclus, *qui omnia ex se produxit*?

« Quel homme est assez insensé, dit Maxime de Ma-  
 » daure, pour douter qu'il existe un Dieu suprême, *père*  
 » *de tout ce qui est* ?

(1) *Genitum omnia Deus*. Cicer., *De univ.* 23. — *Istæ sunt generationes cœli et terræ. Gen.* 2, 4. — *Hominem generatum esse à supremo Deo. De legib.* 1, cap. 7. — *Hominem ex nihilo ad essentiam produxit Deus. Lucien.*

« Partout, ajoute Maxime de Tyr, les hommes confessent » qu'il y a un Dieu, père et roi de toutes choses ».

« Selon Orphée, l'univers a été produit par Zeus. A » l'origine tout étoit en lui, l'étendue éthérée et son élé- » vation lumineuse; la mer, la terre, l'océan, l'abyme du » Tartare, les fleuves, tous les dieux et toutes les déesses » immortelles, tout ce qui est né, et tout ce qui doit » naître; tout étoit renfermé dans le sein du Dieu su- » prême ». Il nous reste quelques vers de Linus, con- » temporain d'Orphée. Il reconnoissoit, qu'il fut un tems, » où tous les êtres prirent naissance. Homère a célébré » un Dieu, père des dieux et des hommes, qui a créé la » terre, le ciel, la mer, et tous les astres qui couronnent » le ciel (1) (2).

Hésiode, après avoir parlé des dieux célestes et terres- » tres, nés dès le commencement, et qui engendrèrent en- » suite d'autres dieux, célèbre le Dieu suprême, *père des » dieux et des hommes*.

» Dans la vérité, dit Sophocle, il n'y a qu'un Dieu qui a » fait le ciel et la terre, la mer azurée, et les vents impé- » tueux ».

Les poètes latins, comme les poètes grecs, proclament » à l'envi, le dogme traditionnel de la création (3).

(1) Ὁσὰν ἀνδρῶν τε θεῶν τε. Hom. cit. ab Eusèbe... *Præparat. évang.*, lib. 13, cap. 13.

(2) Quoniam videbo cœlos tuos. Opera digitorum tuorum, lunam et stellas quæ tu fundasti. *Psal.* 8, 4.

(3) Ab Jove principium, Jovis omnia plena. *Ecol.* 3. — Divum pater atque hominum. *Enéid.* 10, v. 1-19. — Magne pater divum. *Pense, Sat.* 3. — Quas (aquas) ille creator atque opifex rerum certo sub jure coerces. *Lucain.* — Simul ista, mundi conditor, posuit Deus. *Senec.*

Ovide peint le Dieu créateur, *Opifexque rerum*, démêlant le chaos, à l'origine du monde. Sénèque l'appelle le père des dieux, *sator Deorum*. Perse et Lucain se servent des mêmes paroles. Nous pourrions multiplier sans fin, les citations puisées dans les auteurs profanes ; mais qu'est-il besoin d'ajouter de nouveaux témoignages à ceux que nous avons rappelés ?

Quand toutes les générations, passées, présentes et futures, viendroient nous dire, en passant devant nous ; *telle est notre foi* ; en serions-nous plus assurés ? La création de l'univers, par un être infini, éternel, tout-puissant, est donc un dogme social. Il faut nier l'existence de l'humanité, ou croire son témoignage, quand elle nous déclare qu'elle a perpétuellement, universellement, et uniformément cru, à la création des choses, par un être éternellement un, éternellement tout-puissant, éternellement infini.

---

### CHAPITRE III.

#### DU MONDE MATÉRIEL, SA FORMATION.

La plus ancienne cosmogonie, celle de Moïse, nous représente l'univers, produit au commencement des tems, par la puissance et par la parole, du Dieu créateur. Moïse semble distinguer, deux états divers dans la création, 1<sup>o</sup> la création totale, subite, spontanée de l'univers ; *in principio creavit Deus cælum et terram*.



2° Puis, il nous présente la terre que nous habitons, comme une vaste solitude, déserte et ravagée (1).

Il peint ensuite, avec une pompe que rien n'égale jamais, la puissance et la parole du très-haut, tirant un nouvel univers, de ce chaos primitif, et du milieu de cet immense abyme, au sein duquel flotloit la terre.

Il nous fait assister à ces époques, ou à ces jours de la formation du monde, dont Dieu veut faire le séjour de la grande famille humaine.

La puissance divine, se manifeste d'abord ; *in principio creavit Deus cælum et terram.*

Mais l'œil ne voit encore, qu'un chaos ténébreux. La parole infinie, dispose, arrange, coordonne les êtres matériels, et nous apercevons les terres, les masses solides; les montagnes, les mers, les abymes, etc. Le monde végétal s'offre ensuite à nos regards. Ici, l'ordre et la vie, se manifestent davantage; enfin, les êtres sentans et vivans, sont produits, par le concours simultané de la puissance, de l'intelligence, et de l'amour, dont l'action est ici plus sensible (2).

L'homme est le complément de l'œuvre divine; nous parlerons plus bas, de sa création spéciale.

Cette cosmogonie, est-elle contraire aux traditions universelles, sur la formation de l'univers matériel? Choque-t-elle les observations, et les faits constatés par la

(1) Terra autem erat inanis et vacua, et tenebræ erant super faciem abyssi; et spiritus Dei ferebatur super aquas. *Gen.*, 1, 3.

(2) La trinité apparôit dans l'acte immense de la création : les trois personnes divines s'y révèlent. 1° La puissance infinie, 2° la parole créatrice, 3° l'esprit ou l'amour qui vivifie la création.

science ? En envisageant dans leur ensemble, les traditions du genre humain, on reste convaincu, qu'il n'y a jamais eu dans l'univers d'autre croyance, sur la formation des êtres, que celle dont les livres mosaïques nous présentent l'admirable résumé; et la science moderne, après avoir exploré, dans toutes ses parties, le grand livre de la nature, a été forcée de convenir, que ce livre parle partout comme le Pentateuque. Venons à quelques citations.

La formation des êtres, telle qu'elle est exposée dans les Védas, n'est évidemment qu'une altération du récit mosaïque. Selon ce livre, si célèbre dans l'Inde; la création s'opère par la parole. Elle est une manifestation de Dieu. Les époques ou les jours de la création, dans les Védas, correspondent comme dans les livres mosaïques, 1° aux êtres les plus bas, ou aux êtres inorganiques; 2° aux êtres sentans et vivans; puis aux êtres parlans (1). Les spéculations de la philosophie indienne, sur la création, ont évidemment pour point de départ, les traditions primitives sur la création des choses, par le Verbe, ou par la parole du tout-puissant (2).

Les plus anciennes traditions, nous représentent cette nuit ténébreuse, cette profonde solitude, ce chaos aqueux, qui ont précédé la formation des êtres, et l'organisation des choses.

*Le Zend-a-Vesta*, livre sacré des Perses, n'est comme les Védas, qu'une corruption des traditions primitives sur

(1) Voir première partie, p. 12.

(2) Voir Recherches asiatiques, tom. 8; le Catholique du baron d'Ekstein, *passim*.

la formation du monde matériel. On y retrouve l'infini qui a précédé la création. La parole créatrice est représentée par Ormuzd, qui tire l'univers du chaos (1).

Selon les doctrines indiennes, le monde a subi plusieurs grandes catastrophes, ou cataclismes ; et l'histoire de l'origine des choses, telle qu'elle est écrite dans les Védas et dans leurs commentaires, offre à chaque page, de nombreux points de contact avec les traditions bibliques.

La Grèce n'est pas moins conforme, en ce point, aux traditions des juifs, à celles de l'Inde, de la Chine, et du reste de l'univers. Ses philosophes et ses poètes, nous parlent de ce chaos ténébreux, qui a précédé la formation du monde.

Thalès, fondateur de l'école ionienne, fait sortir tous les êtres d'un chaos aqueux. « Une force divine, dit-il, pé-  
nétré l'eau élémentaire et primordiale, et lui imprimoit  
le mouvement ».

Les poètes latins quand ils parlent de la création des choses, en parlent aussi comme les échos de la tradition universelle. On diroit que Virgile avoit lu la Bible ; car, il suit, pour ainsi dire, l'ordre mosaïque des jours de la création (2). Ovide peint le Dieu créateur, démêlant le chaos à l'origine du monde, et sa poésie sur cet acte prodigieux, n'est encore qu'un souvenir vivant de la tradition (3).

(1) Voir première partie, p. 25.

(2) Principio cœlum ac terras, campos que liquentes ;  
Lucentemque globum lunæ tataniaque astrâ... Spiritus intus alit,  
totamque infusa per artus... Mens agitat molem.

Indè hominum pecudumque genus. *Géorg.*

(3) Les premiers chapitres des Métamorphoses d'Ovide, semblent être une traduction des premiers chapitres de la Genèse.

Le paganisme, qui altéra toutes les vérités en y mêlant ses impures fables, conserva toujours des traces visibles et frappantes, de l'histoire de la Genèse. On en retrouve le souvenir, dans les traditions de l'Amérique, et dans tout l'univers, à toutes les époques de l'existence du genre humain (1).

#### CHAPITRE IV.

##### DU MONDE ANGÉLIQUE... DES BONS ET DES MAUVAIS ANGES... DE LEURS MINISTÈRES DANS LE GOUVERNEMENT DU MONDE.

La foi catholique enseigne qu'il existe un monde d'êtres intelligens, supérieurs à l'homme, et inférieurs à Dieu, qui les a créés. Ce monde se subdivise en deux grandes séries, ou en deux mondes : le monde des bons anges, des bons génies ; et celui des anges tombés, des génies mauvais. Ici, comme dans l'humanité, se retrouvent les deux cités. La lutte antique des bons et des mauvais anges est un autre point de la croyance catholique. Nous allons interroger les monumens de la tradition, sur l'existence et sur les destinées du monde angélique ; sur les ministères divers, des bons et des mauvais génies ; et établir par l'imposante autorité du témoignage universel, que cette croyance est un dogme de l'humanité.

(1) La géologie moderne a prouvé *matériellement* la vérité du récit mosaïque, sur la formation de l'univers. Voir les ouvrages de MM. Cuvier, Dolomieu, Saussure, etc. ; et surtout le discours préliminaire de M. Cuvier, dans ses *Recherches sur les ossemens fossiles des quadrupèdes*.

Il est parlé, des milliers de fois, des bons anges dans les livres saints (1).

Leur existence, leur multitude innombrable, leurs hiérarchies diverses, leurs ministères dans la conduite de l'univers ; la mission qu'ils remplissent auprès de l'homme, tout ce qui les caractérise en un mot, s'y retrouve presque à chaque page. Les mauvais anges y sont désignés en mille endroits sous les noms divers d'anges rebelles, d'anges pervers, de Satan, d'esprits mauvais, corrompus, etc. ; et il faut nier la foi catholique toute entière, ou reconnoître que l'existence des bons et des mauvais anges, est un des articles du symbole de l'Église.

Dépositaires de l'antique tradition, confirmée par l'enseignement de Jésus-Christ et des apôtres, les saints Pères, nous enseignent que Dieu se sert du ministère des anges, pour le gouvernement de l'univers. Ils président à toutes les choses visibles, aux astres, à la terre, et à ses productions ; au feu, aux vents, à la mer, aux fleuves, aux fontaines, aux êtres vivans. Ils présentent à Dieu les prières des hommes. Associés à la vaste administration du monde, ils ne dédaignent aucune des fonctions que leur confie le Tout-Puissant. Ainsi parlent tous les pères de l'Église grecque et de l'Église latine (2).

(1) Sous les noms divers d'anges, d'archanges, de chérubins, de séraphins, etc.... d'esprits, de puissances administrantes ou gouvernantes sous l'empire du Très-Haut.

Nonne omnes sunt administratorii spiritus. *Heb.* 1, 14.

(2) Docetur..... Deum omnia dispensare sanctorum angelorum utendo ministerio. *Theodor.* quæst. 82 in gen.

Omnibus rebus angeli præsent, tam terræ et aquæ, quàm acri et igni... Ex hoc ordine perveniunt ad omnia animalia, ad omne

Écoutez maintenant Bossuet : (Préface de l'Apocalypse).

« Quand je vois dans les prophètes et l'Apocalypse, et dans l'Évangile même, cet ange des Perses, cet ange des Grecs, cet ange des Juifs, l'ange des petits enfans, qui en prend la défense devant Dieu, contre ceux qui les scandalisent; l'ange des eaux, l'ange du feu, et ainsi des autres; et quand je vois parmi tous ces anges, celui qui met sur l'autel le céleste encens de la prière, je reconnois dans ces paroles, une espèce de médiation des saints anges. Je vois même le fondement qui a pu donner occasion aux païens, de distribuer leurs divinités dans les éléments, et dans les royaumes, pour y présider; car toute erreur est fondée sur quelque vérité dont on abuse ».

germen, ad ipsa quoque astra cœli. *Orig. hom. 8. in Jerem....*

Unaquæque res visibilis in hoc mundo, habet angelicam potestatem, sibi præpositam, sicut aliquot locis scriptura divina testatur. *S. Augustin. quæst. 79, tom. 6.*

Sublimibus angelis subdita est omnis natura corporea, omnis irrationalis vita. *S. August, de Genes., tom. 5, lib. 8.*

Fidelium orationibus præesse angelos absoluta auctoritas est. *S. Ambr.*

Constituit Deus angelos secundum climata orbis. — Constituit ad inanem creaturam regendam. — Solem et lunam et terram, et quæ in iis sunt, ut hominum usibus inservirent. *S. Gryssot. Homil. 227.*

Sicut inferiores angeli qui habent formas minus universales, reguntur per superiores, ita omnia corporalia reguntur per angelos. — Et hoc non solum à sanctis doctoribus ponitur, sed etiam ab omnibus philosophis qui in corporeas substantias posuerunt. *S. Chrysot. ibid.*

Sciunt dæmonas philosophi: dæmonas sciunt poetæ; angelosque Plato non negavit. *Tertull. apolog....*

La croyance des bons et des mauvais anges, est un article du symbole de l'univers.

Le savant Huet, a prouvé par une foule de témoignages, tirés des livres indiens, chinois, égyptiens, grecs et romains; que l'antiquité toute entière, a reconnu l'existence d'esprits inférieurs au Dieu suprême, et créés par lui, pour présider à l'ordre de la nature, aux astres, aux élémens, et à la génération des animaux, etc.

(Quest. *alnetanæ*, lib. II, chap. IV, p. 126 à 137).

Les livres indiens parlent d'une multitude d'esprits, ou de vertus célestes, qui président au gouvernement du monde. Cette croyance se retrouve à la Chine. On lit dans l'invariable *Milieu*, traduit par M. Abel Rémusat : « Que les vertus des esprits sont sublimes; que ces esprits » sont répandus comme les flots de l'océan, au-dessus de » nous, à notre gauche et à notre droite ».

Les Perses croyoient à l'existence d'une infinité d'esprits bons et mauvais. Ils appellent les premiers *Feroüers*, et les autres *Dews*. Toute substance créée et raisonnable, a un *Feroüer*. Les combats d'Ormuzd et d'Arimane, si célèbres chez les Perses, ne sont qu'un souvenir de la lutte des anges fidèles, avec les anges révoltés. Les Chinois reconnoissent même l'existence des anges gardiens.

Le monde, selon Thalès et Pythagore, est plein de ces substances spirituelles.

Platon parle d'un prince d'une nature malfaisante, préposé à ces esprits chassés par les dieux; et tombés du ciel, dit Plutarque.

La chute des mauvais anges se retrouve dans la mythologie païenne. Les combats des Titans, n'en sont qu'un souvenir corrompu. « Ah! si c'étoit un mauvais

» génie, qui m'eut trompé, sous la forme d'un Dieu, dit » Oreste, dans le quatrième acte d'Électre, d'Euripide. » Il est parlé dans Eschyle, du dieu des Perses, ou de la divinité particulière qui les protégeoit (1).

Ménandre attribue à chaque homme, un génie qui lui est donné au moment de sa naissance, pour le conduire. Tout homme, riche ou pauvre, bon ou méchant, a un démon, dit Phocylide.

Horace parle des dieux gardiens de Numida : *Custodes Numidæ deos*.

Suivant Aristote, Dieu gouverne le monde par des ministres placés au-dessous de lui, qu'il fait mouvoir et agir. Il est inutile de multiplier davantage les citations. Il est plus clair que le jour, que le genre humain, à toutes les époques de son existence, a perpétuellement et universellement cru à celle d'une multitude innombrable d'esprits bons et mauvais. Cette croyance est le fond de l'idolatrie : l'Asie, l'Europe, l'Afrique, et le monde entier, nous présentent sur ce point, un caractère de permanence, et d'universalité, à jamais inattaquable au doute.

(1) Suivant les Chaldéens, il y a différentes espèces de démons ; ils sont si nombreux que l'air en est entièrement rempli.... MARC, in *Dial. de operat. demon...*

*Spiritualia nequitiae in coelestibus... Epist. ad Eph. 6. 12.*

Les Arabes appellent le chef des mauvais démons *Iba*, c'est-à-dire le réfractaire; Sheitan ou Satan, le calomniateur... D'HERBELOT, *Bibl. orient.*



## CHAPITRE V.

DE L'HOMME, SA FORMATION, INNOCENCE PRIMITIVE, SA CHUTE,  
SA DÉGRADATION ORIGINELLE, TRANSMISSION DE CETTE  
FAUTE ANTIQUE.

## § I. Réflexions préliminaires.

La création de l'homme, fait à l'image de Dieu, après la formation de l'univers ; l'état d'innocence où il fut créé, le lieu de délices où il fut mis, pour éprouver sa foi et son amour ; sa chute, la dégradation morale qui en fut la suite, la transmission de cette faute ; ce sont là, autant d'articles du symbole de la foi catholique. Mais ces croyances, qui servent de fondement au christianisme, sont aussi des points universellement et perpétuellement admis par le genre humain.

Au milieu des innombrables systèmes, enfantés par une raison ténébreuse, pour expliquer l'homme, sa formation, son état normal, sa dégradation, l'état de corruption native qu'il offre universellement, dans sa condition présente ; l'impuissance où il est de reconquérir, par ses seules forces, la loi de son progrès *dans le vrai et dans le bien*, on retrouve néanmoins des vestiges ineffaçables des croyances catholiques sur cet être fait à l'image de Dieu ; et en constatant ce qu'il y a d'uniforme et de permanent, dans la conscience universelle, on reste convaincu, que le genre humain, n'a jamais eu qu'une

même foi, qu'une même doctrine, sur la nature, comme sur les destinées de l'homme.

Recueillons donc, avec respect, les enseignemens de la tradition, sur la science de l'homme, roi de la création.

§ II. Création de l'homme, innocence primitive.

Tous les siècles ont admiré cette parole sublime du Dieu créateur : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance* (1). Et il est dit ensuite du premier homme, qu'il engendra à son image et à sa ressemblance (2).

Dans l'unité de son *moi* individuel, l'homme est comme Dieu, mais dans un degré nécessairement limité : *Puissance, intelligence, amour*.

Le corps de l'homme est formé de terre; et son âme est un souffle de Dieu. Dieu répand sur son visage, un rayon de sa vie.

Écoutons le sage : « Dieu a formé l'homme du limon de la terre; à son image il l'a créé. Il a tiré de lui un aide semblable à lui. Il leur a donné le jugement et la parole. Il a créé au-dedans d'eux, la science de l'esprit;

(1) *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram. Genes. 1, 26.*

(2) *Vixit autem Adam 130, et genuit ad imaginem et similitudinem suam. Id. 1, 27. Formavit igitur Dominus Deus hominem de limo terræ, et inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ. Gen. 2, 7. Manus tuæ fecerunt me et plasmaverunt me totum in circuitu. Job. 10, 8. Memento quod sicut lutum feceris me. Id. 9. Nonne sicut lac mulsisti me? et sicut caseum me coagulasti? Id. 10. Pelle et carnibus vestisti me: ossibus et nervis compegisti me? Id. 11.*

» il a rempli leur cœur d'intelligence ; il leur a donné la » connoissance du bien et du mal » (1).

« Il a mis son œil sur leur cœur, il leur a donné la » science et la loi de vie en héritage ; il a fait avec eux » un testament éternel, et il leur a enseigné sa justice et » sa vérité. »

« L'œil de l'homme a contemplé la magnificence de sa » gloire, son oreille a entendu la majesté de la voix du » Très-Haut.... Il lui a été dit : *Abstiens-toi de toute ini-* » *quité.* »

L'état primitif de l'homme a été l'état d'innocence. Placé dans un séjour de délices, avant sa chute, il pouvoit se développer, par un progrès sans bornes assignables, dans *le vrai* et dans *le bien* (2). Ainsi, l'homme est

(1) Deus creavit de terrâ hominem, et secundum imaginem suam fecit illum. *Ecclesiast.* 22, 1, et seq.

5. Creavit ex ipso adiutorium simile sibi: consilium et linguam, et oculos et aures, et cor dedit excogitandi, et disciplinâ intellectûs replevit illos.

6. Creavit illis scientiam spiritûs: sensu implevit cor illorum, et mala et bona ostendit illis.

7. Posuit oculum suum super corda illorum... ostendere illis magnalia operum suorum.

8. Ut nomen sanctificationis collaudent: et gloriari in mirabilibus suis; ut magnalia enarrent operum ejus.

9. Addidit illis disciplinam, et legem vitæ hæreditavit illos.

10. Testamentum æternum constituit cum illis, et justitiam, et judicia sua ostendit illis.

11. Et magnalia honoris ejus vidit oculus illorum, et honorem vocis audierunt aures illorum, et dixit illis: attendite ab omni iniquo.

Manus tuæ fecerunt me et plasmaverunt me. *Psal.* 118. 73.

(2) Tulit ergo Dominus Deus hominem, et posuit eum in paradiso voluptatis. *Gen.* 2. 15.

fait à l'image de Dieu : il est à la fois, esprit et corps. En lui, se retrouvent tous les élémens du fini ; et la tradition toute entière, nous représente l'homme comme un abrégé de l'univers. L'innocence primitive, et le bonheur qui a environné le berceau du genre humain, sont un dogme de l'Église catholique, et aussi un fait attesté par toutes les traditions (1).

L'Inde, l'Égypte, les écoles de Pythagore, de Platon, de Socrate, aussi bien que les traditions conservées dans la littérature orientale, et dans la littérature de l'Europe, sont unanimes sur la création de l'homme à l'image de la divinité ; et sur l'état d'innocence et de bonheur, qui précéda sa dégradation et sa chute.

La création du monde et celle de l'homme, sont racontées dans les vers orphiques, dans Hésiode, dans les poètes grecs, surtout dans Ovide (*Métamorphoses*), presque dans les mêmes termes que dans la Bible. Le chaos, le cataclisme, d'où est sorti l'univers ; la formation de l'homme ; son corps tiré de la terre ; son âme, souffle, rayon de la divinité ; l'état d'innocence, les anges ou les *dieux* conversant avec les premiers humains ; l'âge d'or chanté par les poètes ; ce sont là, des points reconnus par toutes les

(1) Maurice (*History of Indostan*) a prouvé que l'histoire d'Adam et d'Ève, telle que Moïse la raconte, est confirmée par les monumens et par la tradition des Indiens. Le même auteur nous apprend que le nom même d'Adam étoit connu des Perses, des Indiens et de tous les anciens peuples de l'Orient.

D'après le *Vendida-Sade*, Meschia et Meschiane, ou le premier homme et la première femme, étoient d'abord purs et soumis à Ormuzd, leur auteur.

traditions, et l'univers parle à cet égard, comme Moïse et comme l'Église (1).

« On lit dans les *King*, ou livres sacrés des Chinois, » que dans l'état du *premier ciel* (ou l'état d'innocence), » l'homme étoit uni au dedans à la souveraine raison, et » qu'au dehors, il pratiquoit toutes les œuvres de la justice. Le cœur se réjouissoit dans la vérité. Il n'y avoit » en lui, aucun mélange de fausseté... Alors les quatre » saisons de l'année, suivoient un ordre réglé sans confusion... Rien ne nuisoit à l'homme, et l'homme ne nuisoit à rien... Une harmonie universelle régnoit dans » toute la nature. »

§ III. Chute de l'homme, sa dégradation, transmission de sa faute, péché originel.

Le péché lui-même, et la manière dont il est entré dans le monde, est le sujet d'une tradition non moins antique, ni moins générale; et le dogme terrible de la chute de notre premier père, de la corruption de la nature humaine, du funeste héritage de cette dégradation, se retrouve partout, et partout, est un des fondemens de la religion universelle.

Le tableau profond que Moïse nous a laissé de la chute de nos premiers parens; les lamentables paroles

(1) Les mémoires des PP. Jésuites sur la Chine, les recherches de M. Abel Rémusat...; les travaux de l'Allemagne savante sur l'Inde; ceux des Sociétés asiatiques; la littérature orientale, qui dévoile de jour en jour ses richesses; offrent aux défenseurs du catholicisme, des preuves inébranlables de l'uniformité, de l'universalité et de la perpétuité des croyances de l'antique Orient, sur l'état d'innocence où l'homme fut créé.

dont il se sert, pour peindre la dégradation du premier homme, et les châtimens qui en sont la juste punition, embrassent évidemment *l'humanité toute entière*. Ce triste héritage d'ignorance, de corruption, d'asservissement au corps; voilà ce qui nous est transmis à notre entrée dans la vie (1). Nous naissons esclaves de la chair; et nous sommes placés par le fait de notre dégradation native, sous l'humiliante servitude de l'erreur et du mal. Soumis à la cruelle tyrannie des sens; à jamais incapable de se replacer, par ses seules forces, sous la loi de vie et d'amour, en vertu de laquelle, il pouvoit se développer par un progrès sans terme; l'homme est condamné, à fouiller dans les ténèbres, pour y chercher une ombre éphémère de l'infini qu'il a perdu. De là, ses angoisses éternelles (2); de là, la nuit de ses innombrables

(1) Vocavitque Dominus Adam, et dixit ei : ubi es? *Gen.*, 3, 9.

10. Qui ait : vocem tuam audivi in paradiso, et timui, eo quod nudus essem, et abscondi me.

16. Mulieri quoque dixit : multiplicabo ærumnas tuas, et conceptus tuos : in dolore paries filios, et sub viri potestate eris, et ipse dominabitur tui.

17. Adæ verò dixit : maledicta terra in opere tuo : in laboribus comedes ex eâ cunctis diebus vitæ tuæ.

18. Spinæ et tribulos germinabit tibi, et comedes herbam terræ.

In sudore vultûs tui vesceris panem, donec revertaris in terram de quâ sumptus es : quia pulvis es et in pulverem reverteris.

(2) Écoutons les lamentables gémissemens de l'humanité déchue et prenant racine dans le mal :

*Job*. 3. 3. Pereat dies in quâ natus sum, et nox in quâ dictum est : conceptus est homo.

4. Dies ille vertatur in tenebras ; non requirat eum Deus desuper, et non illustretur lumine.

systèmes; de là, la cité du mal, véritable enfer de cette vie, où l'homme dégradé, traîne dans le baign du doute, le boulet et la chaîne de ses espérances éternellement trompées (1).

Ce fait social, de la dégradation humaine, est aussi ancien que le monde; aussi étendu que l'univers.

D'après la doctrine des Perses, *Arimane* fut jaloux du bonheur du premier homme, et de la première femme. Il les aborda sous la forme d'une couleuvre, leur présenta des fruits, et leur persuada qu'il étoit l'auteur de l'homme, des animaux, des plantes, et de ce bel univers qu'ils habitoient. Ils le crurent, et dès-lors, *Arimane* fut leur maître; leur nature fut corrompue; et cette corruption infecta toute leur postérité (2). Le péché, dit Zoroastre, a été produit par l'être caché dans le crime, ou par *Arimane*. Il y a selon les Perses, des souillures que l'homme apporte en naissant.

Confucius après avoir dit que la raison est un présent du ciel, ajoute : « La concupiscence l'a dérégée, et il s'y est mêlé plusieurs impuretés. Suivant les *King*, l'homme s'étant révolté contre le ciel, le système de l'univers fut dérangé, et l'harmonie générale troublée; les maux et les crimes inondèrent la face de la terre. »

11. Quare non in vulvâ mortuus sum? egressus ex utero, non statim perii?

*Id.* 7. 1. Militia est vita hominis super terram, et sicut dies mercenarii dies ejus.

(1) Sensus enim, et cogitatio humani cordis, in malum prona sunt ab adolescentiâ suâ. *Gen.*, 8, 21.

In iniquitatibus conceptus sum et in peccatis concepit me mater mea. *Psal.* 50, 6.

(2) *Vendide-Sade*, pag. 305, 428.

« Tous ces maux sont venus, dit le livre Ly-ki, parce » que l'homme méprisa le souverain empire; il voulut dis- » puter du vrai et du faux, et ces disputes bannirent la » raison éternelle. Il regarda ensuite les objets terrestres, » et les aima trop : de là, naquirent les passions. Voilà la » source primitive de tous les crimes; et ce fut pour les » punir, que le ciel envoya tous les maux. »

La mère de notre chair, ou la femme au serpent, est célèbre dans les traditions mexicaines, qui la représentent déchue de son premier état de bonheur et d'innocence. Maurice, prouve que la doctrine du péché originel étoit enseignée par les druides.

Cicéron, forcé de reconnoître quelque chose de divin, dans l'homme si dégradé et si malheureux, l'appelle : *une âme en ruine* (1).

L'école de Pythagore enseignoit que l'âme étoit en- sevelie dans le corps, comme dans un tombeau, en pu- nition de quelque péché.

Platon avoit la même opinion...

Les grandes erreurs de l'esprit humain, sur les deux principes, sur la métempsycose; les fables païennes sur la manière dont le mal est entré dans le monde; sur les combats de géants; et les spéculations philosophiques de l'Inde, pour expliquer le mal, se rattachent à des sou- venirs traditionnels sur la chute de l'homme, sur sa dé-

(1) Homo non ut à matre, sed ut à novercâ naturâ editus est in vitam. Corpore nudo, et fragili, et infirmo : animo autem anxio ad molestias; humili ad timores; molli ad labores; prono ad libidines in quo tamen inest, tanquam obrutus quidam divinus ignis ingenii et mentis. *De Republ. lib. II.*



gradation primitive, et sur la transmission de cette corruption originelle.

Mais la croyance de cette corruption de toute la race humaine, se trouve clairement liée à deux faits aussi anciens que le monde, et aussi étendus que l'univers. Le premier, est l'usage des purifications, des immersions, des pratiques expiatriques, employées chez tous les peuples, à la naissance des enfans : le second, est celui des sacrifices expiatoires.

De toute antiquité, les Sabins purifioient les enfans nouveau-nés, en les faisant passer par le feu... persuadés que sans cela ils mourroient (1).

Les Égyptiens, les Perses, les Grecs et les Romains, avoient des rites purificateurs employés à la naissance des enfans. Ces derniers, appeloient cette cérémonie *lustricus*, à cause de l'eau lustrale qu'on répandoit sur le nouveau né. Les Grecs l'appeloient *anphidromia*, parce qu'on couroit autour des dieux lares, en tenant le nouveau né entre les bras. On sait que la circoncision juïdaïque a été pratiquée dans toutes les familles sémitiques.

Dans l'Inde, le brame après avoir plongé trois fois dans de l'eau de rivière le nouveau né, s'écrie : « ô Dieu pur, unique, invisible, éternel et parfait, nous t'offrons cet enfant issu d'une tribu sainte, et purifié avec de l'eau. »

Les Tibetains ont aussi de pareilles expiations.

Le sixième livre de l'Enéide, semble n'être qu'une bril-

(1) Le baptême est commun à toutes les anciennes nations de l'Orient. VOLT., *Hist. gén.*

lante exposition, de la doctrine antique sur la dégradation originelle. Il représente dans un état de souffrance, les enfans moissonnés à la mamelle, et poussant de longs et douloureux gémissemens, dans le séjour des ombres (1).

Nous avons dit en second lieu, que l'usage universel des sacrifices, prouve invinciblement que le dogme de la chute de l'homme, et de la transmission originelle de sa chute, ne s'est jamais effacé de la mémoire du genre humain. En effet, toujours, il a cru qu'il étoit comptable à la divinité d'une dette immense; toujours, il a cherché à apaiser la justice divine, par des sacrifices, et par des sacrifices sanglans. A quoi bon tant de sang offert à Dieu par l'homme déchu, s'il n'avoit pas cru qu'il devoit une satisfaction à la divinité, et qu'il étoit pour elle un objet de colère? De là, ces innombrables sacrifices; de là, cette croyance universelle de la réversibilité des mérites; de là, cette croyance absolument générale, *du salut par le sang*; de là, même, ces sacrifices humains, comme s'ils eussent été plus propres à apaiser la justice divine. La chute de l'homme, sa dégradation originelle, la transmission de sa faute, sont donc des articles du symbole universel, comme ils le sont de celui de l'Eglise catholique.

- (1) Continuo auditæ voces, vagitus et ingens,  
 Infantumque animæ fletus, in limine primo;  
 Quos dulcis vitæ exsortes et ab ubere raptos,  
 Abstulit atra dies, et funere mersit acerbo.

Enéide, lib. 6, v. 426.

Cui non risere parentes. *Ecl.*

## CHAPITRE VI.

PROMESSE, ATTENTE UNIVERSELLE D'UN SAUVEUR, D'UN  
RÉDEMPTEUR.

La promesse et l'attente d'un rédempteur, qui devoit se revêtir de notre humanité pour détruire le péché, et racheter le genre humain, voilà le fond des traditions bibliques, et la pensée dominante des livres saints (1).

Les premiers chapitres de la Genèse, proclament la venue future de celui qui doit être le désiré des collines éternelles, et l'attente du genre humain. La Bible est grosse de cette grande espérance; et attendu, ou venu. le Messie, remplit chaque page, chaque ligne, du livre des révélations (2).

(1) *Inimicitias ponam inter te et mulierem.... ipsa conteret caput tuum. Gen., 3, 15. Benedicam benedictibus te.... in te benedicentur universæ cognationes terræ. Id., 12, 3, 4. Non auferetur sceptrum de Juda: et dux de femore ejus, donec veniat qui mittendus est; et ipse erit expectatio gentium. Id. 49, 10. Salutare tuum expectabo, Domine. Id., 49, 18. Donec veniret desiderium collium æternorum... Id., 49, 26.*

Prophetam de gente tuâ... Suscitabit tibi Dominus... ipsum audies. *Deuter., 18, 15.*

Videbo illum sed non modo; intuebor illum sed non propè: Orietur stella ex Jacob. *Numer., 24, 17.*

Scio enim quòd redemptor meus vivit. *Job., 19, 25.* — In carne meâ videbo Deum meum. *Id., 19, 26.*

Exultabo in Deo Jesu meo... *Habac... 3, 18.*

(2) David, Salomon, Isaïe, tous les prophètes, n'ont pas laissé

L'attente d'un sauveur, d'un réparateur, d'un régénérateur divin, d'un céleste médiateur, est aussi un article du symbole de l'humanité.... Les traditions universelles, parlent à ce sujet, comme la Bible. Elles en sont l'immortel écho.

Selon la doctrine des Indiens, *Wishnou* comme fils de l'essence divine, s'incarne pour délivrer le monde du péché. Le sauveur de l'homme déchu, prend dans son incarnation, le nom de *chrisna*. Fondés sur une ancienne tradition, les Arabes attendoient également un libérateur qui devoit sauver les peuples. Les livres *King*, font mention d'un personnage mystérieux, ministre du *Chang-ty*; c'est l'*homme saint*, le *grand-saint*.

« Il existoit avant le ciel et la terre... quoique si grand,  
 » il a néanmoins une nature humaine semblable à la nôtre.  
 » Il sera attendu comme l'auteur d'une loi sainte, qui fera  
 » le bonheur du monde.... il est appelé le *ciel-homme*  
 » ou l'*homme-ciel*.... *Tien-gien* sera l'*homme-dieu*.... il  
 » sera parmi les hommes, et ils ne le connoîtront pas....  
 » frappez le saint, déchirez-le de fouets; mettez le voleur  
 » en liberté... Celui qui se chargera des ordures du monde,  
 » deviendra le seigneur, le maître des sacrifices.... Celui  
 » qui portera les malheurs du monde, sera le maître de  
 » l'univers (1).

une seule circonstance de la vie, des souffrances, de la mort, et des travaux du Messie, sans la célébrer avec une éloquence qui est au-dessus de l'admiration même. L'établissement de l'Eglise, ses conquêtes, sa gloire à travers les siècles; son triomphe sur l'humanité, son éternelle dilatation dans le sein de Dieu; tout cela se trouve dans le livre des livres.

(1) *Mémoires des PP. Jésuites de la Chine.*

» Confucius, disoit que le *saint* auroit tout pouvoir au  
» ciel et sur la terre.... après avoir plusieurs fois rappelé  
» ce *saint* homme qui doit venir, il ajoute : que tous les  
» hommes se soumettront à lui, l'honoreront et l'aime-  
» ront, et qu'on pourra le comparer au *ciel* (à Dieu).»

Le ministre *Phi* consulta Confucius et lui dit: N'êtes  
vous pas un *saint* homme? Confucius lui répondit que  
sa mémoire ne lui rappeloit personne qui fût digne de  
ce nom; puis il ajouta: « Moi Khieou, j'ai entendu dire,  
» que dans les contrées *occidentales*, il y avoit, ou il y  
» auroit un *saint* homme qui, sans parler, inspireroit une  
» foi spontanée; qui produiroit naturellement un océan  
» d'actions méritoires.... Moi Khieou j'ai entendu dire que  
» c'étoit là, le véritable *saint*. »

Le père Intorcetta rapporte aussi dans sa Vie de Con-  
fucius, que ce philosophe parloit d'un *saint*, qui existoit,  
ou qui devoit exister dans l'*Occident*. Cette parole extraor-  
dinaire, se trouve consignée, dit M. Abel Rémusat, dans  
plusieurs livres chinois.

L'idolatrie toute entière, n'étoit qu'une corruption du  
dogme de la médiation; et elle prouve invinciblement la  
vérité de ce dogme, lié, d'une manière inséparable, à celui  
de la dégradation de notre nature; comme la multitude  
des remèdes ridicules et impuissans prouve la *réalité* des  
maladies qu'on nous affligent, et le *besoin senti* d'un remède  
efficace (1).

La prophétie de Balaam, selon d'Herbelot, étoit fort  
répandue dans l'Orient (2).

(1) Ipse erit expectatio gentium. *Gen.* 49, 10. — In eum gentes  
sperabunt. *Rom.* 15, 12.

(2) Orietur stella ex Jacob. *Num.* 24, 17.

Les Egyptiens, au témoignage de Ramsay, admettoient un seul Dieu, et un Dieu mitoyen semblable au Mithras des Perses. L'idée d'un esprit préposé par la divinité suprême, pour être le chef et le conducteur de tous les esprits, est très ancienne. Les docteurs hébreux croyoient que l'âme du Messie, avoit été créée dès le commencement du monde, et préposée à tous les ordres des intelligences. »

Le libérateur du genre humain, ce docteur que les Perses attendoient, est appelé Sozios<sup>(1)</sup>, dans les livres *Zends*. Les démons, est-il dit, dans le *Vendida*, seront vaincus et foulés aux pieds, par celui qui est né de la source, par Sozios, que le Zend-a-vesta représente comme issu d'une vierge... « Il délivrera les hommes, de la tyrannie d'Arimane, prince des démons; et vainqueur de la mort, et juge du monde, il réveillera les morts par la puissance d'Ormuzd, ils se relèveront dans leurs corps, et désormais immortels, Sozios les jugera du haut de l'empyrée. »

Platon, dans le banquet, dit: « que l'amour a été engendré avant tous les autres dieux; il participe à la nature de Dieu et à celle des hommes; il est comme le centre d'union, et le lien universel de toutes choses.... il est le médecin des hommes, et quand il les aura guéris, le genre humain jouira du plus haut degré de bonheur... C'est ce dieu qui donne la paix au genre humain.... Il est le *sauveur* par excellence.... Gloire des dieux et des hommes, et leur chef très-beau (2) et très-bon, nous devons le suivre toujours, et le célébrer dans nos hymnes. » Parlant ailleurs des sacrifices, des purifications, du culte divin; nul, dit-il, ne nous enseignera quel est le véritable,

(1) Ou Sosiosch.

(2) Speciosus forma præ filiis hominum. *Psal.* 44, 3.

si Dieu lui même n'est son guide.... Il croyoit qu'un envoyé de Dieu pourroit seul réformer les mœurs des hommes: il appelle dieu, cet envoyé céleste.

On voit, par le dialogue de Socrate et d'Alcibiade, que l'attente d'un docteur, d'un réformateur divin, étoit universelle.

« Au commencement de ce discours, invoquons le *dieu*  
» *sauveur*, afin que par un enseignement extraordinaire et  
» merveilleux, il nous sauve, en nous instruisant de la  
» doctrine véritable.

» Comment, dit l'abbé Foucher, les peuples ont-ils été  
» conduits à l'idée d'un Dieu qui s'incarne, qui naît comme  
» nous ? l'accord de tant de nations inconnues, prouve  
» que toutes avoient puisé à une source commune, c'est-  
» à-dire, dans la religion primitive, dont la mémoire a bien  
» pu s'altérer, mais non se perdre tout-à-fait.

Les Druides honoroient la vierge qui devoit être mère; ils dressaient des autels, *Virgini pariturae*.

Le docte Huet prouve, que toutes les nations croyoient que le divin régénérateur de l'humanité déchue, devoit naître d'une vierge. *Vid. quæst. alnet. lib. 2. 15....*

A mesure que la plénitude des temps approchoit, une lumière extraordinaire se répandoit dans le monde..... Cicéron célèbre, avec une grande magnificence de langage, la loi universelle qui doit bientôt régir toute la terre<sup>(1)</sup>. Virgile rappelant les anciens oracles, chante le retour de la vierge, la naissance du grand ordre....

(1) Nec erit alia lex Romæ, alia Athenis, alia nunc, alia posthac; sed et omnes gentes et omni tempore, una lex, et sempiterna, et immortalis continebit; unusque erit communis quasi magister et imperator omnium Deus. Cic., *de Republ.*; lib. 3, *apud Lact.*

« L'enfant divin, qui doit régner sur le monde pacifié, » recevra pour premiers présens, de simples fruits de la » terre, et le serpent expirera près de son berceau (1). »

Un demi-siècle après, Tacite et Suetone, nous montrent tous les peuples, les yeux fixés sur la Judée; d'où, disent ils, une antique et constante tradition annonçoit que devoit sortir, en ce temps là, le dominateur du monde.

Les mages qui visitèrent le Sauveur, offrent une nouvelle preuve de la tradition, qui avoit préparé le monde à sa venue. La même tradition existoit dans le Nouveau-Monde. Dans les peintures mexicaines, la femme au serpent, appelée aussi, la femme de notre chair, est toujours mise en rapport avec un grand serpent. Selon M. Humboldt, une ancienne prophétie, faisoit espérer aux Mexicains, une réforme bienfaisante dans les cérémonies religieuses; elle leur promettoit, que les sacrifices humains feroient place aux offrandes innocentes des moissons.

L'effusion du sang, *le salut par le sang*, est un dogme de l'univers entier. .. toute la terre a reconnu, dans l'effusion du sang, une vertu, ou au moins un type curatif. De là ces sacrifices sanglans, de là, les sacrifices humains.

» Aucune nation, dit M. de Maistre, n'a douté qu'il n'y » eût dans l'effusion du sang, une vertu expiatoire... l'his- » toire sur ce point, ne présente pas une seule dissonnance » dans l'univers.

» On croyoit, comme on a toujours cru, comme on

(1) Magnus ab integro sæculorum nascitur ordo.

Jam redit et virgo, redeunt saturnia regna;

Jam nova progenies, cœlo demittitur alto...

Ille Deûm vitam accipiet...

Pacatumque reget orbem... occidet et serpens... VIRG., *Eclóg.*, 4.



« croira toujours , que l'innocent , pouvoit payer pour le » coupable ».

Or, comment le genre humain auroit-il cherché, dans ces sacrifices sanglans, et dans l'immolation de tant de victimes *humaines*, un moyen d'apaiser la divinité, si une antique tradition, ne lui avoit parlé de celui qui devoit venir, dans le milieu des temps, mettre fin par son grand sacrifice, à tous les sacrifices figuratifs; et payer sur une croix, la rançon de l'humanité?

C'en est assez, pour établir invinciblement, que la promesse et l'attente du rédempteur, du divin restaurateur de l'humanité déchue, sont un dogme universel.

## CHAPITRE VII.

### CROYANCES PSYCOLOGIQUES DU GENRE HUMAIN.

L'observation attentive des faits généraux, nous a convaincu, que la dégradation primitive de l'homme, et que la transmission de cette dégradation, à toute la race humaine, étoient deux articles du symbole universel. La régénération, ou la restauration de l'humanité, par un secours divin, par un rédempteur, par un envoyé céleste, par le *Verbe humanisé*, en un mot; est un autre point fondamental des croyances générales.

Ces grands faits, incontestables, parce qu'ils reposent sur la base la plus large de certitude, sont indispensables pour pénétrer dans la science de l'homme.

Mais quelles sont les croyances *psychologiques* du genre humain sur l'homme? ou en d'autres termes, quelles sont les facultés intellectuelles et morales, que le genre humain

a perpétuellement et universellement reconnues dans l'âme humaine ?

Le genre humain a cru perpétuellement, que l'homme étoit un être organisé, fait à l'image de Dieu , revêtu par conséquent, de certaines propriétés inhérentes à sa nature. Ainsi, il a cru, comme il croit encore, et croira toujours, que l'homme dans la simplicité et dans l'unité de sa nature intellectuelle, étoit un être pensant, aimant, et doué d'une puissance interne, en vertu de laquelle il pouvoit atteindre librement ses destinées. *Intelligence, amour, liberté*, voilà l'homme moral, et à cet égard, on ne trouve pas le plus léger dissentiment dans l'histoire du genre humain. Toutes les langues nomment l'*intelligence*, l'*entendement*, la *raison*, la *mémoire*, l'*imagination*, etc.

Ces phénomènes psychologiques, qui ne sont que l'homme considéré sous divers aspects, sont reconnus universellement.

Toutes les littératures reconnoissent encore , un double amour dans l'homme : L'amour du bien infini, sans bornes ; et l'amour du bien créé, l'amour de *soi*. *Video meliora proboque, deteriora sequor* ; cet adage, est de toutes langues.

La liberté humaine, ou le pouvoir dans l'homme, de s'affranchir, sous l'influence de la grâce divine, de la tyrannie du mal, est un dogme universel. Les erreurs partielles sur le libre arbitre, que l'on aperçoit à certaines époques, dans le long cours des siècles, telles que, le quétisme indien, le dualisme, le fatalisme, et le sensualisme ; ne détruisent pas plus, dans la conscience humaine, la foi au libre arbitre, que les égaremens partiels, dans l'humanité, sur l'être infini, n'altèrent, fondamentalement

la foi à son existence. Et sur l'autorité des croyances générales, nous sommes aussi certains de l'existence de l'homme, comme être intelligent, comme être doué de volonté et d'amour, comme être libre enfin; que nous sommes certains, de la réalité de l'être absolu, de Dieu en un mot.

Or, la *pensée*, l'*amour*, la *liberté*, qui dans l'homme, donnent lieu aux phénomènes de la mémoire, de l'imagination, de l'entendement, de l'attention, de la perception, du jugement, du raisonnement, de la volonté et de l'action; qui embrassent l'homme, toutes les propriétés et tous les développemens de son être; tous ces phénomènes psychologiques, disons-nous, reposent sur la foi de l'univers. La conscience du genre humain, les avoue tous, les certifie tous, et pour les nier, il faut renverser la base de toute certitude; s'enfoncer, et se perdre dans un doute éternel.

## CHAPITRE VIII.

### CROYANCES GÉNÉRALES SUR LA FAMILLE.

Les traditions mosaïques, d'accord avec les doctrines universelles, nous apprennent que le genre humain a commencé par une première famille, créée de Dieu dans un état d'innocence, et appelée, par ses immortelles destinées, à une félicité sans bornes (1).

(1) Dixit quoque Dominus : non est bonum hominem esse solum : faciamus ei adjutorium simile sibi. *Gen.* 2, 18.

Elle reçut, dès le commencement, la loi de vie en héritage<sup>(1)</sup>. Dépouillée bientôt par sa chute, des magnifiques prérogatives qui embellissoient son berceau, elle entraîna la race humaine toute entière, dans sa dégradation originelle, d'où elle n'a été tirée que par le Verbe fait chair.

Mais quelles ont été les croyances de l'univers, sur l'état de famille?

1° Le genre humain a toujours cru, et croit encore, que l'homme ne peut se perpétuer, que selon les lois établies par le créateur pour la reproduction de la race humaine. *Faciamus ei adjutorium simile sibi. Erunt duo in carne unâ.* Il n'a jamais regardé l'adultère, la promiscuité, la polygamie et le divorce comme l'état normal de la famille. Et en remontant à l'origine des traditions orientales, on retrouve la famille constituée comme elle l'est encore, chez toutes les nations civilisées par le christianisme. *L'unité conjugale* a été regardée partout comme son état légitime, son état de progrès et de perfectibilité. Il y a plus; la virginité elle-même, a conquis les hommages du monde entier; et aux jours de sa plus grande dépravation morale, il a environné de son admiration, l'héroïsme virginal, et la fidélité conjugale. Les littératures de tous les peuples, célèbrent avec un religieux transport, la fidé-

Dixitque Adam : hoc nunc, os ex ossibus meis, et caro de carne meâ. *Gen.* 2, 23.

24. Quamobrem, relinquet homo patrem suum, et matrem, et adhærebit uxori suæ, et erunt duo in carne unâ.

(1) Legem vitæ hæreditavit illos... *Eccli.* 17, 9.

Testamentum æternum constituit cum illis, et justitiam et judicia sua ostendit illis. *Eccli.* 17, 10.

lité de l'homme-époux ; les soucis, les soins de l'homme-père ; la chasteté de la femme-épouse, les tendres inquiétudes de la femme-mère ; les larmes, le deuil, les tribulations de la femme-veuve ; la sainte fidélité à ses premiers sermens ; et par-dessus tout, l'héroïsme divin de la virginité ; dont le genre humain, tout en l'exaltant sans mesure, n'offre point de *Type complet* avant Jésus-Christ, et que la femme par excellence, que la divine Marie, type vivant, et immortel, de la femme régénérée, a rendu si facile, que sa réalisation inspire à peine de l'étonnement aux nations civilisées par le Christ. Pour détruire le fait que nous constatons, savoir, que le genre humain a toujours cru, que l'unité conjugale, réalisée par le père, la mère et l'enfant, dans la famille, étoit l'état normal de la société primitive, son état légitime, sa constitution naturelle et définitive ; il faudroit établir deux choses.

1° Qu'il y a eu un temps, dans la durée des siècles, où l'adultère, la promiscuité, la polygamie et le divorce ont été universellement répandus ; 2° qu'en supposant l'universalité de cette déviation, de cette perturbation fondamentale dans l'état social ; le genre humain tout entier, a cru réellement, que l'adultère, la promiscuité des brutes, que la polygamie, que le divorce, loin d'être des désordres moraux, étoient un progrès véritable dans la famille, son état de perfectibilité, sa légitime constitution.

Or, nous défions hardiment le saint-simonien le plus intrépide dans la logique des convoitises, d'établir par des faits authentiques, qu'il fut un temps, où l'univers entier, s'avisa de croire, qu'il avoit été le jouet d'une erreur capitale, en environnant de son estime, et de son admiration,

l'homme-père, l'homme-époux, la femme-épouse, la femme-mère, la femme-veuve, et la *femme-vierge*.

## CHAPITRE IX.

### CROYANCES SOCIALES DE L'UNIVERS.

#### § I. L'Homme est né pour vivre en société.

Que l'homme soit né pour vivre en société, c'est ce qu'établissent à la fois, et les croyances du genre humain; et le fait permanent de son existence même (1). Le fait social de la parole, que l'homme n'a pas inventée, établit invinciblement que l'état de *sociabilité* est l'état normal et nécessaire de l'existence, de la conservation, et du développement de la race humaine; car le monde a commencé par une première langue, comme par une première famille (2).

(1) Non est bonum hominem esse solum. *Gen.*, 2, 18.

Tres isti filii sunt Noe : et ab his disseminatum est omne genus humanum super universam terram. *Gen.*, 9, 19.

Melius est ergo duos esse simul quàm unum : habent enim emolumentum societatis suæ. *Eccl.*, 4, 9.

Si unus ceciderit, ab altero fulcietur : vñ soli ; quia quum ceciderit, non habet sublevantem se. Mulier quam dedisti mihi *sociam*. *Gen.*, 3.

(2) Erat autem terra labii unius, et sermonum eorumdem.

Consilium et linguam... et cor dedit excogitandi... disciplinâ intellectûs replevit illos.. *Eccli.* 17, 15.

Il est de fait, que les traditions de tout l'univers sur l'origine des sociétés, sont conformes aux traditions mosaïques; et l'homme n'a pas commencé comme l'orang-outang. Non, il n'a pas préludé à l'état social, en disputant aux bêtes des forêts, une immonde pâture; et le roman stupide qui place le berceau de l'humanité sous la protection des bêtes féroces, n'est que le rêve insensé de quelques êtres à face humaine, que la dignité de leur nature fatigue, et qui tressaillent d'espérance pour l'animalité.

§ II. Croyance universelle à une loi morale descendue du ciel.

La proposition qui fait l'objet de ce paragraphe, est si incontestable, qu'il semble superflu d'entasser ici les témoignages traditionnels, qui établissent invinciblement, que tous les peuples, sans exception, ont eu les mêmes principes de justice, et les mêmes notions du bien et du mal: toutefois, jetons un coup d'œil rapide sur cette importante vérité de fait.

Les traditions catholiques, enseignent que le premier homme reçut de son créateur, une loi morale et religieuse, qui devoit régler son esprit, son cœur, et ses œuvres.... On citeroit des milliers de textes, tirés des livres saints, qui établissent cette vérité capitale (1).

(1) De fructu vero ligni, quod est in medio paradisi, præcepit nobis Deus ne comederemus et ne tangeremus illud, ne fortè moriamur. *Gen.*, 3, 3.

Eo quod obedierit Abraham voci meæ; et custodierit præcepta et mandata mea, et cæremonias, legesque servaverit. *Gen.*, 26, 5.

Legem vitæ hæreditavit illos... Testamentum æternum constituit cum illis... Justitiam et disciplinam ostendit illis. *Ecclesi.* 17, 7, 8, etc.

Voyez le *Psaume* 118.

Cette loi de vie , devoit être transmise , et fut en effet transmise d'âge en âge à toute sa postérité ; et gardien fidèle de ce dépôt sacré, le genre humain n'en a pas perdu la mémoire un seul jour de sa vie.

L'Église catholique reconnoît trois révélations de la loi divine. La première, faite aux premiers humains, et dont le souvenir s'est conservé impérissable dans tout l'univers. La seconde , faite au peuple hébreu , et consignée par Moïse, dans un livre, que le peuple juif, garde sans altération, depuis plus de trois mille ans.

La troisième, qui n'a été que le complément des deux premières , faite par Jésus-Christ lui-même, qui n'est point venu, comme il nous l'apprend, détruire la loi antique; mais la remplir, la compléter, la perfectionner.

Le peu que nous connoissons de la littérature sanskrite, fait foi, que la loi primitive , est le fond de la morale indienne, et forme la base de la conscience dans cette portion de la grande famille. Les livres sacrés de l'Inde , et leurs commentaires, parlent de la loi divine, de la justice, du bien et du mal moral, des devoirs envers la divinité, et envers ses semblables , en termes, que l'on croiroit tirés des livres bibliques.

L'Inde, la Chine, la Perse, l'Égypte, tout l'antique Orient, offrent, avant la promulgation évangélique, une frappante uniformité de croyances sur la loi morale, règle des pensées et des actions humaines , et fondement de l'ordre social.

Beati qui ambulavit in lege tuâ, Domine. — Scrutabor legem tuam. — A lege tuâ non declinavi. — Legem tuam non sum oblitus. — Legem tuam dilexi. — Dissipaverunt legem tuam. — Lex tua meditatio mea est. *Psalm.* 118.



On retrouve partout les mêmes principes de justice, la même conscience en un mot.

« Tous les hommes, comme Platon l'observe, avouent  
» qu'on doit être bon; et si l'on demande ce que c'est  
» qu'être bon, il n'est personne qui ne réponde : c'est être  
» juste, tempérant, inébranlable dans la vertu, etc. »

La philosophie elle-même convient de l'universalité de la loi morale : « Jetez les yeux, dit Rousseau, sur toutes  
» les nations du monde, parcourez toutes les histoires;  
» parmi tant de cultes inhumains et bizarres, parmi cette  
» prodigieuse diversité de mœurs et de caractères, vous  
» trouverez partout les mêmes idées de justice et d'hon-  
» nêteté; partout les mêmes principes de morale, partout  
» les mêmes notions du bien et du mal.

» En célébrant les débauches de Jupiter, on admiroit  
» la continence de Xénocrate; la chaste Lucrèce adoroit  
» l'impudique Vénus... la sainte voix de la nature se fai-  
» soit respecter des hommes (1). »

(1) Voltaire parle comme Rousseau sur l'universalité et la perpétuité de la loi morale.

« Partout j'ai vu qu'on respectoit son père et sa mère, qu'on se  
» croyoit obligé de tenir sa promesse : qu'on avoit de la pitié, pour  
» les innocens opprimés... Les rites changent chez tous les peuples,  
» la morale seule ne change pas. »

Le respect de la divinité, la prière, l'offrande, le sacrifice; le respect des parens, la sainteté des sermens, l'admiration de la vertu, de la chasteté, de la tempérance, du désintéressement, sont de tous les siècles, comme de tous les peuples... Jamais le vol, l'impiété, l'adultère, l'homicide, la haine, la vengeance, le sacrilège, et tous les autres désordres moraux, n'ont été confondus avec la vertu et l'innocence; et le Décalogue est la loi morale de l'humanité.

Écoutons Phocylide qui vivoit environ six siècles avant Jésus-Christ.

« Honore premièrement Dieu, et ensuite tes parens...  
 » Ne repousse point le pauvre. Ne rends point de jugemens  
 » injustes. Conserve la chasteté (1); sois bienveillant envers  
 » tous les hommes; n'use point de mesures trompeuses;  
 » que ta balance n'incline d'aucun côté; ne te parjure  
 » point... Ne dérobe point les semences, c'est un crime  
 » exécrationnable; paye à l'ouvrier son salaire, et n'afflige  
 » point le pauvre; veille sur ta langue; ne révèle point  
 » le secret qui t'est confié... Donne tout de suite au men-  
 » diant, et ne le remets point au lendemain. Sois le con-  
 » ducteur de l'aveugle.. Tends la main à celui qui tombe...  
 » Es-tu riche? Partage avec l'indigent; rends-lui ce que  
 » Dieu t'a donné, et ne fais point de différence entre l'étran-  
 » ger et le concitoyen. »

Ne croiroit-on pas entendre Moïse lui-même, promulguant la loi morale, révélée de nouveau, au sommet du Sinaï?

Et il est de fait, que tous les préceptes du Décalogue, se retrouvent dans toutes les littératures, comme dans la conscience de tous les peuples. La littérature orientale, la littérature grecque, la littérature latine, offrent à cet égard une éclatante uniformité, avec les croyances du catholicisme, sur la loi morale... Ce fait est inébranlable au doute, et peut s'établir avec une incontestable universalité.

(1) Il est beau de conserver son corps chaste, de garder une virginité incorruptible, et de se réjouir toujours dans des pensées pures.

NAUMACH., *Sentenc...*

Virginibus non gaudet Venus... *Adag. Antiq.*

§ III. La loi morale a été regardée partout comme la base de l'ordre social, comme la source de la justice et du droit.

Tous les monumens de la tradition prouvent également, que la loi divine est le fondement de l'ordre social, la source de la justice et du droit.

Ce point de la croyance universelle se trouve consigné en mille endroits de la Bible. La loi morale donnée aux premiers humains, fut le fondement de la société patriarcale. Quand les familles sorties des douze enfans de Jacob, furent constituées en corps de nation; une loi civile, rituelle, politique et religieuse, fut donnée de Dieu même, au législateur des Hébreux.

La loi divine, promulguée au sommet du Sinaï, fut la charte constitutive du peuple *figuratif*. Dieu le gouverna d'abord par ses oracles, et par son sacerdoce, dépositaire de sa parole et interprète de sa loi.

Au temps de Samuel, les vieillards d'Israël, demandent un *Roi* (1). Ce saint prophète expose à leurs yeux les inconvéniens de cette forme de société, et leur dit la tyrannie dont ils seront plus d'une fois la victime, en subissant la loi de l'arbitraire, et des caprices

(1) *I Reg.* 8, 5. Dixeruntque ei constitue nobis regem. — 15. Dixit autem Dominus ad Samuelem : audi vocem populi... non enim te abjecerunt, sed me ; ne regnem super eos. — 11. Et ait Samuel : hoc erit jus regis : filios vestros tollet et ponet in curribus suis. — 14. Agros quoque vestros, et vineas et oliveta optima tollet, et dabit servis suis. — 17. Greges quoque vestros addecimabit, vosque eritis ei servi. — 18. Et clamabitis in die illâ, à facie regis vestri, quem elegistis vobis, et non exaudiet vos Dominus in die illâ, quia petistis vobis regem.

de leurs rois, qui, à l'exemple des rois de la gentilité, interpréteront trop souvent, la loi de justice, au gré de leur ambition; et transformeront ainsi la force et le despotisme en droit.

La plupart des règnes des rois d'Israël et de Juda, présentent l'accomplissement littéral de cette prophétie de Samuel.

Toutefois, la loi divine, la loi de justice n'en demeura pas moins la loi première, la loi fondamentale, la loi régulatrice des actes du souverain, et de l'obéissance des sujets. Et le livre où se trouvent toutes les vérités, dit expressément, que le prophète Samuel, après l'élection de Saül, lut au peuple la *loi* qui devoit le régir, et qu'il la plaça dans le sanctuaire (1). Quelque temps après, Saül, *l'élu du peuple et l'oint du Seigneur*, n'en perd pas moins, le *droit* de régner sur Israël, parce qu'il a violé le commandement de son Dieu (2).

L'Esprit saint, au livre des Rois, rappelle souvent, que les mauvais princes de Juda et d'Israël, furent les violateurs de la loi divine, et que loin de régner *par* elle et *pour* elle, ils n'écoutèrent trop souvent, que les passions déréglées de leurs cœurs. Leurs vices, et les actes tyranniques de leurs règnes, sont toujours présentés comme la violation de la loi de justice et de vérité. *C'est par moi*

(1) Locutus est autem Samuel ad populum legem regni, et scripsit in libro, et reposuit coram Domino.

(2) Pro eo quod abjecisti sermonem Domini, abjecit te Dominus ne sis rex. *I Reg.* 15, 23.

Scidit Dominus regnum Israel à te hodie, et tradidit illud, proximo tuo meliori te. *Ibid.* 28.

que règnent les rois, est-il dit au livre des Proverbes (1). Cette doctrine sur le fondement de l'ordre social, est encore, et sera toujours la base de tout gouvernement.

L'église catholique enseigne par sa tradition, et par ses pontifes, que toute puissance vient de Jésus-Christ roi des rois, seigneur des seigneurs (2); qu'il existe deux puissances, la puissance temporelle, et la puissance spirituelle; que ces deux puissances, sont *distinctes*, mais non *indépendantes*; que tout pouvoir découle de Dieu; et que le ministre de ce pouvoir, soit qu'il soit *collectif*, comme dans la république, ou qu'il soit *un* et héréditaire comme dans l'état monarchique, ne peut jamais l'exercer que dans la dépendance de la loi divine de justice, barrière éternelle contre le despotisme, et l'anarchie...

L'église enseigne au souverain, quel qu'il soit, que l'arbitraire n'est jamais permis, et que son droit de commander, n'est sacré et inviolable qu'aussi long-temps que la loi divine de justice est sacrée pour lui... Elle enseigne aux peuples, que la loi divine, charte de leurs droits véritables, comme de leurs devoirs, les lie au pouvoir, aussi long-temps, qu'il est lui-même *sujet* de la loi divine de justice, palladium éternel de la puissance de la liberté! .

(1) Per me reges regnant, et legum conditores justa decernunt. *Prov.*, 8, 15. — *Id.* 16. Per me principes imperant, et potentes decernunt justitiam. Quoniam quum essetis ministri regni illius, non recte judicastis, nec custodistis legem justitiæ...

(2) Dixit itaque ei Pilatus : Ergo rex es tu ? Respondit Jesus : Tu dicis, quia rex sum ego. *Joan.*, 18, 37. Data est mihi omnis potestas, in cælo et in terrâ .. *MATTH.*, 28, 18. — Rex regum, Dominus dominantium. *Apoc.*, 19, 16.

Voyez la Bulle *Unam Sanctam*.

La *légitimité* inamissible, impérissable, éternelle, n'est que le règne de la loi divine de justice, dont l'église catholique est l'interprète infallible, pour tout peuple soumis à son autorité. Toute nation placée en dehors de l'action spirituelle de l'église, perpétuelle interprète de la justice et du droit, se trouve vis-à-vis du pouvoir temporel qui la régit, dans les mêmes conditions, que celles où étoient placées les nations de la terre avant l'établissement du christianisme. La justice sociale, conservée impérissable, au moins dans ce qu'elle a de primordial et de nécessaire à l'existence de toute société, est entr'elle, et le souverain, quel qu'il soit, la charte première, la source unique, la règle vivante de l'obéissance et du droit. (1).

L'Église, comme le genre humain, n'a jamais cru au dogme de la *légitimité* ou du droit de régner sur un peuple, entendu en ce sens; qu'à quelque degré qu'un souverain l'écrase et l'opprime, ni son droit ne s'altère, ni l'obligation d'obéir ne disparaît.

Mais l'église a toujours repoussé, avec une juste horreur, le dogme athée de la souveraineté du peuple entendu en ce sens, qu'un peuple n'a pas besoin d'avoir raison, pour valider ses actes; et que le droit et la justice, sont là, où se trouve la force brute, la force matérielle. Elle n'a point approuvé non plus, la doctrine de la résistance active contre l'injuste

(1) Les nations chrétiennes ont, dans le tribunal suprême de l'Église, un moyen sûr, facile, infallible, de connoître et de discerner ce qui est *juste et vrai, socialement*. L'absence d'une autorité enseignante, chez les nations idolâtres, chez les sectes protestantes et incrédules, explique la cause des révolutions, plus fréquentes et plus terribles dans leur sein...

agression du pouvoir, entendue en ce sens, qu'une nation n'a nul besoin d'une décision, ou d'une direction de conscience, dans ce cas terrible..... et qu'elle peut décider elle-même, si le cas de la résistance a lieu.

Ainsi, quand saint Thomas, avec une foule de docteurs catholiques, enseigne qu'une nation peut opposer la force à un tyran *notoirement* reconnu pour tel ; il faut entendre, que la conscience de la nation, est toujours dirigée par l'autorité spirituelle, régulatrice suprême du pouvoir et de l'obéissance. Elle a toujours enseigné aussi, que le droit du souverain, demeure inaltérable, inamissible par conséquent, aussi long-tems, qu'il est soumis lui-même à la loi de justice. Et nous le répétons, le peuple, n'est pas juge, des cas où la loi divine de justice est violée fondamentalement, par le pouvoir *un* ou *collectif*. Ainsi les croyances catholiques, offrent une théorie parfaite sur la société. Le pouvoir et l'obéissance ont des garanties impérissables, et la loi divine, devient une loi de vie et de liberté. L'arbitraire disparaît ; et l'homme sujet, l'homme citoyen, en obéissant à l'homme prêtre ou à l'homme roi, n'obéissent qu'à Dieu, seul souverain légitime, parceque seul, il est la justice immuable, infinie. Ces croyances clairement enseignées par l'église, flottoient dans la conscience du genre humain ; on en retrouve des vestiges ineffaçables chez tous les peuples. Jamais chez aucune nation de la terre, la force brutale ne passa pour un *droit sacré*..... Toujours l'homme eut horreur du joug de l'homme, commandant en son nom seul ; alors même, qu'esclave avili, il obéissait à ses cruels caprices, et traînait honteusement des fers.

• Selon Confucius, tous les devoirs de l'homme, dé-

» coulent de la loi divine, qu'il appelle le grand *Ly*.  
 » C'est sur le grand *Ly*, ajoute ce philosophe célèbre,  
 » que la société est fondée. C'est le grand *Ly* qui lie les  
 » hommes entre eux : ôtez le *Ly*, tout sur la terre, n'est  
 » plus que trouble et confusion ; il n'y a plus ni rois, ni  
 » grands, ni supérieurs, ni inférieurs. »

Dans la société, telle que Platon la concevoit, il n'y a ni despotes, ni esclaves ; elle est fondée sur l'obéissance de tous, à la loi divine. Les magistrats ou philosophes, ne sont que les premiers sujets de la loi souveraine. L'homme n'obéit donc point à l'homme, dans cette société ; et Platon ne craint pas d'avancer que là, où l'homme seul, commande, la société sera en proie à des déchiremens sans fin. « Quiconque, ajoute Platon, ébranle la loi divine, » arrache le fondement même de la société. (1) »

Donc, partout et toujours, la religion, ou la loi divine, a été regardée comme la base de toute société ; comme la source de la justice et du droit.

(1) Si quis religionem convellit, societatis fundamentum convellit. PLAT., *de Republ.*

Jamais État ne fut fondé, que la religion ne lui servît de base.

ROUSSEAU...

On bâtiroit plutôt une ville dans les airs, que de fonder un État sans religion... PLUTARQUE.



## CHAPITRE X.

## CROYANCES RELIGIEUSES DE L'HUMANITÉ.

## § I. Spiritualité, immortalité de l'âme.

EN cherchant ce qu'il y a d'immuable et de permanent, dans la conscience universelle, nous nous sommes convaincus, qu'à tous les âges, de sa vie, le genre humain, a toujours eu les mêmes croyances fondamentales sur Dieu, sur la création, sur le monde angélique, sur l'homme, sur son état d'innocence primitive, sur sa chute et sa dégradation; sur la promesse et l'attente d'un restaurateur divin, de sa dignité première; nous avons retrouvé partout, les mêmes dogmes sociaux; et le symbole de l'humanité nous a paru identiquement le même que le symbole catholique, avec cette seule différence, que celui-ci, est le développement complet et sans mélange d'erreurs, du symbole antique, qui n'en contenoit que le germe.

Recueillons encore, quelques autres traditions religieuses du genre humain, et nous nous convaincrons toujours davantage, de l'immuable unité de l'ordre de foi, envisagé dans son étendue la plus absolue.

La spiritualité et l'immortalité de l'âme humaine, forment un des points fondamentaux de la foi de l'univers... et jusqu'à ce que, par l'imposante autorité des faits, on ait établi, qu'il fut un tems où le genre humain *tout entier*, crut au dogme brutal de la matérialité absolue de

notre être, et à la ruine totale de nos immortelles espérances, le philosophe catholique, pourra soutenir que la spiritualité et l'immortalité de l'âme, forment un article du symbole des intelligences.

Faisons l'homme, est-il dit au livre immortel : *faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance*; et le 18<sup>e</sup> siècle, tout hébété de sa haine contre Dieu, a bien osé soutenir, que Moïse ne croyoit pas à la spiritualité et à l'immortalité de nos âmes !

Il est inutile de reproduire sur ce point, les traditions de l'église catholique, consignées dans la Bible, dans tous les écrits des Pères, et des saints docteurs (1). Bornons-nous, à citer quelques témoignages, puisés dans les littératures anciennes.

Observons d'abord, que la spiritualité et l'immortalité de l'âme humaine se retrouvent au fond de tous les systèmes de philosophie spiritualiste. Le panthéisme, identifiant le fini avec l'infini, et déifiant le moi humain, est à l'opposé du matérialisme; et il en est ainsi de tous les systèmes de philosophie synthétique.

La matérialité de l'âme humaine, se retrouve au fond de tous les systèmes philosophiques qui reposent sur

(1) Qui ne connoît ces oracles bibliques, expression sublime de nos immortelles destinées ?

*Fulgebunt justi quasi stellæ, in perpetuas æternitates*, Dan. 12, 3. *Satiabor cum apparuerit gloria tua*, Psal. 16 15. *Torrente voluptatis potabis eos*, Psal 35, 9. *Ibunt de virtute in virtutem*, Psal. 83, 8; *de claritate in claritatem. Qui bibunt me adhuc sitient, et qui edunt me adhuc esurient*, Eccli, 24, 29. *Ibunt in vitam æternam*, Matth. 25, 46. *Æternum gloriæ pondus operatur in nobis*, Corint. 14, 27.

Quelles pensées ? quelles images ?... Voilà la grande loi du progrès éternel de l'humanité... Voilà le terme de ses espérances...

l'analyse, ou qui prennent la sensation pour point de départ... Mais jamais l'antique Orient, jamais les siècles du paganisme, jamais les hordes barbares elles-mêmes, ne perdirent la notion de la spiritualité, et des destinées futures et immortelles de notre âme.

Écoutez Phocylide :

« Les parties qui composent le corps humain, forment  
 » une harmonie qu'il n'est pas permis de détruire. Nous  
 » espérons que ceux qui ont abandonné leur déponille,  
 » en sortiront bientôt pour venir dans la lumière. Ils  
 » seront un jour des dieux, car les âmes des morts sont  
 » incorruptibles. L'esprit est l'image de Dieu; pour le corps,  
 » il vient de la terre, et s'en retourne en terre; nous ne  
 » sommes que cendre, mais l'esprit remonte au ciel (1). »

L'immortalité de l'âme humaine se retrouve au fond de tous les cultes superstitieux. Jamais le genre humain, n'en perdit la mémoire....

Le culte des ancêtres, la prière pour les morts, les cérémonies funèbres, n'ont pas cessé un seul jour d'occuper la pensée de l'homme déchu.

L'idolâtrie étoit fondée en grande partie sur le dogme de l'immortalité de l'âme. Comment auroit-on fait l'apothéose de l'homme, si on avoit cru qu'il mourait tout entier ? La métempsychose, la nécromancie, la magie, si

(1) *Antequam revertatur pulvis in terram undè erat, et spiritus redeat ad Deum qui dedit illum. Eccl. 12, 7.*

On lit ces paroles dans le songe de Scipion :

« Ce n'est pas toi, mais ton corps, qui est mortel... C'est l'âme qui  
 » est l'homme, et de même que le Dieu éternel donne le mouvement  
 » au monde, qui est périssable en partie; ainsi l'âme *immortelle*  
 » meut le corps *fragile*.

répandues chez les nations idolâtres, se lient clairement au dogme de l'immortalité de l'âme.

« Tous les anciens peuples, dit l'abbé Foucher, (Mémoires de l'acad. des inscr.) ont reconnu l'immortalité de l'âme (1); non en vertu des raisonnemens philosophiques; mais guidés par le sentiment interne, et par la tradition générale, qui n'avoit point encore reçu d'atteinte. On ne s'avise point de prouver ce que personne ne révoque en doute. »

Le culte des ancêtres est universel à la Chine. On suppose que les âmes résident dans des tablettes, devant lesquelles on brûle des morceaux de papier doré. Le même usage se retrouve à la Cochinchine et au Tonquin.

Le dogme de la résurrection des corps lui-même, n'étoit pas inconnu au monde ancien.

« Sozios, est-il dit dans le Zend-à-Vesta, issu d'une vierge, viendra le dernier; vainqueur de la mort, et juge des démons, il réveillera les morts; .. ils se relèveront dans leurs corps, et désormais immortels, Sozios les jugera du haut de l'empyrée (2):

(1) C'étoit le dogme des Egyptiens et des Chaldéens; de là, cet oracle chaldaïque : « Hâtez-vous de vous acheminer vers la splendeur du Père, de qui vous avez reçu une âme pénétrée de la splendeur divine. »

(2) La croyance de la résurrection, dit Voltaire, est beaucoup plus ancienne que les temps historiques. *Dict. phil.*

Voyez JOB... EZÉCHIEL... ch. 37, 1 ;

Seminatur in corruptione, surget in incorruptione.

Seminatur in ignobilitate, surget in gloriâ...

Seminatur in infirmitate, surget in virtute.

Seminatur corpus animale, surget corpus spiritalis, *1 Corinth. 15, 42, 43, 44.*

D'où seroit venue à toutes les nations, cette vénération religieuse pour la dépouille des morts, et pour leurs cendres, si elles n'avoient eu une foi, au moins cōfuse, au dogme de la résurrection de la chair?

A mesure que l'antique Orient dévoile ses richesses littéraires, les croyances catholiques obtiennent une plus éclatante confirmation. Et le moment n'est pas éloigné, où tous les souvenirs des traditions du genre humain, étant recueillis par la science, le symbole de l'église romaine recevra une justification, que l'incrédule ne soupçonne pas.

## § II. Le jugement, particulier et universel.

Toutes les nations de la terre, ont cru également, que les âmes subissoient après la mort, un jugement irrévocable, suivi de récompenses ou de châtimens éternels (1).

Écoutons Platon, que M. de Maistre appelle l'auteur de la préface humaine de l'Évangile.

« Quand donc les morts arrivent devant le juge, il examine l'âme de chacun, sans avoir égard au rang qu'il occupoit sur la terre. Mais bien souvent, considérant l'âme du grand roi des Perses, ou d'un autre roi, ou de quelqu'homme puissant, il n'y découvre rien de sain ;

(1) *Judicabit orbem terræ. Psal. 9, 9.*

*Judicabit in nationibus, implebit ruinas. Id., 109.*

*Tunc videbunt filium hominis venientem in nube, cum potestate et majestate magnâ. MATH., 24, 30.*

Boulanger avoue « que les anciens dogmes du grand juge, du jugement dernier, et de la vie future, même en se corrompant ne s'éteignirent jamais... *Rech. sur le despotisme oriental.*

» au contraire, les parjures et les injustices dont elle s'est  
» rendue coupable, la couvrent comme d'autant de meur-  
» trissures et de plaies; elle est toute défigurée par l'or-  
» gueil et le mensonge; il n'y a rien de droit en elle, parce  
» qu'elle n'a point été nourrie de la vérité. Maîtresse de  
» suivre ses penchans, elle s'est plongée dans la mollesse,  
» la débauche, l'intempérance, dans des désordres de  
» toute espèce; de sorte qu'elle regorge d'infamies; ce que  
» voyant le juge, il l'envoie ignominieusement dans la pri-  
» son, où elle doit subir les supplices qu'elle a mérités;  
» car, il convient que celui qui est puni justement, le soit  
» afin d'en tirer de l'avantage en devenant meilleur, ou  
» pour servir d'exemple aux autres, et les porter à se  
» corriger par la crainte que son châtiment leur in-  
» spire. Or, ceux que les dieux et les hommes punissent  
» afin que leur punition leur soit utile, sont les malheu-  
» reux qui ont commis des péchés *guérissables*: la dou-  
» leur et les tourmens leur procurent un bien réel, car  
» on ne peut être autrement délivré de l'injustice. Mais  
» pour ceux, qui ayant atteint les limites du mal, sont  
» tout-à-fait *incurables*, ils servent d'exemple aux au-  
» tres, sans qu'il leur en revienne aucune utilité; parce  
» qu'ils ne sont pas susceptibles d'être guéris, ils *souffri-  
» ront éternellement des supplices épouvantables*. C'est  
» pourquoi, méprisant les vains honneurs, et ne regardant  
» que la vérité, je m'efforce de vivre et de mourir en  
» homme de bien; et je vous y exhorte ainsi que tous les  
» autres, autant que je puis. Je vous rappelle à la vertu,  
» je vous anime à ce saint combat, le plus grand, croyez-  
» moi, que nous ayons à soutenir sur la terre. Combattez  
» donc sans relâche, car vous ne pourrez plus vous être,

» à vous même d'aucun secours, lorsque présent devant  
 » le juge, vous attendrez votre sentence tout tremblant  
 » et saisi de terreur. Cette sentence rendue, le juge or-  
 » donne aux justes de passer à sa droite et de monter aux  
 » cieux; il commande aux méchans de passer à sa gauche,  
 » et de descendre aux enfers.»

Ce passage tiré du Gorgias de Platon, n'est que l'expression de la tradition universelle, sur le jugement final, sur l'enfer et sur le purgatoire.... Le dogme du jugement final, se retrouve au milieu de toutes les superstitions païennes.

### § III. Le Ciel.

L'univers entier, a cru au dogme des récompenses de l'autre vie, et à des récompenses immortelles.

Nous sommes dispensés, sans doute, de recueillir, sur ce point les traditions bibliques; car il faudroit, pour ainsi dire, transcrire la moitié des livres saints. Mais le dogme de la félicité éternelle ne périt jamais dans le monde. Des sombres régions du trépas, s'élèvera toujours un cri d'espérance : *Je sais que mon Rédempteur est vivant, et que je le verrai dans ma chair* : c'est le cri de l'humanité déchue.....

Écoutons Platon, parlant avec son langage presque évangélique, des récompenses de l'autre vie :

« L'âme, qui par de continuels efforts de sa volonté, avance dans la vertu, se corrige du vice, est transportée dans un séjour d'autant plus heureux et plus saint, qu'elle s'est plus rapprochée de la perfection divine » ....

« Les âmes, dit Socrate, qui demeurant chastes et pures, » se sont préservées de la contagion du vice, et ont eu » dans un corps mortel, une vie toute divine, retournent » vers les dieux d'où elles viennent. »

Dans son livre de la consolation, adressé à Marcia : « Ce » n'est pas votre fils que la mort a frappé, dit Senèque, » mais seulement son image. Délivré du fardeau du corps, » et immortel maintenant, il jouit d'un état meilleur. Son » âme est retournée aux lieux d'où elle étoit descendue; » là, un repos éternel l'attend : élevée dans les hauteurs » des cieux, elle habite avec les âmes heureuses, elle est » reçue dans leur société sainte. De là, elle aime encore à » abaisser ses regards ici-bas, et à contempler ceux qu'elle » a laissés sur la terre. »

« Ils ont, dit Cicéron, dans le ciel, une demeure à part, » où ils jouissent d'un bonheur sans fin. »

« Père très-saint et très-bon, dit Scipion à Paul-Emile, » qui se présentait à lui en songe, pourquoi m'arrêter ici- » bas ? pourquoi ne pas me hâter d'aller à vous, qui êtes » en possession de la véritable vie ? Et son père lui répond : » Jusqu'à ce que le Dieu, dont tout ce que tu vois est le » temple, te délivre lui-même, des liens du corps; l'entrée » de ces lieux t'est fermée (1). »

Les poètes grecs et latins ont laissé des descriptions brillantes des champs Elysées; ou du séjour des âmes justes.

(1) *Songe de Scipion*, chap. 3.



## § IV L'enfer, l'éternité des supplices, le purgatoire.

Le dogme des peines de l'autre vie, et des peines éternelles, se retrouve dans les croyances de l'humanité. Les livres saints proclament cette vérité fondamentale, avec une grandeur accablante (1).

« Ceux qui ont atteint les limites du mal dit Platon (Gorgias), sont tout-à-fait incurables; ils souffriront *éternellement* des supplices épouvantables. »

« Les âmes qui ont commis des crimes plus grands, dit-il ailleurs (livre des Lois), sont précipités dans l'abyme qu'on appelle l'enfer, ou d'un nom semblable; lieu redouté des vivans et des morts, et dont la pensée trouble encore l'homme pendant son sommeil. »

« Jeune homme, tel est le jugement des dieux qui habitent le ciel; des dieux, que tu t'imagines ne pas s'occuper de toi. Les bons seront réunis aux bons, et les méchans aux âmes des méchans.

« Quand tu pénétrerois dans les profondeurs de la terre; quand prenant ton vol, tu t'élèverois dans les hauteurs des cieus, le supplice que tu as mérité t'atteindra, soit ici-

(1) Dabit ignem et vermes in carnes eorum, ut urantur et sentiant, usque in *sempiternum*. JUDITH, *cantic.*, 16, 21.

.. Quis habitabit de vobis, cum ardoribus *sempiternis*? ISAÏE, 33, 14.

Ignem succendisti, et ardebit usque in *æternum*. JEREM., 17, 4.

Ibunt in supplicium *æternum*. MATTH., 25, 46.

Ignis *æterni* pœnam sustinent. JUDÆ, 7.

Dabunt pœnas in interitu *æternas*. II. *Thessal.*, 1, 9.

Cruciabuntur die ac nocte, in *sæculorum sæcula*... APOC 6, 10.

» bas, soit dans les enfers ; soit dans un lieu plus terrible  
» encore. »

« Socrate, au rapport de Cicéron, enseignoit qu'il y a  
» deux chemins différens, pour les âmes, lorsqu'elles sor-  
» tent du corps. Celles qui, entraînées et aveuglées par les  
» passions, se sont souillées de vices cachés, ou de crimes  
» publics, prennent un chemin détourné qui les conduit  
» loin de l'assemblée des dieux. »

« Les chrétiens, dit Celse, ont raison de penser que ceux  
» qui vivent saintement, seront récompensés après la mort,  
» et que les méchans subiront *des supplices éternels*. Du  
» reste, ajoute-t-il, ce sentiment leur est commun *avec*  
» *tout le monde*. »

Le 6<sup>e</sup> livre de l'Enéide, n'est que la tradition poétique  
des dogmes de l'immortalité de l'âme; du bonheur qui  
attend les âmes justes, et des supplices réservés aux mé-  
chans.

Le théâtre lui-même retentissoit de ces vérités terribles;  
les tourmens des réprouvés étoient représentés sur la  
scène.

Le supplice d'Ixion et de Prométhée, celui de Tantale et  
des Danaïdes, ne sont que de sombres images, au fond des-  
quelles se retrouve la foi de l'éternité des peines.

La foi à un état intermédiaire entre le ciel et l'enfer,  
est encore un des points des croyances de l'humanité.

Les anciens reconnoissoient trois états différens de l'âme  
après la mort. Le premier, étoit l'état de bonheur, dont  
les âmes saintes jouissoient éternellement dans le ciel ; le  
second, l'état de souffrance auquel les âmes des méchans,  
les âmes *absolument incurables*, dit Platon, étoient con-  
damnées éternellement dans les enfers. Le troisième état,

mitoyen entre les deux autres, étoit celui des âmes, qui sans avoir mérité des châtimens éternels, étoient encore redevables à la justice divine.

« Ceux que les dieux punissent, dit Platon, afin que leur punition leur soit utile, sont les malheureux, qui ont commis des péchés *guérissables*. »

Selon la théologie païenne, pleine encore de la mémoire des antiques traditions, le plus grand nombre des âmes des morts, subissoient dans les enfers, des supplices proportionnés à leurs fautes, ou errant çà et là, sur la terre, elles attendoient en souffrant ainsi, que la justice divine fût satisfaite.

De là, les prières, les rites expiatoires, les sacrifices offerts universellement pour les morts.

Les Romains appeloient ces rites *Justa* et les Grecs *τελετή*, c'est-à-dire *expiation*.

Platon parle des sacrifices qu'on faisoit pour les âmes des morts :

« Musée, Orphée, Linus, et les fils des Muses, dit-il, recommandent non seulement aux simples particuliers, mais aux villes mêmes, de ne pas négliger ces saintes pratiques, qui sont d'une grande efficacité, pour délivrer les morts des tourmens qu'ils endurent. »

De là l'exhortation si fréquente chez les anciens, d'apaiser les mânes, *placare manes*. Il y avoit une liturgie, des formules de prières pour les morts ; diverses inscriptions trouvées sur d'antiques tombeaux en font foi.

« Ames célestes, venez à son aide.

« Que les dieux te soient propices.

« Mânes très-saints, je vous recommande mon époux,

« Daignez lui être indulgens. »

La foi à un état intermédiaire, se retrouve chez les Scandinaves. Selon les livres *Zends*, les hommes qui meurent avant d'avoir été entièrement purifiés, souffrent des tourmens dans l'autre vie, dont la durée est plus ou moins longue, suivant la gravité des crimes qu'ils sont destinés à punir.

On retrouve dans le *Zend-a-Vesta* les trois états, dans l'un desquels, sont nécessairement placées les âmes, après leur sortie de cette vie. Le *Behercht* (le ciel) où les âmes occupent des demeures plus ou moins proches d'Ormuzd, selon que leurs œuvres ont été plus ou moins parfaites.

Le *Douzakh*, (l'enfer) où sont reçus les méchants, par les damnés et par Arimane. Enfin, le *Hamestan*, où vont ceux dont les bonnes et mauvaises actions, sont à peu près égales, où ils doivent rester jusqu'à la résurrection, et qui est entre le ciel et l'enfer.

Ainsi, tous les siècles comme toutes les générations répètent : « C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés (1). »

(1) Sancta ergo et salubris est cogitatio pro defunctis exorare, ut a peccatis solvantur. *Macr.*, lib. 2, cap. 12, 46.

---

## CHAPITRE XI.

---

### PRIÈRE, CULTE, SACRIFICE, SACERDOCE.

#### § I. La prière.

La prière est un dogme social; c'est ce qu'attestent la voix du genre humain, et les monumens écrits de tous les peuples. L'univers, ce pèlerin du tems, n'a pas cessé un seul jour, depuis soixante siècles, de faire monter vers l'éternel, le cri de ses besoins, l'accent du repentir et celui de l'espérance. Quoi de plus touchant, quoi de plus pur et de plus sublime, que la prière catholique ! Quelle source d'espérance elle ouvre dans l'âme à quelle hauteur elle élève cet être d'un jour, l'homme, fait pour conquérir l'éternité !

La prière, forme un des plus beaux et des plus magnifiques chapitres de la littérature sacrée ; et rien, sous ce rapport, ne sauroit être comparé aux formules priantes de nos saints livres.

Quelle prière en effet, que celle du père des croyans, implorant la clémence divine en faveur de ces villes infâmes, que sa justice alloit frapper ! Quel ravissant tableau que

celui de ce vénérable patriarche, sollicitant aux pieds de son Dieu le pardon d'une race perverse (1)!

Quoi de plus pénétrant que la prière de Moïse demandant grâce pour les enfans d'Israël (2)! Où trouver des formules de prières comparables à celles de Job, de Judith, d'Esther, de Tobie, du Psalmiste, de Salomon, et des autres prophètes?

Quel livre pria jamais comme le Nouveau-Testament?

Et que manque-t-il à l'homme de foi, s'il lui est permis et possible, de placer dans son cœur et sur ses lèvres, cette prière par excellence, que le Verbe divin fait homme, daigna enseigner lui-même à ses premiers disciples, et qui répond à tous les besoins, comme à tous les desirs de l'homme voyageur?

La prière est le cri de toutes les nations; toutes les littératures connues l'attestent.

Les livres de l'Inde, les Védas, et leurs commentaires, sont remplis de prières, étonnantes d'élévation, riches de poésie et pleines de vie.

Les littératures chinoises, persanes, arabes, sont enrichies de formules de prières, où se retrouve le cri de l'humanité déchue, calamiteuse; mais point deshéritée de l'espérance, parce que le désespoir n'a jamais prié.

(1) *Gen.* 18, 23 et suiv.

(2) *Exod.*, 32, 9.. 10.. 11 et suiv.

Voy. *Job.*, ch. 10, v. 2 et suiv..

Voy. les *Psaumes*. Voyez-les tous.

3. lib. *Regum*, ch. 3, v. 6 et suiv... ch. 8, 23.

Rien de plus touchant, de plus poétique même, que les prières de la liturgie catholique.. Le chant des psaumes, l'office des prêtres, l'office des religieux, renferment tout ce que l'ascétisme a de plus pur, de plus suave, de plus mélodieux...

La littérature grecque, présente à chaque instant des formules de prières, pleines encore des primitives traditions, sur les misères profondes de l'homme, sur ses besoins comme sur ses espérances.

Les vers orphiques, Hésiode, Homère, les poètes tragiques et lyriques de la Grèce, nous offrent des prières souvent très-animées.

Dans une de ses tragédies, Eschyle fait ainsi prier le chœur : « Dieux puissans, saints et saintes de cette terre, écoutez les vierges, écoutez comme il est juste, les prières suppliantes ! Génies amis de cette ville, vous ses libérateurs, et ses protecteurs, montrez qu'elle vous est chère. Vous aimez le culte qu'on vous rend, souvenez-vous de nos pompes sacrées, et de nos sacrifices ».

La littérature latine a aussi ses prières. Virgile, Horace, Ovide, Cicéron, Tite-Live, en font foi ; et chose remarquable ! au sein de la dégradation païenne elle-même, on ne rencontre pas un peuple, pas un seul peuple, qui ait cru, comme certains gouvernemens modernes, dégoutés de Dieu, que l'athéisme légal étoit un progrès des lumières. Ainsi, la prière est un besoin, une loi de l'humanité.

## § II. Culte, sacrifice.

Le culte nous présente, comme la prière, un caractère de permanence, qui ne permet pas de douter, que ce ne soit encore là, un article du symbole social. La prière, l'offrande, l'adoration, le sacrifice, voilà ce que l'on retrouve partout et à tous les instans de la durée du genre humain.

Avant la venue de Jésus-Christ, le culte antique se composoit, comme le culte catholique, de l'adoration et du sacrifice ; mais la crainte faisoit le fond du culte primitif. Le culte du Sinaï, lui-même, n'étoit que le culte de la crainte, le culte de l'enfance d'une société *figurative*. De là, ces innombrables sacrifices sanglans, que l'on retrouve chez toutes les nations idolâtres, et qu'a détruits à jamais le sacrifice du divin Rédempteur (1).

Le *salut par le sang*, étoit, et fut toujours, comme il est encore, un des points fondamentaux de la foi du genre humain, et tant de sang répandu en attestoit l'impuissance. Ce sang, incessamment versé, appeloit un sacrifice plus grand, prophétisoit une autre effusion sanglante, accomplie depuis dix-huit siècles, et qui, sous de mystiques symboles, se renouvelle sur tous les points de la terre, pour le salut du monde.

En parcourant les monumens traditionnels, on découvre des rites, des cérémonies sacrées et religieuses, pratiqués universellement et uniformément, chez toutes les nations de la terre, aux différens âges de la vie des hommes.

En établissant par le témoignage universel, le fait de la dégradation primitive de l'homme, et de la transmission du péché originel, à toute la race humaine, nous avons

(1) Gélon, vainqueur des Carthaginois, fit avec eux un traité de paix, où il stipula l'abolition des sacrifices humains.

• Si les diables ou les géants, ayant chassé les dieux, avoient usurpé l'empire et la seigneurie de ce monde, de quels autres sacrifices, dit Plutarque, se réjouiroient-ils, et quelles autres offrandes pourroient-ils demander aux hommes ? •



parlé des cérémonies expiatrices en usage chez tous les peuples à la naissance des enfans (1).

Mais la naissance, n'étoit pas la seule époque de la vie, marquée par des signes religieux.

Les cultes superstitieux eux-mêmes, embrassoient toute la vie de l'homme ; ils l'environnoient au berceau, l'accompagnoient à l'autel où s'offroient les sacrifices ; marquoient son entrée dans l'âge viril, suivoient la jeune épouse au temple, et venoient se placer près du tombeau où descendoit la dépouille mortelle du vieillard.

Le culte judaïque avoit ses innombrables rites ; et si la loi morale descendue du Sinaï, n'étoit que l'expression de la loi donnée aux premiers humains, pour être la règle de leur foi, de leurs volontés et de leurs œuvres ; la loi rituelle du peuple figuratif, lui étoit propre ; et devoit à cet âge de son enfance, lui servir de préservatif contre l'idolâtrie.

Ainsi, le culte catholique, avec ses rites sacrés, ses cérémonies majestueuses, ses divins sacremens, n'est que la manifestation complète, que le perfectionnement du culte antique, dont les formes avoient été profondément altérées par les superstitions païennes, mais qui, par ces superstitions mêmes, n'en attestoient pas moins, un besoin général, une loi fondamentale de l'humanité.

Et, le catholicisme, considéré dans sa foi, dans ses croyances, dans sa morale, dans son culte, dans ses sacremens, n'est que la religion primitive, élevée à sa plus

(1) De tant de religions différentes, dit Voltaire, il n'en est aucune, qui n'ait pour but principal, les expiations. L'homme a toujours senti, qu'il avoit besoin de clémence.

haute puissance; il n'est, sous tous ses aspects, que la loi perpétuellement une, dans ses développemens mêmes, du progrès indéfini de l'humanité, dans le vrai et dans le bien.

### § III. Du sacerdoce.

Le sacerdoce, aussi ancien que le monde, aussi étendu que l'univers, est comme les rites religieux, comme les cérémonies sacrées, comme les sacrifices dont le prêtre est le ministre, une loi du monde moral.

Le sacerdoce se présente sous trois aspects, correspondant aux trois formes de société par lesquelles le genre humain a passé, en gravitant vers le catholicisme.

La forme primitive du sacerdoce, est la forme patriarcale (1). Le chef de la famille, aux premiers jours du monde, étoit à la fois, l'homme père, et l'homme prêtre; le ministre de Dieu pour la propagation de la race humaine; le pontife de la religion primitive; le gardien des traditions antiques, et l'interprète vivant de la loi divine, charte éternelle de la société.

Le sacerdoce devint une fonction sociale et religieuse,

#### (1) *Sacerdoce patriarchal :*

Factumque est post multos dies, ut offerret Cain de fructibus terræ, munera Domino. *Gen.*, 4, 3.

*Id.*, 4. Abel quoque obtulit de primogenitis gregis sui, et de adipibus eorum, et respexit Dominus ad Abel...

*Id.*, 8, 20. *Ædificavit autem Noë altare Domino, et.. obtulit holocausta super altare...*

— *Gen.* (Abraham) 12, 8. *Ædificavit quoque ibi altare Domino..*

14, 18. At verò Melchisedec, rex Salem, proferens panem et vinum, erat enim sacerdos Domini.

distincte de la famille, quand la société passa de l'état patriarcal et nomade, à la forme de société publique ou politique.

Le sacerdoce, au temps du patriarche Joseph, étoit depuis long-temps en Égypte, constitué publiquement. Les familles sacerdotales, à cette haute antiquité, et bien avant la consécration du sacerdoce lévitique, formoient une tribu à part, une caste sacrée, seule en possession des cérémonies du culte, seule chargée d'offrir les sacrifices, d'interpréter les saints oracles, de faire connoître la volonté du ciel, de faire observer la loi morale.

Il en étoit ainsi chez les autres nations de la terre, comme l'atteste le pentateuque en plusieurs endroits (1).

L'Inde, la Perse, l'Égypte, la Chine, tout l'Orient, nous présentent des familles sacerdotales, dépositaires de tout ce qui avoit rapport au culte de la divinité, chargées d'interpréter la loi morale, et de transmettre aux peuples les oracles du ciel.

Le sacerdoce lévitique(2), investi d'un pouvoir suprême, s'offre à nous comme l'immortel gardien de la loi divine,

(1) *Sacerdoce chez la gentilité.*

*Gen.*, 41, 50. Nati sunt autem Joseph, filii duo.. quos peperit Aseneth, filia Putiphare, *sacerdotis* Heliopoleos..

*Id.* 42. Præter terram *sacerdotum* quæ à rege tradita fuerat eis.

*Exod.*, 2, 16. Erant autem sacerdotes Madian septem filia.

*Id.*, 18, 12. Obtulit ergò Jethro (sacerdos Madian).. holocausta et hostias Deo, veneruntque Aaron, et omnes seniores Israel ut comederent panem cum eo, coram Deo.

(2) *Sacerdoce lévitique :*

*Exod.*, 28, 1. Applica quoque ad te Aaron.. cum filiis suis.. ut *sacerdotio* fungantur mihi..

29, 9. Eruntque *sacerdotes* mihi, religione perpetua.

parmi les descendans de Jacob. La tribu des enfans de Lévi, rangée autour de l'arche sainte, d'où sortoient les oracles qui devoient régir le peuple de Dieu, offroit au Seigneur les sacrifices figuratifs, lui présentait les prières du peuple, et transmettoit à la nation, la connoissance de la loi.

Le paganisme, en altérant les traditions primordiales, n'anéantit pas le sacerdoce. On le retrouve toujours pendant la période qui précède l'établissement du sacerdoce catholique, et les littératures grecque et latine, nous font assez connoître la place que les castes sacerdotales occupent chez ces nations corrompues. Comme dans l'antique Orient, elles furent perpétuellement chargées de tout ce qui avoit rapport au culte religieux. Les rites, les pompes, les sacrifices, l'interprétation des oracles sacrés, la garde des traditions, telles furent les attributions du sacerdoce chez les nations idolâtres.

Ainsi, le sacerdoce en s'altérant au milieu de l'univers, ne s'anéantit pas plus que les traditions elles-mêmes; pas plus que la parole primitive, pas plus que l'humanité. Il fut toujours l'élément de toute sociabilité, le principe civilisateur dans la famille et dans l'état, l'interprète vivant de la loi de justice.

Enfin, le sacerdoce de la loi de grâce, le sacerdoce immortel est fondé(1). Jésus-Christ pontife des biens futurs, prêtre éternel selon l'ordre du roi de Salem, investit de sa

(1) *Sacerdoce de Jésus-Christ* :

Tu es sacerdos in æternum... *Psal.*, 109, 4. — Hic autem... sempiternum habet sacerdotium. *Heb.*, 7, 24. — Talis enim decebat ut nobis esset pontifex sanctus, innovens, impollutus, segregatus à

toute puissance quelques disciples qu'il a choisis; il les revêt de sa vertu divine, il en fait les sacrificateurs de la nouvelle loi, il met dans leur bouche la parole éternelle; il leur commande d'être la lumière du monde et le sel de la terre, les auxiliaires de Dieu dans la structure de la céleste Jérusalem, ses ambassadeurs auprès des nations, les dispensateurs de ses mystères, les interprètes de sa loi, les médiateurs de son éternelle alliance. Une tribu nouvelle, un sacerdoce immortel, se forme au milieu de la gentilité, et devient l'élément qui doit régénérer l'univers. Une grande mission s'ouvre pour lui, et pendant dix-huit siècles, le sacerdoce catholique chargé de perpétuer sur la terre la médiation de Jésus-Christ, conserve, impérissable dans la conscience des peuples, qu'il a soumis à l'évangile, la foi des vérités saintes, qui sont le principe de toute civilisation, l'indestructible élément de tout progrès social.

Et nous comprenons maintenant la place que le sacerdoce complet, occupe dans le monde. Détruisez le sacerdoce de la loi de grâce; avec lui périt l'Église catholique, et sa ruine entraîne infailliblement celle du genre humain, qui ne vit que des vérités conservées impérissables, dans son sein, par ceux à qui la vérité vivante elle-même a dit : « Vous êtes la lumière du monde, vous êtes

peccatoribus. *Heb.*, 7, 46. — Assumam ex eis in sacerdotes et levitas. *Isaïe*, 66, 21. — Hoc facite in meam commemorationem. *Luc*, 22, 19. — Dei enim adjutores sumus. *I Corinth.* 3, 9. — Ministros Christi. *Id.* — Dispensatores mysteriorum Dei. *Id.* 4, 1. — Pro Christo legatione fungimur. *II Corinth.* 5, 20. — Sacerdotes mundi fundamenta. *GREG. de Naz.* — Sacerdotes columnæ quæ nutantis orbis statum sustinent. *S. EUCH.* — Sacerdotes murus Ecclesiæ. *S. CHRYSOST.* — Januæ civitatis æternæ. *S. AUG.* Vos estis lux mundi : vos estis sal terræ. *S. MATTH.* 5, 14.

« le sel de la terre. » Ainsi, le sacerdoce envisagé dans son action sur l'humanité, est une portion essentielle de sa vie, et il n'est pas plus possible de nier sa perpétuelle existence, que de nier l'existence même de l'univers.

## CHAPITRE XII.

### CROYANCES LITTÉRAIRES DE L'HUMANITÉ.

En contemplant les formes innombrables que la pensée philosophique a revêtues depuis l'origine des tems, nous avons constaté un grand fait : c'est qu'au fond de toutes les conceptions individuelles, sur Dieu et l'univers, se retrouvent toujours les mêmes vérités fondamentales, et les mêmes croyances primitives et élémentaires. Nous nous sommes convaincus, qu'au milieu des perpétuelles oscillations de la raison individuelle, il existe un fond commun de vérités générales, qui sont le point de départ de toute philosophie et le rendez-vous nécessaire de toute conception solitaire, sous peine d'errer d'abyme en abyme jusqu'au gouffre ténébreux du doute absolu.

Le *vrai* nous a apparu avec ce caractère d'immutabilité, de permanence et d'universalité, qui le distingue essentiellement des opinions fugitives et passagères de la raison de l'homme isolé. Nous savons maintenant à quel signe il faut reconnaître le *vrai*. Nous savons aussi quel est le caractère ineffaçable du *saint*. Au milieu des innombrables superstitions, qui se sont mêlées au culte de la divinité, nous avons aperçu des dogmes uniformes, une

loi morale perpétuellement la même, un culte toujours sacré pour l'homme, alors même qu'égaré par les visions trompeuses de son esprit, ou de son cœur, il demandoit le pardon, la grâce et le salut, à des divinités sourdes, qui avoient usurpé l'hommage de son être, corrompu ses désirs, et trompé ses espérances.

Le *vrai* et le *saint*, se sont présentés à nous, au milieu des formes innombrables de l'individualisme de la pensée, de la prière, de la crainte, de l'espérance, de l'adoration et de l'amour, comme la loi du monde moral, comme l'éternel besoin de l'humanité, comme l'élément nécessaire à la vie des intelligences, comme le centre autour duquel gravitent à jamais les êtres faits à l'image de Dieu.

Or, de même que les croyances immuables et permanentes de l'humanité, nous ont fait connoître la *vraie foi* et le *vrai culte*; un coup d'œil sur la littérature des nations qui ont successivement passé sur la scène du monde, nous fera connoître en quoi consiste le *beau* envisagé sous ses divers aspects.

Le *beau* type immortel des œuvres de l'homme, qui selon Platon, *n'est que la splendeur du vrai*, ou pour parler plus philosophiquement, *qui n'est que le vrai connu par la pensée, et senti par l'amour*, nous offre en l'envisageant dans sa manifestation sociale, deux choses essentiellement distinctes et essentiellement unies. 1° Des éléments identiquement les mêmes, le même principe de vie, la même essence radicale; 2° des formes aussi variées, aussi diverses, que le sont les conceptions de chaque nation et de chaque intelligence.

C'est-à-dire, qu'en littérature, comme en religion, comme en philosophie, *comme en tout*, nous retrouvons

les deux ordres qui constituent la loi des esprits : l'ordre de foi; et l'ordre de liberté, de progrès, de mouvement ou de conception. Ainsi le *beau* envisagé dans sa production sociale, ou dans sa manifestation au sein de l'humanité; est comme l'humanité elle-même, perpétuellement un, dans sa perpétuelle variété.

L'Orient nous présente le *beau* revêtu de formes proportionnées à son spiritualisme, à sa foi, et même à ses erreurs.

Sa littérature, sa poésie, comme sa philosophie, sont empreintes d'un caractère qui offre quelque chose de gigantesque et de pyramidal. Toutefois, sous ces formes colossales, le *beau* dans l'antique Orient, est radicalement le même dans son essence que dans toutes les autres littératures; parce que, malgré les déviations intellectuelles et morales, qui apparoissent dans cette haute antiquité, on retrouve les mêmes vérités fondamentales, la même foi primitive, la même conscience, le même sentiment du *vrai* et du *beau*, et par conséquent les mêmes inspirations poétiques, littéraires, philosophiques, etc.

La littérature occidentale, à partir des siècles de Périclès et d'Auguste, nous présente d'un côté, des traits frappans de similitude, avec la littérature de l'antique Orient, dont elle ne fut qu'un rejeton abatardi; et de l'autre, un caractère particulier, qui constitue son individualisme personnel.

Ce qu'il y a de commun entre la littérature de l'Occident et la littérature orientale, c'est sa foi aux mêmes vérités, c'est sa croyance aux mêmes dogmes religieux et sociaux, dont la littérature est toujours l'expression. Ce qu'elle a de propre, d'individuel, de personnel, c'est son



sensualisme, son caractère égoïste, sophistique, analytique, païen, en un mot; car le paganisme ne fut, que l'amointrissement des vérités antiques, que le sensualisme de la conscience, de la foi et de l'amour; que la déification des passions de l'homme charnel. De là, la physionomie sensuelle imprimée, à la poésie, à la philosophie, à l'éloquence, à la littérature et aux arts, chez ces peuples tant vantés de la Grèce et de Rome.

Ajoutons, que les langues essentiellement synthétiques de l'Orient, se prêtoient merveilleusement à une littérature spiritualiste, immense, gigantesque d'audace et de majesté; tandis que les langues analytiques de l'Occident s'accommodoient davantage d'une littérature sensuelle, descriptive, abâtardie dans le fond comme dans la forme.

Le christianisme en se levant sur l'univers, eut une révolution immense à opérer. Il trouva le monde enseveli dans la boue d'un abject épicurisme. Il eut à purger les traditions primitives des erreurs, dont les avait souillées vingt siècles de paganisme; il lui fallut rétablir dans la conscience humaine l'empire des lois éternelles de l'ordre que le long règne du paganisme y avait presque effacées. Et pendant qu'il faisoit l'Europe à son image, les littératures grecque et latine, réveillées de leur tombe, par le mouvement que le christianisme opéroit dans les intelligences, devinrent le type du beau littéraire, chez des nations qui ne comprirent pas assez, que toute vérité étant un article du symbole catholique, le catholicisme, et le catholicisme seul, devoit, désormais, devenir le foyer de la littérature et de l'art.

De magnifiques efforts furent tentés, il est vrai, pendant le moyen âge, pour l'émancipation de la littérature

catholique ; les monumens poétiques et littéraires , et les chefs-d'œuvre de cette époque, attestent le travail immense du catholicisme sur l'esprit humain.

Mais le siècle de Louis XIV et le siècle de Voltaire, parurent. Faits sous le rapport littéraire , comme sous tant d'autres rapports , à l'image des siècles de la Grèce et de Rome idolâtre, ils arrêterent le mouvement progressif, et firent reculer, peut-être, la littérature et les arts.

Nous dirons bientôt, la mission nouvelle que le catholicisme doit se donner, et comment, sous la double influence de sa foi complète, et de la science redevenue croyante, le *beau* revêtira sa forme définitive, dans le cycle du tems, et dans son progrès sans bornes vers l'infini.

---

## CHAPITRE XIII.

### CONCLUSION DE LA QUATRIÈME PARTIE.

En cherchant à établir l'ordre de foi, nous nous sommes convaincus que le genre humain, a toujours eu les mêmes croyances fondamentales sur l'infini et le fini, sur Dieu et la création. Nous avons reconnu à l'éclatante lumière des faits généraux, quels étoient les articles du symbole des êtres intelligens; nous les avons discernés à travers les opinions fugitives et insaisissables de la raison privée; à ces immortels, à ces imposans caractères d'unité, d'universalité

et de perpétuité, comme on reconnoît l'être infini, par ses attributs d'unité, d'immensité et d'éternité.

D'un autre côté, nous avons établi invinciblement, qu'il falloit admettre comme vrai, comme infailliblement certain, tout ce qui porte le grand, l'indélébile caractère de permanence et d'universalité; et cela, sous peine de tomber dans le scepticisme le plus complet, ou d'arriver à l'idiotisme le plus absolu.

Or, tout ce que nous avons dit, guidés par la tradition, sur Dieu et l'univers, porte cette empreinte; et nous défions qui que ce soit, de prouver, que les croyances que nous attribuons à l'humanité, ne se retrouvent pas dans la littérature et dans la tradition universelles.

Mais la logique humaine, en forçant la raison individuelle, à adhérer à ce qu'il y a d'immuable et de permanent dans la conscience du genre humain, ou à se plonger avec rage, dans les ténèbres du scepticisme, ne sauroit porter plus loin, la puissance du raisonnement : force est donc, à la raison de l'homme, de se soumettre à l'imposante autorité des croyances universelles, ou de se suicider, ou de s'anéantir elle-même.

Et la vérité étant, comme nous l'avons démontré, ce à quoi adhère la raison générale; les points de cette foi universelle étant constatés, nous avons donc maintenant, une base inébranlable de certitude; nous connoissons donc maintenant, le fait, qui peut seul, engendrer une théorie générale de l'esprit humain; nous possédons, en un mot, les élémens d'une véritable philosophie.

Le coup d'œil trop rapide, sans doute, et trop superficiel que nous avons jeté sur les croyances sociales, ne nous a permis, ni d'apercevoir, ni de révéler tous les té-

moignages , qui établissent invinciblement chaque article du symbole de l'univers ; mais peut-être, comprendra-t-on qu'un ouvrage de philosophie élémentaire , cesseroit de l'être , s'il étendoit ses limites au-delà de celles que lui imposent , et son titre , et les besoins de ceux que nous avons spécialement en vue.

L'Inde , cet immense foyer de philosophie , et de traditions catholiques , n'a pas encore été explorée par la science.

Nous sommes heureux de pouvoir annoncer à la jeunesse studieuse, que M. le baron d'Eckstein, l'un des hommes les plus érudits de l'Europe, fouille depuis plusieurs années, avec une infatigable patience , dans la littérature sanskrite , et se prépare à populariser dans le monde savant , les spéculations étonnantes de la philosophie de l'antique Orient (1).

Un jour, et ce jour n'est pas éloigné, tous les matériaux seront préparés, pour la démonstration la plus catholique du catholicisme. Les langues sanskrites, chinoises et sémitiques, commencent à être étudiées par des hommes, qui cherchent dans cette effrayante étude, autre chose qu'un passe-temps, qu'une vaine pâture à l'orgueil, ou qu'un aliment à la cupidité. Quand la pensée catholique aura plongé dans les profondeurs de ces littératures trop long-temps oubliées, et en aura fait jaillir des torrens de

(1) De son côté, M. Burnouf, jeune et savant orientaliste , réunit autour de sa chaire une jeunesse nombreuse; et tout semble annoncer, que la France, ne sera pas la dernière à puiser, dans les trésors inconnus de la littérature sanskrite, des richesses, que l'Allemagne savante a déjà entrevues...

lumière, pour éclairer la grande thèse du catholicisme primitif, prouvé par les traditions générales, et les plus générales; alors, de nouvelles destinées commenceront pour l'église éternelle. Replacée dans la conscience par la philosophie catholique, la foi développée à son tour par la véritable science, consommera cette grande révolution que la civilisation européenne pressent, dont elle a un immense besoin, et qui, embrassant dans son immortelle unité, toutes les nations de la terre, réalisera cet oracle du livre où tout est écrit: « Elle rassemblera les peuples et les rois dans son *unité*, afin qu'ils adorent le Seigneur. » *In conveniendo populos in unum et reges ut serviant Domino* (1).

(1) *Psal.* 101, 23.

---

## CINQUIÈME PARTIE.

APPLICATION DE LA MÉTHODE DE PHILOSOPHIE QUE CONTIENT CET ÉCRIT, AU CATHOLICISME ENVISAGÉ COMME ÉTANT IDENTIQUE A LA BASE MÊME DE LA RAISON, ET COMME ÉTANT LE PRINCIPE GÉNÉRATEUR DE TOUTE SCIENCE ET DE TOUT PROGRÈS.

---

### CHAPITRE PREMIER.

---

#### RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES.

Considérons un moment, l'espace que nous avons parcouru.

Après avoir envisagé rapidement, selon l'ordre de leur apparition chronologique, les innombrables systèmes de philosophie enfantés par la raison, pour expliquer Dieu et l'univers; après avoir observé le point de départ de ces mobiles spéculations, et leur rendez-vous commun; discerné les erreurs fondamentales, et les analogies internes, que recèlent ces théories, que le temps a usées, parce que *la vérité seule demeure éternellement*; après avoir déterminé par l'imposante autorité de l'expérience, la loi de l'esprit humain, nous avons essayé d'établir la seule base certaine de vérité; le *criterium* immuable et infail-  
lible de la certitude.

Cette importante question une fois résolue, nous avons

interrogé le genre humain, et constaté ses croyances perpétuelles, uniformes et permanentes, sur les deux grands objets de toute philosophie, comme de toute pensée; *l'infini et le fini, Dieu et l'univers.*

Maintenant, nous savons ce que le monde a cru partout et toujours; et à moins d'être sceptiques, nous sommes invinciblement convaincus, que les croyances permanentes et immuables de l'humanité, qu'attestent d'âge en âge et de génération en génération, tous les siècles, sont l'indestructible fondement, l'inébranlable *criterium* de la certitude et de la vérité (1).

Ainsi, nous connoissons la base de toute philosophie; nous possédons les véritables élémens de la raison, le seul principe qui puisse engendrer une théorie générale, et la plus générale de l'esprit humain.

*Croire et comprendre*, avons-nous dit; telle est la loi de toute intelligence créée; tel est l'éternel *pivot*, sur lequel repose toute raison finie.

L'ordre de foi, établi sur la base immuable des croyances permanentes de l'humanité, voilà l'élément nécessaire de toute conception philosophique: l'ordre de science, ou l'explication progressive de ces mêmes croyances générales, voilà l'indispensable condition de tout mouvement intellectuel, de tout développement philosophique.

(1) *Regnum tuum regnum omnium sæculorum, et dominatio tua in omni generatione et generationem. Psal. 144, 13.*

---

## CHAPITRE II.

---

### DE L'ORDRE DE CONCEPTION.

Le *moi* humain renferme deux choses essentiellement distinctes, quoique inséparables dans son unité: 1° Une série de croyances, que la foi y a introduites, qu'elle y conserve, et qui constituent la substance de l'esprit ou du *moi* humain. 2° Une activité propre, résultant de la force interne et personnelle de chaque *moi*, ou de chaque intelligence; en vertu de laquelle le *moi* peut opérer sur ces notions fondamentales, les contempler, en pénétrer plus ou moins la nature intime, les propriétés et les rapports; et c'est là, ce qui constitue, ce que nous appelons l'ordre de science, d'explication, ou de conception.

Nous ne reviendrons plus sur les rapports qui lient ces deux ordres, dans la marche, dans les opérations, et dans les développemens du moi individuel; qu'il suffise d'avoir rappelé ce qui distingue essentiellement ces deux formes constitutives et radicales de toute intelligence finie; *la foi et la conception, l'obéissance et la liberté, la croyance et la vision intellectuelle.*



---

CHAPITRE III.

---

## EN QUOI CONSISTE L'ORDRE DE CONCEPTION PHILOSOPHIQUE.

L'ordre de conception philosophique, considéré dans son étendue la plus absolue, seroit l'explication complète de tout ce qui est l'objet de la foi de l'humanité; c'est-à-dire, que la conception philosophique, auroit atteint son plein développement, s'il lui étoit donné, de pénétrer de tous points, la nature intime de l'infini et du fini, de Dieu, et de l'univers.

Or, ce résultat est clairement impossible, puisque l'infini et le fini, étant l'objet de la conception ou de la vision philosophique; pour les pénétrer et les embrasser pleinement, nous concevons, qu'il ne faut rien moins qu'une intelligence douée d'une capacité infinie de comprendre; mais une capacité infinie de conception ou de compréhension, implique un être ou un *moi* infini; donc jamais, il n'existera pour nulle intelligence créée, de philosophie complète.

Mais si la conception infinie nous est interdite à jamais, s'ensuit-il qu'il n'existe point pour les intelligences finies, d'ordre de conception ou de développement? non sans doute, car, autant vaudroit dire, que toute vérité, à quel-

que degré que ce puisse être, est éternellement dérobée aux investigations de l'intelligence.

La science infinie, nous est à jamais interdite il est vrai ; mais la science *progressive dans l'infini*, est le fond de notre nature , et l'éternel besoin de notre être (1). Ainsi, l'ordre de conception embrasse tous les mouvements, toutes les opérations internes du *moi* individuel, sur les notions que la foi a placées, et qu'elle conserve dans le moi. En sorte que, le plus grand philosophe seroit celui, qui auroit pénétré par la force inhérente à son *moi*, aussi avant dans la science de l'infini et du fini, qu'il est possible à une intelligence, dans les limites de ses temporelles destinées. Et le progrès de la science dans l'humanité, n'est autre chose, que la vision de plus en plus profonde, de plus en plus claire et de plus en plus étendue, de Dieu et de la création.

Depuis soixante siècles, dans le vaste laboratoire des intelligences, la pensée scientifique, s'essaye à pénétrer dans les profondeurs de l'infini et du fini ; depuis soixante siècles, l'esprit humain, s'efforce de reculer, et recule en effet les limites de la science. Et il en sera ainsi, pendant que le fleuve du tems mesurera le cours des générations ici bas. La conception philosophique, marchera de clartés en clartés, jusqu'à ce qu'elle parvienne à donner une explication satisfaisante, et la plus satisfaisante dans cette mortelle vie, de tout ce qui est l'objet de la foi du genre humain. En un mot, l'ordre entier des conceptions humaines, ira perpétuellement en croissant, jusqu'à ce qu'il ait donné à la science toute l'étendue et tous les

(1) A claritate in claritatem. II Corinth. 4, 18.

développemens dont elle est susceptible dans l'ordre présent.

---

## CHAPITRE IV.

---

### CE QUE DOIT ÊTRE UNE THÉORIE GÉNÉRALE DE L'ESPRIT HUMAIN.

Essayons de nous former une idée nette et précise, de ce que doit être une théorie générale de l'esprit humain.

Nulle raison créée, quelque puissance d'intuition, qui lui ait été donnée, ne sauroit parvenir à pénétrer pleinement l'essence intime de l'unité infinie, et du multiple fini, de Dieu en un mot, et de la création; parce qu'il y a une contradiction évidente entre une science *infinie*, et une capacité *limitée* de savoir. Il y a plus, nulle intelligence créée ne parviendra jamais à pénétrer pleinement, la nature interne d'un seul phénomène de la création, parce que tout être à quelque degré de limitation qu'il subsiste, touche à l'être infini par son fond, ou par le plus intime de son essence.

Mais si la substance infinie et la substance finie, dans ce qu'elles ont de plus intime, sont dérobées à nos investigations, s'ensuit-il que nous ne puissions acquérir aucune lumière sur le double objet de la science, qui est, l'infini et le fini? non sans doute, parce que, comme nous l'avons déjà dit, si la science infinie est interdite à toute

intelligence créée, la science progressive dans un ordre de limitation, est le besoin comme la loi des êtres intelligens.

Voyons donc maintenant, ce que pourroit être une théorie générale de l'esprit humain.

Une théorie complète de l'esprit humain, ou un système de philosophie universelle, seroit celui, qui en laissant subsister, l'éternel, l'impénétrable mystère qui est au fond de la substance infinie, et de toute substance finie; détermineroit les lois qui régissent l'infini et le fini; expliqueroit comment le fini est sorti de l'infini, le multiple de l'unité, le variable de l'immuable, le contingent du nécessaire; et les rapports qui les unissent....

Un système de philosophie universelle, rendroit raison de tous les phénomènes de la création, en expliquant, comment la création toute entière est en Dieu, *région éternelle des essences*; et en déterminant ce qu'il y a au fond des phénomènes, réalisés par la puissance créatrice... Enfin, une théorie générale de l'esprit humain, seroit l'*explication universelle des choses*, par une loi générale, qui rendroit raison de tout, avec une merveilleuse simplicité.

## CHAPITRE V.

---

POURQUOI UNE THÉORIE GÉNÉRALE DE L'ESPRIT HUMAIN, OU UN SYSTÈME DE PHILOSOPHIE UNIVERSELLE A-T-IL ÉTÉ VAINEMENT CHERCHÉ JUSQU'À CE JOUR ?

1° Parce que l'explication universelle des choses étoit impossible, tant qu'on s'est obstiné à la chercher dans des voies directement opposées à la loi de l'esprit humain.

2° Parce que l'humanité n'avoit point assez vécu, pour qu'une théorie universelle de l'esprit-humain fût réalisable.

Nous disons d'abord, qu'un système d'explication universelle étoit impossible, aussi long-temps qu'on l'a cherché dans des voies directement opposées à la loi de l'esprit-humain. Cette loi, que nous avons reconnue à son caractère de permanence, est, l'ordre de foi et l'ordre de conception, dont la simultanéité donne lieu à cette grande loi du progrès : *le mouvement varié dans l'unité.*

Pendant 40 siècles, les hautes intelligences, qui ont cherché à expliquer Dieu et l'univers, ont pris pour point de départ le *moi* solitaire de l'homme seul ; et sans *ontologie* précédente, elles ont demandé à la synthèse ou à l'analyse individuelles, la science de Dieu et de l'univers. Mais vains labeurs, stériles tentatives ! car le *moi* indivi-

duel, n'apprendra jamais à l'homme, si les notions d'absolu et de relatif, d'infini et de fini, qui l'affectent, ont une existence *objective*, ou ne sont que des modifications inhérentes au *moi*; mais sans réalité *distincte* du *moi*: aussi, nous avons retrouvé le panthéisme avec toutes ses phases, et le scepticisme lui-même, au fond de toute spéculation individuelle. Point donc, de théorie générale de l'esprit humain possible, par la philosophie purement individuelle.

Nous disons en second lieu, que le genre humain n'avoit point assez vécu, pour qu'une théorie universelle fût réalisable.

Une théorie générale de l'esprit humain consistant à déterminer les lois qui régissent *Dieu et la création*, il falloit de toute nécessité, que ces lois pussent être reconnues infailliblement. Mais pour parvenir à ce but, il falloit d'une part, que les lois du monde moral, eussent revêtu un caractère de permanence, d'unité et d'universalité; et de l'autre, que l'ordre entier des conceptions scientifiques, pût être mis en harmonie avec l'ordre immuable.

Ainsi, deux choses pouvoient seules, placer le génie sur la voie d'une théorie générale de l'esprit humain.

1° L'unité, l'universalité, la perpétuité des croyances, invinciblement reconnues par l'infailible témoignage des traditions universelles.

2° Un mouvement scientifique tellement développé, en dehors de la loi immuable de l'*unité*, que l'esprit humain fût forcé de consacrer l'harmonie complète de la science, avec la foi; ou que, consommant sa révolte, et achevant de violer pleinement la loi de sa nature, il tombât dans

le scepticisme, et expirât dans une irrémédiable anarchie.

Or, ce n'est qu'au dix-neuvième siècle, que la logique catholique a été amenée par la logique de l'erreur, à constater ce grand fait : que la foi du catholicisme est la base de la raison humaine, et que hors des croyances catholiques, il n'y a point d'autre asile pour la raison, que le tombeau du scepticisme. D'un autre côté, c'est au dix-neuvième siècle, et au dix-neuvième siècle seulement, que le travail de la conception scientifique, a amené cette grande conclusion, qui est le dernier mot de chaque science : *toute science aboutit à un article du symbole catholique.*

Ainsi, d'une part, connoissance des traditions universelles du genre humain, et harmonie connue de ces traditions avec le symbole de la foi catholique; de l'autre, vide, anarchie, scepticisme de l'ordre scientifique tout entier, et de chaque science en particulier, du moment où la science prend son point de départ et le but de ses recherches, en dehors des lois du monde moral. D'où il résulte, que le moment est venu de réaliser une théorie générale de l'esprit humain; et de résoudre le grand problème philosophique de la science, sur Dieu et l'univers(1).

(1) Nous avons déjà dit, qu'un illustre écrivain, se préparoit dans le silence, à fournir cette immense carrière.

---

## CHAPITRE VI.

---

### OBJET DE CETTE CINQUIÈME PARTIE.

UN système d'explication universelle des choses , ne nous étant ni permis , ni possible ; il semble , que notre tâche devrait être remplie. Nous nous proposons toutefois , d'entrer dans un ordre d'application , qui étant comme la transition de l'ordre de foi , à l'ordre progressif , nous permettra de réunir dans un cadre très-resserré , les preuves de la divinité du catholicisme , qui ressortent de notre méthode de philosophie.

Le grand principe d'autorité , ayant obtenu de nos jours , tous les développemens que provoquoit un développement logique du principe sceptique de la raison individuelle , il est tems , d'en faire l'application aux preuves fondamentales du catholicisme , et de bien établir , que le catholicisme est la loi de l'humanité , comme il est le principe générateur de tout progrès scientifique , littéraire , politique et social. Cette tâche sera très-facile , maintenant que nous avons reconnu en quoi consiste la loi de l'esprit humain , et quelle est la base de toute certitude , le *critérium* définitif de toute vérité ; maintenant que nous savons , en quoi consiste , l'ordre immuable ou l'ordre



de foi , et l'ordre variable ou l'ordre de conception , ainsi que les rapports qui les unissent , et dont l'harmonie engendre la grande loi du progrès.

~~~~~

CHAPITRE VII.

IL FAUT ÊTRE CATHOLIQUE OU SCEPTIQUE.

S'IL est de fait , comme nous l'avons invinciblement prouvé , que l'homme est forcé d'adhérer , sous peine de tomber dans le scepticisme , à ce qu'il y a de permanent et d'immuable dans la raison humaine , ou s'il est contraint de croire comme infailliblement vrai , ce que la raison humaine croit être tel ; s'il est incontestable d'un autre côté , que le catholicisme n'est que la *forme* divine et complète de toutes les croyances fondamentales de l'humanité , il s'en suit rigoureusement , que la négation du catholicisme , implique celle de la raison humaine , et conduit au scepticisme. Or , le symbole de l'Eglise catholique , ne diffère du symbole de l'humanité , que par un développement plus complet : il est identique au symbole universel , avec cette seule différence , que le symbole de l'Eglise romaine , n'est que le complément du symbole antique , qui en contenoit toutes les croyances , comme un germe contient l'arbre , qui n'en sera non plus , que le développement.

L'exposé sommaire des croyances du genre humain, qui forme la quatrième partie de ces élémens de philosophie, a suffi pour établir invinciblement l'accord des dogmes de l'église romaine, avec les croyances de l'univers.

Nous avons vu, par l'observation attentive des faits, qu'il n'y a pas un point, un seul point du symbole catholique, qui ne se retrouve au moins *implicitement*, dans les croyances fondamentales et permanentes de l'humanité.

Au fond de toutes les perturbations intellectuelles et morales de l'esprit humain, nous avons retrouvé les mêmes notions sur Dieu et l'univers, et nous avons vu, que le grand livre de la tradition, parle comme la Bible, qui parle elle même comme l'église romaine et comme l'humanité, quand on l'interroge au flambeau des traditions du monde, et des traditions de Rome.

Ainsi, jusqu'à ce qu'on prouve par l'imposante autorité des traditions sociales, que le symbole du catholicisme répugne au moins sur un point, à la conscience générale; nous sommes en droit, de maintenir l'identité complète du symbole romain avec les croyances immuables de l'univers. Or nous défions hardiment le partisan le plus intrépide de la raison solitaire, d'établir, autrement que par de puérils sophismes, que le catholicisme choque la conscience universelle, en un seul point de sa foi. Donc, de même, que la négation de ce qu'il y a de permanent et d'immuable dans l'humanité, plonge inévitablement la raison dans le scepticisme, de même, la négation du symbole romain, conduit logiquement à ce dernier terme de l'erreur.

CHAPITRE VIII.

LA NÉGATION D'UN SEUL POINT DES CROYANCES CATHOLIQUES, MÈNE TOUT ESPRIT CONSÉQUENT AU SCEPTICISME.

Nous avons établi que le criterium de la vérité, ne se trouve nulle part, et que le scepticisme par conséquent est la loi même des êtres intelligens; ou qu'il faut admettre comme, infailliblement vrai, ce qui est certifié, par le témoignage du genre humain, ce qu'il y a en un mot, de permanent et d'inaltérable dans la conscience de l'univers. Ce principe posé, il est évident, que la négation du témoignage du genre humain, sur un seul point de sa croyance, implique la négation de son témoignage universel; ou en d'autres termes, si on admet la faillibilité de la raison humaine sur un seul point de sa foi, le privilège de l'infailibilité ne lui appartient sur aucun; et le scepticisme couvre le monde des intelligences, d'une nuit éternelle.

Mais les croyances du catholicisme embrassent toutes les croyances de l'humanité; elles n'en sont que la complète manifestation. Le symbole de l'église romaine comprend en effet, tout ce que l'univers a uniformément et

perpétuellement cru, sur Dieu et la création, sur l'homme et ses destinées...

Mais si la foi de l'église romaine est identique aux croyances permanentes de l'humanité; si le symbole catholique n'est que le symbole universel, *élevé à sa plus haute puissance*; nier un seul article de ce symbole, c'est l'anéantir tout entier, c'est ébranler, c'est détruire le témoignage infailible de l'église, sur tous les points de sa croyance. Car, si son témoignage est faillible en un point, et si ce qu'elle a cru perpétuellement être la vérité, n'a été cependant, qu'une perpétuelle erreur, son symbole perd tout empire sur ma foi, je dois le rejeter comme un instrument d'erreur, comme la tyrannie de mes espérances.

Il y a plus, quiconque regarde comme inutile, puérile, ou absurde, une pratique religieuse, consacrée par le suffrage de l'église romaine, et *catholiquement* reconnue comme favorable à la piété, tant qu'elle ne dégénère pas en superstition; doit, s'il est conséquent, nier le symbole entier de sa foi, et de négation en négation, aller jusqu'au silencieux tombeau du scepticisme. Et rien n'est plus évident : car, le mépris du chapelet par exemple, qui est une dévotion catholique, implique le mépris de l'autorité de l'église qui l'a consacrée. L'autorité de l'église méconnue sur un point, par une raison qui se constitue son juge, n'est plus infailible pour cette raison superbe. Elle ne l'est pas, par rapport au point de sa croyance que cette raison abjure; elle ne peut pas, elle ne doit pas l'être sur les autres vérités qu'elle impose à sa foi. Faillible, trompeuse en lui parlant du chapelet, elle peut, elle doit lui paroltre telle, en lui parlant des impénétrables mystères

de la Trinité, de la création, de la chute de l'homme, de l'incarnation du Verbe, de la nature et des propriétés éternelles de l'être infini, etc..., donc, la négation d'un seul point des croyances catholiques, mène tout esprit conséquent, au fond du scepticisme.

~~~~~

## CHAPITRE IX.

---

QUICONQUE ADMET EN UN SEUL POINT, LE TÉMOIGNAGE DE LA RAISON HUMAINE, DOIT ÊTRE CATHOLIQUE ROMAIN, OU DEVENIR SCEPTIQUE.

Ces propositions se déduisent logiquement, et avec une sorte d'intuition, du grand principe que nous avons donné pour base à la philosophie. Toutefois, on nous saura gré, peut-être, de les avoir dégagées du principe qui les contient, en les appliquant au catholicisme.

Admettre le témoignage de la raison humaine sur un seul point, c'est déférer à l'autorité du genre humain, c'est soumettre sa raison à la sienne.

Mais, ou la raison individuelle en se captivant sous le joug de l'autorité générale, la croit infaillible ou faillible. Si elle ne lui reconnoît qu'une autorité faillible, le doute, mais le doute absolu est la loi de son être; et la vérité demeure pour elle un problème à jamais insoluble. Si en admettant un seul point des croyances de l'humanité, elle

défère à l'autorité de la raison humaine, comme à l'autorité la plus haute, ou comme à une autorité infaillible; il faut, de toute nécessité, qu'elle se soumette au témoignage de la raison du genre humaine, sur tout ce qui est immuable et permanent dans ses convictions ou dans ses croyances.

Or, les croyances immuables et permanentes de l'humanité, sur Dieu et l'univers, ne diffèrent des croyances immuables et permanentes de l'église catholique, sur Dieu et l'univers, que par voie de développement; et nous défions qui que ce soit, de découvrir une différence radicale et substantielle, entre le symbole primitif, et le symbole catholique. Si donc, la raison conséquente est conduite logiquement, à reconnoître comme vrai, comme infailliblement vrai, tout ce qu'il y a de permanent et d'inaltérable dans la conscience humaine; il faut nécessairement, que l'homme intelligent, qui est raisonnable par cela seul qu'il défère au témoignage de l'humanité, soit catholique romain comme il est raisonnable; puisque le catholicisme, n'est que la forme vivante, divine, inaltérable, et éternellement progressive, des croyances générales sur Dieu et l'univers. Donc, qui-conque admet un seul point des croyances de la raison humaine, doit être catholique, sous peine d'abjurer la raison générale et sa propre raison, c'est-à-dire, sous peine de tomber dans le scepticisme.

## CHAPITRE X.

LA MÉTHODE D'AUTORITÉ EST LA SEULE VOIE POUR ARRIVER INFAL-  
LIBLEMENT AU CATHOLICISME, TOUTE MÉTHODE INDIVIDUELLE  
ABOUTISSANT INÉVITABLEMENT AU SCEPTICISME.

Nous avons prouvé que l'individualisme sous ses deux formes, qui sont la synthèse et l'analyse individuelles, n'aboutissoit, et ne pouvoit aboutir qu'au scepticisme... point donc, de certitude possible pour la seule raison. Prenant pour point de départ, l'ordre invariable, ou les croyances *une* et permanentes de l'humanité, nous avons montré comment le témoignage universel, ou la parole humaine dans ce qu'elle a d'inaltérable, engendre la certitude définitive, complète, absolue.

Ce *criterium* indélébile de toute raison faillible, une fois reconnu, nous avons compris comment l'homme, sans passer par l'état du doute, parvient, dans sa condition présente, à la certitude complète et définitive.

Mais le témoignage universel, ou la raison de l'humanité, étant pris pour base immuable de l'esprit humain, l'homme qui suit les conséquences logiques de ce *criterium* de toute certitude, est inévitablement conduit jusqu'au catholicisme; pourquoi?

Parce que la foi immuable, permanente et universelle de l'humanité, loin de répugner à un seul article du symbole romain, proclame universellement, perpétuellement et à jamais, les mêmes vérités; proscriit, abjure et repousse les mêmes erreurs fondamentales; en sorte que, quiconque admet le témoignage universel comme la loi de son esprit, de sa raison et de son être; admet le principe qui renferme implicitement le symbole entier de l'église catholique. Car, en quelque point de l'espace et du temps, qu'une intelligence ait été jetée; si, cédant librement à la loi de son être, elle obéit aux traditions primitives, et universelles; si du moins, elle obéit, à tout ce qu'elle en a pu connoître; cette intelligence fût-elle reléguée parmi les hordes sauvages, croit implicitement au symbole catholique. Remarquons-le bien; en prenant l'homme à son état le plus voisin de l'abrutissement, c'est-à-dire, à l'état sauvage: là, encore, nous trouvons sur son front, un rayon de vie, et dans sa conscience, la lumière des antiques traditions, que le langage humain y a déposées; que les habitudes et les mœurs de la tribu y conservent.

Or, que fait le missionnaire catholique envoyé par la divine providence, à ces robustes enfants de la grande famille? sera-t-il le vide dans l'intelligence du Samoïede ou du Hottentot? non. Il prend sa foi au degré de développement où la conservoit le reflet de la parole sociale; et à l'aide des notions grossières, qu'il trouve dans cette intelligence dégénérée, il réveille la foi complète des traditions primitives, sur Dieu et la création; puis, par un développement naturel, il greffe le symbole catholique, sur ce sauvageon, qui ne vivoit plus, que d'une sève altérée; mais qui, dans cet état, pouvoit, par une loi



de progrès et de simple développement, parvenir à l'âge viril en Jésus-Christ, ou à la foi du symbole catholique.

Donc, la méthode d'autorité que nous donnons pour base à la raison, mène infailliblement et par un développement naturel, au catholicisme romain, sans jamais passer par le doute. — Ce que ne fait pas, ce que ne fera jamais, toute méthode individuelle.

---

## CHAPITRE XI.

---

### L'ATHÉE DOIT DEVENIR CATHOLIQUE, OU RECULER JUSQU'AU DOUTE ABSOLU.

S'il est démontré qu'entre le catholicisme et le doute absolu, il n'y a pas de milieu possible pour l'inflexible logique; il est évident que l'athée, pour être conséquent au principe d'erreur dont il s'est fait l'esclave, doit marcher de ruine en ruine, de négation en négation, jusqu'à cette région silencieuse et déserte, où il n'y a ni être ni vie; c'est-à-dire jusqu'au doute absolu.

Car, qu'est-ce que l'athéisme? Une des formes, une des monstrueuses réalisations de l'individualisme: pourquoi? parce que l'athéisme choque ce qu'il y a de permanent et d'universel dans la conscience du genre humain, qui le flétrit partout d'une éternelle excommunication.

Si donc l'athée, retient dans sa conscience la croyance d'un seul fait, de celui de son existence, ou de l'existence de la matière, par exemple; ne pouvant invoquer le témoignage du genre humain, dont il foule aux pieds le dogme fondamental; n'étant certain de rien, et de lui-même, moins encore que de tout ce qui l'entoure; la nuit du doute; voilà le bien, le seul bien qui lui reste. Mais s'il invoque le témoignage de la raison universelle, sur le fait de l'existence de la matière; renonçant sur ce point, au principe qui l'avoit asservi, pour rentrer dans l'ordre de soumission et de foi, il est forcé d'en subir logiquement toutes les conséquences; c'est-à-dire, qu'il est contraint de devenir catholique, à moins qu'il ne prouve, ce que nulle intelligence ne fera jamais, que le catholicisme choque un point, un seul point des croyances permanentes et universelles de l'humanité.

## CHAPITRE XII.

LE PANTHÉISTE DOIT ÊTRE SCEPTIQUE OU REDEVENIR CATHOLIQUE.

Le panthéisme n'étant, comme l'athéisme, qu'une des formes de l'individualisme ; quiconque se déclare partisan de l'une des nombreuses métamorphoses du panthéisme, proteste par-là même, contre la raison de l'humanité, et proclame son *moi* individuel comme principe et règle définitive de ses conceptions. Mais, le *moi* individuel étant, comme nous l'avons vu, dans une éternelle impuissance d'établir l'existence *objective* d'une seule vérité, et de la sienne encore moins que de tout ce qui n'est pas lui ; il s'ensuit rigoureusement, que tout panthéiste, pour être conséquent au principe qui lui sert de point de départ, doit s'enfoncer dans le vide du scepticisme.

Son *moi* solitaire en effet, ne lui apprenant rien, sur tout ce qui l'affecte, le scepticisme est le terme inévitable où la raison individuelle est poussée. Mais si, abjurant ce principe de mort, le *moi* se courbe sous l'immense autorité des siècles et des âges ; dès-lors, comme nous l'avons vu, l'homme est conduit de proche en proche, jusqu'au catholicisme romain.

## CHAPITRE XIII.

### LE DÉISTE DOIT ÊTRE SCEPTIQUE OU CATHOLIQUE ROMAIN.

Fruit illégitime de la raison privée (1), le déisme est comme le panthéisme et l'athéisme, une des innombrables formes de l'individualisme. Cette proposition est inébranlable; à moins qu'on ne prouve, ce qu'on ne fera jamais, que le déisme est un article du majestueux symbole des générations. Hérésie de la raison individuelle, en lutte avec le genre humain, qui proclame partout et toujours, une religion descendue du ciel, et confiée à une immortelle et impérissable tradition, dont les ineffaçables vestiges sont gravés dans la mémoire de tous les siècles; le déisme, en se révoltant contre la foi du symbole universel, proclame la raison de l'homme seul, indépendante et souveraine. Mais nous avons vu, que la souveraineté réelle et inamissible de la raison solitaire, n'étoit que l'abjuration de toute vérité, que le domaine du néant, que la royauté du scepticisme.

Violant fondamentalement la loi de sa raison, le déiste, ne peut retenir une seule croyance, qu'en abjurant le principe qu'il a proclamé; et placé dès-lors, sous le poids d'une accablante logique, il faut, qu'il suive la chaîne jus-

(1) *Adulterantes verbum, II Corinth., 2, 17.*

qu'au bout; qu'il descende par conséquent, jusqu'à la dernière des erreurs, jusqu'au scepticisme, ou que rentrant par la foi, sous l'empire des croyances immuables du genre humain, il arrive au catholicisme, qui n'est que la conséquence nécessaire du principe même de la raison.

---

## CHAPITRE XIV.

---

TOUTE SECTE ANTI-CATHOLIQUE DOIT TOMBER DANS LE SCEPTICISME,  
OU REVENIR AU SYMBOLE DE LA FOI ROMAINE.

Toute secte anti-catholique, attaque, un ou plusieurs points du symbole de l'église romaine; est une protestation contre l'unité, l'universalité et la perpétuité de ses croyances. Toute secte, toute hérésie, attaque par conséquent, l'immuable fondement sur lequel repose la foi de l'église, savoir : l'autorité, qui n'est que la perpétuité et la permanence de ses traditions.

Une secte n'est donc, par rapport à l'immuable foi de l'église, qu'une forme de la raison individuelle, qui prend pour base de ses croyances, non les traditions catholiques, mais ses propres spéculations, quelque opposées qu'elles soient aux inaltérables traditions de l'église.

Toute secte anti-catholique, place donc la raison individuelle, au-dessus de l'infailible autorité de l'église de Jésus-Christ. Or, qu'est-ce que cela, sinon la déification

du *moi* individuel, qui violant la loi de sa nature, ferme les yeux à la lumière du soleil des intelligences, pour chercher dans le vide de son être, la certitude et la vérité.

Il est évident, qu'au moment, où le sectaire, abjurant sur un point, la foi de l'église, se constitue juge de ses croyances; le symbole entier de la vérité catholique s'écroule et s'anéantit pour lui. Car, sur quel fondement le sectaire retiendrait-il une seule des vérités du symbole romain? serait-ce parce que cette vérité est évidente pour sa raison? Mais il place donc le principe de sa foi dans son *moi* individuel; et dès-lors, comme nous l'avons invinciblement prouvé; condamné par l'insurmontable logique, à bannir de son *moi* tout ce que la foi y avoit mis, tout, et jusqu'à la notion de l'être, qu'il ne parviendra jamais à se prouver à lui-même, il ne lui reste d'autre asile, que le doute absolu. Seroit-ce parce qu'il croit à l'infailible autorité de l'église, sur les points qu'il n'a ni attaqués, ni niés? Mais admettre l'infailible autorité de l'église, sur un point, c'est répudier son infailibilité individuelle, c'est placer dans l'autorité, le principe, le criterium de sa raison; et dès-lors, il faut nécessairement revenir au catholicisme. Donc, point de milieu, pour tout sectaire, entre le scepticisme et le catholicisme.

## CHAPITRE XV.

LE SYMBOLE CATHOLIQUE POSSÈDE LE PLUS HAUT DEGRÉ DE CERTITUDE QUI SE PUISSE IMAGINER, EN SORTÉ QUE, S'IL ÉTAIT POSSIBLE QU'IL FUT UNE ERREUR, LE SCEPTICISME SEROIT LA LOI DE L'UNIVERS.

NE nous laissons pas d'environner la même thèse, de considérations nouvelles et de nouveaux aperçus. Il y a si long-tems qu'une raison superbe s'est accoutumée à mutiler la vérité éternelle et immuable comme Dieu, que quelque claires que soient les notions catholiques, que nous exposons, peut-être ne dissiperont-elles pas tous les préjugés que nourrissent des intelligences, qui s'étoient accoutumées à considérer la vérité comme une découverte et une création de la raison particulière. Prouvons donc que le symbole catholique possède le plus haut degré de certitude qui se puisse concevoir, en sorte que rien ne sauroit être vrai, si lui-même n'est pas la vérité.

Qu'est-ce que le symbole romain ? Le résumé complet de toutes les croyances de l'humanité sur *Dieu et la création*.

Quelle est l'antiquité de cet impérissable symbole ? Son origine remonte au berceau du monde, et au delà ; puisque le premier article de sa foi, est la foi à l'existence

éternelle d'un Dieu tout-puissant, infini, qui a créé l'univers. Quelle est son universalité ? Celle de l'humanité même , puisque là, où il y a un homme, là aussi, se retrouvent quelques unes de ses croyances, quelques vestiges de sa foi.

Quelle doit être sa durée ? Point d'autre que celle du genre humain , parce que le jour où le genre humain cesseroit de croire aux vérités du symbole éternel , au moins au degré nécessaire à l'existence de tout être intelligent , seroit le jour de sa ruine , le jour où finiroit sa vie.

Mais si le symbole catholique embrasse l'universalité , l'antiquité et la perpétuité ; si toute vérité uniformément crue dans le monde des intelligences , est une portion inaliénable de sa foi, il est plus qu'évident , que cet immortel symbole implique le plus haut degré de certitude qui se puisse concevoir. Et d'ailleurs, nous connoissons toutes les formes réalisées de la pensée et des opinions individuelles. Toutes ces formes, dans la période qui s'écoule depuis la création de l'univers jusqu'à Jésus-Christ, se résolvent invinciblement dans le panthéisme , le matérialisme , ou le scepticisme. Le paganisme n'est que le sensualisme déifié. Or, ni le panthéisme et ses formes diverses, ni le matérialisme, ni le paganisme, ni le scepticisme, n'ont été à aucune époque de la période qui précède le christianisme, le *symbole* de l'univers. Aucune de ces productions individuelles du *moi*, ne fut permanente, uniforme, inaltérable, universelle. Le genre humain est là pour l'attester. Il en est de même de tous les résultats individuels de la pensée philosophique ou hérétique, depuis l'établissement de l'église romaine. Tous, ils se réduisent au panthéisme, au sensualisme ou au



scepticisme. Mais cette *triade* de la cité du mal, n'a jamais été un article du symbole de l'église éternelle; et jusqu'à ce que l'on prouve que depuis dix-huit siècles, il y eut un jour, où l'univers entier fut panthéiste, matérialiste ou sceptique, il nous sera permis, de refuser à l'erreur, les indélébiles caractères de la vérité, qui sont, l'unité, l'universalité, et la perpétuité, ces *formes finies*, mais *permanentes*, de l'éternité, de l'immensité, de l'unité infinie.

Il est donc prouvé que le symbole catholique possède, et possède seul, le plus haut degré de certitude qui se puisse concevoir, en sorte qu'en lui seul se trouve la vérité immuable et absolue.

---

## CHAPITRE XVI.

### LE CATHOLICISME S'ÉTABLIT PAR TOUS LES GENRES DE PREUVES.

FORCER le sectaire et l'incrédule, à reculer jusqu'au doute absolu, ou à revenir au catholicisme, tel est le dernier effort de la logique humaine; et c'est à cette question fondamentale, ne l'oublions jamais, qu'il faut ramener toute controverse anti-catholique, sous peine de se perdre inévitablement dans le dédale ténébreux des opinions que la raison enfante.

Le dix-neuvième siècle voit déjà avec une espèce d'in-

tuition , que la dernière conséquence de toute philosophie individuelle , est le doute absolu ; et que le catholicisme romain , est la conséquence dernière , extrême , la conséquence logique du principe d'autorité. Mais comme le scepticisme ne sauroit jamais devenir l'état permanent d'une intelligence ; et qu'il viole fondamentalement la loi première , la loi immuable de la raison ; il est aisé de prévoir , que le triomphe du symbole catholique sur celui du néant , est plus près qu'on ne pense ; il est facile de comprendre que le moment vient , où les nations civilisées , redemanderont au catholicisme et au catholicisme seul , la loi du progrès qu'elles avoient perdue , sous l'influence délétère d'une homicide raison. Lassée d'un labeur trop semblable à celui des Danaïdes , la science sceptique , redemande au catholicisme pleinement connu , et pleinement développé ; l'espérance , le progrès et la vie.

La mission du prêtre , en ces jours pleins d'avenir pour la foi , est de travailler de toute sa force , à hâter ce mouvement vers les doctrines éternelles dont il est le gardien et l'apôtre. Certes , s'il est vrai , que le catholicisme soit la loi de l'humanité , l'alpha et l'oméga de toute science ; le premier et le dernier mot de la création , nous pouvons affirmer sans crainte , que les preuves de sa céleste origine sont écrites en caractères ineffaçables sur tous les points de l'univers , et qu'il est aussi impossible au défenseur de son immortel symbole de les énoncer toutes , qu'il l'est , de reposer l'œil de sa pensée sur l'œuvre entière de la création ; ou de mesurer au compas de la science , tous les points de l'espace et du tems. Chose admirable ! mais qui n'étonnera que l'homme de peu de foi ; à mesure que

les siècles grandissent, le symbole de la foi éternelle brille d'un éclat plus resplendissant. Déjà, le siècle du doute pâlit devant le siècle de la science, qui deviendra bientôt celui de la foi. Les nations de la terre commencent à blanchir; *albæ sunt ad messem* (1), et les jours d'une riche moisson s'avancent, pour la foi qui doit conquérir l'univers.

Entrons dans un ordre de preuves nouvelles, que réclament les besoins des intelligences; et peut-être comprendrons nous, le secret de cette merveilleuse sagesse, qui, dans la multitude des preuves qui établissent la divinité du symbole catholique, a ménagé à chaque intelligence, pendant le voyage de cette vie, celle que sa douce providence sembloit tenir en réserve, pour conquérir sa foi, pour devenir mattresse de son cœur, et reine de ses espérances. Et alors aussi, l'intelligence de ces paroles du livre des révélations nous sera donnée :

« Clara est, et quæ numquam marcessit sapientia; et facile videtur ab iis qui diligunt eam, et invenitur ab iis qui quærunť eam (2). »

(1) *Joan.*, 4, 35.

(2) *Sapient.*, 6, 13.

## CHAPITRE XVII.

LE CATHOLICISME EST LE PRINCIPE GÉNÉRATEUR DE LA SCIENCE.

### § 1. Réflexions préliminaires.

Toute philosophie qui part du *moi* individuel, aboutit comme nous l'avons vu, au panthéisme logique ou au scepticisme. Toute philosophie individuelle est donc destructive de la science. En effet, si elle procède par voie de synthèse, le panthéisme logique est son terme inévitable ; si elle procède analytiquement, le *brutisme* le plus complet est le terme où aboutissent ses stériles efforts.

Mais le panthéisme logique et le sensualisme, ne sont qu'un scepticisme déguisé ; pourquoi ? parce que, quelque effort que fasse le *moi* solitaire pour discerner, si les notions soit intellectuelles, soit sensibles ou corporelles, qui le constituent, ont une réalité *objective*, ou ne sont que des formes *vides* d'un entendement, qui lui-même, n'a rien de réel ; le scepticisme dès lors, est l'abîme où il doit se plonger. Point donc de science possible, par la philosophie individuelle ; aussi, dans tout système scientifique, formulé en dehors de la loi de l'esprit humain, que révèle le catholicisme seul, l'œil effrayé découvre un germe de

scepticisme, qui aboutiroit inévitablement, à la réalisation du chaos dans le monde scientifique, si en vertu de la loi qui préside à la conservation et au développement des êtres, les intelligences ne se retrempoient dans la foi. Partez au contraire du principe que nous avons donné pour base à la philosophie, et qui est le même que le principe du catholicisme ; dès lors, vous savez ce que c'est que la science ; vous connoissez son principe générateur, et vous pouvez en suivre les développemens.

§ II. Notion catholique de la science.

Qu'est-ce que la science entendue dans sa notion catholique ou anti-sceptique ?

La science prise dans son acception catholique, est, l'explication perpétuellement progressive de tout ce qui constitue l'ordre *immuable* dans le *moi* humain ; c'est-à-dire, l'explication aussi complète que le permettent les limites assignées ici-bas à l'intelligence humaine, de tout ce qu'embrasse la foi de l'univers. L'objet de la science est l'être sans limite ou l'infini, et l'être limité ou la création ; le lien qui unit l'infini et le fini, est un autre élément de la science. Deux choses sont nécessaires pour *progresser* dans la science, 1<sup>o</sup> Croire aux notions primitives, universelles et permanentes de Dieu et de l'univers, 2<sup>o</sup> Exercer l'activité de son *moi*, sur ce double objet de toute science, et sur les rapports qui résultent nécessairement de leur simultanéité ou de leur co-existence.

Mais, croire aux notions permanentes, universelles et immuables de l'humanité, c'est être catholique ; prendre

ces notions pour point de départ de la science, et pour terme de ses recherches; c'est s'efforcer de passer de la foi à la vue; c'est aller selon ces mots si philosophiques de nos livres saints, *de clarté en clarté, de force en force, et de vie en vie* (1), c'est se conformer à la loi de son progrès dans le vrai et dans le bien; c'est être catholique en un mot. C'est donc par le catholicisme seul, que nous connoissons la véritable notion de la science.

### § III. Action des traditions primitives sur la science avant J.-C.

L'homme au sortir des mains du créateur, à raison de l'état normal où il fut créé, et à cause de ses communications plus fréquentes et plus intimes avec la divinité, dut pénétrer très-avant dans la connoissance de Dieu et de la nature. De là, dut résulter pour lui une science et une intuition profondes. Mais la chute du premier homme et la dégradation de sa race, durent amener une corruption d'autant plus grande à ce premier âge, qu'héritiers des vastes débris de la science primitive, les enfants des hommes, abusant pour le mal, d'une force effrayante, et d'un savoir gigantesque, réalisèrent des crimes inouïs, et placés hors des limites connues de l'humaine perversité. Ces aperçus sont d'accord, avec les traditions bibliques et universelles.

Depuis les temps diluviens, jusqu'à la naissance de l'église, on voit se manifester un mouvement scientifique,

(1) Ibunt de virtute in virtutem; à claritate in claritatem. Qui bibunt me adhuc sitient.

en dehors des traditions primitives sur Dieu et la création, et dont l'effet nécessaire, fut d'enfanter des erreurs et des crimes, proportionnés aux aberrations de l'esprit humain.

Le peuple juif, gardien des antiques traditions, entra peu dans l'ordre de développement et de science. Constitué pour être le type matériel de l'église éternelle, il n'eut d'autre mission que de veiller sur la foi de l'univers, dont les sacrées archives étoient placées dans ses mains. Toutefois, l'agriculture, le commerce, l'architecture, l'étude de la nature, la musique, la poésie et la danse, jetèrent un vif éclat parmi les enfans d'Abraham (1). Le temple de Salomon, les rites, les pompes du culte, la majesté du sacerdoce lévitique, surpassèrent en magnificence tout ce que l'antiquité profane eut jamais de plus grand. Fort de sa foi, on ne trouve point chez le peuple juif, de spéculation philosophique sur Dieu et l'univers, ni de théorie scientifique; parce que vivant de ses traditions, et riche de la parole de son Dieu, il ne connut ni les tourmens du doute, ni les tempêtes de l'erreur.

L'Inde trop peu connue encore pour être bien jugée, a donné le jour à des théories scientifiques tantôt panthéistes, tantôt dualistes ou matérialistes, dont l'influence sur la vie des nations indiennes, dut être immense; et qui dûrent mettre de colossales erreurs, à la place des primitives traditions.

L'Egypte au temps de Moïse, paroît avoir été déjà avancée dans la culture des arts. Sa civilisation brillante, à cette haute antiquité, a été, sans aucun doute, la vague

(1) La poésie, la musique, la danse furent des arts religieux chez les Hébreux; des arts très développés par conséquent.

puissante, qui a porté les germes de la science, dans tout l'Orient; parce que riche de traditions, l'Égypte les réalisa plus vite, et mieux que les autres nations, dans ses doctrines, dans son commerce, dans son agriculture, dans sa science et dans ses arts.

La science en Grèce, la philosophie, la religion, l'industrie et les arts, se rapetissèrent, à l'égal du sensualisme, qui envahit peu à peu, chez ces enfans de la civilisation, leurs constitutions, leurs croyances, leurs mœurs et leurs lois.

En général, pendant toute la période qui précède l'ère chrétienne, et à partir de l'amoindrissement des traditions, la science s'abâtardit, se sensualisa, dans le vrai, dans le saint, dans le juste, dans l'utile et dans le beau; parce que cette période, ne fut que l'enfance de l'humanité, *sub elementis mundi eramus servientes* (1).

§ IV. Action du catholicisme sur la science depuis J.-C. jusqu'à nous.

Le christianisme naissant, eut à combattre les grandes perturbations intellectuelles, dont le monde payen n'étoit qu'une image réalisée. Il trouva le monde de la science tout imprégné de sensualisme et de scepticisme. Les erreurs de l'antique Orient, réveillées par la philosophie d'Alexandrie, furent pour la foi catholique, l'objet d'une lutte non moins terrible. Elle eut à vaincre le panthéisme, le sensualisme et le scepticisme. La guerre commencée par le christianisme contre ces vieilles erreurs, se prolonge depuis 18 siècles. Suivons rapidement le mouvement régénérateur qu'il a imprimé à l'humanité, depuis Jésus-Christ

(1) *Galat.*, 4, 3.



jusqu'à nous; et nous comprendrons ce que le monde scientifique lui doit de reconnaissance.

Personne ne songe à contester la victoire du christianisme sur le paganisme, sur les superstitions idolatriques; et il est plus clair que le jour, que le catholicisme a réveillé en Europe, et partout où son action s'est fait sentir, la foi des antiques traditions sur Dieu et l'univers. Le panthéisme idéaliste, théurgique et dualiste de l'école d'Alexandrie, expira, malgré les efforts de Porphyre, de Jamblique et de Julien l'apostat, pour le ressusciter. Le doute sceptique, qui pénétrait la philosophie grecque, vers la fin de ces républiques fameuses, et qui, se combinant avec les spéculations gréco-orientales de la philosophie alexandrine, enfanta les grandes hérésies des 6 premiers siècles de l'église, fut vaincu pareillement. Le moyen âge nous présente une période entière, visiblement imprégnée de foi. Aussi, c'est pendant le moyen âge que l'on aperçoit un immense effort, pour *catholiciser* la politique, la science et les arts. Ce mouvement régénérateur s'arrête, à dater du protestantisme; et le sensualisme anglais, l'idéalisme allemand, et le rationalisme français, tentent de nouveau de ressusciter le panthéisme, le matérialisme et le scepticisme de la philosophie orientale et de la philosophie grecque. Un vaste mouvement de science anti-catholique se fait sentir: le siècle de Louis XIV lui-même, semble conspirer contre le catholicisme, en consacrant le despotisme et la servitude en politique, le paganisme dans les arts et dans la littérature, le rigorisme jansénien en morale. La science se fait athée au 18<sup>e</sup> siècle, c'est le règne du sensualisme dans le *vrai*, comme dans le *beau*; une époque de dégénération profonde. Le 19<sup>e</sup> siècle se lève, et le sen-

sualisme est vaincu à son tour. Le spiritualisme renait dans le monde de la philosophie, dans celui de la science, et dans celui de l'art. Toutes les théories spiritualistes sur le *vrai*, sur le *beau*, sur l'*utile*, sur le *saint*, sont essayées tour à tour; mais toutes sont impuissantes à réaliser le progrès dans le *vrai*, dans le *saint*, dans l'*utile*, et dans le *beau*.

L'Europe civilisée par la foi, a maintenant un instinct profond, de la complète impuissance de toutes les théories essayées jusqu'à ce jour, et le spiritualisme gravite évidemment vers les traditions du catholicisme. Les hautes intelligences, comprennent avec une sorte d'évidence, que l'Europe dégoûtée à jamais, du paganisme dans l'art, du despotisme et de la servitude dans la politique, du protestantisme sceptique dans la religion, ne peut se régénérer complètement, que par la foi et par la science, dont le catholicisme est l'éternel foyer. Ainsi le scepticisme philosophique a fait son temps; l'idéalisme allemand expire, et rentre dans le spiritualisme catholique; le sensualisme est relégué dans quelques amphithéâtres, et nous touchons à une de ces époques grosses d'espérance et d'avenir pour la science, et pour la foi.

§ V. Le catholicisme élèvera la science à son plus haut degré de splendeur.

S'il est démontré par l'imposante autorité des faits, que la science anti-catholique, qui depuis 40 siècles, a été placée sous l'action délétère de l'idéalisme, du sensualisme et du scepticisme, est condamnée à recommencer éternellement son stérile labeur, sans jamais pouvoir con-

quérir la loi du progrès dans le *vrai* et dans le *bien*; si, le catholicisme, au contraire, en bannissant de la cité des intelligences, le sensualisme, l'idéalisme et le scepticisme, y fait régner la foi; il est aisé de comprendre, que le monde intellectuel, replacé dès lors sous la loi d'un progrès indéfini, marchera à pas de géant à la conquête d'une science qui l'élèvera, par le catholicisme, à l'apogée de sa splendeur dans le cycle du tems. Le règne du sensualisme dans la pensée, dans la littérature et dans l'art est fini; celui du doute sceptique et de l'idéalisme panthéistique, a vu son dernier jour. Nous touchons donc, à une époque de régénération scientifique par le catholicisme. Car, comme l'activité intellectuelle tend à bannir elle-même, le panthéisme, le sensualisme et le scepticisme du monde scientifique, parce que le mouvement *progressif* est dans son essence; il faut nécessairement qu'elle s'exerce sur les élémens de la foi catholique, c'est-à-dire, qu'il faut, qu'elle entre dans l'*ontologie* catholique pour y chercher les lois qui régissent la création toute entière. Dès lors, et nécessairement, le catholicisme devient le principe générateur de la science. Répondant pleinement, et parfaitement, à toutes les pensées comme à tous les besoins de l'humanité, sa mission, sera d'élever la science à son plus haut point de splendeur.

## CHAPITRE XVIII.

LE CATHOLICISME EST LE PRINCIPE GÉNÉRATEUR DE LA VRAIE  
LIBERTÉ.

---

## § I. Réflexions préliminaires.

Nous avons prouvé que le scepticisme étant la dernière conséquence de toute philosophie individuelle, il falloit nécessairement chercher ailleurs le principe immuable de la raison.

Le *criterium* de la vérité, étant identique au principe qui sert de fondement au catholicisme, la *foi* devient l'élément primitif et nécessaire de la vie de l'intelligence; en sorte que les croyances du catholicisme sur Dieu et la création, sont le principe générateur de toute science; et de toute vérité.

Or, les croyances universelles, nous enseignent, comme nous l'avons vu, dans la quatrième partie de ces *Éléments* de philosophie, qu'une grande perturbation a eu lieu dans la nature humaine; que l'homme déchu, a été profondément blessé dans son intelligence, dans son amour, dans sa liberté, dans tout son être enfin; que placé, par le fait de sa création, entre le bien infini et le bien créé, ses convoitises l'entraînent violemment à oublier l'un pour

s'assujettir à l'autre; qu'esclave des biens éphémères du temps, il est dans l'impuissance de s'affranchir, tout seul, du despotisme aveugle de l'individualisme; dans l'impuissance par conséquent, de reconquérir la loi de son libre développement en Dieu, source infinie de vérité et d'amour.

Les dogmes du catholicisme, d'accord avec les espérances de l'humanité, nous enseignent, que la grâce du divin rédempteur, est le secours puissant, nécessaire, qui nous aide à nous affranchir de l'esclavage des biens visibles, pour nous attacher au bien immuable et infini; que la grâce de Jésus-Christ en un mot, est ce secours divin, par lequel le libre arbitre, se tire de la servitude de l'erreur et du mal, pour vivre de la vie de Dieu.

Mais si tel est l'effet de la grâce du divin rédempteur (et ce dogme ne pourroit périr dans la conscience humaine, sans qu'au même moment, la chaîne entière de la vérité ne fût détruite), Jésus-Christ, et Jésus-Christ seul, doit être regardé comme le divin restaurateur de la liberté de l'homme; et c'est là, le sens profond de ces paroles de saint Paul : *Quâ libertate Christus nos liberavit... in libertatem vocati estis* (1).

Le philosophisme voltairien ne se réveillera plus. La raison individuelle n'a point d'espérances à léguer à ses partisans, puisque comme il a été dit; elle est condamnée à se briser éternellement contre l'écueil du panthéisme, du sensualisme et du scepticisme; mais une foule d'hommes sont encore ennemis du catholicisme, parce qu'ils le croient hostile à la science et à la liberté. Nous avons

(1) *Galat.*, 4, 31. — 5, 13.

prouvé que le catholicisme étoit le principe générateur de toute science ; nous allons établir, qu'il est, et qu'il est seul, le principe générateur de la vraie liberté.

## § II. Notion catholique de la liberté.

La liberté conçue dans sa notion la plus générale, n'est que l'affranchissement des obstacles qui empêchent l'être intelligent d'atteindre sa fin. Les dogmes catholiques enseignent que nous naissons esclaves du péché, c'est-à-dire asservis au corps, aux choses périssables du tems ; et que sans un secours divin, notre libre arbitre, blessé profondément, ne peut briser sa chaîne ; que sans ce secours divin, appelé grâce, il est dans une impuissance absolue de reconquérir la loi de son développement en Dieu. Cette grâce au moyen de laquelle le libre arbitre peut s'arracher à la tyrannie du mal, pour s'unir au bien suprême, est le fruit de la rédemption de Jésus-Christ. Point donc d'exercice possible de la liberté pour l'homme déchû, sans la grâce de Jésus-Christ.

Et telle est la notion précise de la liberté dans l'homme. Plus l'homme s'affranchit de l'esclavage de la chair, du monde, du créé en un mot, et plus il s'unit au bien infini ou à Dieu, plus il devient libre.

La liberté dans la famille, consiste à faire prévaloir les lois de l'intelligence et de la vie morale, sur celles des sensations, ou des jouissances matérielles. Plus la famille s'éloigne de la promiscuité, de la polygamie, du divorce, de l'adultère, des amours dépravés, et plus elle se rapproche de la sainteté du mariage catholique, dont la perfection consiste à soumettre pleinement l'ordre des sen-

sations à l'ordre éternel ; et à prendre pour type de l'union conjugale , l'union mystique , spirituelle et divine , de Jésus-Christ avec l'église ; plus la liberté de la famille se développe.

La liberté sociale dans le sanctuaire domestique , acquiert son plus haut degré d'élévation , quand l'amour sensuel , se trouve soumis , autant qu'il peut l'être , dans des êtres organisés , aux lois éternelles de l'amour supérieur des intelligences. La polygamie , le divorce , l'adultère , ne produisent dans le mariage que la tyrannie et la servitude. Le mariage catholique réalise seul la liberté ; et la liberté des personnes sociales croît , à raison de la sainteté et de la spiritualité de leurs rapports.

La liberté dans la cité et dans l'état , n'est aussi , que l'affranchissement des obstacles qui empêchent la cité et l'état de se développer dans le *vrai* et dans le *bien* , dont le type infini est Dieu seul ; et dont la loi éternelle de justice est la règle. Plus la cité et l'état , s'éloignent de l'individualisme , de l'amour adultère des jouissances matérielles , pour se rapprocher , sous l'empire des lois divines , de l'amour spirituel , de la société des intelligences , plus *la vraie liberté se développe et croît en eux*.

Et la liberté de la cité et de l'état , seroit complète , autant du moins qu'elle peut l'être ici-bas , si chaque membre de la cité et de l'état , jouissoit sans obstacles , du droit de se développer , et se développait en effet dans le *vrai* et dans le *bien* , selon les lois divines. Ainsi , tout ce qui arrête ou comprime ce développement dans l'état , est un désordre , une *atteinte à la liberté sociale par conséquent*.

Ainsi , toute volonté arbitraire est un despotisme , et

toute soumission aveugle à cette volonté, une servitude. Donc, il n'y a de liberté véritable dans la famille, dans la cité, dans l'état et dans l'homme-lui même, que par le catholicisme, qui peut seul faire régner la loi de vérité et de justice, dans l'homme qui commande et dans l'homme qui obéit.

La même chose auroit lieu pour le genre humain, s'il étoit pleinement soumis aux lois spirituelles du catholicisme. Il jouiroit, comme nous le dirons dans un moment, sous son influence, de la plus grande somme de liberté à laquelle il puisse prétendre ici-bas.

Telle est la notion catholique de la vraie liberté.

### § III. De la liberté humaine avant J.-C.

Quand on traite de la liberté humaine, on ne doit jamais perdre de vue, le désordre immense que la chute du premier homme a introduit, dans les entrailles de la société toute entière. Ce désordre, comme nous l'avons déjà fait observer, a été tel, que sans un secours divin, jamais le libre arbitre de l'homme déchu, ne se fût affranchi lui-même, de l'amour aveugle de l'ordre sensuel, ou de l'ordre des choses créées.

Avant, comme après la venue de Jésus-Christ, il n'y eut d'exercice possible et réalisé, de la liberté véritable, que par la grâce du divin restaurateur de la liberté. La foi catholique nous enseigne, que le salut ou l'affranchissement de la loi du péché, pour se développer en Dieu, par l'intelligence, par l'amour et par la liberté, a toujours été possible avant comme après Jésus-Christ, parce que la grâce de Jésus-Christ, connu *explicitement* ou



*implicitement*, n'a jamais été refusée à un seul homme, sur cette terre d'épreuve. Ainsi, l'exercice de la liberté a été possible partout et toujours.

Avant Jésus-Christ, la liberté de l'homme, de la famille, de la cité et de l'état, a été d'autant plus grande, qu'il y a eu dans l'homme, dans la famille et dans l'état, connoissance plus explicite, du divin rédempteur, et union plus intime avec lui. Mais comme pendant toute la période qui s'écoule depuis la chute de l'homme, jusqu'à la venue du divin régénérateur, et qui forme l'âge de l'enfance du genre humain, il n'y eut que connoissance et qu'amour incomplets, de la grâce de Jésus-Christ, il n'y eut non plus, qu'une liberté d'enfance, qu'un affranchissement incomplet, par conséquent, de l'esclavage des sens et de la loi du péché.

L'homme pendant cet âge de la vie de l'humanité, et à mesure que les traditions primitives alloient en s'altérant, demeura esclave des jouissances terrestres. Il chercha dans les biens de la vie présente, bien plus que dans les espérances de l'avenir, l'ombre du bien suprême, dont son ame gardoit le souvenir. La polygamie, le divorce, l'adultère, le meurtre ou l'exposition des enfans, portèrent la honte, le despotisme et la servitude dans la famille. L'égoïsme enfanta les législations et les religions nationales; l'homme de la cité n'aima que soi, et son farouche amour de la patrie, ne fut encore, que la réalisation de l'égoïsme. L'enfant, la femme, l'esclave, à dater de l'affoiblissement des antiques traditions, furent presque toujours exploités par la violence, et par la tyrannie d'un maître impitoyable.

La liberté chez les républiques grecques et romaine

ne fut qu'un mot. Ces sociétés tant vantées, ne réalisèrent qu'une immense tyrannie, qu'une aveugle servitude; et il faut plaindre ces parleurs de liberté, qui osent, à la face de la liberté conquise sur le calvaire, murmurer le nom de la liberté grecque et romaine, de la liberté païenne ou barbare.

#### § IV. De la liberté humaine depuis la venue de J.-C.

Jésus-Christ en proclamant la victoire de l'esprit sur la chair, et en accordant à l'homme régénéré par sa grâce, le pouvoir de s'affranchir de la sensation, de l'ordre matériel, de l'ordre présent en un mot, pour tendre, par un progrès sans fin, à s'unir au bien suprême ou à Dieu, est venu apporter au monde la vraie liberté. Jésus-Christ attendu ou venu, est donc le restaurateur divin de la liberté; — aussi depuis la naissance du christianisme, l'église a offert au monde, le spectacle de la vraie liberté. L'immolation de la chair à l'esprit, l'affranchissement de la loi des sens, pour se placer sous la loi des intelligences; le triomphe des martyrs, l'héroïsme de la virginité devenue populaire, les saintes rigueurs de la pénitence, voilà l'exercice public et social de la vraie liberté.

La polygamie, le divorce, les amours dépravés, ont été bannis du sanctuaire domestique en Europe. La femme épouse, la femme mère, la femme veuve, a été affranchie des caprices de l'homme, et la vierge chrétienne est devenue l'objet des hommages du monde civilisé. L'esclavage a été successivement aboli, partout où le catholicisme a pénétré; le serf, au moyen âge, fut placé sous la

tutelle de l'église, et protégé par elle, contre les caprices de la féodalité, imprégnée encore de barbarie ; voilà la restauration de la liberté humaine commencée par le christianisme dans la famille.

L'effort de la papauté pour civiliser l'Europe, et pour soumettre les rois et les peuples à une loi de vérité et de justice, n'est qu'un combat sublime en faveur de la liberté du monde. Ce sont les pontifes romains, qui ont chassé le divorce de la famille, terrassé, anéanti l'esclavage en Europe ; conquis leurs droits aux prolétaires, engagé contre tous les genres de despotisme, une lutte persévérante ; combattu corps à corps contre ce farouche amour de la patrie, éternel obstacle à la grande unité de la famille humaine, sous les lois spirituelles et divines, dont la papauté est l'immortelle gardienne.

C'est le catholicisme qui a fondé le droit des gens, qui n'est que le droit de vivre libre dans ses croyances, et dans ses mœurs, même après la conquête. Ainsi, depuis dix-huit siècles, le catholicisme travaille à restaurer la liberté du monde, c'est-à-dire, à affranchir l'humanité de la servitude, de la force brutale, régnant partout où il ne pénètre pas.

#### § V. De l'état actuel des peuples par rapport à la liberté.

Nous avons vu qu'il n'y a de liberté pour l'homme, pour la famille, pour l'état, pour l'humanité, que par le christianisme. Mais la notion et le sentiment de la liberté étant plus complets chez les nations catholiques, que chez les nations idolâtres, protestantes ou schismatiques, elles

doivent aspirer avec plus d'ardeur, à la conquête et à la possession de la vraie liberté. C'est aussi ce que prouve l'état présent du monde. L'Asie, l'Afrique, toutes les régions de la terre que le christianisme n'a point régénérées, subissent partout le joug honteux de la force. La tyrannie et l'esclavage, l'abrutissement, tous les désordres de l'homme sauvage ou barbare, voilà ce que l'on trouve en dehors de l'action directe du christianisme.

L'Europe, les États-Unis, voilà sans aucun doute, les contrées de l'univers, où est plus vif, plus fort, plus profondément senti, le besoin de la liberté morale, sociale, civile et politique. Les peuples protestants ou schismatiques, sont de tous les peuples de l'Europe, ceux qui subissent le plus aisément le joug de la force.

Les États-Unis d'Amérique, la France, l'Espagne, l'Italie, l'Irlande, la Pologne, la Belgique, sont de toutes les nations de la terre, celles qui souffrent le plus de la tyrannie morale, sociale, civile et politique, parce que le catholicisme plus vivant en elles, y a développé davantage, le besoin du règne de Dieu, sur l'homme régénéré par la grâce. Et toute tentative, pour replacer sous le joug de l'homme *seul* (1), les nations, qui sous le règne du catholicisme, ont goûté le don céleste de la vraie liberté, ne sèmera que des tempêtes, ne produira que des révolutions.

(1) Nous disons de l'homme *seul*, et à cet égard, toutes les théories sociales qui excluent la loi divine comme *base* et *règle* du pouvoir, ne réaliseront jamais que le règne de l'homme *seul*; *seul* dans la royauté absolue, *seul* dans la démocratie que rêve le libéralisme anti-catholique.

Plus le catholicisme fera de progrès au sein d'une nation, plus cette nation aimera la liberté véritable, c'est-à-dire, le droit de vivre sous l'empire de la seule législation, que les caprices de l'homme ne sauroient ni altérer, ni détruire. Donc, quiconque travaille à étendre le catholicisme, travaille pour la liberté; en sorte que les plus ardens ennemis de la liberté, sont ceux qui veulent mettre la force à la place de la justice immuable, dont le catholicisme et le catholicisme seul, est la source, la règle et l'immortel gardien. Le faux libéralisme, n'est qu'un sentiment corrompu, du besoin d'une législation placée hors des atteintes, des intérêts et des passions de la force brutale. La haine du règne de la force, n'est non plus, que l'instinct de la justice et du droit; mais le faux libéralisme, est dans une éternelle impuissance de définir le droit. Et il est plus impuissant encore, à réaliser une législation qui ne soit pas un produit *radical* et nécessaire de la force, et de la force seule.

Le royalisme absolu qui cherche son principe, et les conditions de son existence, en dehors de la loi divine, est dans une égale impuissance de réaliser autre chose que le despotisme et la servitude. En un mot, point de liberté là où l'homme *seul* commande; or, il commande *seul*, dans la monarchie gallicane ou absolue; il commande *seul*, dans le gouvernement républicain, tel que le comprend le faux libéralisme; mais placé sous l'empire de la loi divine, le pouvoir, un, ou collectif, ne fait jamais qu'obéir. Sujet de cette loi, tutrice de *tous* les intérêts, il ne peut rien contr'elle, il ne peut quelque chose que par elle. Donc, il n'y a de liberté sociale, civile et politique, que par la loi divine, charte immuable des droits et des devoirs.

§ VI. Le catholicisme en devenant la religion de l'univers, don-  
neroit à la liberté du monde, toute la plénitude et tous les déve-  
loppemens auxquels peut aspirer, dans le tems, l'humanité toute  
entière.

Cette proposition est incontestable pour nous, si nous  
avons bien compris la doctrine que nous venons d'exposer.

Le règne complet du catholicisme dans l'homme, seroit  
l'affranchissement le plus parfait de la chair; par consé-  
quent, le plus haut degré de liberté. Dans la famille, l'ac-  
tion pleine et parfaite de la loi catholique, anéantiroit, au-  
tant qu'il peut l'être ici-bas, le despotisme des sensations,  
et exhausseroit par conséquent, au degré le plus voisin  
possible de la société purement spirituelle, la liberté de  
l'homme père, de l'homme époux, de la femme épouse et  
de la femme mère.

Le règne complet du catholicisme, dans la cité et dans  
l'état, détruiroit l'égoïsme individuel et national, qui ne  
sont que le despotisme des passions aveugles de l'homme  
corrompu, et développeroit par conséquent, la liberté du  
citoyen autant qu'elle peut l'être.

Le triomphe du catholicisme sur l'humanité toute en-  
tière, plaçant le genre humain sous l'empire de la loi  
divine, communiqueroit à l'univers le plus haut degré de  
liberté, auquel puissent prétendre ses désirs, et qui puisse  
être offert à ses espérances; parce que le règne universel  
de la loi divine, n'étant que le règne de Dieu même, sur  
les intelligences; et la soumission à une raison infiniment  
souveraine, parce qu'elle est souverainement infinie, con-  
stituant le plus haut degré d'affranchissement de toute

volonté arbitraire, de tout pouvoir purement humain, comme de toute raison finie; il est évident, que le règne universellement réalisé de la loi divine, élèveroit la liberté humaine à sa plus haute puissance ici-bas.

Il est donc démontré que le catholicisme est le principe générateur de la vraie liberté, et nous défions qui que ce soit, d'établir la contradictoire de cette proposition, à moins qu'on ne prouve, ce qu'on ne fera jamais, que le panthéisme, que le sensualisme, et le scepticisme, où est conduit nécessairement toute intelligence qui abjure la foi catholique, peuvent engendrer, et engendrent de fait, une liberté réelle, supérieure ou au moins égale, à la liberté conquise à l'univers par Jésus-Christ.

---

## CHAPITRE XIX.

### LE CATHOLICISME EST LE PRINCIPE GÉNÉRATEUR DES BEAUX-ARTS.

---

#### § I. Notion catholique du beau.

Considéré dans sa source, le *beau* est la splendeur de l'être infini, son Verbe, son image, sa forme; *splendor gloriae et figura substantiæ ejus*(1). Et, sous ce rapport, le *beau* est infini, insaisissable par conséquent. Echo de la tradition, Platon appelle le *beau*, la *splendeur du vrai*. Infini dans son type qui est le Verbe divin, le *beau* est

(1) *Hebr.*, 1, 13.

fini dans sa manifestation, et ses formes sont inépuisables. Le Verbe incarné, réalisant l'union de l'infini et du fini au plus haut degré, offre le type *créé* le plus excellent et le plus complet du *beau*; et voilà pourquoi le fils de Marie est appelé le *plus beau des enfans des hommes*; et c'est pourquoi aussi, le mystère de l'Eucharistie est le mystère de la beauté par excellence : *Quid pulchrum ejus, nisi frumentum electorum et vinum germinans virgines*(1) ? est-il dit au livre immortel. Ce mystère réunit au plus haut point, la vérité et l'amour, sans lesquels, le *beau* ne sauroit ni exister ni être conçu.

Le *beau* est le type des arts; et comme le *beau*, dans sa manifestation progressive, tend à revêtir des formes toujours plus excellentes, les arts, doivent réaliser dans l'humanité, un progrès toujours grandissant.

Telle est la notion catholique du *beau*.

## § II. Théories anti-catholiques du beau.

Toutes les erreurs partielles de l'esprit humain sur l'infini et sur le fini, ont dû enfanter, et ont enfanté de fait, des erreurs correspondantes sur la notion et sur le sentiment du *beau*; et l'art, placé sous l'influence de ces erreurs, a dû en porter l'empreinte plus ou moins marquée, selon qu'elles pénétrèrent davantage la constitution, la littérature, les mœurs et les lois des peuples qu'elles avoient subjugués.

L'altération de l'art, suivit partout et toujours, celle du *beau*, qui, elle-même, ne fut qu'une conséquence nécessaire et logique de celle du *vrai*. Ainsi, le panthéisme indien, dut enfanter, et enfanta en effet, une littérature gigan-

(1) *Zach.*, 9, 17.



tesque, qui, identifiant l'infini et le fini, va se perdre dans les abîmes impénétrables d'un idéalisme absolu... Dès-lors, plus de progrès possible dans l'art, parce que la notion du *vrai* en se *panthéisant*, rend impossible la manifestation *progressive* des formes inépuisables du *beau*.

Placé sous l'influence du dualisme, l'art brise l'unité du *beau* comme celle du *vrai*; et alors, on retrouve dans les formes réalisées du *beau*, un fatalisme cruel, implacable, ennemi éternel de la *splendeur du vrai*; point donc d'unité, point de beauté, point de vie, point de progrès dans l'art, placé sous l'influence du dualisme.

Le matérialisme a sensualisé la notion du *beau* comme celle du *vrai*, et l'unité, la beauté, la vie, le progrès dans l'art, sont devenus impossibles à jamais...

Le paganisme, mélange de vérités antiques, de fatalisme et de sensualisme, a exercé sur l'art, une influence correspondante à ces perturbations; et toutes les théories anti-catholiques sur le *beau*, ont eu pour résultat d'altérer, soit l'unité de l'art, soit le progrès. De même que les classiques altèrent la notion du progrès en se renfermant exclusivement dans les lois d'une *unité arbitraire et tyrannique*; de même aussi, les romantiques, brisent l'unité en voulant réaliser un progrès sans unité. Le clacissisme est le matérialisme, le fatalisme dans l'art; le romantisme se résout dans un véritable illuminisme, et aboutit au scepticisme de l'art.

### § III. Des arts, considérés avant Jésus-Christ.

L'art, dans l'antique Orient, plus voisin des traditions primitives, en ressentit plus directement et plus puissamment l'influence. Le *beau* s'y produisit sous des formes

pyramidales, et dégénéra en un panthéisme qu'il est difficile encore de bien caractériser.

L'art, chez les nations policées de la Grèce et de Rome, s'amincit, et quittant les formes grandioses de l'antique Orient, il en revêtit de sensuelles, de fatalistes, de sceptiques; parce que le sensualisme, le fatalisme et le scepticisme, pénétrèrent les croyances et les mœurs, et par conséquent, les arts de ces nations corrompues. Il y eut donc altération profonde du *beau*, et loin d'être la splendeur du *vrai*, le *beau*, chez ces nations tant vantées, ne fut en général, que l'apothéose de l'erreur et du crime.

§ IV. De l'influence du christianisme sur les arts, depuis Jésus-Christ jusqu'à nous.

Le christianisme, en manifestant à l'univers la nature et les attributs de l'être infini, devoit opérer, et opéra en effet une révolution dans l'esprit humain. L'ensemble de ses dogmes, expression complète des lois de l'infini et du fini, dut ramener dans la conscience humaine, la notion du *vrai*, et par conséquent la notion catholique du *beau*. Mais, de même que le christianisme eut à soutenir une lutte longue et terrible, contre les grandes erreurs qui avoient altéré au sein de l'humanité, les vérités universelles; une longue période dut s'écouler, avant qu'il parvint à substituer la théorie catholique du *beau*, aux théories bâtardees qui s'étoient introduites dans le monde des arts.

Et comme le tems qui s'est passé depuis la naissance de l'église jusqu'à nos jours, a été spécialement consacré à établir sa législation sur le monde civilisé : son

action dans les arts, a été nécessairement incomplète. D'un autre côté, les traditions païennes sur le *beau*, toutes vivantes encore, parmi nous, n'ont cessé d'opposer, au triomphe du *beau catholique* dans les arts, une résistance, qui, pour le bonheur de l'humanité, semble toucher à son terme. Toutefois, l'observateur saisit irrésistiblement depuis la naissance de l'église, son action sur le monde des arts...

L'éloquence, la poésie, la peinture, la musique, l'architecture catholiques, quoique imprégnées, jusqu'à nos jours d'une sève païenne, révèlent des formes inconnues aux siècles du paganisme.

Nos églises gothiques, n'ont rien en fait d'architecture religieuse, qui puisse leur être comparé, et le panthéon idolâtre, et le minaret, et la mosquée, s'éclipsent, en face de la majestueuse grandeur de nos chefs-d'œuvre du moyen âge (1).

Il en est ainsi du *beau*, considéré sous tous ses aspects. Mais jusqu'à ce que le catholicisme complet, ait chassé du monde des arts, les formes impures du paganisme; le *beau* ne revêtira qu'imparfaitement ses formes les plus resplendissantes et les plus divines, dans la cité du temps.

#### § V. De l'influence du catholicisme pleinement développé, sur les arts.

Supposons que le catholicisme complet, parvienne à pénétrer le genre humain de sa foi, de sa science et de

(1) Nos magnifiques cathédrales gothiques, la cloche et l'orgue, sont trois créations du génie religieux du moyen âge, qui étonnent l'admiration elle-même.

son amour; alors une révolution immense sera accomplie dans les arts.

La splendeur du *vrai* s'épanchant sans mesure et sans fin du sein du catholicisme, toutes les formes païennes, fatalistes, sensuelles et corrompues du *beau*, qui étoient venu s'asseoir dans le temple de l'éternelle *beauté*, rentreront dans le néant : toutes les hérésies sur le *beau* disparaîtront, comme disparaissent les hérésies sur le *vrai*; l'éloquence catholique revêtira des formes qui lui sont inconnues; la poésie et la musique, seront entendre des accens, que l'oreille de l'homme n'a point entendus. Enfin, les arts accompliront pleinement sur la terre, la mission qui leur est imposée; en manifestant, autant que le comportent les limites étroites de l'espace et du temps, toutes les formes que le *beau* pouvoit revêtir, pendant le jour de cette vie, soible crépuscule de la vie éternelle (1).

Ainsi, principe générateur de la science et de la liberté, le catholicisme l'est encore du *beau* considéré dans les arts...

(1) C'est alors que cet oracle d'Isaïe s'accomplira pleinement :  
« Ambulabunt gentes in lumine tuo, et reges in splendore ortus tui. » Isaïe, 60, 3.

## CHAPITRE XX.

LE CATHOLICISME EST LE PRINCIPE GÉNÉRATEUR DE LA GLOIRE.

### § I. Notion catholique de la gloire.

Pour bien établir la proposition qui fait l'objet de ce chapitre, essayons d'abord de nous former une idée nette et précise de la gloire, conçue catholiquement.

Une foule d'hommes qui sentent palpiter leur cœur, au seul nom de la gloire, s'imaginant que le catholicisme tue dans une âme ces sentimens magnanimes, principe de tout héroïsme et de toute grandeur, éprouvent pour ses dogmes et ses lois, une répugnance d'autant plus profonde, que le sentiment de la gloire est plus vif en eux.

Ce préjugé funeste retient dans l'incrédulité des âmes ardentes et généreuses, qui n'ont besoin pour croire et pour pratiquer, que de comprendre, que le catholicisme est le foyer de la vraie gloire, comme il l'est de la science, de la liberté et des beaux arts.

Mais, qu'est-ce que la gloire ?

La gloire, dans sa notion catholique est, dans un être intelligent et libre, le triomphe de l'esprit sur la chair, de la vérité sur l'erreur. Elle est le sacrifice complet, généreux, magnanime, de l'individu à la société ; elle est

dans un individu ou dans un peuple, une éclatante manifestation de la vérité et de la charité, dont le catholicisme est la source infinie ; et sous ce rapport, la gloire s'identifie avec la vertu.

Toute gloire, en effet, que la vertu ne peut ni ambitionner, ni poursuivre, ni avouer, n'est que la dépravation de ce sentiment, qui fait vibrer les âmes élevées ; car, il n'y a point de crimes ni de forfaits *glorieux* ; et l'héroïsme de la vertu, n'est que la gloire, parvenue à l'apogée de sa puissance.

Toute vertu sublime s'identifie avec la gloire. La pauvreté, la chasteté, l'humilité, la charité parfaites, réalisent l'héroïsme de la vertu, et sont une des gloires les plus pures du catholicisme.

La gloire des arts, des sciences, du génie, des lettres, des armes, etc.... supposent le dévouement, le sacrifice, l'immolation de l'homme, au triomphe de la vérité, de la beauté et de l'amour infinis. Une gloire acquise sans dévouement est un vol ; et si la société présente, paie une gloire usurpée, la société éternelle ne ratifiera jamais cette solde d'injustice.

## § II. De la gloire, avant la venue de J.-C.

Tout ce que les hommes ont fait de généreux, de grand, d'éclatant, d'héroïque, avant, comme après J. C. pour le triomphe de l'ordre et de la liberté, pour le progrès du *vrai* et du *bien* dans l'humanité, a été glorieux pour ceux qui furent les instrumens de ces œuvres.

Presque toujours avant le dogme accompli, des glorieuses humiliations du divin rédempteur, il faut chercher la source des actions héroïques, dans un vil égoïsme. Cet

implacable amour de soi, se retrouve partout, explique tout, souille tout, chez les nations que le paganisme avoit corrompues.

La gloire dans le monde ancien, fut partout et sans cesse imprégnée des erreurs qui altérèrent les vérités traditionnelles; parce que tous les égaremens de l'esprit humain que nous découvrons, dans la période qui précède l'établissement du christianisme, ne furent que les phases diverses de l'égoïsme, ou de l'individualisme, tantôt panthéiste, tantôt sensuel, tantôt fataliste, tantôt sceptique: point donc, de véritable gloire sous l'influence de ces erreurs, mères de tous les crimes.

### § III. Action du catholicisme sur le sentiment de la gloire.

Le christianisme a ressuscité dans le cœur de l'homme, le sentiment de la vraie gloire, comme il en a remplacé la notion dans sa conscience; et c'est un fait éclatant comme la lumière, que les nations catholiques ont conquis, depuis 18 siècles, tous les genres de gloire. La gloire de la vertu, celle du génie et des lettres, de la science et des arts, la gloire de la charité et de la miséricorde, le triomphe glorieux de l'esprit sur la chair, de la pauvreté sur les richesses, sont depuis près de deux mille ans, le patrimoine exclusif des nations civilisées par le Christ.

Le christianisme, en gravant dans le cœur de l'homme le sentiment de la vraie liberté, lui enseigne, à ne jamais courber sa tête, sous le joug de la force seule; rien donc, de plus favorable que le christianisme au développement et à la manifestation de la vraie gloire.

Il est de fait aussi, que les nations chrétiennes, sont d'autant plus fières, d'autant plus grandes, d'autant plus impressionnables au sentiment de la gloire, que le christianisme est plus vivant en elles.

Et plus les nations chrétiennes s'éloignent du catholicisme, dans leur foi, dans leur législation et dans leurs mœurs; plus la notion et le sentiment de la vraie gloire s'altèrent en elles, pour faire place à l'égoïsme individuel, ou à un farouche amour de la patrie, subversif de cette charité universelle, qui n'a d'autre patrie que le monde, d'autre élément que l'humanité toute entière, et que Jésus-Christ a enseignée à l'univers du haut du gibet glorieux où il daigna mourir pour le régénérer.

§ IV. Le catholicisme pleinement développé dans un peuple et dans le genre humain, exhausseroit pleinement le sentiment de la vraie gloire.

Le triomphe complet du catholicisme sur un peuple, seroit la manifestation sociale de sa foi, de sa science et de sa charité. Or, le peuple, au sein duquel, se manifesteroient complètement, la foi, la science et la charité du catholicisme, seroit le peuple le plus fort que le monde eût encore contemplé sur cette terre de passage. Il seroit aussi celui au sein duquel vibreroit plus fortement le sentiment de la gloire; un tel peuple, se trouveroit nécessairement placé en tête de la civilisation.

Que la France, par exemple, soit un jour pénétrée de la foi, de la lumière et de l'amour du catholicisme, développés en elle par la science et par la charité; un demi-siècle ne s'écouleroit pas, avant que l'Europe en-



tière, n'eût été entraînée de la sphère de son génie catholique. Et sa foi, sa science et sa charité, se communiquant à toutes les nations de la vieille Europe, le mouvement régénérateur qu'elle lui auroit imprimé, réagirait infailliblement, et bientôt, sur le genre humain tout entier.

Une croisade catholique de l'Europe au dix-neuvième siècle, porteroit sa gloire au plus haut point de grandeur que l'imagination puisse se représenter (1).

Le monde a vu au moyen âge, l'Europe se lever toute entière, pour refouler la barbarie dans ses déserts brûlans et ravagés; et rien, dans les annales des siècles, n'a encore égalé ce prodige de gloire. L'Europe alors obéissoit au principe de foi. Si l'Europe, régénérée un jour par la foi, par la science et par la charité, dont le catholicisme est l'inextinguible foyer, épanche sur le

(1) Une propagande de véritable civilisation catholique, seroit le bienfait le plus grand pour l'humanité. Au fond de la propagande révolutionnaire se retrouve l'instinct confus de ce que la foi, la science et la charité catholique peuvent *seules* réaliser. Mais la propagande républicaine, qui, séparée du catholicisme, n'est plus, ne peut plus être qu'une irréremédiable anarchie, deviendrait pour l'Europe et pour le genre humain, le plus terrible fléau, qui eût jamais ravagé le monde moral, si mattresse de la France, elle parvenoit à réaliser ses théories; car, pour qu'il y ait émancipation des peuples dans la liberté, il faut qu'il y ait en eux progrès ascendant dans la foi; parce que dans le monde moral comme dans le monde physique, l'ordre résulte de la *simultanéité* et de l'harmonie de la force d'attraction, qui est la *foi* dans le monde des intelligences; et de la force d'expansion, qui est la liberté, la conception dans les intelligences. Et nous croyons fermement, qu'il faut *catholiciser* le monde, avant de le *républicaniser*.

genre humain sa lumière et sa vie, l'humanité atteindra, ici bas, son plus haut degré de splendeur, de félicité et de gloire; et alors s'accompliront ces paroles du prophète Isaïe :

*Declinabo super eam, quasi fluvium pacis, et quasi torrentem inundantem gloriam gentium, quam suggestis* (1).

## CHAPITRE XXI.

LE CATHOLICISME EST LE PRINCIPE GÉNÉRATEUR DE LA CIVILISATION.

### § I. Notion catholique de la civilisation.

IL n'est point de paroles dans le livre, par excellence, qui se soient accomplies plus littéralement, que cet oracle d'Isaïe : *ambulabunt gentes in lumine tuo, et reges in splendore ortûs tui* (2).

Le christianisme en effet, a été la cause première de la civilisation des peuples. Les faits prouvent cette vérité, que la raison conçoit d'ailleurs, avec une irrésistible évidence.

Car, en quoi consiste la vraie civilisation ? La civilisation, est dans sa notion radicale, la production sociale du *vrai*, et du *bien*. Tout peuple qui réalise, à un degré quelconque le *vrai* et le *bien*, possède au moins, un

(1) *Isaïe*, 66, 12.

(2) *Id.*, 60, 3.

commencement de civilisation ; et comme il n'exista jamais sur la terre de horde sauvage tant dégradée fut elle , qui ne manifestât dans son existence, quelque éléments du *vrai* et du *bien* ; il n'en est point par conséquent, qui ne possède quelques germes civilisateurs.

Le *vrai* et le *bien* , principes de toute civilisation , en sont aussi la mesure et la règle ; en sorte que la civilisation d'un peuple croît , ou diminue , à mesure que le *vrai* et le *bien* croissent ou diminuent dans sa conscience , dans sa législation , dans ses habitudes et dans ses mœurs...

Le *vrai* et le *bien* , expliquent tous les genres de perfectibilité chez un peuple , et dans le genre humain lui-même ; car, le beau , le saint , le juste et l'utile , sources de la religion , des mœurs , des arts , de l'industrie , de l'agriculture et des lois , ne sont que le *vrai* et le *bien* , envisagés sous divers aspects.

## § II. De la civilisation avant Jésus-Christ.

Pour comprendre d'une part , l'état du genre humain avant Jésus-Christ , sous le rapport de la civilisation ; et de l'autre , l'action immense que le christianisme a exercée sur lui , pour le régénérer , il faut partir du fait social de la dégradation originelle de l'homme ; et du fait accompli , de la régénération. Sans cette double notion , que la raison ne sauroit révoquer en doute , sans être directement conduite au scepticisme , le problème de la civilisation ancienne et moderne , est à jamais insoluble.

L'introduction du mal dans le monde ; la tyrannie des sens sur l'intelligence ; l'obscurcissement des traditions primitives ; l'action des erreurs partielles de l'esprit hu-

main sur la société; telles furent les sources de la dégradation intellectuelle et morale des nations de la terre et les grands, les invincibles obstacles aux progrès de la civilisation. Avant Jésus-Christ, il y eut civilisation ascendante, là où les traditions primitives sur la science de Dieu, de l'homme et de l'univers, furent conservées plus fidèlement.

Et voilà pourquoi le peuple juif, avant l'établissement de l'église, fut le peuple le plus avancé dans la *vraie* civilisation. Il y eut chez lui, science plus profonde, amour plus vrai de Dieu, de l'homme et de la société; connaissance plus *explicite* des faits primitifs, de la dégradation originelle et de l'accomplissement futur de la régénération de l'humanité.

Les notions du *vrai*, du *bien*, du *juste*, du *saint* et du *beau*, altérées plus ou moins profondément chez les nations idolâtres, enfantèrent des constitutions bâtarde; des cultes superstitieux, des législations liberticides, et des mœurs abominables. Ainsi, le panthéisme, le dualisme, le fatalisme, le sensualisme et le paganisme, se partagèrent dans l'ancien monde, l'empire du mal, et vicièrent tous les élémens de civilisation, au sein des sociétés où ils pénétrèrent.

Tous les débris de civilisation qu'on retrouve dans le monde, avant Jésus-Christ, ne furent que les ruines vivantes des traditions primordiales, que ces vastes et effrayantes perturbations dont nous venons de parler, n'avoient pu anéantir tout à fait.

§ III. De la civilisation, depuis l'établissement de l'église jusqu'à nos jours.

Le catholicisme, a fécondé et développé au sein de toutes les sociétés qu'il a conquises à sa vérité et son amour, tous les principes de civilisation qui reposoient en elles. Ce fait éclatant est au-dessus des atteintes du doute. Il est certain aussi, que la civilisation marche chez un peuple, en raison directe de l'influence du catholicisme sur lui. Et un fait qui n'est pas moins certain que les précédens, c'est que tout peuple qui n'a pu parvenir au catholicisme, est plongé dans la barbarie. Il y a plus : tout peuple qui cesse d'être catholique, recule peu à peu, et quelquefois tout d'un coup, vers l'état sauvage ; et les sociétés protestantes, schismatiques, philosophiques et incrédules, se sont éloignées de la vraie civilisation, au degré où la vérité catholique s'est altérée dans leur sein. Mais il faut indiquer la cause de l'action immense du catholicisme sur la civilisation. Nous avons dit que la civilisation prise dans sa notion radicale, n'étoit que la production sociale du *vrai* et du *bien*. Or, le catholicisme révèle au monde d'une part, la notion précise du *vrai* et du *bien*, et de l'autre, il communique à l'être social la puissance de réaliser et le *bien* et le *vrai* : il est donc le principe civilisateur.

Le catholicisme révèle au monde la notion précise du *vrai* et du *bien*, puisque hors de sa vérité et de son amour, il n'y a pour la raison, que le panthéisme, que le sensualisme ou le scepticisme. Il communique, en second lieu à l'être social, la force de produire le *vrai* et le

*bien*; puisque les nations catholiques, marchent, et ont toujours marché, dans le *vrai* et dans le *bien*; pendant que tout peuple qui s'éloigne des dogmes et des lois du catholicisme, s'enfonce de plus en plus dans le mal et dans l'erreur.

§ IV. De l'action du catholicisme complet sur la civilisation.

Le progrès de la civilisation, n'est que le progrès dans le *vrai* et le *bien*. Et comme le catholicisme renferme toute vérité, qu'il est la source intarissable, infinie, de l'amour et de la vie des intelligences, il est évident qu'en se développant pleinement, non seulement dans un peuple, mais dans le genre humain, il donneroit à la civilisation, toute la perfectibilité qu'elle peut atteindre, dans les limites du tems. Si la notion et le sentiment catholique du *vrai*, du *bien*, du *juste*, du *beau*, de l'*utile* et du *saint*, pénétroient autant que les bornes de la création le permettent, dans la conscience, dans l'amour, dans le culte, dans les arts, dans le commerce, dans l'industrie et dans les constitutions des nations de la terre, alors, sans aucun doute, le genre humain atteindroit par le catholicisme, le plus haut degré de civilisation où il lui soit donné de parvenir. Cette proposition évidente pour la conscience catholique, demeure inébranlable au doute, jusqu'à ce qu'on établisse, que l'idéalisme, le sensualisme ou le scepticisme peuvent enfanter une civilisation sinon supérieure, au moins égale à celle qu'enfante le catholicisme. Et quiconque travaille à hâter sur les intelligences, le triomphe du catholicisme, travaille pour la civilisation du monde. L'incrédule est le missionnaire de

la barbarie ; et il est écrit, que les nations et les rois ,  
marcheront au flambeau civilisateur de l'église éternelle :  
« *Ambulabunt gentes in lumine tuo, et reges in splendore  
oriûs tui.* »

---

## CHAPITRE XXII.

LE CATHOLICISME EST LE PRINCIPE GÉNÉRATEUR DE L'AGRICULTURE.

### § I. Considérations sur la propriété.

Pour se former une idée juste et précise de la propriété, il faut partir du fait social de la dégradation et de la chute de l'homme, d'où naquirent l'égoïsme, la haine, la spoliation, le vice et l'erreur. Sans la chute originelle de l'homme, la terre eût été le domaine, possédé en commun, dans une paix éternelle, par la grande famille. Depuis l'introduction du mal dans le monde, la terre est devenue une proie, que l'homme dispute à l'homme ; que le plus fort possède souvent en opprimant le plus faible ; et la propriété à son origine, n'offre d'ordinaire que le triomphe sanglant du crime, sur l'innocence ou la faiblesse.

Le premier qui défricha un champ, acquit le droit de le posséder ; mais la cupidité troubla souvent la paisible

jouissance d'une terre arrosée par des sueurs; de là, les disputes, les haines, les spoliations....

Souvent des familles patriarcales, et nomades, se virent réduites à mettre en commun leurs forces morales et physiques, pour se défendre contre une injuste agression; si le sort couronnoit leur courage, elles jouissoient en paix du fruit de leurs travaux, et cultivoient sans crainte, le champ qu'elles avoient conquis, ou que le partage leur avoit adjugé. Quand les familles devinrent des peuples, elles s'unirent pour défendre le territoire conquis par elles, ou possédé en commun. L'hérédité transmet d'âge en âge le champ du père aux enfans; et la propriété s'affermir.

Nous dirons l'influence de grandes erreurs, sur la propriété, et les transformations que lui a fait subir le christianisme.

Les premières familles après le déluge, vécurent de la vie nomade. La chasse, la pêche, l'usage des fruits, le lait et la chair des troupeaux, furent les bases de la nourriture des restaurateurs du monde, après cette grande catastrophe. Dans cet état de société, l'agriculture fut à son état d'enfance. Le caractère des familles nomades, leurs courses, leur vie précaire, leurs continuelles migrations, leurs querelles sans cesse renaissantes ne leur permirent qu'un très foible développement en matière d'agriculture.



## § II. Origine de l'agriculture.

L'agriculture a commencé avec le genre humain; elle fut imposée à l'homme coupable, comme un châtiment (1). Elle devint, après sa chute, une punition et une nécessité. Et comme cet art, se lie à l'invention des métaux, à l'usage d'une foule d'instrumens; qu'il suppose une multitude de découvertes et d'observations, que la longue expérience des siècles auroit pu seule amener; il faut chercher l'origine de l'agriculture, dans les communications des premiers humains avec les esprits supérieurs, ou dans les débris d'une science primitive, transmise par Adam, aux enfans qui sortirent de lui.

Toutefois, on ne pourroit que se perdre dans de vaines conjectures, sur l'état de l'agriculture dans le monde, avant les tems diluviens. Pendant les premiers siècles, qui suivirent cette grande ruine, la vie des familles patriarcales, suppose peu de progrès dans l'art de l'agriculture, leur existence même, y mettant un obstacle presque invincible; mais avec la naissance des empires on aperçoit celle de l'agriculture.

Les familles nomades, réunies en corps de nations, se partagèrent le territoire conquis, et passant de la vie

(1) *Gen.*, 3, 17. *Maledicta terra in opere tuo; in laboribus comedes ex ea cunctis diebus vitæ tuæ.*

18. *Spinæ et tribulos germinabit tibi, et comedes herbam terræ.*

19. *In sudore vultus tui vesceris pane.*

vagabonde et précaire, à la vie de la cité, elles nourrirent des troupeaux et cultivèrent des champs. Les périodiques inondations du Nil, et la fertilité que roukoient ses eaux, permirent de recueillir en Égypte, d'immenses quantités de froment, qui joint au blé africain, suffirent presque à la nourriture du monde ancien.

L'agriculture cependant, ne fut que dans son germe, pendant toute la période qui s'écoule depuis l'origine des tems, jusqu'au moment où le christianisme eut conquis et régénéré l'Europe.

§ III. Influence des erreurs partielles de l'esprit humain sur l'agriculture.

Le panthéisme, anéantissant toute activité individuelle, et réalisant un quiétisme moral et social, auroit pour conséquence nécessaire l'extinction de l'agriculture et des arts; et nul doute, que cette effrayante erreur n'ait arrêté dans l'antique Orient, l'essor de l'agriculture et de l'industrie.

Le dualisme, plaçant dans la matière le principe du mal, a pour conséquence directe, l'extinction de l'agriculture. A quoi bon développer le règne végétal, dont les produits ne seroient jamais, dans ce ténébreux système, que les dons d'un implacable ennemi ?

L'épicurisme, ne laissant subsister que le sentiment de la volupté, éteindroit subitement les forces morales et physiques de la nation qu'il auroit subjuguée, et anéantiroit inévitablement l'amour du travail, l'agriculture par conséquent.

Le paganisme, sensualisant d'une part, l'esprit et le cœur

de l'homme , et affoiblissant de l'autre , les notions du juste et de l'injuste ; doublant, qui plus est, la fureur des jouissances, de l'égoïsme , de la haine de l'homme pour l'homme , tuant l'esprit de charité et d'association , dut rendre l'agriculture presque impossible. D'un autre côté, le droit des gens étant détruit par le paganisme , le droit de propriété n'est plus que la force, et le travail des champs n'a plus ni paix, ni sécurité, ni protection, ni espérances. Il est donc évident que ces grandes erreurs ont dû arrêter, et ont arrêté en effet, plus ou moins, les progrès de l'agriculture, partout où elles exercèrent leur fatale influence. Ajoutons que l'agriculture , étant le développement du règne végétal, toute théorie sur Dieu et l'univers, qui brise l'harmonie du monde des sens, avec le monde des intelligences, porte le trouble dans le monde corporel , et en arrête le développement. Or, en dehors des notions que le catholicisme nous donne sur Dieu et sur la création, nous ne trouvons que l'idéalisme , que le sensualisme , que le doute , triple tombeau de toute vérité comme de tout progrès.

Point donc de progrès possible dans l'art de l'agriculture, hors du catholicisme, qui nous donne, et nous donne seul, la notion véritable de l'infini , du fini et du lien qui leur sert d'union.

§ IV. Influence du catholicisme sur l'agriculture, depuis l'établissement de l'église jusqu'à nos jours.

Contemplons un moment le catholicisme en action sur l'Europe et par l'Europe, sur le reste de l'univers. L'église a été incontestablement le principe civilisateur de l'Europe.

Le paganisme, le fatalisme, l'épicurisme et la barbarie qui étoit le produit nécessaire de ces monstrueuses erreurs, furent vaincus par le catholicisme. C'est lui, qui remplaça la loi morale dans la conscience humaine en la promulguant de nouveau, avec une imposante et douce autorité. Il tua l'égoïsme partout où il s'établit, rapprocha l'homme de l'homme, plaça sous son égide, sa propriété et sa vie; et, sentinelle vigilante, veilla à la garde de la famille, de la cité et du territoire. Le catholicisme fonda le droit des gens, brisa les barrières nationales, et déclara une guerre à mort, à ce farouche amour de la patrie, qui nourrissant une haine implacable contre tout ce qui lui étoit étranger, rendoit la conquête si meurtrière, que des provinces en Europe, ont conservé pendant plus de dix siècles, la trace brûlante des torrens païens et musulmans.

Les ordres monastiques, qui forment l'avant-garde de la civilisation catholique, furent en Occident, le type de la régénération de l'agriculture; des provinces, des royaumes entiers furent défrichés par des moines. Ce sont les moines qui plantèrent les vignes d'Italie, d'Espagne, des Gaules; qui desséchèrent nos marais, qui nourrirent et conservèrent pendant tant de siècles, ces forêts majestueuses, source de sécurité pour les peuples, et de richesses pour l'agriculture; que les sauvages policés du dernier siècle ont anéantis, et que les doctrines du catholicisme et les bras des moines, pourroient seuls relever.

Les missionnaires catholiques, ont créé l'agriculture dans le nouveau monde. Ainsi, le pain matériel, comme le pain de l'intelligence, sont donnés aux nations civilisées, par les ministres et par les adorateurs de celui qui est appelé dans nos livres saints *le froment des élus*.

Toutefois , l'action du catholicisme sur l'agriculture , comme sur tous les arts , a été comprimée jusqu'à nos jours , parce que d'une part , le catholicisme a eu à lutter et lutte encore contre les erreurs antiques qui exercent plus ou moins d'influence sur le monde civilisé ; et parce que de l'autre , il n'a développé directement que sa force , par l'établissement de l'ordre de foi , dans le monde des intelligences. D'autres destinées se révèlent pour lui , et nous allons dire l'influence qu'il est appelé à exercer sur l'agriculture.

§ V. Influence du catholicisme complet sur l'agriculture.

Le triomphe complet du catholicisme sur l'humanité , l'élèveroit au plus haut degré d'intelligence et d'amour ; et la notion de l'infini et du fini , se développant autant que le permettent les bornes de l'esprit humain , les arts atteindroient leur perfectibilité terrestre la plus grande. L'agriculture , sous l'action d'une science et d'un amour grands comme le monde , parviendrait à l'apogée de ses développemens ; la terre donneroit ses trésors , avec une immense abondance ; la science multiplieroit ses produits , et la charité diminuant le travail , l'humanité régénérée par le catholicisme , marcheroit , dans le transport de l'amour , à des destinées immortelles , et jouiroit ici-bas comme par surcroît , des richesses de l'agriculture pleinement développée.

Pour réaliser ce rêve de la foi et de l'espérance , que faut-il ? une seule chose savoir : le triomphe du catholicisme sur l'Europe ; parce que l'Europe imprégnée de sa vie , entraîneroit bientôt dans sa sphère morale , le genre

humain tout entier. Alors l'esprit de sacrifice et de dévouement, se combinant avec la science et avec la charité, l'esprit monastique se ranimerait dans le monde; et se plaçant à la tête de la civilisation, les moines devenus de nouveau les bienfaiteurs et les pères du genre humain, lui procureroient, comme par surcroît, la plus grande somme de prospérité matérielle, dont il pût jouir ici-bas. Alors aussi, le deuil, les larmes, la guerre, la famine, tous ces fléaux que le crime et l'erreur ont enfantés, seroient chassés vers l'abîme; le gouffre des révolutions seroit fermé; les glaives se changeroient en socs de charrue, et les lances en faux (1); la terre deviendrait un jardin de délices, et le droit de cité, acquis à tous ses habitans, permettroit à la grande famille de s'asseoir à l'ombre d'une paix encore inconnue; jusqu'au jour, où l'homme de crime, se révélant au monde, l'église préparée pour ses derniers combats, s'élèveroit, en chantant le cantique d'une victoire éternelle, au séjour de l'immortalité.

Il est donc prouvé que le catholicisme est le principe générateur de l'agriculture.

(1) Conflabunt gladios suos in vomeres, et lanceas suas in falces. .  
 nec exercebuntur ultra ad praelium. *Isaïe*, 2, 4.

## CHAPITRE XXIII.

LE CATHOLICISME EST LE PRINCIPE GÉNÉRATEUR DE L'INDUSTRIE ET  
DU COMMERCE.

## § I. Origine de l'industrie et du commerce.

L'industrie et le commerce, remontent comme l'agriculture, à l'origine des siècles.

Le profond changement survenu dans les destinées temporelles de l'homme, après sa dégradation originelle, fit du commerce, de l'industrie et de l'agriculture, une nécessité pour le genre humain. L'industrie et le commerce naquirent du besoin où l'homme tombé se trouva, de se vêtir et de s'abriter. Incapable de fournir seul à ses nouveaux besoins, qu'accroissoit encore l'asservissement au corps, il dut recourir aux échanges, et mettre en communauté les produits de son activité, et les créations de son industrie. Mais tant que le genre humain vécut de la vie nomade et patriarcale, l'industrie ne sortit point du cercle tracé autour d'elle par cette forme passagère d'existence sociale.

Pendant l'ère des patriarches, le commerce se produisit sous la forme d'échange, car l'origine des signes de valeur ou de la monnaie, est de beaucoup postérieure au tems

du déluge. Mais il importe de remarquer, que l'industrie et le commerce ne sont réalisables que par la religion ; car, la conscience, la justice, l'équité, la bonne foi, sans lesquelles on ne conçoit pas la possibilité du commerce, même sous sa forme primitive, et pour ainsi dire, originelle, ne sont que la religion appliquée aux actions de l'homme vivant en société. Sans religion point de conscience, point de foi d'homme à homme, point de garantie dans les engagements, point de sécurité, point d'industrie, point de commerce par conséquent.

Mais le commerce et l'industrie ont revêtu une nouvelle forme, à mesure que la société s'est étendue ; et quand les familles devinrent des nations, les arts de bâtir, de fondre, de forger les métaux ; de tisser, de teindre la laine ou le lin, se perfectionnèrent, se développèrent comme la société elle-même, par les mêmes causes et pour les mêmes motifs. Ces arts chez les nations de la Haute-Asie, eurent leur enfance, et un commencement de luxe dans la construction des cités, des temples, dans les produits de l'industrie et du commerce, n'eut lieu que par une civilisation plus avancée.

## § II. De l'industrie et du commerce dans le monde ancien.

L'industrie et le commerce dans le monde ancien, passèrent par différentes transformations, correspondantes aux divers degrés de civilisation que l'ancien monde pouvoit acquérir sous l'influence de la religion primitive et des traditions, successivement altérées par les erreurs de l'esprit humain, sur Dieu et l'univers. L'industrie et le commerce se renfermèrent long-temps dans le cercle des



relations de peuple à peuple, et leur forme, à cet âge de la société, fut l'échange. Plus tard, on aperçoit l'usage des signes de valeurs; on voit naître la monnaie, et le commerce s'agrandir.

L'art de la navigation, ne vint qu'après la naissance des cités. Tyr, Sidon, Carthage, puis Alexandrie, firent un commerce maritime assez étendu. Les républiques grecques et romaine brillèrent par un genre de gloire tout différent. Les flottes égyptiennes et celles de Salomon, sillonnèrent la Méditerranée, et peut-être l'Océan. Dans la suite, une colonie de Phocéens fonda la ville de Marseille, dont le commerce est encore une des gloires de la civilisation catholique. Mais chose étonnante ! la prospérité du commerce et de l'industrie, leur plus grand développement dans le monde ancien, remontent aux tems antérieurs aux conquêtes de la Grèce et de Rome. Il faut indiquer la cause de cette décadence de l'industrie et du commerce.

§ III. Influence des égaremens de l'esprit humain sur l'industrie et le commerce.

L'industrie et le commerce, n'ont pu se développer dans une certaine mesure, au sein des nations anciennes, et dans leurs relations mutuelles, que sous l'influence de la loi morale, encore vivante dans la conscience du genre humain, plus voisin des traditions primordiales. Ils durent s'altérer par le dépérissement, de la loi morale régulatrice de la conscience, de l'équité, de la justice; et sous l'influence des erreurs partielles de l'esprit humain. Le panthéisme indien, tendoit à anéantir l'industrie et le com-

merce comme l'agriculture, par les mêmes raisons. Le dualisme, faisant de la matière le principe du mal, loin d'être favorable aux progrès de l'industrie et du commerce, devoit en amener la ruine. Le matérialisme épicurien, ne laissant subsister que le sentiment des jouissances brutales, et *égoïsant* profondément l'homme, devenoit mortel à l'industrie.

Le paganisme, par l'établissement des religions nationales, enfantoit ces haines de peuple à peuple, que rien ne pouvoit vaincre, pas même le besoin des jouissances, dont il divinisait cependant tous les excès.

De plus, en élevant entre chaque peuple, une muraille plus infranchissable que celle de la Chine, il brisoit l'élément civilisateur, anéantissoit le droit des gens, et creusoit ainsi le tombeau du commerce et de l'industrie. On voit pourquoi, l'industrie et le commerce, qui sous l'empire encore durable des traditions de justice, et de la loi morale, jetèrent à Jérusalem, à Tyr, à Sidon, à Carthage, et à Alexandrie un si grand éclat, languirent et s'affaiblirent, sous l'influence homicide du paganisme.

Tous les ressorts de l'humanité étoient détendus, quand le christianisme vint régénérer l'univers. Il nous reste à examiner son action sur la prospérité industrielle et commerciale des nations qu'il a civilisées; et ce que le genre humain deviendrait sous le rapport industriel, par l'action du catholicisme maître de l'humanité toute entière.

§ IV De l'influence du catholicisme sur l'industrie et le commerce, depuis l'établissement de l'église jusqu'à nos jours.

Pendant toute la période qui s'écoula, depuis l'origine du christianisme jusqu'aux grandes découvertes du seizième siècle ; l'église travailla à placer dans la conscience humaine la loi morale, que le paganisme avoit presque effacée du milieu des nations. Une fois maître de l'Europe, par l'influence de ses dogmes, de sa morale, de son culte et de son sacerdoce ; il introduisit dans les veines du corps social un principe de civilisation, et le droit des gens fut fondé. La justice sociale détrôna la force ; et l'égoïsme fut vaincu par l'amour dont le christianisme est la source infinie.

Nourries de la vérité et de la charité qui descendoient de la chaire éternelle, les nations de l'Europe commencèrent à se connoître, et bientôt à s'aimer. De là, un mouvement prodigieux, imprimé aux sciences, à l'agriculture, au commerce et à l'industrie.

La découverte de la boussole, de l'imprimerie et du papier-monnoie, coïncidant avec celle de l'Amérique, le commerce et l'industrie prirent un essor immense. Les flottes de Venise, de Gênes, du Portugal, de l'Espagne, de l'Angleterre et de la France, sillonnèrent la Méditerranée et l'Océan, et portèrent dans tout l'univers, avec des prêtres et des moines catholiques, les élémens de civilisation, dont le nouveau monde surtout, recueille maintenant les fruits.

C'est un fait incontesté, que depuis l'établissement social du christianisme, on retrouve en Europe, un pro-

grès toujours croissant de l'industrie et du commerce, dont il faut chercher la cause dans l'ascendant que le catholicisme a exercé sur cette portion du globe, en la civilisant.

L'industrie et le commerce, ces secondes nourrices de l'homme, devoient, par le catholicisme, prendre un essor nouveau; car le catholicisme éclairant d'une part, les profondeurs de l'être infini, et jetant de l'autre, sa vive et féconde lumière, sur la création et ses lois, il est évident, qu'il devoit dilater le monde de l'industrie et du commerce comme celui des arts, de la science et de l'agriculture; et il est de fait aussi, que les nations chrétiennes, sont les plus industrielles et les plus commerçantes de l'univers.

Mais l'humanité toute entière, ayant participé au mouvement d'ascension que le catholicisme imprime au genre humain, le monde moderne, considéré dans son ensemble, offre un développement toujours progressif de commerce et d'industrie.

Disons maintenant un mot, de l'influence que le catholicisme complet exerceroit sur l'industrie et le commerce.

Quand le monde moral comprendra, que le catholicisme est le père de la science de l'amour et de la vraie liberté, alors s'accompliront les grandes destinées du christianisme, sur la régénération du genre humain. L'erreur et le crime sans être entièrement détruits ici bas, seront subjugués, et le monde entrera dans l'ère de sa civilisation complète.

L'univers ne formant plus qu'une grande famille, régie par les lois de la société éternelle des intelligences, la vie, dont le catholicisme est le centre, s'épanchera sur

lui; et alors l'industrie et le commerce, atteindront le plus haut point de leur développement et de leur gloire; car l'*utile* dont le commerce et l'industrie, sont la manifestation sociale et progressive, a son type dans l'infini, comme les arts expression du *beau*. Or le catholicisme seul, nous donne la notion précise de l'*utile*, soit dans son type immortel, soit dans sa forme sociale; donc, le catholicisme et le catholicisme *seul*, peut dilater, pleinement l'industrie et le commerce. D'un autre côté, si le christianisme soumet un jour le monde entier à ses lois, les communications sociales, deviendront par l'industrie et le commerce, aussi rapides entre tous les habitans de la terre, qu'elles le sont maintenant, entre les habitans d'une même patrie.

Ainsi, en supposant le monde pénétré de la science et de la charité du catholicisme pleinement développé dans les arts, dans l'industrie, dans les mœurs et dans les lois, il n'y auroit plus de distance entre les habitans du globe terrestre; la vérité et la charité circuleroient dans l'humanité, par la presse devenue *croyante*, et par les inimaginables merveilles de l'industrie devenue *catholique*, d'égoïste, de païenne ou de protestante qu'elle est, comme le sang et la vie circulent dans les veines du corps humain.

Ainsi, remarquons le bien, tous les rêves de l'industrie anti-catholique, ne sont qu'un instinct corrompu, de ce que le catholicisme seul, peut réaliser; puisque lui seul, renferme, comme nous venons de le voir, le principe générateur, de toute perfectibilité sociale, scientifique, industrielle, etc.; et puisqu'en assignant les bornes, que l'*utile* peut atteindre, ici-bas, il promet à la pensée, à la liberté et à la science humaine, un développement sans

terme, et sans fin, dans un monde, dont le monde présent n'est qu'une ombre *impermanente*. *Non habemus hîc manentem civitatem, sed futuram inquirimus...*(1)

Et nous comprenons maintenant la profonde leçon d'économie politique, renfermée dans ces paroles du Sauveur : « Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice , et le reste vous sera donné comme par surcroît (2). »

## CHAPITRE XXIV.

LE CATHOLICISME EST LE PRINCIPE GÉNÉRATEUR DE TOUS LES  
GENRES DE PROSPÉRITÉ , MÊME MATÉRIELLE.

§ I. Considérations générales sur le bonheur ; sa noti catholique.

Le triomphe du catholicisme sur les peuples , n'a pas seulement pour objet , leur félicité future , mais encore leur prospérité temporelle. Source féconde de vérité et de vie, il embrasse toutes les destinées de l'homme, celles du temps, et celles de l'éternité : *promissionem habens, vitæ quæ nunc est, et futuræ* (3).

Les peuples corrompus par l'incrédulité , se sont ima-

(1) Hébr. 13, 14.

(2) Quærite ergo primum regnum Dei et justitiam ejus , et hæc omnia adjicientur vobis. *Math.* 6. 1.

(3) I. Thimot. 4, 8.

giné que le catholicisme étoit hostile au progrès matériel, et au bonheur présent des hommes; et cette erreur propagée, devenue presque populaire, a fait une foule d'ennemis à la religion. Il est tems de flétrir cet insolent mensonge, et de prouver que le christianisme est le principe générateur de tous les genres de prospérité matérielle. Dieu, est la source et le terme de toute félicité, puisqu'il est l'être absolu, la plénitude de toute perfection. Le bonheur de l'homme, et de l'humanité toute entière, consiste à tendre vers Dieu, par un développement progressif. La fin de l'humanité, est de vivre dans le temps, comme dans l'éternité, de la vie de Dieu. Et ces paroles profondes, comme toutes celles de nos livres saints : *Ibunt de virtute in virtutem... à claritate in claritatem... qui bibunt me adhuc sitient, et qui edunt me adhuc esurient*, ces paroles immortelles, disons-nous, sont vraies dans tous les cycles de l'existence de l'homme; elles comprennent toute l'étendue de sa félicité présente et future. Et voilà pourquoi le Sauveur du monde a dit à ses frères : « Soyez parfaits, comme Dieu même est parfait. » Aussi, c'est méconnoître la fin de l'humanité, que de renfermer dans le temps, tout son bonheur; c'est briser sa nature, c'est mutiler ses espérances, que de ne lui offrir pour terme de ses désirs, qu'une prospérité matérielle et terrestre.

Toutefois, si elle marche dans les voies de son développement progressif, elle peut jouir de tout le bonheur que comporte sa condition présente.

Mais, comme le catholicisme renferme seul, les lois naturelles du développement intellectuel et moral de l'humanité, il est clair, que sa félicité présente, sera en raison même de l'influence que le catholicisme exercera sur elle.

## § II. De la prospérité temporelle du genre humain avant J.-C.

Le fait social de la chute primitive de l'homme, de sa dégradation, et de celle de sa postérité, explique seul, les souffrances, les erreurs, les calamités et les maux auxquels le genre humain fut en proie, avant l'accomplissement de la rédemption.

Le peu de bonheur temporel dont il jouit, avant la propagation du paganisme, doit être attribué à l'influence des vérités primitives et traditionnelles. Sous le poids d'angoisses dont elle étoit accablée, l'humanité, dans sa marche vers les siècles, ne goûta d'autre consolation réelle que celle de l'espérance. Elle garda toujours, l'attente d'un meilleur avenir, et elle crut universellement, que le joug de fer qui pesoit sur elle, seroit un jour brisé. Disons un mot de ses accablantes douleurs, avant l'ère de sa régénération accomplie.

A mesure que la loi divine, laissée en héritage à la postérité d'un père coupable, s'effaçoit des ames, pour faire place à la loi de mort, on vit les nations de la terre s'abrutir dans un égoïsme effrayant. L'homme devint l'ennemi de l'homme; le droit de posséder ne reposa plus que sur la force; la propriété n'eut point de racines dans la conscience. Le despotisme régna dans la famille; le pouvoir, le père, le maître, furent impitoyables; la femme, porta tout le poids des caprices d'un tyran barbare, et sa condition fut intolérable. Celle de l'enfant ne le fut pas moins. L'infanticide, l'exposition, le meurtre de l'innocence; voilà ce que l'on trouve partout, et partout, même



dans les législations humaines, avant l'établissement du christianisme.

La condition des esclaves, chez les nations idolâtres, soulève d'indignation et d'horreur, et rien ne prouve mieux la prodigieuse dégradation de l'espèce humaine, que la honteuse patience avec laquelle l'esclavage fut toléré par les deux tiers du monde, avant la venue de Jésus-Christ.

Les calamités, la misère, la honte et l'abrutissement, marchèrent toujours croissant, à mesure que les vérités traditionnelles s'affaiblirent.

§ III De l'influence de l'église sur le bonheur matériel des peuples, depuis son établissement jusqu'à nos jours.

L'église, en étendant son empire sur les nations de la terre, en a presque banni toutes les misères qui accabloient l'ancien monde : ce fait est incontestable ; il faudra en dire la raison. Considérons d'abord ce fait important et social.

Le catholicisme, nous l'avons prouvé, a fondé le droit des gens, raffermi dans la conscience, les vraies notions du juste et de l'injuste, et la foi d'un avenir. L'agriculture, le commerce et l'industrie, ont pris par lui, un essor qu'ils n'avoient jamais eu avant l'ère du Christ.

Partout, où la législation chrétienne a pénétré, elle a brisé le despotisme et substitué le droit et la justice à la force. La polygamie et le divorce, ont fait place à l'unité conjugale ; l'enfant est devenu un être cher à la société, et sacré pour l'homme ; la femme épouse, la femme mère, la femme veuve et la femme vierge, sont devenues l'objet des soins, j'ai presque dit, du culte de l'homme civilisé.

L'esclavage a disparu du milieu de l'Europe, et la con-

dition des classes indigentes, auprès de ce qu'elle étoit, avant le christianisme, n'offre point de terme de comparaison.

Toutes les misères ont trouvé une consolation, toutes les infortunes une espérance, toutes les larmes une main pour les sécher. L'amélioration morale et physique de toutes les conditions, depuis l'établissement du christianisme, est donc un fait immense, que personne ne contestera.

Indiquons la cause de cette heureuse et grande révolution, accomplie dans le monde depuis la venue de Jésus-Christ.

L'amélioration prodigieuse du bien-être moral et même physique, des nations chrétiennes, se trouve dans le dogme accompli de la régénération de l'homme déchu.

La loi du progrès dans le *vrai* et dans le *bien*, ayant été rétablie par l'incarnation et par la rédemption du Verbe divin fait homme, les nations qui en ont recueilli le bienfait, sont sorties de la dégradante servitude de l'erreur et du vice. Elles ont pu, par la grâce de Jésus-Christ, s'arracher aux angoisses, aux douleurs et aux misères infinies dont le genre humain étoit accablé par l'égoïsme païen.

La plaie sanglante de la cupidité, de l'orgueil et de la volupté, a eu, dans le sang de Jésus-Christ, un remède efficace, et la société est rentrée, par le catholicisme, dans l'ordre de sa perfectibilité primitive. Dès-lors, il y a eu harmonie, entre la matière et l'intelligence; l'esprit a vaincu la chair, et l'homme a pu faire servir à son développement, et même à son bonheur, ce qui, auparavant, à cause de sa dégradation profonde, le plongeait

dans les ténèbres de la matière, et l'y retenoit cruellement enchaîné.

La loi de liberté et de vie a été proclamée par Jésus-Christ; et l'humanité a pu user des biens d'ici-bas, sans en faire sa fin ultérieure et définitive, et sans y chercher autre chose, qu'une ombre d'une meilleure, d'une immortelle patrie.

Telle est la cause radicale, du bien-être, même matériel, et de l'amélioration progressive du genre humain, depuis Jésus-Christ jusqu'à nos jours.

#### § IV. Action du catholicisme complet sur la prospérité temporelle du monde.

Les faits prouvent que le bien-être matériel des nations, depuis l'établissement de l'église, s'est accru dans une mesure ascendante, en raison de l'action du catholicisme sur elles. L'Europe est, sans aucun doute, la reine de la prospérité temporelle du monde; or, l'Europe est *chrétienne*; et les nations *catholiques* de l'Europe, jouissent d'une somme de bonheur temporel, incomparablement supérieure au bien-être des nations schismatiques et protestantes, chez lesquelles la prospérité matérielle, quoiqu'en pensent certains parleurs de lumières, est allée en décroissant, à mesure que la vie du catholicisme les a abandonnées.

L'égoïsme, le paupérisme, l'infanticide, le divorce, la dureté du maître, la misère, l'ignorance, l'abrutissement et le vol; voilà ce qui frappe chez les populations soumises à l'influence du protestantisme ou de l'incrédulité. Et il faut bien remarquer, que le développement industriel et

commercial, qui s'est manifesté depuis deux siècles, en dehors du catholicisme, n'a été possible que par un reste de christianisme, dont la partie protestante ou incrédule de l'Europe, est encore imprégnée. Mais ce développement que l'égoïsme de l'aristocratie financière a *confisqué*; a été pour les deux tiers des populations protestantes ou incrédules, un fléau terrible, qui n'a au-dessus de lui que l'esclavage du monde païen; et dont le terme sera le bouleversement de l'Europe, si la foi ne vient au secours de l'incrédulité, et si la charité catholique ne détrône l'égoïsme industriel. Car le bien-être matériel, et les jouissances de la vie animale, au lieu d'être chez les sectes protestantes ou sceptiques, le fruit, et comme le *surcroît* de la vérité et des vertus sociales, ont été le terme, l'unique terme de l'insatiable et dévorante cupidité de ces *fermiers généraux* d'une civilisation abâtardie. Et nous savons pourquoi l'industrie protestante et philosophique écrase aujourd'hui l'Europe, d'un poids effrayant de misères et de calamités... Mais malheur aux *maîtres* de cette civilisation sans Dieu, et par conséquent sans charité pour l'homme!

Le catholicisme seul, donne à une nation une prospérité matérielle véritable, parce qu'il fait plus pour le pauvre que pour le riche; parce que l'égoïsme et l'intérêt privé, loin d'être jamais son but, sont de sa part, l'objet d'une haine et d'une lutte persévérantes; parce qu'enfin, son action régénératrice, s'accomplit toujours, en faveur de ce qu'il y a de plus calamiteux, de plus souffrant, de plus délaissé dans le monde; et qu'il est écrit au Livre des livres: « Venez à moi, vous tous qui souffrez, et que le » travail du besoin accable, et je vous soulagerai ».

Le triomphe définitif du catholicisme sur le monde moral, s'il se réalisoit jamais, donneroit à sa prospérité temporelle, son plus haut degré de splendeur; parce-que ne faisant de l'univers tout entier, qu'une grande famille, riche de sa foi, de sa science, de sa gloire, de sa liberté et de son amour; l'arbre de la vie humaine, porteroit tous les fruits qu'il peut donner; et s'avancant vers une félicité éternelle, l'humanité jouiroit sans danger et sans égoïsme, d'un bonheur terrestre, aussi complet qu'il peut le devenir, sans briser la loi d'un développement progressif, vers les espérances d'un autre monde et d'une autre vie.

§ V. Des égaremens de l'esprit humain sur la prospérité matérielle des peuples.

Tous les égaremens de l'esprit humain sont destructifs du bonheur temporel de l'homme, parce que tous ils ont pour effet nécessaire, d'anéantir la loi de perfectibilité indéfinie dans le *vrai* et dans le *bien*.

Ainsi, le panthéisme brise la nature et la personnalité humaines, détruit tout progrès par conséquent. Le dualisme, place l'homme sous le balancier de fer de deux puissances éternellement ennemies. Le scepticisme suicide son être; le sensualisme le plonge et l'étouffe dans la boue; et comme toutes les erreurs qui ont paru dans le monde, aboutissent, à l'une de ces erreurs fondamentales; elles sont donc toutes subversives du bonheur temporel et progressif de l'humanité.

Point donc, de prospérité même matérielle pour le genre humain, hors du catholicisme et de ses lois.

Et une raison sévère conçoit clairement , que l'action pleine et entière du catholicisme, réaliserait la plus grande somme de prospérité temporelle dont la société toute entière pût jouir dans sa condition présente.

Que l'univers en effet , tombe un jour au pied de la croix ; que Jésus-Christ règne sur l'humanité soumise ; et tous les genres de prospérité , même matérielle , lui seront donnés.

*Et hæc omnia adjicientur....*

*Fiat , fiat !.....*

---

---

## CONCLUSION.

---

Nous avons envisagé sous leurs divers aspects, dans les chapitres précédens, ces deux propositions fondamentales :

La première, qu'entre le doute absolu et le christianisme complet, il n'y a point de milieu possible, pour la raison qui prend le *moi* individuel pour principe, pour règle et pour terme de ses investigations; et celle qui soumise à la loi de son être, prend pour point d'appui, dans la recherche de la vérité la raison générale, reflet vivant et immortel de la raison infinie. Nous avons vu, que marchant dans des voies à jamais séparées, l'une descend dans la nuit solitaire du doute, pendant que l'autre, s'avance d'un pas assuré vers la cité permanente qu'éclaire une lumière infinie, et d'où le doute, l'égoïsme et l'erreur, sont bannis à jamais.

La deuxième, que le catholicisme est le principe générateur de toute vérité, comme de tout progrès; et que hors de ses dogmes et de ses lois il n'y a, il ne peut y avoir, ni lumières, ni espérance, ni vie pour les intelligences.

Mais en terminant ce résumé des preuves qui établis-

sent la divinité du catholicisme, et qui ressortent de notre méthode de philosophie ; arrêtons un moment l'œil de l'admiration, sur deux faits, qui s'élèvent au milieu du flux et reflux des événemens humains, comme ces pyramides de l'antique Orient, que le temps n'a pu détruire, et que les sables du désert n'ont pu ensevelir. Nous voulons parler des innombrables témoins de la foi romaine, et de l'immortelle durée de l'église de Jésus-Christ.

Interrogeons d'abord les nombreux témoins du symbole de l'église, qui n'est que le symbole *universel*, dans sa forme incorruptible et complète.

Les premiers témoins de notre foi, sont douze hommes sans science et sans lettres, que le monde chrétien reconnoît pour les apôtres de Jésus-Christ. Ce sont eux qui ont dit à l'univers étonné : « Ce que nous avons vu, ce que nous avons entendu, ce que nos mains ont touché du Verbe de vie, voilà ce que nous vous annonçons (1) ».

Or quel témoignage que celui de ces hommes, d'abord grossiers mercenaires, puis les compagnons du Christ, et ses ambassadeurs auprès des nations de la terre ! Ni les opprobres de leur maître, ni l'ignominie de sa passion, ni le scandale de sa mort, ne vaincront leur courage. Armés d'une croix de bois, ils quitteront les lieux qui les virent naître, et bravant mille morts, pour prêcher la divinité de celui qui mourut sur un gibet, ils

(1) Quod vidimus, quod audivimus, quod manus nostræ contrectaverunt de Verbo vitæ ; hoc annuntiamus vobis. *I Joan.*, 1, 35.



s'avanceront au milieu des nations amollies par vingt siècles de sensualisme , pour commander à l'orgueil de se nourrir d'opprobres volontaires ; à la cupidité de devenir ambitieuse et avide de privations et de misère , à la volupté , de savourer les tortures , de jouer avec le supplice et de fatiguer la mort.

Ces douze témoins de la vérité vivante , planteront la croix sur les ruines du paganisme , et l'univers en frémissant , se courbera devant l'instrument d'un supplice réservé aux seuls esclaves. Cette grande révolution accomplie , ils passeront par l'échafaud pour monter au ciel , et voilà les premiers , les irrécusables témoins de la divinité de notre foi !...

Pendant trois cents ans , l'empire romain ne sera qu'une grande arène , où les disciples du Christ descendront pour lutter avec les tortures et avec les bourreaux. L'enfer donnera sa rage aux persécuteurs du nom chrétien ; et des milliers de pontifes et de prêtres , de vieillards et d'enfans , de mères et de vierges , braveront la rage désespérée de l'enfer , pour garder la foi de Jésus-Christ ; pour servir de témoins à la vérité du symbole éternel.

Vaincus par la puissance de la Divinité , des millions d'idolâtres , abjurant leurs erreurs , et brisant comme de vils jouets les divinités sourdes qui avoient environné leur berceau , se feront les disciples du Dieu qui mourut sur la croix. Juifs et païens , philosophes et prêtres , affranchis et esclaves , s'enrôleront sous la bannière du Christ , et mourront , pour *servir de témoins à la vérité du symbole éternel*.

Des nuées de fidèles fervens iront peupler les déserts ; la solitude en tressaillera d'allégresse ; les montagnes et

les collines en bondiront comme les béliers du troupeau<sup>(1)</sup>; jamais un pareil spectacle n'aura étonné l'univers; et ces anges de la retraite, ces martyrs de l'amour, ces héros de la grâce, serviront de témoins à *la vérité du symbole éternel*.

Mais, quels témoins en faveur de la divinité du catholicisme, que ces docteurs de l'église, qui se succédant de siècle en siècle, ont vengé la foi romaine des attaques d'une insolente raison. L'immense collection de leurs œuvres, n'est que le grand commentaire du symbole de notre foi; c'est l'Évangile traduit dans la langue du génie. Ces immortels témoins, rangés autour de l'arche sainte, célèbrent avec une même foi et un même amour, les triomphes de la cité de Dieu sur la cité du mal. Et pendant que, dans l'effrayante collection des livres enfantés par une raison sceptique, on ne trouve pas deux écrivains d'accord sur les mêmes mensonges; et qui, guidés par la lampe funèbre de leur froide raison, aient pu parvenir à l'*unité* d'une même erreur; les docteurs de l'église romaine, présentent à l'œil catholique, une permanence, une unité, une identité de témoignages qui confondent l'admiration elle-même, et qui portent dans l'âme l'irrésistible ascendant de la vérité.

Arrêtons-nous maintenant sur cette grande famille de pontifes qui se succèdent sans interruption sur la chaire éternelle. Gardiens du symbole de Jésus-Christ, ils n'ont abjuré ni leurs incommunicables prérogatives, ni la foi

(1) Montes exultaverunt ut arietes; et colles sicut agni ovium.  
*Psal.* 113, 4.

confiée au pécheur de Galilée. Parcourez toutes les déclarations solennelles, émanées de la chaire de Pierre, depuis les sacrés décrets du concile de Jérusalem, jusqu'à l'encyclique de Grégoire XVI. Cherchez-y, je ne dis pas une erreur, mais la plus légère dissonnance, et dites, si cette unité de témoignage est un signe de mensonge ?

Comptez, si vous le pouvez, cette multitude d'évêques, qui, pendant toute la période écoulée depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, ont régi, sous l'autorité des pontifes romains, les églises particulières du monde catholique. Or, ces pontifes vénérables ont enseigné aux nations de la terre, un même Dieu, une même foi, un même culte, un même symbole, et cette imposante unité seroit le signe de l'erreur ? Mais alors, quels caractères assigner à la vérité ? comment échapper aux étreintes du scepticisme ?

Toutefois, nous n'avons pas interrogé tous les témoins de la vérité de notre symbole. Et ces myriades de prêtres et ces innombrables lévites tirés du milieu de la gentilité, qui forment une chaîne grande comme le monde, et dont la parole a parcouru et consolé l'univers, quel Dieu ont-ils prêché à la terre ? quel symbole ont-ils enseigné ? le symbole romain ; et ce symbole ne seroit pas l'écho de la vérité ? Mais alors, il ne reste plus qu'à s'asseoir dans le désespoir du doute, qu'à s'ensevelir dans la nuit du néant. Est-ce tout ? Non, ce n'est pas tout.

Poussière des nations régénérées par le Christ, ranimez-vous ; sortez de vos tombeaux, catholiques de vingt siècles ; venez des quatre vents, venez dire à l'incrédule, quelle a été votre foi ! venez dire à une nation assise dans l'indifférence, les articles de votre symbole. Mais c'est le symbole de l'église romaine, que répètent sous la voûte des

cieux, plus de mille millions de fidèles, et leur voix tonnante comme celle des grandes eaux, et leur parole plus retentissante que les roulemens du tonnerre, ne rediroit que les désespérans échos du mensonge ?

Disons-le donc, avec une profonde conviction : ou la vérité n'est qu'un leurre, que la ridicule parodie d'une ombre qui se presse à l'horizon du doute, ou elle se trouve dans l'unité, dans la perpétuité, dans l'universalité de ce grand témoignage.

Et quel homme sur la terre, craindrait de s'égarer, en prenant pour fondement de sa raison, pour maîtresse de son cœur, pour reine de ses espérances, la foi de l'église romaine ? Est-il une erreur dans le monde, qui puisse invoquer un semblable témoignage ? Mais qu'est-ce que le symbole du panthéisme ? l'écho du doute absolu, rien de plus. Qu'est-ce que le symbole du sensualisme, auquel se rattache le paganisme dans tout ce qui le sépare des traditions primitives altérées dans son sein ? l'écho du doute, rien de plus. Qu'est-ce que le symbole du sectaire, du déiste ? l'écho du scepticisme, rien de plus. Et il en est ainsi de toutes les formes d'une raison d'un jour. Mais le scepticisme dans lequel se résout invinciblement toute opinion qui n'a pour point de départ, et pour terme de ses conceptions que le *moi* individuel, n'est pas plus un symbole, que la nuit, qu'une profonde nuit, n'est le jour le plus beau.

Reposons maintenant nos regards sur le grand fait de la stabilité de l'Église; contemplons un moment son immortelle durée au milieu des ruines que les siècles entassent autour de son trône.

Les œuvres de l'homme, portent le cachet de sa faiblesse et le sceau de son néant. Nées de lui, elles meurent comme

lui. Il n'en est pas ainsi de l'église bâtie par la main du Très-Haut. Née au milieu des orages, et prédestinée sur la terre à d'immortels combats, elle aura une durée plus longue que la durée du temps, et les siècles, en passant sur son front toujours jeune, n'y laisseront jamais ni taches ni rides.

« Vous êtes Pierre, dit le Sauveur du monde à son premier disciple, et sur cette pierre je bâtirai mon église, et les portes de l'enfer ne l'ébranleront pas (1). » Il n'y a qu'un Dieu, qui ait pu promettre une destinée si grande, à ce qui prit naissance dans une humilité si profonde. Et que penserions-nous, d'un sectaire, qui, arrachant un grossier villageois à ses travaux obscurs, s'en viendrait lui dire : Je t'investis d'un pouvoir souverain sur les intelligences ; je te donne l'univers pour empire, et je promets à tes combats la conquête du monde. Je te proclame le père des peuples et des rois, l'arbitre suprême de la justice et de la vérité, le guide de l'humanité dans les routes de la vraie civilisation, l'infailible interprète de la loi qui sert de fondement au monde moral. Je te donne, et tes successeurs, un trône que les siècles et l'enfer même ne renverseront point : et c'est-là ce que Jésus-Christ dit à Pierre, fils de Simon, pêcheur de Galilée.

Pierre est devenu le fondateur du plus grand empire qui ait jamais paru sur la scène du monde. Cet obscur villageois, est venu placer le siège de sa puissance sur la poussière du trône des Césars. Les rois de la terre l'ont appelé leur père ; les nations lui ont demandé le pain de l'intelligence.

(1) Tu es Petrus, et super hanc petram, ædificabo ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam. *Marc.* 16, 18.

Pierre est devenu dans ses successeurs, l'arbitre suprême de la vérité et de la justice ; et la lumière qui guide le genre humain dans le désert du temps, s'échappe depuis près de vingt siècles , des cimes du Capitole chrétien.

L'immuable stabilité de l'église est un fait grand comme le monde. Qui pourroit le nier ? Perpétuellement assaillie, elle a été perpétuellement victorieuse ; et ses triomphes passés lui en prophétisent d'éternels.

Elle a vaincu le monde païen, subjugué le monde barbare, régénéré le monde sauvage. Tous les marteaux se sont brisés sur elle ; elle usera ceux du temps même. Elle a triomphé du fer des bourreaux et des sophismes des sectaires ; elle a été plus forte que l'ignominie et que la gloire ; elle a vaincu la pauvreté et les richesses ; elle a terrassé l'erreur et désarmé le crime ; et, debout au milieu des siècles, elle prolonge sa marche ; toujours une dans sa foi , toujours grandissante dans sa lumière, toujours expansive dans son amour , toujours immortelle dans son sacerdoce ; et c'est pour elle que ces mots sont écrits : « Votre règne , Seigneur, est le règne de tous les siècles , et votre domination s'étend de génération en génération (1)... »

Toutes les sectes qui ont mutilé son symbole, ont passé comme passent des jours d'orage ; et, reine de la science et de la liberté, de l'industrie et des arts, de la puissance et de la civilisation, de la prospérité et de la gloire, l'Eglise de Jésus-Christ épanche sur l'humanité toute entière, ses intarissables bienfaits.

Or, ce fait aussi prodigieux qu'il est inattaquable, que

(1) *Regnum tuum, regnum omnium seculorum, et dominatio tua in omni generatione et generationem. Psal., 144, 21.*

prouve-t-il , sinon la céleste origine et la divine vérité de l'église romaine ?

Quoi, toutes les créations de l'homme, tous les empires, toutes les sectes, passent et repassent incessamment, devant le trône où l'Eglise est assise, et seule, sans être divine, elle auroit le privilège de l'immortalité ?

Mais alors, à quel caractère reconnoître ce qui est de Dieu et ce qui vient de l'homme ? comment expliquer ces éternelles fluctuations, ces constantes vicissitudes de toutes les choses humaines, et l'inébranlable fermeté d'une église fondée, il y aura bientôt vingt siècles, par douze pauvres pêcheurs, recueillis par Jésus de Nazareth, sur les bords d'un lac, où ils réparoient leurs barques et lavoient leurs filets ?

La stabilité de l'église, au milieu de l'éternelle mobilité des choses d'ici-bas, est le fait le plus étonnant, que l'œil de l'homme puisse contempler ; et si ce grand fait étoit une erreur, alors, toutes les notions étant confondues, la raison chancelante demeureroit sans point d'appui ; et la vérité, manquant du plus frappant de ses caractères, la perpétuité ; le doute absolu seroit le dernier asile, d'une raison à jamais déshéritée de l'espérance et de la certitude.

Ainsi, tous les genres de preuves, se réunissent pour venger l'église des attaques de l'incrédulité, et pour éclairer une foule d'hommes, qui ne repoussent ses dogmes et ses lois, que parce qu'ils les croient en opposition formelle avec les progrès de la science, et avec le bonheur temporel et définitif de l'homme.

Nous sommes loin, toutefois, d'avoir rappelé, même sommairement, toutes celles qui découlent de la méthode de philosophie que nous substituons à la philosophie du

doute. Car du moment où il est démontré, que le catholicisme est la loi même des intelligences, dès-lors, et nécessairement, la série de ses preuves devient inépuisable, et chaque siècle, chaque époque, chaque pas de l'humanité en agrandit la chaîne immortelle.

Et voilà pourquoi, le monde gravite de tout son poids vers le *christianisme total*, envisagé dans sa foi, dans sa science et dans son amour.

Mais ces preuves qui deviennent la justification solennelle du symbole catholique, ne sont, si cette expression est permise, que le portique de la cité de Dieu. La mission du prêtre est d'essayer d'en mesurer l'enceinte, d'en sonder les divines profondeurs, d'en connoître les inépuisables richesses.

---



## SUPPLÉMENT.

---

Nous plaçons ici, l'excellente classification des systèmes de philosophie anti-catholique , formulée par M. l'abbé Gerbet, dans ses conférences sur la philosophie de l'histoire, dont la triple catégorie embrasse nécessairement toutes les erreurs que la raison individuelle peut enfanter. Nous y ajouterons une note précieuse sur la *triade* de l'ancienne Égypte, et sur les sacrifices tauroboliques; note que M. de Chateaubriand a insérée dans ses *Études historiques*, et qui a été communiquée à cet illustre écrivain, par un ami et un compagnon de voyage de M. Champollion mort trop tôt pour la science; et dont les travaux sont si favorables à la grande thèse des traditions du catholicisme primitif. Cette note servira de complément à ce que nous avons dit sur la philosophie égyptienne, page 26.

| CATÉGORIE      | CATÉGORIE      | CATÉGORIE                          |
|----------------|----------------|------------------------------------|
| DU PANTHÉISME. | DE L'ATHÉISME. | DU DUALISME.                       |
| L'infini seul. | Le fini seul.  | L'infini et le fini<br>coéternels. |

## UNIVERS.

| SPIRITUALISME PUR<br><i>appliqué à l'univers.</i>                                                                                                                                                                                           | MATÉRIALISME PUR<br><i>appliqué à l'univers.</i>                                          | SPIRITUALISME ET MA-<br>TÉRIALISME, combiné     |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------|
| Il n'est qu'une forme du panthéisme; car l'idée d'esprit, d'intelligence, ne renfermant point par elle-même l'idée de borne, il n'y a aucune raison, dans le système du spiritualisme pur, de reconnoître l'existence d'êtres particuliers. | Il n'est qu'une forme de l'athéisme, l'idée de matière ne renfermant pas l'idée d'infini. | par la coéternité de l'esprit et de la matière. |

## HOMME.

| SPIRITUALISME ap-<br><i>pliqué à l'homme.</i>                                                                                                                                                    | MATÉRIALISME PUR<br><i>appliqué à l'homme.</i>                         | DUALISME <i>appliqué</i><br><i>à l'homme.</i>                                                                                                                                                                                           |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Même résultat pour la même raison; car la croyance à l'existence de l'univers matériel et la croyance à l'existence d'un principe corporel dans l'homme reposent évidemment sur les mêmes bases. | Il nie dans l'homme ce par quoi celui-ci participe au principe infini. | Il consiste à supposer que l'esprit et le corps appartiennent à deux ordres complètement indépendants l'un de l'autre, sans aucune espèce d'action réciproque. (Harmonie préétablie de Leibnitz, causes occasionnelles de Malebranche.) |

L'HOMME CONSIDÉRÉ SOUS LE RAPPORT  
DE L'INTELLIGENCE.

**IDÉALISME.** Les systèmes psychologiques qui n'admettent comme source de connoissances réelles que les idées, lesquelles correspondent à ce qui est invariable, universel, absolu, sont dans une impuissance éternelle d'établir la réalité de l'ordre variable et relatif.

**SENSUALISME.** Les sens ne correspondant qu'à un ordre de choses relatif et variable, le sensualisme est radicalement impuissant à reconnoître l'existence de l'infini.

**IDÉALISME ET SENSUALISME.** Admis l'un et l'autre comme principe des deux ordres de connoissances qui se prolongent indéfiniment, sans pouvoir se combiner entre eux. Tel seroit le système logique correspondant au système physiologique de Leibnitz sur l'harmonie préétablie.

**ILLUMINISME.** Il ne peut se concevoir philosophiquement qu'autant qu'il identifie la raison de chaque homme avec la raison divine.

**RATIONALISME.** Il brise les rapports de la raison de l'homme avec la raison divine, en niant fondamentalement l'ordre de révélation et de tradition.

**ILLUMINISME ET RATIONALISME COMBINÉS.** Comme ils le sont, par exemple, chez certaines sectes protestantes qui, d'une part, s'appuient sur le rationalisme pour exclure le principe catholique d'autorité, et, de l'autre, recourent à l'illuminisme, pour échapper au doute vers lequel sont entraînées les autres sectes protestantes.

## L'HOMME CONSIDÉRÉ SOUS LE RAPPORT DE L'AMOUR.

|                                                                                            |                                                                                                                                         |                                                                                                                                                                                                                                                          |
|--------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| MYSTICISME qui tend à détruire tout espèce d'amour individuel pour absorber l'âme en Dieu. | EGOÏSME qui, excluant l'amour universel, n'admet dans l'homme que l'amour du <i>moi</i> , comme source unique de toutes ses affections. | COMBINAISON DE L'UN ET DE L'AUTRE, laquelle consiste à allier avec la théorie de l'absorption en Dieu toutes les conséquences sensuelles et immorales que l'égoïsme déduit de son principe propre, savoir, que l'homme n'a d'autre loi que ses penchans. |
|--------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

## L'HOMME CONSIDÉRÉ SOUS LE RAPPORT DE LA VOLONTÉ ET DE L'ACTIVITÉ.

|                                                                              |                                                                                                                                                                           |                                                                                                                                                                                          |
|------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| QUÉTISME qui anéantit toute opération particulière, toute activité de l'âme. | SENSUALISME PRATIQUE, qui, niant les rapports nécessaires et intimes de l'âme avec Dieu, ne donne à l'activité morale de l'homme d'autre terme que les objets extérieurs. | COMBINAISON DE CES DEUX PRINCIPES, telle que nous la présentent certains traités de morale dans lesquels la vie pieuse et la vie active forment deux ordres séparés, deux mondes à part. |
|------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

|                                                                                                                                                                             |                                                                                                                                               |                                                                                                                                                |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| FATALISME qui, sous ses différentes formes, philosophiques ou théologiques, nie le libre arbitre de l'homme, pour établir l'efficacité de la volonté et de la grâce divine. | PÉLAGIANISME et systèmes analogues qui rejettent l'influence de la volonté et de la grâce divine, pour maintenir le libre arbitre de l'homme. | JANSÉNISME, suivant lequel la volonté de l'homme est soumise à deux forces contraires, à une double action nécessitante, céleste et terrestre. |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

SOCIÉTÉ.

SYSTÈMES THÉOCRATIQUES qui absorbent l'ordre temporel dans l'ordre spirituel.

SYSTÈMES PHILOSOPHIQUES ET PROTESTANS qui tendent à absorber l'ordre spirituel dans l'ordre temporel par la soumission absolue de l'église à l'état.

SYSTÈMES GALLICANS qui, dans ce qu'ils ont de commun, consistent à poser en principe la séparation de la loi divine et de l'activité sociale.

SOCIÉTÉ POLITIQUE.

DESOTISME D'UN SEUL OU ANARCHIE CONCENTRÉE qui absorbe dans la volonté d'un seul homme la liberté de tous.

ANARCHIE OU DESOTISME DE LA MULTITUDE qui suppose que la volonté de la majorité constitue tous les droits et tous les devoirs, et qu'elle n'est soumise à aucune loi universelle de justice indépendante d'elle.

MANICRÉISME POLITIQUE ou *Constitutionnalisme moitié royal, moitié populaire*, lequel, supposant que l'ordre et la liberté chez un peuple doivent avoir pour principe la combinaison de deux élémens indépendans l'un de l'autre, l'un monarchique et héréditaire, l'autre populaire et électif, considère l'état de lutte qui en résulte nécessairement comme pouvant constituer une société durable, au lieu de le considérer seulement comme une transition à un autre ordre social dans lequel le pouvoir administratif ne sera plus que l'intendant responsable, le gérant de la communauté.

## ORDRE DU BEAU, ART, LITTÉRATURE.

**SYSTÈMES** qui veulent faire prédominer l'élément d'unité, de manière à entraver le libre développement de la variété.

**SYSTÈMES** qui considèrent l'art et la littérature comme destinés uniquement à représenter les diverses nuances de l'individualité humaine et les diverses scènes de l'univers; ce qui exclut au fond l'idée d'infini comme élément primitif du beau.

**SYSTÈMES** qui, comme conséquence de certaines doctrines philosophiques, supposent que l'élément d'unité ou l'infini a dû entrer dans la littérature, et en former le fond pendant toute la période où l'humanité a été soumise à des idées théologiques; mais que l'humanité devant passer ensuite à un autre état où l'intelligence se renfermera exclusivement dans le cercle des faits observables, la littérature pour correspondre à cet état de la science, devra s'y renfermer également.

## ORDRE DE L'UTILE, AGRICULTURE, INDUSTRIE.

**SYSTÈMES D'ÉCONOMIE POLITIQUE** qui tendent à sacrifier les intérêts de l'industrie à ceux de l'agriculture, laquelle représente dans l'ordre matériel l'élément de concentration, de fixité, de conservation, et, sous ces divers rapports, d'unité.

**SYSTÈMES D'ÉCONOMIE POLITIQUE** qui tendent à sacrifier l'agriculture à l'industrie, laquelle représente dans l'ordre matériel l'élément d'activité, de mouvement, qui produit le développement individuel.

**SYSTÈMES D'ÉCONOMIE POLITIQUE** qui constituent fondamentalement l'agriculture et l'industrie dans un état de lutte : ils prévalent aujourd'hui presque généralement dans la science et dans la législation.

~~~~~

TRIADÉ ÉGYPTIENNE, SACRIFICES TAUROBOLIKES.

—

La triade égyptienne, identiquement semblable à la triade hindoue, repose sur une croyance panthéistique : les deux principes fondamentaux (Ammon-Ra et *Mouth*, la grande mère, dans la forme la plus élevée) représentent l'esprit et la matière ; ils ne sont pas même corrélatifs, car il est dit, qu'*Ammon est le mari de sa mère*, ce qui veut dire que l'esprit est une émanation de la matière préexistante, du chaos. Dans le *rituel funéraire*, Ammon dit à *Mouth* : *Je suis l'esprit ; toi, tu es la matière* ; plus loin, dans la prière adressée à *Mouth*, sous la forme secondaire de Neith, on lit ces mots : *Ammon est l'esprit divin, et toi, tu es le grand corps, Neith, qui réside dans Sals*. De leur union provient *chons*, la plus haute manifestation de l'esprit, la troisième personne de la triade thébaine. *Chons* est tellement le même, que le *logos* de l'Inde, et même de la Perse, de Platon et de Saint-Jean, qu'à Thèbes, dans le temple qui lui est dédié, il est nommé *chons-thot*, c'est-à-dire *parole*. Cette triple unité de Dieu se trouve ainsi dans toutes les dégradations du théisme égyptien, jusqu'à la triple manifestation corporelle de Dieu, dans les personnes d'Osiris, d'Isis et d'Horus. Puis vient un personnage complémentaire, un résumé des formes multiples de la divinité, *Ammon-Horus*

ou *Horus-Ammon*, qui réunit les deux anneaux opposés de cette chaîne immense, et renferme l'unité panthéistique du monde concentré dans les trois personnes de l'esprit, de la matière et du verbe. Ammon-Horus est le *Pan* des Grecs.

La trinité chrétienne est fondée sur l'existence d'un Dieu préexistant à la matière, qui a tiré le monde du néant; ce Dieu se manifeste incessamment dans son Fils : l'Esprit est l'intermédiaire de cette manifestation, qui, dans la triplicité, constitue l'unité de Dieu. On voit donc que pour établir un rapport de cette trinité à la *triade* égyptienne, il faudroit supposer dans cette dernière, l'abstraction du principe féminin et la division de l'esprit en principe générateur, et en principe proprement dit. La différence fondamentale des deux doctrines, a pour base l'opinion différente que les panthéistes et les chrétiens professent sur l'origine du mal : l'optimisme panthéistique le plus exalté, ne peut détruire l'inhérence du mal à la matière éternelle, et par conséquent la nécessité du mal; Nephtis, la sœur d'Isis, partage sa couche entre Osiris et Typhon.

Les premiers apologistes ont aussi attribué au désir de contre-balancer l'influence des cérémonies chrétiennes, l'usage des sacrifices tauroboliques, à dater de la seconde moitié du second siècle de notre ère. Mais il est plus que probable, que ces sacrifices avoient une autre source que l'imitation des rites du baptême, ou même que l'idée de la réhabilitation d'où la cérémonie baptismale est dérivée. La purification expiatoire par le sang est universelle dans les cultes de l'Orient : on en retrouve la trace jusque dans le Lévitique « Et sanguinem qui erat in altari aspersit super Aaron et vestimenta ejus, et super filios ejus, ac vestes eorum » (8. 30). Tous les témoignages anciens s'accordent à rattacher les tauroboles au culte phrygien de Cybèle.

Or, ce culte, bien qu'introduit à Rome deux cent sept ans avant Jésus-Christ, ne fut long-temps que toléré, et ne passa tout-à-fait dans la chose publique que sous le règne d'Antonin. M. de Boze (1) a très-bien rappelé les causes de la vénération de cet empereur pour les mystères de Cybèle: il a montré en même temps que Faustine la mère, étoit la première impératrice qui eût pris sur les médailles le nom de *mère des dieux*. Or, le plus ancien taurobole que nous trouvions constaté par une inscription, se rapporte à l'an 160 de Jésus-Christ, et a été célébré pour la conservation des jours d'Antonin et de sa famille : la plupart des monumens de ce genre ont, comme le précédent, une couleur politique. Que les idées de régénération répandues par le christianisme dans tout le monde, aient contribué à étendre l'usage des sacrifices tauroboliques, c'est ce qu'il est difficile de nier ; mais les apologistes eux-mêmes montraient la différence de principe, et par conséquent d'origine, qui existoit entre le baptême et le taurobole : le sang du taureau, disoit Firmicus, ne rachète pas, il souille. C'est qu'effectivement, l'idée de réhabilitation purifiante et celle d'expiation sanglante appartiennent à deux systèmes opposés, dont le second a été aboli, par le sacrifice de la grande victime du christianisme. S'il étoit permis d'assigner une origine encore plus ancienne que les mystères de Cybèle au sacrifice taurobolique, nous en retrouverions la trace dans le mythe persan de Mythra et dans l'immolation du taureau, qui en est le symbole principal : or, on sait, que la religion de la mère des dieux, n'est, en grande partie, qu'une émanation des doctrines persanes.

(1) *Mém. de l'Acad. des Inscript.*, tom. 2.

TABLE DES MATIÈRES.

PRÉFACE.	page	1

PROLÉGOMÈNES.

§ 1 ^{er} . Objet de la philosophie.. . . .	1
§ II. Base de la raison.	<i>Ibid.</i>
§ III. Ordre de foi, ordre de conception.	2
§ IV. Ces deux ordres embrassent toutes les sciences.	4
§ V. Classification des connoissances humaines.	5
§ VI. Division du cours de philosophie.	6
§ VII. Introduction à l'histoire de la philosophie.	<i>Ibid.</i>

PREMIÈRE PARTIE.

Histoire de la philosophie.

PREMIÈRE ÉPOQUE. Philosophie orientale. § 1 ^{er} . Philosophie de l'Inde.	9
§ II. Systèmes de la philosophie de l'Inde, Mimansa, Pourva ou Purva.	13
§ III. Philosophie chinoise.	19
§ IV. Philosophie des Perses.	24
§ V. Doctrine des Egyptiens.	26

DEUXIÈME ÉPOQUE. § 1 ^{er} . Philosophie grecque. . .	page	27
§ II. Ecole italique.		29
§ III. Ecole d'Elée.		32
§ IV. Ecole physicienne d'Elée.		34
§ V. Les sophistes.		35
§ VI. Socrate.		36
§ VII. Platon.		39
§ VIII. Epicure.		46
§ VIII bis. Aristote.		49
§ IX. De l'idée.		52
§ X. Du jugement.		53
§ XI. Du raisonnement.		56
§ XII. Des sophismes.		57
§ XIII. Stoïciens.		61
§ XIV. Pyrrhoniens.		62
§ XV. Deuxième et troisième académie.	<i>Ibid.</i>	
§ XVI. De la philosophie romaine.		63
TROISIÈME ÉPOQUE. § 1 ^{er} . Philosophie greco-orientale. . .		64
§ II. Néo-platonisme ou philosophie orientale d'Alexandrie.		67
QUATRIÈME ÉPOQUE. Philosophie du moyen-âge. . .		71
CINQUIÈME ÉPOQUE. Philosophie moderne.		81
§ 1 ^{er} . Leibnitz.		84
§ II. Système de Descartes.		92
§ III. Spinoza, Malebranche, Bercklay.		100
§ IV. Ecole éclectique moderne.		104

DEUXIÈME PARTIE.

Examen critique et logique des systèmes de philosophie qui ont paru dans le monde.

Chap. I ^{er} . Considérations générales sur les lois de l'intelligence.	109

TABLE DES MATIÈRES.

355

Chap. II. De la science.	111
Chap. III. De la philosophie.	112
Chap. IV. Division de la philosophie.	113
Chap. V. Du principe de la philosophie individuelle.	114
Chap. VI. Du principe de la philosophie catholique	115
Chap. VII. De la méthode.	117
Chap. VIII. De l'analyse.	118
Chap. IX. De l'analyse réduite au procédé d'équation.	120
Chap. X. Action de l'analyse.	122
Chap. XI. De la synthèse.	123
Chap. XII. Connexion des systèmes panthéistes qui suivent la synthèse individuelle.	125
Chap. XIII. Action de la synthèse.	126
Chap. XIV. Des systèmes.	127

TROISIÈME PARTIE.

Du fondement de la certitude.

Chap. I ^{re} Réflexions préliminaires.	129
Chap. II. Du scepticisme. § 1. Notion du scepticisme.	131
§ II. Source du scepticisme.	132
§ III. Conséquences du scepticisme.	133
§ IV. Remède à cette effrayante maladie de la raison.	134
Chap. III. De l'ordre de foi. § 1. Sa nature.	135
§ II. Nécessité absolue de l'ordre de foi.	136
§ III. Raison philosophique de l'ordre de foi, comme base de la raison humaine.	137
§ IV. Point d'objections possibles contre l'ordre de foi, envisagé comme base de la raison humaine.	138
§ V. Caractères de l'ordre de foi.	139
Chap. IV. Du criterium de la vérité, ou du fondement de la certitude. § 1. Sa notion, etc.	141

QUATRIÈME PARTIE.

*Ordre de foi ou résumé des croyances fondamentales de
l'humanité, sur Dieu et sur l'univers.*

Chap. I. De Dieu. § 1. De l'Être.	153
§ II. Unité de Dieu, ses autres attributs.	155
§ III. Pluralité des personnes divines. Trinité.	162
Chap. II. De la création de l'univers.	166
Chap. III. Du monde matériel, sa formation.	172
Chap. IV. Du monde angélique... des bons et des mauvais anges....de leurs ministères dans le gouvernement du monde.	176
Chap. V. De l'homme, sa formation, innocence primitive, sa chute, sa dégradation originelle, transmission de cette faute antique. § 1. Réflexions préliminaires.	181
§ II. Création de l'homme, innocence primitive.	182
§ III. Chute de l'homme, sa dégradation, transmission de sa faute, péché originel.	185
Chap. VI. Promesse, attente universelle d'un sauveur, d'un rédempteur.	191
Chap. VII. Croyances psychologiques du genre humain.	197
Chap. VIII. Croyances générales sur la famille.	199
Chap. IX. Croyances sociales de l'univers. § 1. L'homme est né pour vivre en société.	202
§ II. Croyance universelle à une loi morale descendue du ciel.	203
§ III. La loi morale a été regardée partout comme la base de l'ordre social, comme la source de la jus- tice et du droit.	207
Chap. X. Croyances religieuses de l'humanité. § 1. Spiri- tualité, immortalité de l'âme.	213
§ II. Le jugement, particulier et universel.	217

TABLE DES MATIÈRES.		355
§ III. Le Ciel.		219
§ IV. L'enfer, l'éternité des supplices, le purgatoire. . .		221
Chap. XI. Prière, culte, sacrifice, sacerdoce. § I. La		
prière.		225
§ II. Culte, sacrifice.		227
§ III. Du sacerdoce.		230
Chap. XII. Croyances littéraires de l'humanité. . . .		234
Chap. XIII. Conclusion de la quatrième partie. . . .		238

CINQUIÈME PARTIE.

Application de la méthode de philosophie que contient cet écrit, au catholicisme envisagé comme étant identique à la base même de la raison, et comme étant le principe générateur de toute science et de tout progrès.

Chap. I. Réflexions préliminaires.	242
Chap. II. De l'ordre de conception.	244
Chap. III. En quoi consiste l'ordre de conception philosophique.	245
Chap. IV. Ce que doit être une théorie générale de l'esprit humain.	247
Chap. V. Pourquoi une théorie générale de l'esprit humain, ou un système de philosophie universelle, a-t-il été vainement cherché jusqu'à ce jour ? . . .	249
Chap. VI. Objet de cette cinquième partie.	252
Chap. VII. Il faut être catholique, ou sceptique. . . .	253
Chap. VIII. La négation d'un seul point des croyances catholiques, mène tout esprit conséquent au scepticisme.	255
Chap. IX. Quiconque admet en un seul point, le témoignage de la raison humaine, doit être catholique romain, ou devenir sceptique.	257

Chap. X. La méthode d'autorité est la seule voie pour arriver infailliblement au catholicisme, toute méthode individuelle aboutissant inévitablement au scepticisme.	259
Chap. XI. L'athée doit devenir catholique, ou reculer jusqu'au doute absolu.	261
Chap. XII. Le panthéiste doit être sceptique, ou redevenir catholique.	263
Chap. XIII. Le déiste doit être sceptique, ou catholique romain.	264
Chap. XIV. Toute secte anti-catholique doit tomber dans le scepticisme, ou revenir au symbole de la foi romaine.	265
Chap. XV. Le symbole catholique possède le plus haut degré de certitude qui se puisse imaginer, en sorte que, s'il étoit possible qu'il fût une erreur, le scepticisme seroit la loi de l'univers.	267
Chap. XVI. Le catholicisme s'établit par tous les genres de preuves.	269
Chap. XVII. Le catholicisme est le principe générateur de la science. § 1. Réflexions préliminaires.	272
§ II. Notion catholique de la science.	273
§ III. Action des traditions primitives sur la science avant J.-C.	276
§ IV. Action du catholicisme sur la science depuis J.-C. jusqu'à nous.	
§ V. Le catholicisme élèvera la science à son plus haut degré de splendeur.	278
Chap. XVIII. Le catholicisme est le principe générateur de la vraie liberté. § 1. Réflexions préliminaires.	280
§ II. Notion catholique de la liberté.	282
§ III. De la liberté humaine avant J.-C.	284
§ IV. De la liberté humaine depuis la venue de J.-C.	286

§ v. De l'état actuel des peuples par rapport à la liberté.	287
§ vi. Le catholicisme, en devenant la religion de l'univers, donneroit à la liberté du monde, toute la plénitude et tous les développemens auxquels peut aspirer, dans le tems, l'humanité tout entière	
Chap. XIX. Le catholicisme est le principe générateur des beaux-arts. § i. Notion catholique du beau. . .	291
§ ii. Théories anticatholiques du beau.	292
§ iii. Des arts considérés avant Jésus-Christ.	293
§ iv. De l'influence du christianisme sur les arts, depuis J.-C. jusqu'à nous.	294
§ v. De l'influence du catholicisme pleinement développé, sur les arts.	295
Chap. XX. Le catholicisme est le principe générateur de la gloire. § i. Notion catholique de la gloire. . .	297
§ ii. De la gloire, avant la venue de Jésus-Christ . .	298
§ iii. Action du catholicisme sur le sentiment de la gloire.	299
§ iv. Le catholicisme pleinement développé dans un peuple et dans le genre humain, exhausseroit pleinement le sentiment de la vraie gloire.	300
Chap. XXI. Le catholicisme est le principe générateur de la civilisation. § i. Notion catholique de la civilisation	302
§ ii. De la civilisation avant Jésus-Christ.	303
§ iii. De la civilisation, depuis l'établissement de l'église jusqu'à nos jours.	305
§ iv. De l'action du catholicisme complet sur la civilisation	306
Chap. XXII. Le catholicisme est le principe générateur de l'agriculture. § i. Considérations sur la propriété. .	307
§ ii. Origine de l'agriculture.	309

§ III. Influence des erreurs partielles de l'esprit humain sur l'agriculture	310
§ IV. Influence du catholicisme sur l'agriculture, depuis l'établissement de l'église jusqu'à nos jours.	311
§ V. Influence du catholicisme complet sur l'agriculture.	313
Chap. XXIII. Le catholicisme est le principe générateur de l'industrie et du commerce. § I. Origine de l'industrie et du commerce.	315
§ II. De l'industrie et du commerce dans le monde ancien.	316
§ III. Influence des égaremens de l'esprit humain sur l'industrie et le commerce.	317
§ IV. De l'influence du catholicisme sur l'industrie et le commerce, depuis l'établissement de l'église jusqu'à nos jours.	319
Chap. XXIV. Le catholicisme est le principe générateur de tous les genres de prospérité, même matérielle. § I. Considérations générales sur le bonheur, sa notion catholique.	322
§ II. De la prospérité temporelle du genre humain avant Jésus-Christ.. . . .	324
§ III. De l'influence de l'église sur le bonheur matériel des peuples, depuis son établissement jusqu'à nos jours.	325
§ IV. Action du catholicisme complet sur la prospérité temporelle du monde.	327
§ V. Des égaremens de l'esprit humain sur la prospérité matérielle des peuples.	329
Conclusion.	331
Supplément	341

FIN DE LA TABLE.



ERRATUM. — Page 100, ligne 1, *lisez 1663*, au lieu de 1563.

